LA

MARQUISE DE SABLÉ[1]

II.

Transportez-vous au haut du faubourg Saint-Jacques, dans une rue assez étroite qui porte le triste nom de rue de la Bourbe, au-delà de la rue nouvelle du Val-de-Grâce; arrêtez-vous devant un édifice d'une fort modeste apparence, qu'on appelle aujourd'hui *Hospice de la Maternité*. Là était Port-Royal (2). Entrez dans la cour : en face était l'église, dont le chœur seul subsiste et tient lieu de l'église entière; à droite et autour de l'église s'étendait le monastère; derrière, de vastes jardins se prolongeaient, entre la rue d'Enfer et la rue Saint-Jacques, jusqu'à la rue qui depuis a reçu le nom de Cassini; à gauche, à une très-petite distance de l'église, est un groupe de maisons moitié anciennes et moitié nouvelles. C'est de ce côté que Mme de Sablé s'était fait bâtir un corps de logis à la fois séparé du monastère et renfermé dans son enceinte. Son appartement était tout voisin du chœur de l'église, et elle avait à deux pas le parloir des religieuses. Sa maison, fort réduite, se composait de son médecin et intendant le docteur Valant, de Mlle de Chalais, son ancienne dame de compagnie, devenue pour elle une amie; d'un excellent cuisinier, de quelques domestiques, et elle eut assez longtemps un cocher et une voiture. Elle pouvait recevoir une assez nombreuse compagnie,

(1) Voyez la livraison du 1er janvier 1854.

(2) Dans ces derniers temps, on a fort justement donné à la rue de la Bourbe le nom de *rue de Port-Royal*.

sans que l'ordre du couvent en fût le moins du monde troublé. Ses liaisons les plus chères étaient dans son voisinage, et presque à sa porte. Elle avait enlevé à la Place-Royale et attiré dans son quartier la comtesse de Maure, qui ne pouvait se passer de la voir ou de lui écrire à tout moment. Près d'elle étaient les Carmélites, où elle comptait plus d'une amie, la belle Lancry de Bains, ancienne fille d'honneur de la reine Marie de Médicis, devenue la grande et sainte prieure Marie-Madeleine de Jésus; la sœur Marthe, autrefois la charmante Mlle du Vigean, l'unique passion véritable de Condé, qu'elle avait tant vue au Louvre et à Chantilly; Mlle d'Épernon, qui avait fui dans la pieuse maison la couronne de Pologne; surtout l'aimable, spirituelle et judicieuse Mlle de Bellefond, si connue sous le nom de la mère Agnès de Jésus-Maria. Elle n'avait pas grand chemin à faire pour aller rendre ses devoirs à la reine Anne dans ses fréquentes retraites au Val-de-Grâce, ou à Mademoiselle au Luxembourg. L'hôtel de Condé n'était pas bien loin, à la place où sont aujourd'hui le théâtre et la rue de l'Odéon. La duchesse d'Aiguillon habitait au Petit-Luxembourg, et Mme de La Fayette rue de Vaugirard. Pascal demeurait sur la fin de sa vie avec sa sœur, Mme Périer, rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont. L'hôtel de La Rochefoucauld était rue de Seine, l'hôtel de Conti près de là. Mme de Longueville était presque la seule amie qu'elle eût au-delà des ponts, d'abord rue des Poulies et un peu plus tard rue Saint-Thomas-du-Louvre; mais Mme de Longueville passait sa vie à l'hôtel de Condé, et elle avait un logement aux Carmélites, d'où elle venait sans cesse à Port-Royal. On peut donc dire que Mme de Sablé, bien que retirée à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, conservait autour d'elle toutes ses amitiés, et les avait en quelque sorte sous sa main.

Quelquefois l'esprit du lieu qu'elle habitait la saisissait, et elle s'enfonçait dans une solitude où elle ne laissait pénétrer personne. Elle disparaissait du monde, à ce point que l'abbé de La Victoire, mécontent de n'être pas reçu, dit un jour en parlant d'elle : « Feu Mme la marquise de Sablé (1). » Il paraît qu'elle en usait ainsi avec La Rochefoucauld lui-même, car il lui écrit : « Je ne sais plus d'inventions pour entrer chez vous, on m'y refuse la porte tous les jours, etc. (2). » Elle évitait alors jusqu'à Mme de La Fayette, et nous trouvons parmi les papiers de Valant le débris d'une lettre inédite, à demi épargnée par le temps et les amateurs d'autographes, où Mme de La Fayette se plaint, même assez vivement, de n'avoir pas été admise. « Je sens bien, dit-elle, que j'en suis très offensée, et je connois par là que j'é-

(1) Tallemant, t. II, p. 329.

(2) *Œuvres complètes de La Rochefoucauld*, chez Ponthieu, in-8°, 1825 (édition donnée par le marquis Gaëtan de La Rochefoucauld), p. 458.

tois encore plus attachée à vous que je ne pensois, car assurément il y a un bien petit nombre de personnes au monde qui m'offensassent en ne me voulant plus voir. Je ne vous dis pas tout ceci pour vous faire changer de résolution, mais pour vous faire un peu de honte de l'avoir prise, en vous faisant voir que je méritois que vous me distinguassiez un peu des autres par les sentimens que j'ai pour vous, mais non pas de la manière que vous m'avez distinguée (1). » Si dans ces temps-là Mme de Longueville n'était pas tout à fait enveloppée dans la disgrâce commune, elle était au moins un peu négligée. C'est ce qu'elle remarque doucement et avec grâce (2) : « Si on pouvoit vous laisser là, vous en seriez bien contente, car vous ne prévenez jamais les gens. Je souhaite au moins que ce ne soit que par esprit de solitude, et de peur d'attirer quelqu'un dans vostre désert; car encore que je prétende estre une exception à la règle que vous pratiquez là-dessus, je m'accommoderois toujours mieux de cette raison que d'une autre. »

Il est certain, quoique un peu singulier, que Mme de Sablé avait gardé à Port-Royal la fine cuisine, le soin extraordinaire de sa santé et la fertilité d'inventions médicales dont Mademoiselle se moque agréablement dans *la Princesse de Paphlagonie*. Passe encore pour le premier point, car enfin ce n'était là que l'excès d'une délicatesse qui se peut comprendre, et une sorte de fidélité au caractère de précieuse. Comme la précieuse ne faisait rien suivant le commun usage, elle ne pouvait aussi dîner comme une autre. Nous avons cité un passage de Mme de Motteville (3) où Mme de Sablé est représentée dans sa première jeunesse, à l'hôtel de Rambouillet, soutenant que la femme est née pour servir d'ornement au monde et recevoir les adorations des hommes. La femme digne de ce nom devait toujours paraître au-dessus des besoins matériels, et retenir même dans les

(1) Voici un autre billet de Mme de La Fayette à Mme de Sablé dans une occasion semblable : « Il y a une éternité que je ne vous ai veue, et si vous croyez, madame, qu'il ne m'en ennuye point, vous me faittes une grande injustice. Je suis résolue à avoir l'honneur de vous voir, quand vous seriez ensevelie dans le plus noir de vos chagrins. Je vous donne le choix de lundy ou de mardy, et de ces deux jours-là je vous laisse à choisir l'heure, depuis huit du matin jusques à sept du soir. Si vous me refusez après toutes ces offres-là, vous vous souviendrez au moins que ce sera par une volonté très déterminée que vous n'aurez pas voulu me voir, et que ce ne sera pas ma faute. Ce dimanche au soir. » — Autre billet de la même et du même genre : « Ce mardy au soir. De peur qu'il n'arrive quelque changement à la bonne humeur où vous estes, j'envoye tristement sçavoir si vous me voulez voir demain. J'irai chez vous incontinent après disné, car je vous cherche seule; et si vous envisagez des visites, remettez-moi à un autre jour. Il est vrai qu'il faut que vous ayez de grands charmes, ou que je ne sois guère sujette à m'offenser, puisque je vous cherche après tout ce que vous m'avez fait. »

(2) Bibliothèque nationale, *Supplément français*, no 3029.

(3) Voyez notre premier article, livraison du 1er janvier dernier, p. 9.

détails les plus vulgaires de la vie quelque chose de distingué et d'épuré. Manger est une opération assez nécessaire, mais dont la vue est très peu agréable. Mme de Sablé voulait qu'on y apportât une propreté toute particulière. Selon elle, il n'appartenait pas à la première venue d'être impunément à table avec un amant : c'était assez, disait-elle, de la moindre grimace pour tout gâter (1). On devait abandonner aux bourgeoises les gros repas faits pour le corps, et avoir l'air de prendre un peu de nourriture pour se soutenir seulement et même pour se divertir, comme on prend des rafraîchissemens et des glaces. Peu de mets, mais exquis, et apprêtés d'une certaine façon. La fortune n'y suffisait pas, il y fallait un art particulier. Mme de Sablé était maîtresse en cet art. Elle avait transporté l'esprit aristocratique et précieux, le bon ton et le bon goût, jusque dans la cuisine. Ses dîners, sans aucune opulence, étaient célèbres et recherchés. Elle formait ses amis à goûter les bonnes choses, et elle tenait école de friandise. La Rochefoucauld était un de ses meilleurs élèves. Il lui demande sans cesse des leçons : « Vous ne pouvez faire une plus belle charité, lui écrit-il, que de permettre que le porteur de ce billet puisse entrer dans les mystères de la marmelade et de vos véritables confitures, et je vous supplie très humblement de faire en sa faveur tout ce que vous pourrez... Si je pouvois espérer deux assiettes de ces confitures dont je ne méritois pas de manger d'autrefois, je croirois vous estre redevable toute ma vie (2). »

Mais, comme on le pense bien, ce n'était pas la table de Mme de Sablé, encore bien moins la savante pharmacie qu'elle avait aussi transportée à Port-Royal, qui attiraient chez elle tant de personnes du plus grand mérite et du plus haut rang : c'était la sûreté et l'agrément de son commerce, une obligeance inépuisable, toujours prête à prodiguer les services ou les conseils, une raison aimable, le goût très vif des choses de l'esprit, l'art heureux de faire valoir celui des autres, l'habitude et le talent des belles conversations et des occupations élégantes. Ainsi se rassembla peu à peu autour d'elle une

(1) Tallemant, t. IV, p. 156.

(2) *Œuvres de La Rochefoucauld*, p. 454 et 468. Le texte cité est pris sur la lettre autographe qui est dans le IIe portefeuille de Valant, p. 180. L'imprimé donne sans nul motif : « Vous ne *sauriez* faire plus belle charité, » omettant le mot *une*, et donnant ainsi à la phrase un air plus ancien. Ce sont là des riens, mais ces riens multipliés changent le caractère du style. On ne peut comprendre pourquoi les éditeurs ont si mal copié et tant défiguré les lettres de La Rochefoucauld, bien faciles à lire pourtant avec leur longue et grande écriture à la Louis XIV. Ces lettres si bien tournées, souvent si intéressantes, attendent encore un éditeur intelligent et soigneux. Si nous étions plus jeune, nous tâcherions d'être cet éditeur-là, d'autant plus que nous pourrions joindre aux lettres déjà connues bien des lettres nouvelles, parmi lesquelles il en est de fort importantes.

compagnie d'élite qui prit rapidement une place considérable dans le beau monde d'alors, et subsista assez longtemps. Si nous voulions donner un nom à cette société, nous l'appellerions la société mondaine de Port-Royal, car Port-Royal et ses amis en faisaient le fond, et c'est de là qu'elle a tiré le trait qui la distingue : le sérieux y dominait, sans que l'agréable en fût exclu.

Les portefeuilles de Valant sont en quelque sorte les archives de la société de Mme de Sablé, comme les recueils de Conrart sont celles de la société de Mlle de Scudéry : ils montrent clairement quelles étaient les occupations favorites du cercle intime de la marquise. Sans doute il y a de tout dans ces portefeuilles, des vers et de la littérature légère; mais la plupart des pièces qu'on y trouve ont un autre caractère et un objet plus relevé. Dans ce coin de Port-Royal, on cultivait de préférence la théologie, la physique elle-même et aussi la métaphysique, surtout la morale prise dans sa signification la plus étendue. Par exemple, c'est chez Mme de Sablé, en 1663, que se tinrent des *conférences sur le calvinisme,* dont une sorte de procès-verbal nous a été conservé. Lorsque Rohault inventa ses tuyaux de verre pour servir aux expériences barométriques que Pascal avait mises en vogue, le marquis de Sourdis lut ou communiqua un écrit de sa façon intitulé : *Pourquoi l'eau monte dans un petit tuyau,* etc. Le cartésianisme, qui agitait alors tous les esprits à Paris et en province, qu'on attaquait chez les jésuites, qu'on défendait à Port-Royal et à l'Oratoire, qui pénétrait dans les universités et dans les cloîtres même, que Retz discutait dans sa retraite de Commercy (1), qui faisait enfin l'objet de tous les entretiens d'un bout de la France à l'autre, depuis les Rochers de Mme de Sévigné, dans le fond de la Bretagne, jusqu'au château de Mme de Grignan, sur les bords de la Durance, le cartésianisme troublait aussi le salon de Mme de Sablé. On y prenait parti pour et contre, et on y lisait des *Pensées sur les opinions de M. Descartes,* résumé d'une conférence qu'un habitué de la société avait eue avec un habile homme, d'un esprit indépendant, M. de La Clausure. Nous savions qu'après avoir composé le discours qui est en tête de la première édition de la *Logique de Port-Royal,* Arnauld le soumit en manuscrit (2) à l'aimable et sérieuse marquise; les portefeuilles de Valant nous apprennent que celle-ci le goûta fort et l'adressa avec son avis à un M. de La Brosse, que nous ne connaissons pas, mais qui paraît avoir été un homme de mérite, à en

(1) Voyez, dans nos *Fragmens de philosophie cartésienne,* le morceau intitulé *le Cardinal de Retz cartésien.*

(2) *Œuvres d'Arnauld,* t. Ier, p. 206. La lettre d'Arnauld est du 19 avril 1660; la première édition de la *Logique* est de 1662; cette édition ne contient que le discours d'Arnauld; Nicole est l'auteur du second discours ajouté dans les éditions qui ont suivi.

juger par la lettre judicieuse et fort bien faite qu'il répondit à Mme de Sablé. Nous-même autrefois nous avons tiré de ce précieux recueil une lettre jusqu'alors inédite de Pascal (1) sur un ouvrage du médecin Menjot. On y rencontre aussi deux billets de Mme de Brégy sur une vie de Socrate et sur une traduction d'Épictète qui paraissaient alors, et il est assez piquant de voir l'éloge de Socrate et celui d'Épictète sortir d'une plume galante et ordinairement assez fade. A côté de ces deux billets sont des lettres bien différentes du marquis de Sourdis *sur l'amour*. Et il paraît que l'amour était un des sujets ordinaires de conversation, car, outre les lettres de l'ancien ami de Mme Cornuel, il y a des *Questions sur l'amour*. Le marquis de Sourdis est encore l'auteur d'un *Jugement du livre de Charron*, et ce jugement est très sévère. Voilà des *Pensées sur la guerre*, d'une main inconnue, et d'autres *Pensées sur l'esprit*, par l'abbé de La Chambre. Évidemment tout tourne à la dissertation morale, presque toujours sous sa forme la plus abrégée, celle de pensées, de sentences, de réflexions, de maximes.

Tel est le genre de compositions qui charma et occupa davantage les loisirs de la noble compagnie dont Mme de Sablé était le centre. Et on le conçoit aisément : c'était là comme une suite et un écho de la conversation ordinaire. On y trouvait encore le moyen de parler de soi sans en avoir l'air. On tirait de sa propre expérience, de ce qu'on avait éprouvé soi-même ou découvert chez les autres, quelques observations, que l'on généralisait un peu, sur l'esprit et sur le cœur, sur les vertus et sur les vices, sur nos mœurs, nos goûts, nos faiblesses, particulièrement sur la galanterie qu'on avait connue et sur la religion à laquelle on se réduisait; puis l'effort, comme le talent, était de resserrer ces observations dans le cadre le plus étroit possible et de leur donner un tour agréable. L'hôtel de Rambouillet a puissamment contribué à la formation de la société polie, répandu le goût de la belle littérature et particulièrement favorisé le genre épistolaire qu'un de ses plus anciens et plus illustres habitués, Balzac, a créé, et qu'une de ses dernières écolières, Mme de Sévigné, a porté à la perfection. Les réunions de Mlle de Scudéry, et celles qui en sont sorties, ont cultivé avec passion la littérature légère et donné à Voiture une innombrable famille d'imitateurs plus ou moins heureux. Mademoiselle a mis à la mode les portraits et les caractères; Mme de Sablé y mit les maximes, les sentences, les réflexions, les pensées. Par là, le salon de Port-Royal occupe un rang plus élevé encore que celui du Luxembourg dans l'histoire des lettres françaises. Nous pouvons donc nous permettre de raconter avec un peu d'étendue cet inté-

(1) Quatrième série de nos ouvrages, *Littérature*, t. Ier, p. 463.

ressant épisode de la vie de Mme de Sablé et de la littérature du XVIIe siècle.

Le titre d'honneur de la marquise de Sablé, et qui soutiendra son nom auprès de la postérité, est d'avoir donné l'essor au genre des pensées et des maximes. Elle-même s'y essaya. Ce genre en effet sortait naturellement de la disposition de son esprit, de sa situation, de ses habitudes. Nous l'avons dit, Mme de Sablé était née plus raisonnable que passionnée. Tout son génie était le goût et la politesse; elle aimait à réfléchir; elle avait soixante ans en 1659; elle connaissait parfaitement le monde, et ses observations lui suggéraient des pensées qu'elle se plaisait à communiquer à ses amis comme une sorte de retour innocent sur le passé de leur vie, et comme une matière à des entretiens à la fois sérieux et agréables. Nous inclinons même à croire que les prétendus écrits de Mme de Sablé ne sont autre chose que des maximes et des réflexions un peu plus développées, mais auxquelles ses flatteurs seuls pouvaient donner le nom d'ouvrages.

Les lettres de La Rochefoucauld nous révélaient déjà et nos manuscrits confirment pleinement l'existence de deux écrits de Mme de Sablé, l'un sur l'éducation des enfans, l'autre sur l'amitié. Nous ne pouvons dire certainement ce qu'était le premier, ne l'ayant pu découvrir malgré toutes nos recherches (1), mais nous avons retrouvé le second parmi les papiers de Conrart, et celui-là nous laisse entrevoir par analogie ce que devait être l'autre. Ce n'est pas du tout un

(1) Nous voulons du moins rassembler les moindres renseignemens sur cet écrit. Quand La Rochefoucauld aspirait, ou quand ses amis songeaient pour lui à la charge de gouverneur du dauphin, qui fut donnée à M. de Montausier, il fait ce compliment à la marquise : « C'est ce que vous m'avez envoyé qui me rend capable d'estre gouverneur de M. le dauphin depuis l'avoir lu... Je n'ai en ma vie rien vu de si beau ni de si judicieusement écrit. Si cet ouvrage-là étoit publié, je crois que chacun seroit obligé, en conscience, de le lire, car rien au monde ne seroit si utile; il est vrai que ce seroit faire le procès à bien des gouverneurs que je connois. » *Œuvres de La Rochefoucauld*, p. 447. Ailleurs : « L'*Éducation des enfans* que Mme de Sablé m'a envoyée. » *Ibid.*, 471. Ailleurs encore : « Je vous supplie ... de vous souvenir que vous m'avez promis le traité de l'amitié et ce que vous avez ajouté à l'*Éducation des enfans*. » *Ibid.*, p. 468. Quelques lignes de Mme de Longueville porteraient à croire que l'écrit de Mme de Sablé avait pour titre *Instruction pour les Enfans* : « Rien n'est plus beau que votre *Instruction pour les Enfans*; je l'ai lue aux miens sans leur dire que cela vînt de vous. Je ne la montrerai point, à mon grand regret; mais vous voulez bien qu'on en prenne copie. » *Supplément français*, 3029. Les deux billets suivans, l'un de la comtesse de Maure, l'autre d'Arnauld d'Andilly, montrent que l'écrit de Mme de Sablé était déjà composé, non-seulement avant l'année 1663, époque de la mort de la comtesse, mais dès l'année 1660. Mme de Maure parle comme La Rochefoucauld : « En vérité, plus je vois cette *Instruction des Enfans* et plus je trouve que c'est une très belle chose, et ce que vous y avez adjouté est encore admirable. J'ai toujours songé en la lisant que c'est grand dommage que vous n'ayez eu le roi dans vostre gouvernement... » M. d'Andilly à Mme de Sablé, 1er février 1660 :

traité (1), comme celui de Saci, dédié à Mme de Lambert; c'est une suite de maximes placées les unes après les autres sans autre unité que celle du sujet, et formant à peine deux petites pages; c'est évidemment une réponse à quelqu'un de la société de Mme de Sablé qui devant elle avait exprimé de basses pensées sur l'amitié. Ce quelqu'un-là est, à n'en pouvoir douter, La Rochefoucauld. Il avait communiqué à Mme de Sablé sa maxime sur l'amitié : « L'amitié (2) la plus désintéressée n'est qu'un trafic où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. » Loin d'effacer cette triste maxime, deux ans avant sa mort il l'étendit de la façon suivante : « Ce que les hommes ont nommé amitié (3) n'est qu'une société, qu'un mesnagement réciproque d'intérests, et qu'un eschange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. » Le cœur de Mme de Sablé lui fournit des pensées d'un ordre bien différent. Elle prend à tâche de combattre sur tous les points la maxime de La Rochefoucauld, sans s'écarter jamais de cette parfaite mesure qui est le trait distinctif de son esprit et le signe de la vérité en toutes choses, mais qui rarement est accompagnée d'un grand éclat. Elle sépare nettement l'amitié de l'intérêt; elle montre qu'il se fait bien dans l'amitié un échange de bons offices, mais que l'amitié est autre chose encore que l'espoir de cet échange. Elle va jusqu'à distinguer, et selon nous avec raison, l'amitié de l'inclination naturelle, du goût

« Je doute qu'on vous ait assez dit jusques à quel point je fus satisfait de ce certain discours. J'en fus d'autant plus touché, qu'il me parut d'abord un paradoxe; mais vous faites voir si clairement ce que vous avez entrepris de prouver, qu'il faudroit renoncer à la raison pour n'en pas demeurer d'accord. Rien n'est plus judicieux ni plus solide, et si les enfans étoient instruits de cette manière, il est sans doute que par la connoissance qu'ils auroient d'eux-mesmes ils pourroient former en mesme temps et leurs mœurs et leur esprit, et, lorsqu'ils liroient ensuite l'histoire, en faire des jugemens dont les vieillards mesme sont incapables, à cause de la manière dont ils l'ont apprise dans leur jeunesse, qui fait, comme vous le dites si bien, que leur jugement n'y ayant eu nulle part, il ne leur reste seulement que le souvenir des noms qui se sont conservés dans leur mémoire. » *Supplément français*, 3029, 8.

(1) C'est ainsi que l'appelle La Rochefoucauld. M. d'Andilly le vante encore plus que l'écrit sur l'éducation des enfans : « Ce 28 janvier 1661. En vérité, c'est moi qui puis dire sans vous flatter que, quelque bien que vous ayez toujours écrit, vous écrivez encore mieux que vous n'avez jamais fait; ce qui vient, à mon avis, de ce que le jugement croist sans cesse et se sert ainsi avec plus d'art et de conduite des lumières de l'esprit. Il n'en faut point de meilleure marque que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer touchant l'amitié. Rien n'est plus beau, plus juste et plus véritable. Mais ce qui me le fait encore plus estimer, c'est que, quelque grands que soient vostre jugement et vostre esprit, ils y ont beaucoup moins de part que vostre cœur. Il faut sentir ces choses-là pour les pouvoir penser et les pouvoir dire. » *Supplément français*, 3029, 8.

(2) Édition de 1665, maxime XCIV.

(3) Édition de 1678, maxime LXXXIII.

qu'on a pour une personne; l'inclination commence l'amitié et en fait le charme, l'estime seule l'achève et lui donne un fondement solide et durable. Voilà certes des pensées justes et vraies, de nobles sentimens. Mme de Sablé comptait, à ce qu'il paraît, sur leur effet propre, car elle ne s'est guère appliquée à les soutenir par l'expression (1).

Il en est à peu près de même des *Maximes* qui ont paru après sa mort. Elles n'étaient pas faites pour le public, mais pour elle-même et pour ses amis. Elles lui venaient la plupart du temps, ainsi que nous l'avons dit, selon les hasards de la conversation, qui amenait tel ou tel sujet, et de sa part donnait naissance à des réflexions honnêtes et judicieuses qu'ensuite elle écrivait à son aise, se contentant de les amener à une forme claire et polie. Aussi, parmi les quatre-vingt-une maximes imprimées, à peine s'il y en a huit ou dix qui soient un peu remarquables. Nous en pouvons citer quelques-unes :

« Être trop mécontent de soi est une faiblesse; être trop content de soi est une sottise (2). » — « Il n'y a que les âmes fortes qui sachent se dédire et abandonner un mauvais parti. » — « Il y a un certain empire dans la ma-

(1) Manuscrits de Conrart, in-folio, t. XI, p. 175 : « DE L'AMITIÉ. — L'amitié est une espèce de vertu qui ne peut estre fondée que sur l'estime des personnes que l'on aime, c'est-à-dire sur les qualités de l'âme, comme la fidélité, la générosité et la discrétion, et sur les bonnes qualités de l'esprit. — Il faut aussi que l'amitié soit réciproque, parce que dans l'amitié l'on ne peut, comme dans l'amour, aimer sans estre aimé. — Les amitiés qui ne sont pas establies sur la vertu et qui ne regardent que l'intérest et le plaisir ne méritent point le nom d'amitié. Ce n'est pas que les bienfaits et les plaisirs que l'on reçoit réciproquement des amis ne soient des suittes et des effets de l'amitié; mais ils n'en doivent jamais estre la cause. — L'on ne doit pas aussi donner le nom d'amitié aux inclinations naturelles, parce qu'elles ne dépendent point de notre volonté ni de notre choix, et, quoiqu'elles rendent nos amitiés plus agréables, elles n'en doivent pas estre le fondement. » — « L'union qui n'est fondée que sur les mêmes plaisirs et les mêmes occupations ne mérite pas le nom d'amitié, parce qu'elle ne vient ordinairement que d'un certain amour-propre qui fait que nous aimons tout ce qui nous est semblable, encore que nous soyons très imparfaits, ce qui ne peut arriver dans la vraie amitié, qui ne cherche que la raison et la vertu dans les amis. C'est dans cette sorte d'amitié où l'on trouve les bienfaits réciproques, les offices reçus et rendus, et une continuelle communication et participation du bien et du mal qui dure jusqu'à la mort sans pouvoir estre changée par aucun des accidens qui arrivent dans la vie, si ce n'est que l'on découvre dans la personne que l'on aime moins de vertu ou moins d'amitié, parce que, l'amitié estant fondée sur ces choses-là, le fondement manquant, l'on peut manquer d'amitié. — Celui qui aime plus son ami que la raison et la justice aimera plus en quelque autre occasion son plaisir ou son profit que son ami. — L'homme de bien ne désire jamais qu'on le défende injustement, car il ne veut point qu'on fasse pour lui ce qu'il ne voudroit pas faire lui-mesme. »

(2) *Maximes de madame la marquise de Sablé et Pensées diverses de M. L. D.* Paris, 1678, in-12. Il y en a une réimpression d'Amsterdam à la suite des *Maximes* de La Rochefoucauld en 1712. Voyez maximes VI, VII, XXVI, XLVIII, LVIII, LXI, LXXXI.

nière de parler et dans les actions qui se fait faire place partout, et qui gagne par avance la considération et le respect. » — « Une méchante manière gâte tout, même la justice et la raison. Le *comment* fait la meilleure partie des choses, et l'air qu'on leur donne dore, accommode et adoucit les plus fâcheuses. » — Dans la connoissance des choses humaines, nostre esprit ne doit jamais se rendre esclave en s'assujettissant aux fantaisies d'autrui. Il faut étendre la liberté de son jugement et ne rien mettre dans sa tête par aucune autorité purement humaine. Quand on nous propose la diversité des opinions, il faut choisir, s'il y a lieu; sinon il faut rester dans le doute. » — Il n'y a rien qui n'ait quelque perfection. C'est le bonheur du bon goût de la trouver en chaque chose; mais la malignité naturelle fait découvrir un vice entre plusieurs vertus pour le révéler et le publier, ce qui est plus tost une marque du mauvais naturel qu'un avantage du discernement, et c'est bien mal passer sa vie que de se nourrir toujours des imperfections d'autrui. »

Donnons encore une maxime qui fait voir que Mme de Sablé était bien revenue de l'enthousisme de sa jeunesse pour l'amour platonique et pour les mœurs espagnoles, du moins en ce qui regarde la comédie :

« Tous les grands divertissemens sont dangereux pour la vie chrestienne; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une peinture si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les anime et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour, principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête; car plus il paraît innocent aux ames innocentes, et plus elles sont capables d'en être touchées. On se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnesteté de ces sentimens, et on s'imagine que ce n'est pas blesser la pureté d'aimer d'un amour si sage. Ainsi l'on sort de la comédie le cœur si rempli de toutes les douceurs de l'amour et l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir les premières impressions, ou plutôt à rechercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mesmes plaisirs et les mesmes sacrifices que l'on a vus si bien représentés sur le théâtre. »

Toutes ces maximes partent assurément d'une âme bien faite, et montrent un certain talent d'observation et de réflexion; le style en est d'une bonne qualité, le tour aisé et même agréable : c'est à peu près ainsi qu'un jour pensera et écrira Mme de Lambert; mais chez l'une comme chez l'autre marquise la raison et l'esprit ne sont point assez relevés par le travail et par l'art, et en particulier les maximes de Mme de Sablé auraient eu besoin de recevoir d'une main exercée la concision, le tour piquant, l'arète saillante et vive, le trait qui frappe et qui dure : faute de tout cela, elles sont restées à l'état d'une médiocrité convenable.

Quand la maîtresse de la maison donnait ainsi l'exemple, on eût été assez mal venu de ne pas le suivre. Aussi, chez Mme de Sablé,

chacun faisait des maximes et des pensées, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. Parmi ces derniers était l'abbé d'Ailly, précepteur des enfans de Mme de Longueville, ecclésiastique fort mondain, attentif à faire sa cour à la marquise en flattant ses goûts, parce qu'elle était toute puissante sur la princesse. C'est d'Ailly qui, après la mort de Mme de Sablé, s'empressa de recueillir et de mettre au jour les maximes qu'elle avait laissées, avec un éloge de l'aimable auteur, et en ayant bien soin d'y joindre ses propres pensées. Il s'en excuse dans un petit avant-propos, parce que, dit-il, « ces pensées sont d'un de ses amis particuliers et que c'est elle en quelque façon qui les a fait naître. » Il nous apprend que « les *Pensées* et les *Maximes* étaient déjà mises ensemble en diverses copies manuscrites, » et il nous fournit une preuve de plus que tout ce petit travail de pensées et de maximes se faisait presque en commun. A mesure qu'il les composait, « il les communiquait à son incomparable amie, ou de vive voix ou par lettres. » Le voisinage des pensées de l'abbé d'Ailly ne fait ni tort ni honneur aux maximes de Mme de Sablé. Il y en a de savantes, il y en a de mondaines; les moins fades sont celles sur les femmes et sur l'amour.

Jacques Esprit, de l'Académie française, est un écrivain plus exercé que d'Ailly et qui tenait une place bien plus considérable dans le salon de Port-Royal. Personnage mobile et divers, il est assez malaisé de le distinguer de ses frères, de le reconnaître et de le suivre parmi tous ses changemens. Dans sa jeunesse, il s'était fait à l'hôtel de Rambouillet une certaine réputation de bel-esprit, et la protection du chancelier Séguier lui avait ouvert l'Académie. Tombé en disgrâce auprès du chancelier pour n'avoir pas connu ou lui avoir caché les amours de Guy de Laval et de sa fille, Mme de Coislin, il s'était attaché à Mme de Sablé. Mme de Longueville lui avait fait obtenir une pension de 2,000 livres (1), et l'avait emmené avec elle à Munster; puis il se mit dans l'Oratoire, puis il en sortit et se maria. Toujours pour complaire à son amie, Mme de Longueville le plaça auprès de ses neveux, les petits princes de Conti. Tour à tour on l'appela l'abbé Esprit et M. Esprit. Sarrazin, dans ses vers sur les deux sonnets de Benserade et de Voiture, dit en 1649 : *monsieur Esprit, de l'Oratoire.* Sans nous engager dans ces obscurités, disons seulement que vers 1660, Esprit était dans l'intimité de Mme de Sablé et très janséniste. Personne plus que lui ne s'occupa de maximes et de pensées. Il en faisait en prose, il en faisait même en vers, et en 1669 il a dédié à Montausier, alors gouverneur du dauphin, des *Maximes politiques mises en vers par*

(1) Tallemant, tome IV, page 70 et suiv.

monsieur l'abbé Esprit (1). Si ses maximes en prose n'ont paru qu'en 1678, comme celles de d'Ailly et de Mme de Sablé, elles avaient été aussi composées bien auparavant. On a dit et on répète sans cesse que le livre d'Esprit est une paraphrase de celui de La Rochefoucauld. Il y a là du vrai et du faux. Oui, l'académicien semble souvent reproduire et commenter le grand seigneur; mais il ne l'imite pas : ils tirent leur frappante ressemblance du fond commun sur lequel ils travaillent tous les deux. Si même entre eux il y a un disciple et un maître, le disciple serait La Rochefoucauld. Celui-ci ne parle jamais d'Esprit dans ses lettres qu'avec une déférence marquée; il loue ses maximes, qui déjà circulaient; il le consulte sur les siennes, il lui adresse des sujets et des ébauches de maximes pour qu'il y mette la dernière main (2). Esprit le lui rendait bien, il prenait parti pour lui chez Mme de Sablé et ailleurs, et son ouvrage est un développement de leurs communs principes, encore exagérés par le jansénisme. Nous pouvons recommander cet ouvrage à ceux qui, sans doute pour s'absoudre eux-mêmes, s'instruisent à mépriser la nature humaine, à considérer la liberté des actions comme une chimère, tout ce que les hommes ont honoré et admiré comme n'étant au fond que mensonge et hypocrisie ou légèreté et sottise, et l'amour-propre et l'égoïsme comme les seuls sentimens vrais et permanens. Par-dessus cette belle doctrine vient celle de la grâce, à la fois gratuite et irrésistible, qu'on ne peut pas même invoquer efficacement s'il ne lui plaît de nous prévenir, qui nous emporte invinciblement lorsqu'elle nous visite, et hors de laquelle toutes les lumières de la raison, toutes les inspirations du cœur, tous les enseignemens de l'expérience, tous les efforts de l'éducation, en un mot tout le travail de la volonté humaine n'aboutit qu'à de fausses vertus. De là le titre du livre d'Esprit, *la Fausseté des Vertus humaines* (3). Ce ne sont pas, à proprement parler, des pensées et des maximes, c'est une suite de chapitres, où l'on passe en revue la plupart des vertus pour en montrer la vanité radicale; mais le ton général de l'ouvrage est sentencieux et les maximes y sont semées. Le style vise à une certaine élévation. Il y a quelque érudition. Sénèque avec Cicéron, c'est-à-dire les représentans de la vertu purement humaine, y

(1) Paris, in-12.

(2) *Œuvres de La Rochefoucauld*, p. 461 : « Je trouve la sentence de M. Esprit la plus belle du monde; » page 450 : « A M. Esprit... Je vous prie de mettre sur le ton de sentence ce que je vous ai mandé de ce mouchoir et des tricotets, sinon renvoyez-moi ma lettre pour voir ce que j'en pourrai faire; » page 451 : « Je vous prie de montrer à Mme de Sablé nos dernières sentences; cela lui redonnera peut-être l'envie d'en faire, et songez-y aussi de votre côté, quand ce ne seroit que pour grossir notre volume, » etc.

(3) 2 vol. in-8°, Paris, 1678.

sont la matière d'une réfutation continuelle. L'auteur s'efforce d'engager dans sa cause Aristote, et il ménage Platon, parce que saint Augustin est platonicien déclaré. Il s'applique à décrier tout ce qui a paru de bon dans l'antiquité, comme « rendant la venue de Jésus-Christ inutile. » Il y dit de Socrate : « Ses vices étaient très réels, et toutes ses vertus feintes et contrefaites (1). » Qu'est-ce à ses yeux que le désintéressement? « C'est l'intérêt qui a changé de nom, afin de ne pas être reconnu, et qui ne paraît pas sous sa figure naturelle, de peur d'exciter l'aversion des hommes; c'est un chemin contraire à celui qu'on tient ordinairement, par lequel les plus fins et les plus déliés parviennent à ce qu'ils désirent; c'est le dernier stratagème de l'ambition, c'est la plus effrontée de toutes les impostures de l'homme (2). » Voulez-vous du La Rochefoucauld terni et effacé, lisez la maxime d'Esprit sur l'amitié; au style près, c'est celle de La Rochefoucauld. Encore une fois, ils ne se sont copiés ni l'un ni l'autre : dans le débat avec Mme de Sablé sur la nature de l'amitié, ils avaient soutenu la même opinion, ils l'ont écrite chacun à sa manière. Le chapitre *de la Gravité* est un développement d'une pensée bien connue de Pascal. Il y a aussi des variations plus ou moins bien tournées sur un des thèmes les plus en vogue dans toute la société de Mme de Sablé, et qui revient sans cesse dans Pascal et dans La Rochefoucauld, que l'esprit est le serviteur et même la dupe du cœur; il y en a d'autres aussi sur la paresse, comme étant le fondement de la plupart de nos vertus, surtout de celles des honnêtes femmes, et comme le meilleur et même l'unique remède contre l'ambition (3).

Mais hâtons-nous d'arriver à des jansénistes d'un ordre un peu plus relevé, à des penseurs et à des écrivains d'une autre trempe.

En fréquentant le salon de Mme de Sablé, le grave Domat et Pascal lui-même y trouvèrent tellement établi le goût des sentences et des maximes, qu'ils n'échappèrent point à l'influence régnante et qu'il leur fallut sacrifier au génie du lieu. Les portefeuilles de Valant contiennent plusieurs lettres de Domat et même des vers de sa façon, par exemple une inscription en vers pour l'entrée du Louvre. Lui aussi il a fait des *pensées* qui nous révèlent des côtés tout à fait nouveaux de l'esprit et de l'âme du grand jurisconsulte (4). Il prit de la compagnie de Mme de Sablé l'habitude de s'observer, de s'analyser, d'étudier ses goûts, ses sentimens, jusqu'à son humeur, et de donner à ses réflexions une tournure vive et piquante qui contraste fort avec le style simple et uni des *Lois civiles dans leur ordre natu-*

(1) Tome II, page 387.
(2) *Ibid.*, page 456.
(3) *Ibid.*, p. 37, 121, 322.
(4) Bibliothèque nationale, Recueil de Marguerite Périer, page 273. Voyez nos *Œuvres littéraires*, tome III.

rel. Qui jamais se serait attendu à trouver sous cette plume austère des *pensées* telles que celles-ci : » Toutes les sottises et les injustices que je ne fais pas m'émeuvent la bile. » — « Je ne serais ni de l'humueur de Démocrite, ni de celle d'Héraclite; je prendrais un tiers-parti pour mon naturel, d'être tous les jours en colère contre tout le monde. » — « Un peu de beau temps, un bon mot, une louange, une caresse me tirent d'une profonde tristesse, dont je n'ai pu me tirer par aucun effort de méditation. Quelle machine que mon âme, quel abîme de misère et de faiblesse! » — « J'ai une expérience réglée d'un certain tour que fait mon esprit du trouble au repos, du repos au trouble, sans que jamais la cause ni de l'un ni de l'autre cesse, mais seulement parce que, la roue tournant, il se trouve tantôt dessus, tantôt dessous. » — « Mon sort est différent du vôtre : vous changez souvent d'état, et moi je suis à la même place; nous sommes pourtant tous deux également tourmentés : vous roulez dans les flots, et je les sens rouler sur moi. » N'est-ce pas l'âme même de Port-Royal qui a dicté les pensées suivantes : « Cinq ou six pendards partagent la meilleure partie du monde et la plus riche? C'en est assez pour nous faire juger quel bien c'est devant Dieu que les richesses. » — « On se sert du prétexte de ce que l'on mendie pour ne pas donner à l'hôpital, et de l'hôpital pour ne pas donner aux mendians. » — « On doit plus craindre d'avoir trop à l'heure de la mort que trop peu pendant la vie. » Voici maintenant des pensées qui rappellent davantage celles de Mme de Sablé : « Nous voulons tellement plaire, que nous ne voulons pas déplaire aux autres lorsque nous nous déplaisons à nous-mêmes, et que nous voulons plaire à ceux qui nous déplaisent. » — « Les louanges, quoique fausses, quoique ridicules, quoique non crues ni par celui qui loue ni par celui qui est loué, ne laissent pas de plaire; et si elles ne plaisent pas par un autre motif, elles plaisent au moins par la dépendance et par l'assujettissement qu'elles marquent de celui qui loue. »

Il est à nos yeux de la dernière évidence que nous n'aurions point le livre des *Pensées* de Pascal et qu'Arnauld, Nicole et Étienne Périer n'auraient jamais songé à réduire sous ce titre et à mettre sous cette forme ce qu'ils avaient recueilli des papiers de l'auteur des *Provinciales*, s'ils n'eussent trouvé autour d'eux cette forme et ce titre en honneur et presqu'à la mode, surtout depuis l'immense succès de l'ouvrage de La Rochefoucauld. Nous allons plus loin : nous croyons fort vraisemblable que Pascal a composé plusieurs de ses pensées pour la compagnie d'élite qui s'assemblait à Port-Royal ou du moins en vue ou en souvenir d'elle. Dès l'origine (1), il y

(1) A peu près vers 1655 ou 1656. *La Princesse de Paphlagonie* prouve que Mme de Sablé était retirée à Port-Royal en 1659, quand cet ouvrage parut; mais il ne faut pas

allait assez souvent avec sa sœur, Mme Périer. Il est donc assez naturel qu'il ait pris part à ce qui s'y faisait et payé son tribut au goût dominant. Ouvrez le manuscrit autographe de Pascal; examinez ces papiers de toute sorte transportés plus tard sur des feuilles uniformes : vous y rencontrerez une foule de réflexions, de pensées, de maximes, qu'avec la meilleure volonté du monde il est impossible de considérer comme des matériaux amassés par Pascal pour son grand ouvrage sur la religion, et qui sont manifestement des pensées, des maximes détachées, exactement comme celles qu'on faisait chez Mme de Sablé. Si ces pensées-là n'avaient été pour lui que des notes destinées seulement à fixer ses souvenirs, comme il y en a tant d'autres dans le précieux manuscrit, pourquoi aurait-il pris la peine de les travailler avec tant de soin, de les remanier souvent trois ou quatre fois pour les amener à une forme achevée? Nous savons que Pascal écrivit les *Pensées* après *les Provinciales*, de 1658 à 1662, c'est-à-dire dans tout l'éclat de la société de la marquise. Comment cette société aurait-elle été sans influence sur lui? Comment Mme de Sablé ne lui aurait-elle pas aussi demandé des sentences, des maximes, et pourquoi lui en aurait-il refusé? Il ne faut pas oublier qu'il y a un assez bon nombre de pensées de Pascal dans les portefeuilles de Valant, il y en a même plusieurs qui y sont plus développées que dans le manuscrit original, probablement d'après les conversations de l'auteur, ce qui prouve à quel point Mme de Sablé et ses amis entraient dans les travaux de Pascal. Beaucoup de ses pensées mondaines ne se rapportent-elles pas, pour la vivacité du tour et pour l'effet dramatique, au modèle même qu'on se proposait chez Mme de Sablé, et que La Rochefoucauld a plus d'une fois atteint? Relisez les deux fameuses pensées sur le gravier de Cromwell et sur le nez de Cléopâtre. Il y a là sans doute un fond puissant, une vigueur qui n'appartient qu'à Pascal; mais, à ne considérer que leur forme et le caractère général du style, ne pourrait-on les attribuer à La Rochefoucauld? Prenez surtout la dernière pensée : « Qui veut connoître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un je ne sais quoi (Corneille), et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnoître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court,

oublier que, s'il parut en 1659, il fut composé en 1658; de plus, la lettre de Mme de Choisy sur le jansénisme (voyez notre premier article), qui est de la fin de l'année 1655, semble indiquer qu'alors Mme de Sablé habitait déjà Port-Royal, puisque la spirituelle chancelière remet sa dispute avec la marquise au temps où elle ira au Luxembourg, ce qui marque bien que Mme de Sablé n'était plus à la Place-Royale, mais aux environs du Luxembourg, dans le quartier Saint-Jacques.

toute la face de la terre auroit changé (1). » Est-ce que cette pensée n'aurait pu être lue dans le salon de Mme de Sablé avec tant d'autres sur l'amour du marquis de Sourdis, de d'Ailly, d'Esprit, de La Rochefoucauld, de Mme de Sablé elle-même?

Qui sait même si ce n'est pas le désir de plaire à l'aimable marquise, de tenir sa place dans cette compagnie à moitié dévote, à moitié galante, qui a inspiré un autre écrit de Pascal, antérieur aux *Pensées* et aux *Provinciales*, qui appartient à sa vie mondaine, ou qui du moins la rappelle? Nous voulons dire le *Discours sur les passions de l'amour*, que nous avons découvert il y a dix ou douze ans et publié pour la première fois dans la *Revue* (2). Ce discours convient si merveilleusement à la société de Mme de Sablé, qu'on peut dire en vérité qu'il a été fait tout exprès pour elle. Que de choses y semblent à l'adresse des galans gentilshommes et des belles dames du temps passé que Mme de Sablé réunissait autour d'elle! Combien le passage sur le charme des hautes amitiés devait parler au cœur de ces nobles dames! En revenant à plusieurs reprises sur les rapports de l'amour et de l'ambition, Pascal ne témoigne-t-il pas qu'il parle à des hommes et à des femmes qui toute leur vie avaient mêlé l'ambition et l'amour, et dont plusieurs n'avaient encore tout à fait renoncé ni à l'un ni à l'autre? N'est-ce point comme un abrégé de la vie de Mme de Chevreuse ou de La Rochefoucauld que Pascal leur présente, et une sorte de flatterie qu'il exerce à leur égard, lorsqu'il dit : « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition? Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint, il se perd : alors que la place est belle et grande pour l'ambition! » Mme de Sablé a écrit cette maxime sur l'amour : « Partout (3) où il est, l'amour est toujours le maître... Il semble véritablement qu'il est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps de celui qu'elle anime. » Dans sa première édition, La Rochefoucauld avait emprunté cette maxime à la marquise; il la retrancha dans les éditions suivantes, rendant à Mme de Sablé son bien ou mettant le sien à sa disposition. Pascal les avait prévenus, et il les efface l'un et l'autre dans ces lignes d'une incomparable beauté : « L'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu d'instans il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon; il veut être seul,

(1) Nous citons Pascal d'après le texte original très souvent altéré par ses amis. Voyez notre travail sur les *Pensées de Pascal, Œuvres littéraires*, tome Ier, et l'édition de M. Havet, qui est bien l'édition critique et savante que nous avions demandée : c'est la récompense de nos efforts de les avoir vus couronnés et terminés par un tel ouvrage.

(2) Voyez la livraison du 15 septembre 1843.

(3) Maxime LXXIX.

il faut que toutes les passions ployent et lui obéissent. » La Rochefoucauld dit ingénieusement (1) : « L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel. » Pascal dit grandement : « Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événemens nouveaux. Comme le dedans est en mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu, et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe. La vie de tempête surprend, frappe et pénètre. » La Rochefoucauld et Pascal ont cela de commun, qu'évidemment ils écrivent pour des femmes du grand monde; mais La Rochefoucauld, qui les connaît à fond, se met fort à l'aise avec elles, et ne se gêne pas pour déchirer les voiles dont elles aimaient à s'envelopper. Pascal au contraire est tout rempli de l'esprit de Platon, et l'amour qu'il analyse et qu'il peint est l'amour à la façon de Corneille. Son analyse est subtile et fine, ses peintures chastes et passionnées. C'est le vrai genre précieux dans toute sa perfection. Et puisque l'hôtel de Rambouillet n'était plus, où mieux placer la scène d'un pareil discours que chez Mme de Sablé, devant de belles précieuses, les unes jeunes encore, les autres un peu sur le retour, mais toujours faites pour plaire : la comtesse de Maure et Mlle de Vandy; Mme de Brégy, une des plus belles muses de la poésie galante; Anne de Rohan, princesse de Guymenée, que Retz a trop fait connaître, et à laquelle de Thou écrivit une lettre si touchante avant de monter sur l'échafaud; la duchesse de Schomberg, veuve depuis quelque temps, autrefois Mlle de Hautefort, le digne objet d'une des passions mélancoliques de Louis XIII, toujours belle, spirituelle, d'une vertu et d'une piété qui n'ôtaient rien à ses grâces; enfin, à côté de Mme de Sévigné, très vive au moins si elle n'était pas fort tendre, le futur auteur de *la Princesse de Clèves,* celle qui devait retracer un jour avec tant de charme les tourmens et les douceurs d'une passion contenue? N'est-ce pas à des femmes de cet ordre que Pascal a dû présenter l'amour comme une adoration respectueuse, comme un sentiment qui ennoblit et agrandit l'âme, ardent à la fois et délicat, tour à tour silencieux et éloquent, heureux de la moindre faveur, et avec lequel, ce semble, il n'y aurait pas de trop grands risques à courir?

Mais laissons les conjectures, si vraisemblables qu'elles nous paraissent, pour revenir aux faits certains dont nous voulons marquer la suite. Du moins il est indubitable que les *Maximes* de La Rochefoucauld sont sorties du salon de Mme de Sablé. La Rochefoucauld n'y

(1) Maxime LXXXV.

a pas introduit le goût de ce genre d'occupation, il l'y a trouvé, et il a fait des maximes parce que tout le monde en faisait autour de lui. Otez la société du Luxembourg et les *Divers Portraits* de Mademoiselle; vous n'auriez jamais eu le *Portrait de La Rochefoucauld par lui-même*. De même, ôtez la société de Mme de Sablé, et la passion des sentences et des pensées qui y régnait; jamais La Rochefoucauld n'eût songé ni à composer ni à publier son livre. Il est bien loin de se donner pour l'inventeur de cette manière de passer le temps. Dans ses lettres, il se plaint assez souvent que d'un délassement on lui ait fait une fatigue, et il reproche à Esprit d'avoir suscité en lui le goût des sentences pour troubler son repos. Il en envoie à Esprit pour obéir à ses instances, il en envoie à Mme de Sablé, et lui demande en retour quelque bon plat ou quelque bonne recette. « Voilà tout ce que j'ai de maximes; mais comme on ne fait rien pour rien, je vous demande un potage aux carottes (1), un ragoût de mouton, etc. » C'est ainsi que les *Maximes* ont été faites. La Rochefoucauld a la courtoisie de dire à Mme de Sablé et à Esprit qu'elles sont à eux autant qu'à lui, et il y a eu de bonnes gens, même de nos jours, qui l'ont pris au mot; mais il faut bien s'entendre ici. Oui, encore une fois, La Rochefoucauld a trouvé la matière de la plupart de ses maximes dans les conversations qui avaient lieu chez Mme de Sablé, dans leur commun retour sur le passé, dans les aventures dont s'entretenait la compagnie et qui faisaient alors du bruit, dans l'histoire de M. tel et de Mme telle, surtout dans sa propre histoire. Cela est si vrai qu'avec les *Maximes* on éclaire la vie de La Rochefoucauld et l'histoire même de son temps, comme on peut suivre la marche opposée et répandre un grand jour sur certaines maximes, en les rapportant aux circonstances, aux choses et aux personnes qui vraisemblablement leur ont donné naissance. Il y avait chez Mme de Sablé, comme dans toutes les petites sociétés, une sorte de fonds commun; on s'occupait à peu près des mêmes sujets, mais chacun y apportait une tournure d'esprit particulière, et mettait son cachet à ce qu'il faisait. Quand La Rochefoucauld avait composé quelques sentences, il les mettait sur le tapis avant ou après dîner, ou il les envoyait au bout d'une lettre. On en causait, on les examinait; on lui faisait des observations dont il profitait; on a pu lui ôter des fautes, mais on ne lui a prêté aucune beauté : il n'y a pas un tour délicat et rare, un trait fin et acéré, qui ne vienne de lui, ou ces messieurs et ces dames ont donné généreusement tout leur talent à La Rochefoucauld, et n'en ont pas gardé pour eux-mêmes.

(1) Les éditeurs mettent « un potage *avec* carottes. » Quelle distraction, bon Dieu! et comme Mme de Sablé se serait emportée contre ces maladroits éditeurs qui gâtent ainsi ses potages!

Je ne m'en défends pas, je n'aime pas La Rochefoucauld : je veux dire l'homme et le philosophe; mais je mets très haut l'écrivain. Sans doute, comme on a pu le voir dans les passages analogues que nous avons cités de l'un et de l'autre, La Rochefoucauld pâlit devant Pascal; mais Pascal, c'est un homme de génie, un grand esprit inspiré par un grand cœur et servi par un art consommé. Il a tour à tour la hauteur et le pathétique de Corneille, la plaisanterie profonde de Molière, la magnificence et la sublimité de Bossuet; il occupe avec eux les sommets de l'art. Au-dessous de Pascal et de ces maîtres incomparables, La Rochefoucauld a encore une belle place; son vrai rival, celui avec lequel il a des rapports de tout genre, c'est le cardinal de Retz. Peut-être la nature avait-elle plus fait pour Retz : elle lui avait donné autant d'esprit, plus d'imagination, de force, d'étendue. Retz a des momens admirables; il démêle et expose avec une netteté supérieure les affaires les plus difficiles; sa narration est pleine d'agrément; il excelle dans les portraits, il y déploie les plus grandes qualités, et particulièrement une étonnante impartialité à l'égard même de ceux qui l'ont le plus combattu, Condé ou Molé, Mazarin seul excepté; il est unique pour la profonde intelligence des partis et la peinture vivante de l'intérieur de chacun d'eux; il a de la finesse, de la vigueur, de l'éclat, et par-dessus tout cela une parfaite simplicité, une aisance du plus haut ton. Une seule chose lui a manqué : le soin et l'étude. L'art n'a point achevé son génie : il est négligé, quelquefois même incorrect, et il se perd souvent dans des détails infinis. C'est que Retz voulait seulement (1) amuser Mme de Caumartin et se divertir lui-même dans sa retraite de Commercy, et que s'il regardait aussi le public et la postérité, c'était d'un regard détourné et lointain, tandis que La Rochefoucauld, après avoir commencé à écrire par occasion, par complaisance même, pour faire sa cour à Mademoiselle et à Mme de Sablé, peu à peu enhardi par ses succès de société, s'en proposa de plus grands, et songea à paraître devant le public. Là est le trait particulier de La Rochefoucauld, qui le distingue entièrement de Retz, de ces grands seigneurs et de ces grandes dames dont Mme de Sévigné et Saint-Simon sont les représentans les plus illustres, qui avaient tant d'esprit et écrivaient si bien sans en faire profession et sans penser à se faire imprimer, au moins de leur vivant. Grâce à sa liaison avec Segrais et avec Mme de La Fayette, qui elle-même était un auteur, La Rochefoucauld a su qu'il y a un art d'écrire, et il s'est exercé dans cet art. A peu près vers 1660, il est devenu un homme de lettres, bien entendu en mettant tout son soin à ne le pas paraître.

(1) Nous possédons à la Bibliothèque nationale le manuscrit autographe des *Mémoires* de Retz : il est écrit facilement et presque sans ratures.

Il avait infiniment d'esprit et d'agrément dans l'esprit, et il y joignait la délicatesse et le goût. Dans le monde où il vivait, entre Condé et sa sœur, entre Retz et la Palatine, chez Mademoiselle et même chez Mme de Sablé, le ton du grand seigneur devait dominer. On lui savait gré de la malice, de la vivacité, de la grâce de ses pensées et de son style, pourvu que l'air aisé et une certaine négligence de grand goût y fussent toujours, sans quoi on eût trouvé qu'il dérogeait. Aussi M. le duc de La Rochefoucauld se donne-t-il l'air de produire tout ce qu'il fait sans nul effort et sans mettre enseigne, comme dit Pascal, en honnête homme et nullement en homme du métier, et pourtant il en est. Il porte le soin du bon style jusqu'au raffinement, et ce travail secret et qui ne se sent pas l'a conduit à une perfection que son rival a trop souvent manquée.

La Rochefoucauld était scrupuleux et réfléchi jusqu'à l'irrésolution en toutes choses. Il n'avait pas de ces instincts puissans qui poussent malgré eux certains hommes. Il se battait bien par honneur, mais il n'a jamais eu aucune des inspirations de l'homme de guerre. Cette grande passion pour Mme de Longueville, qui, dit-on, l'entraîna dans la fronde, commença, c'est lui-même qui nous l'apprend, par un calcul, par la considération des avantages qu'il pourrait tirer de cette liaison pour sa fortune, en gagnant le frère par la sœur. Il n'était pas non plus un véritable homme de parti, n'ayant ni la fermeté d'esprit ni la constance nécessaires, entrant aisément dans une affaire et en sortant de même, s'étant mêlé d'intrigues dès son enfance, comme le dit Retz, sans en avoir poussé aucune à fond, ne s'attachant à rien fortement et cherchant toujours son intérêt au milieu de tous les mouvemens contraires. Enfin, comme Retz le conclut fort bien aussi, avec sa raison, sa douceur et une facilité de mœurs fort voisine d'une élégante indifférence, il était né pour être « le courtisan le plus poli de son siècle et le plus honnête homme à l'égard de la vie commune. »

C'était là sa vraie carrière; il s'y était réduit après la fronde. Il fit sa paix avec Mazarin; il arrangea ses affaires, il poussa habilement son fils Marsillac auprès du roi; il ouvrit sa maison, y reçut la plus brillante compagnie, se lia avec plusieurs membres de l'Académie française, et plus tard, après les succès de son livre, il en aurait été, on le lui offrit même, mais il ne se sentit pas le courage, ce semble assez facile, de prononcer le compliment d'usage. C'est en 1659 qu'il débuta devant le public avec son *Portrait fait par lui-même*, inséré dans une des éditions des *Portraits* de Mademoiselle. Ce petit écrit montre bien que La Rochefoucauld n'était pas novice dans l'art d'exprimer heureusement ses pensées. Nous avons sous les yeux plus d'une lettre inédite de la première moitié de sa vie, où perce déjà le soin précoce de bien dire et de bien écrire; nous possédons même un

mémoire étendu et habile composé par lui en 1649, à la fin de la première fronde, pour être communiqué à Mazarin. Retz a fait cette remarque que « l'air de honte et de timidité qu'avait La Rochefoucauld dans la vie ordinaire s'était tourné dans les affaires en air d'apologie, et qu'il croyait toujours en avoir besoin. » La pièce qui est entre nos mains, et qui n'a jamais vu le jour, est en effet intitulée : *Apologie de M. le prince de Marsillac.* Quand elle paraîtra, tout ce que nous avons dit des motifs intéressés et personnels qui engagèrent La Rochefoucauld dans la guerre civile semblera bien faible devant les explications qu'il y donne lui-même de sa conduite; mais en même temps on y reconnaîtra tous les caractères de son talent, je ne sais quoi de spirituel, d'aisé, d'agréable à la fois et de mordant. *Le Portrait de La Rochefoucauld* partait donc d'une plume exercée; il annonçait l'auteur des *Maximes*, son style et aussi plus d'une de ses pensées. Le futur apologiste de l'égoïsme ne se révèle-t-il pas dans le superbe contempteur des misérables, qui veut bien qu'on soulage leur affliction, mais sans la partager, qui laisse au peuple la pitié, et interdit à l'homme d'esprit de souffrir parce que d'autres souffrent? « Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrois ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée, et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal, car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder bien soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affoiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple. » Voilà en quelque sorte le stoïcisme de l'indifférence. On s'aperçoit bien aussi que La Rochefoucauld commence à faire la cour à Mme de La Fayette, car il parle de l'amour bien autrement qu'il fera dans les *Maximes;* il le célèbre comme un grand sentiment, et qui se peut même accommoder avec la plus austère vertu; il dit que si jamais il aime, ce sera avec cette force et cette délicatesse : déclaration bien engageante pour Mme de La Fayette, mais il la gâte en ajoutant qu'il doute fort s'il est capable d'aimer. D'ailleurs ce *Portrait de La Rochefoucauld* peint à merveille la disposition d'esprit où il était en 1659, son goût pour les lettres, ses premiers essais et l'intention de les poursuivre : « J'aime la lecture en général, surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit, car de cette sorte on réfléchit à tous momens sur ce qu'on lit, et des réflexions que l'on fait il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile... La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus; j'aime qu'elle soit sérieuse

et que la morale en fasse la plus grande partie... Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée... J'écris bien en prose, je fais bien en vers (1), et si j'étois sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrois m'acquérir assez de réputation. » Nous ne sommes pas dupe de cet air de négligence et d'indifférence. En affectant de ne pas être un auteur, La Rochefoucauld nous convainc d'autant mieux qu'il songe à l'être, ou plutôt qu'il l'est déjà.

Lorsqu'à peu près vers ce temps-là il entra dans une société occupée à faire des maximes, il était admirablement disposé et comme préparé à ce genre de composition. Il y apportait l'expérience de sa vie, remplie des aventures les plus diverses, où il avait pu reconnaître les ressorts secrets de bien des conduites et voir sans masque bien des cœurs. Il était revenu de toutes les illusions; il avait cinquante ans : c'est le bon âge pour se replier sur soi-même et réfléchir après avoir agi.

Et pouvait-il faire autre chose que des mémoires et des maximes? Il n'avait aucune instruction; plusieurs des femmes de sa société savaient le latin mieux que lui. Il tire donc, et forcément, tout ce qu'il écrit de son propre fonds. Les *Mémoires* racontent ce qu'il a vu; les *Maximes* en expriment la philosophie : à proprement parler, il ne sort jamais de lui-même.

On n'a pas assez remarqué qu'à le prendre littérairement c'est là un grand moyen de naturel à la fois et de vigueur. De quoi en effet parlera-t-on avec simplicité, avec force, avec charme, si ce n'est de soi? Là du moins, tout a sa vérité; tout coule de source avec limpidité et avec grâce.

Tel est le caractère des *Mémoires* de La Rochefoucauld; ils ont fait époque en 1662, pour la netteté, l'aisance, l'agrément. Les *Maximes*, en 1665, en gardant les mêmes avantages, firent paraître des qualités nouvelles, d'un ordre encore plus relevé. Ce sont, pour la plupart, de petites médailles de l'or le plus fin et du relief le plus vif. On sent que l'artiste y a travaillé avec amour. Je le crois bien : il gravait son portrait.

Ce portrait est aussi celui de l'homme de son temps, tel que La Rochefoucauld l'avait vu, et même de l'humanité tout entière, car nous sommes tous de la même famille; nous avons tous les mêmes misères, auxquelles se mêle un rayon de grandeur. Ce rayon-là, qui souvent ne brille qu'un moment et à travers mille nuages, La Rochefoucauld ne l'apercevant pas en lui, quoiqu'il y fût sans doute, mais bien caché, ne l'a pas reconnu dans les autres, ni dans Condé,

(1) C'est là le seul indice que nous connaissions de poésies de La Rochefoucauld.

ni dans Bossuet, ni dans Vincent de Paul, ni dans la mère Angélique, ni dans Mlle de La Vallière, ni dans Mme de Longueville, hélas! Vain par-dessus tout, il a donné la vanité comme le principe unique de toutes nos actions, de toutes nos pensées, de tous nos sentimens, et cela est très vrai en général, même pour le plus grand des hommes, qui n'en est que le moins petit. Il y a néanmoins tel instant où, du fond de cette vanité, de cet égoïsme, de cette petitesse, de ces misères, de cette boue dont nous sommes faits, sort tout à coup un je ne sais quoi, un cri du cœur, un mouvement instinctif et irréfléchi, quelquefois même une résolution qui ne se rapporte pas à nous, mais à un autre, mais à une idée, à notre père et à notre mère, à notre ami, à la patrie, à Dieu, à l'humanité malheureuse, et cela seul trahit en nous quelque chose de désintéressé, un reste ou un commencement de grandeur, qui, bien cultivé, peut se répandre dans l'âme et dans la vie tout entière, soutenir ou réparer nos défaillances, et protester du moins contre les vices qui nous entraînent et contre les fautes qui nous échappent. Admettez un seul acte ou même un seul sentiment vraiment honnête et généreux, et c'en est fait du système des *Maximes*. Mais je ne les considère ici qu'au seul point de vue littéraire, et à ce point de vue on ne peut trop les admirer.

Faites bien attention, je vous prie, à un procédé de La Rochefoucauld, qui montre au plus haut degré l'homme de lettres amoureux de son art. Avant d'affronter l'œil du public, il avait grand soin de laisser ses maximes courir les salons, et de les soumettre à l'épreuve des jugemens les plus divers, pour se préparer sans doute des admirateurs et des partisans, mais surtout aussi pour avoir des avis éclairés, et sur eux perfectionner son ouvrage. Voici à peu près comme les choses se passaient : Mme de Sablé, sans avoir l'air d'agir au nom de La Rochefoucauld, communiquait les *Maximes* à ceux et à celles qui lui paraissaient les plus capables d'en juger. Elle exigeait que l'on n'en tirât pas de copie, et qu'on lui envoyât par écrit son opinion; puis elle montrait toutes ces lettres à La Rochefoucauld. L'année qui précéda la publication se passa dans ce travail de révision et de correction. Il est curieux de le suivre dans les papiers de Mme de Sablé.

En général, les hommes approuvent La Rochefoucauld, et les femmes le condamnent. On ne sait pas le nom des hommes : ils ne signent point; mais la plupart sont évidemment des ecclésiastiques ou des dévots d'un esprit assez médiocre, qui, accoutumés avec Port-Royal à exagérer la doctrine du péché originel pour exagérer ensuite celle de la grâce, triomphent de voir étaler la perversité de la nature humaine. Cependant il y a ici un danger immense : c'est que, si on

ne va pas jusqu'au jansénisme, on s'arrête, avec La Rochefoucauld, à un égoïsme sans limite et sans remède.

Voici deux lettres favorables à La Rochefoucauld :

« A considérer superficiellement l'escrit que vous m'avez envoyé, il semble tout à fait malin, et il ressemble fort à la production d'un esprit orgueilleux, satyrique, ennemi déclaré du bien sous quelque visage qu'il paroisse, partisan très passioné du mal auquel il attribue tout, qui querelle toutes les vertus, et qui doit enfin passer pour le destructeur de la morale et pour l'empoisonneur de toutes les bonnes actions, qu'il veut absolument qui passent pour autant de vices déguisés (1). Mais quand on le lit avec un peu de cet esprit pénétrant qui va bientost jusqu'au fond des choses pour y trouver le fin, le délicat et le solide, on est contraint d'avouer, ce que je vous déclare, qu'il n'y a rien de plus fort, de plus véritable, de plus philosophe, ni mesme de plus chrestien. C'est une morale très délicate qui exprime d'une manière peu connue aux anciens philosophes et aux nouveaux pédans la nature des passions qui se travestissent dans nous si souvent en vertus. C'est la découverte du foible de la sagesse humaine et de ce qu'on appelle force d'esprit. C'est une satyre très ingémeuse de la corruption de la nature par le pesché originel, de l'amour-propre et de l'orgueil, et de la malignité de l'esprit humain qui corrompt tout quand il agit de soi-mesme sans l'esprit de Dieu. C'est une agréable description de ce qui se fait par les plus honnestes gens quand ils n'ont point d'autre conduite que celle de la lumière naturelle et de la raison sans la grâce. C'est une école de l'humilité chrestienne où nous pouvons apprendre les défauts de ce que l'on appelle si mal à propos nos vertus. C'est un parfaitement beau commentaire du texte de saint Augustin, qui dit que toutes les vertus des infidelles sont des vices. C'est un anti-Sénèque qui abat l'orgueil du faux sage que le superbe philosophe élève à l'égal de Jupiter... Enfin, pour dire nettement mon sentiment, quoiqu'il y ait partout des paradoxes, ces paradoxes sont pourtant très véritables, pourvu qu'on demeure toujours dans les termes de la vertu morale et de la raison naturelle sans la grâce. Il n'y en a point que je ne soutienne, et il y en a mesme plusieurs qui s'accordent parfaitement avec les sentimens de l'Ecclésiastique, qui contient la morale du Saint-Esprit. Enfin je n'y trouve rien à reprendre que ce qu'il dit, qu'on ne loue jamais que pour estre loué, car je vous jure que je ne prétends nulles louanges de celles que je suis obligé de lui donner; et dans l'humeur où je suis, je lui en donnerois bien d'autres. Mais il y a là-bas un fort honneste homme qui m'attend dans son carrosse pour me mener faire l'essai de vostre chocolat. Vous y avez quelque intérest, et moi aussi, parce que vous estes de moitié avec Mme la princesse de Guimené pour m'en faire ma provision (2). »

(1) Ces petites incorrections, qui de la conversation passent dans le style, trahissent un homme qui n'est pas un auteur.

(2) Sur cette fin, on serait fort tenté de soupçonner Arnauld d'Andilly, ami bien connu de Mme de Guymenée comme de Mme de Sablé; mais ce n'est pas sa belle écriture.

« Lundi 8 février (1) 1664.

« Je vous suis infiniment obligé, madame, de m'avoir donné la pièce que je vous renvoie; et encore que je n'aye eu que le loisir de la parcourir dans le peu de temps que vous m'aviez prescrit pour la lire, je n'ai pas laissé d'en retirer beaucoup de plaisir et de profit, et une estime si particulière pour l'auteur et pour son ouvrage, qu'en vérité je ne suis pas capable de vous la bien exprimer. L'on voit bien que ce faiseur de maximes n'est pas un homme nourri dans la province ni dans l'université; c'est un homme de qualité qui connoît parfaitement la cour et le monde, qui en a gousté autrefois toutes les douceurs, qui en a aussi senti souvent les amertumes, et qui s'est donné le loisir d'en estudier et d'en pénétrer tous les détours et toutes les finesses. Mais outre cela, comme la nature lui a donné cette étendue d'esprit, cette profondeur et ce discernement joint à la droiture, à la délicatesse et à ce beau tour dont il parle en plusieurs endroits de cet escrit, il ne faut pas s'estonner s'il a prononcé si judicieusement sur des matières qu'il avoit si parfaitement connues. Pour ce qui est de l'ouvrage, c'est, à mon sens, la plus belle et la plus utile philosophie qui se fît jamais; c'est l'abrégé de tout ce qu'il y a de sage et de bon goust dans toutes les anciennes et les nouvelles sectes des philosophes, et quiconque saura bien cet escrit n'a plus besoin de lire Sénèque, ni Épictète, ni Montaigne, ni Charron, ni tout ce qu'on a ramassé depuis peu de la morale des sceptiques et des épicuriens. On apprend véritablement à se connoistre dans ces livres, mais c'est pour devenir plus superbe et plus amateur de soi-mesme. Celui-ci nous fait connoistre, mais c'est pour nous mépriser et pour nous humilier; c'est pour nous donner de la méfiance et nous mettre sur nos gardes contre nous-mesmes et contre toutes les choses qui nous touchent et nous environnent; c'est pour nous donner du dégoust de toutes les choses du monde, et, en nous en détachant, nous tourner du costé du bien, qui seul est immuable et digne d'estre aimé, honoré et servi. On pourroit dire que les chrestiens commencent où vostre philosophe finit, et l'on ne pourroit faire une instruction plus propre à un catéchumène pour convertir à Dieu son esprit et sa volonté..... Quand il n'y auroit que cet escrit au monde et l'Évangile, je voudrois estre chrestien. L'un m'apprendroit à connoistre mes misères, et l'autre à implorer mon libérateur..... Si cette pièce ne s'imprime pas, je vous prie très humblement, madame, de m'en faire avoir une copie. »

Voici l'extrait d'une autre lettre, sans signature aussi, mais écrite dans un esprit différent :

« Je vous ai beaucoup d'obligation d'avoir fait un jugement de moi si avantageux, que de croire que j'estois capable de dire mon sentiment de l'escrit que vous m'avez envoyé. Je vous proteste, madame, avec toute la sincérité de mon cœur, quoique l'auteur de l'escrit n'en croye point de véritable, que j'en suis incapable, et que je n'entends rien en ces choses si subtiles et si délicates; mais puisque vous commandez, il faut obéir... Après la raillerie (2),

(1) Presque déchiré.

(2) Nous l'avons supprimée comme n'étant pas fort plaisante.

il est bon d'entrer un peu dans le sérieux, et de vous dire que les auteurs des livres desquels on a colligé ces sentences les avoient mieux placées; car si l'on voyoit ce qui estoit devant et après, assurément on en seroit plus édifié ou moins scandalisé. Il y a beaucoup de simples dont le suc est un poison, qui ne sont point dangereux lorsqu'on n'en a rien extrait et que la plante est en son entier. Ce n'est pas que cet escrit ne soit bon en de bonnes mains, comme les vostres, qui sçavent tirer le bien du mal mesme; mais aussi on peut dire qu'entre les mains de personnes libertines, ou qui auroient de la pente aux idées nouvelles (1), cet escrit pourroit les confirmer dans leur erreur, et leur faire croire qu'il n'y a point du tout de vertu et que c'est folie de prétendre de devenir vertueux, et jeter ainsi le monde dans l'indifférence et dans l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices. J'en parlai à un homme de mes amis qui me dit qu'il avoit vu cet escrit, et qu'à son avis il descouvroit les parties honteuses de la vie civile et de la société humaine sur lesquelles il falloit tirer le rideau; ce que je fais de peur que cela fasse mal aux yeux délicats comme les vostres, qui ne sauroient rien souffrir d'impur et de deshonneste. »

Nous avons l'avantage de connaître les noms des femmes qui adressèrent à Mme de Sablé leur opinion sur les *Maximes*. La première qui se présente est la comtesse de Maure.

C'était, comme nous l'avons dit, la plus ancienne amie de Mme de Sablé, une personne très considérée, qui, avec quelques travers fort innocens partagés par la marquise, possédait un grand fonds de mérite, d'honneur et d'esprit. Ajoutez qu'elle n'était pas dévote, ni moliniste ni janséniste. Dans les affaires de Port-Royal, elle montra le plus grand bon sens et le plus noble caractère. En vain les deux factions s'agitaient autour d'elle, elle ne se laissa entraîner ni par l'une ni par l'autre. Tout en respectant et en admirant ces religieuses héroïques qui préféraient ce qui leur semblait la vérité au repos et à toutes les douceurs de la vie, elle était ouvertement opposée à la doctrine outrée de l'absolue corruption de la nature humaine, comme trop dure à son esprit et à son cœur. Elle appuyait sa vertu sur un christianisme modéré et sur une philosophie élevée. Elle ne pouvait donc être favorable à La Rochefoucauld. Lui-même écrit à Mme de Sablé (2) : « J'avois toujours bien cru que Mme la comtesse de Maure condamneroit l'intention des sentences, et qu'elle se déclareroit pour la vérité des vertus. » La comtesse nous apprend en effet, dans un petit billet conservé par Valant, qu'elle avait donné son opinion sur les *Maximes* de La Rochefoucauld, et cette opinion était si sévère et si peu mêlée de complimens, qu'elle supplie son amie de ne pas la communiquer à La Rochefoucauld, connaissant fort bien

(1) Probablement l'opinion des sceptiques et des épicuriens, de Lamothe-Levayer, Gassendi, Bernier, etc.

(2) *Œuvres de La Rochefoucauld*, p. 461.

l'amour-propre du personnage. Elle la lui redemande pour l'adoucir, ou du moins pour y ajouter des éloges qui la fassent passer. Nous voudrions bien avoir cet avis dans sa première ou dans sa seconde forme, avec ses sévérités un peu fortes, ou même avec ses tempéramens; du moins le billet que nous mettons sous les yeux du lecteur nous conserve-t-il une ligne de la pièce égarée, et cette ligne est décisive : « Il me semble que M. La Rochefoucauld n'y est pas assez loué (1) pour le lui envoyer, et du moins il y faudroit remettre quelque chose que j'ai oublié, avant de dire : mais je trouve qu'il fait à l'homme une âme trop laide. Renvoyez-le moi, s'il vous plaist. »

La belle et altière Anne de Rohan, princesse de Guymenée, jadis l'idole de tant de cœurs, alors réduite au bel-esprit et au jansénisme, n'hésita pas à se prononcer aussi contre La Rochefoucauld. Avec sa pénétration et sa fermeté, elle va droit à la source du mal; elle accuse La Rochefoucauld de juger de tous les hommes par ses propres sentimens :

« Je vous allois écrire, quand j'ai reçu vostre lettre, pour vous supplier de m'envoyer vostre carrosse aussitost que vous aurez dîné. Je n'ai encore vu que les premières maximes, à cause que j'avois hier mal à la teste; mais ce que j'en ai vu me paroit plus fondé sur l'humeur de l'auteur que sur la vérité, car il ne croit point de libéralité sans intérest ni de pitié : c'est qu'il juge tout le monde par lui-mesme. Pour le plus grand nombre, il a raison, mais assurément il y a des gens qui ne désirent autre chose que de faire du bien. »

La duchesse de Liancourt, Jeanne de Schomberg, qui jouissait d'une assez grande réputation d'esprit et de vertu, célèbre aussi par son goût pour les beaux bâtimens et les beaux jardins, et qui a créé la magnifique résidence de Liancourt, janséniste éclairée, auteur d'un excellent traité d'éducation (2), et dont la fille épousa le fils de La Rochefoucauld, fut choquée, et, comme elle le dit, scandalisée à la première lecture; puis elle se radoucit, peut-être un peu par politique, par condescendance pour Mme de Sablé et La Rochefoucauld, et grâce à une distinction qui ôte en effet le scandale, mais aussi tout le piquant des *Maximes :*

« Je n'avois qu'une partie d'un petit cahier des *Maximes* que vous savez quand j'eus l'honneur de vous voir, et il débutoit si cruellement contre les vertus, qu'il me scandalisa, aussi bien que beaucoup d'autres; mais depuis j'ai tout lu, et je fais amende honorable à vostre jugement, car je vois bien qu'il y a dans cet escrit de fort jolies choses, et mesme, je crois, de bonnes,

(1) Dans l'avis que nous n'avons plus.

(2) *Réglement donné par une dame de haute qualité à madame sa petite-fille;* composé, en effet, pour l'éducation de la petite La Rochefoucauld, publié en 1698, réimprimé en 1779.

pourvu qu'on oste l'équivoque qui fait confondre les vraies vertus avec les fausses. Un de mes amis a changé quelques mots en plusieurs articles qui raccommodent, je crois, ce qu'il y avoit de mal. Je vous les lirai un de ces jours, si vous avez le loisir de me donner audience. »

Mme de Liancourt n'avait pas vu que cette équivoque, qu'elle relève avec raison dans le livre des *Maximes*, est le livre tout entier; quelques mots ajoutés ne justifieraient le système qu'en le renversant.

Parmi les diverses lettres féminines que reçut en cette occasion Mme de Sablé, nous rencontrons celle d'une personne dont nous avons déjà dit un mot et que nous regardons comme une des dames les plus accomplies du XVIIe siècle, la belle-sœur de Mme de Liancourt, la duchesse de Schomberg, Marie de Hautefort, que La Rochefoucauld avait autrefois assez particulièrement connue. Mme de Sablé goûta fort la lettre de Mme de Schomberg et elle en fit part à plusieurs personnes; mais, en amie zélée de La Rochefoucauld, elle commença par en retrancher ce qui pouvait lui moins convenir : elle l'abrégea, et en fit une sorte de discours sur les *Maximes*, comme l'appelle La Rochefoucauld. On l'a publiée en cet état, entièrement défigurée et disant souvent le contraire de ce que dit la lettre originale. Nous allons la rétablir dans son texte vrai, non d'après la lettre autographe que nous n'avons pu retrouver, mais sur une copie qui est dans les papiers de Mme de Sablé avec les corrections malencontreuses qui gâtaient jusqu'ici une des plus jolies lettres que nous connaissions, et où se sent encore ce parfum de délicatesse raffinée et de nobles sentimens qu'on respirait dans la jeunesse de Marie de Hautefort à l'hôtel de Rambouillet et à la cour de Louis XIII (1).

(1) Nous déplorons qu'il n'y ait pas un seul portrait du temps, ni peint ni gravé, de cette belle et aimable personne. Le père Lelong n'en indique aucun, et on ne se peut contenter de celui que Desrochers a donné dans la collection d'Odieuvre au milieu du XVIIIe siècle, sans indiquer l'original sur lequel il a travaillé. Voici du moins quelques lignes de Mme de Motteville, t. I, p. 48 et 49 : « Ses yeux étoient bleus, grands et pleins de feu, ses dents blanches et égales, et son teint avoit le blanc et l'incarnat nécessaire à une beauté blonde. » — *Vie de Madame de Hautefort, duchesse de Schomberg*, par une de ses amies, publiée d'abord en 1799, puis réimprimée en 1807 avec l'*Histoire de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano*, p. 124 : « Mme de Hautefort est grande et d'une très belle taille; elle a les cheveux du plus beau blond cendré que l'on ait jamais vu; son teint est d'un blanc et d'un incarnat admirables; elle a les plus beaux yeux du monde, si vifs et si pleins de feu, que l'on en voit sortir le même éclat qui sort de ses dimants si brillants et si beaux; sa bouche est parfaitement belle, et d'un rouge si beau, que l'art n'en saurait imiter la couleur; ses dents sont blanches, bien faites et bien rangées; elle a le nez aquilin, et aussi grand qu'il faut pour lui donner un air de majesté admirable. Elle a dans son visage et dans toute sa personne un certain air de bonté et de majesté tout ensemble, si particulier, que tous ceux qui la connaissent assurent que l'on sent en la voyant de la joie, de la tendresse, du respect et de la crainte; l'on est d'abord ravi de la voir, et l'esprit, tout prévenu aussitôt de sa bonté et de sa vertu, fait que le cœur est rempli de respect et d'amitié pour elle. » Voyez encore un admirable portrait

« Je crus hier tout le jour vous pouvoir renvoyer vos *Maximes*, mais il me fut impossible d'en trouver le tems. Je voulois vous escrire et m'estendre sur leur sujet. Je ne puis pas vous dire mon sentiment en détail. Tout ce qui me paroist en général, c'est qu'il y a en cet ouvrage beaucoup d'esprit, peu de bonté et force vérités que j'aurois ignorées toute ma vie, si l'on ne m'en avoit fait apercevoir. Je ne suis pas encore parvenue à cette habileté d'esprit où l'on ne connoist dans le monde ni honneur, ni bonté, ni probité. Je croyois qu'il y en pouvoit avoir. Cependant, après la lecture de cet escrit, l'on demeure persuadé qu'il n'y a ni vice, ni vertu à rien, et que l'on fait nécessairement toutes les actions de la vie. S'il est ainsi que nous ne nous puissions empescher de faire tout ce que nous désirons, nous sommes excusables, et vous jugez de là combien ces maximes sont dangereuses. Je trouve encore que cela n'est pas bien escrit en françois, c'est-à-dire que ce sont des phrases et des manières de parler qui sont plutôt d'un homme de la cour que d'un auteur, et cela ne me déplaist pas. Ce que je puis vous en dire de plus vrai est que je les entends toutes comme si je les avois faites, quoique bien des gens y trouvent de l'obscurité en certains endroits (1). Il y en a qui me charment, comme « l'esprit est toujours la dupe du cœur. » Je ne sçay si vous l'entendez comme moi, mais je l'entends, ce me semble, bien joliment. Et voici comment : c'est que l'esprit croit toujours par son habileté et par ses raisonnemens faire faire au cœur ce qu'il veut. Il se trompe : il en est la dupe. C'est toujours le cœur qui fait agir l'esprit. L'on suit tous ses mouvemens, malgré que l'on en ait, et l'on les suit mesme sans croire les suivre. Cela se connoist mieux en galanterie qu'aux autres actions; et je me souviens de certains vers, sur ce sujet, qui ne seroient pas mal à propos :

La raison sans cesse raisonne
Et jamais n'a guéri personne,
Et le dépit le plus souvent
Rend plus amoureux que devant.

« Il y en a encore une qui me paroist bien véritable, et à quoi le monde ne pense pas, parce qu'on ne voit autre chose que des gens qui blasment le goust des autres : c'est celle qui dit que la félicité est dans le goust et non pas dans les choses. C'est pour avoir ce qu'on aime qu'on est heureux et non pas ce que les autres trouvent aimable. Mais ce qui m'a esté tout nouveau et que j'admire est que la paresse, toute languissante qu'elle est, destruit toutes les passions. Il est vrai, et l'on a bien fouillé dans l'âme pour y trouver un sentiment si caché, mais si véritable, que nulle de ces maximes ne l'est davantage, et je suis ravie de sçavoir que c'est à la paresse à qui l'on a l'obligation de la destruction de toutes les passions. Je pense qu'à présent l'on la doit estimer comme la seule vertu qu'il y a dans le monde, puisque c'est elle qui déracine tous les vices. Comme j'ai toujours eu beaucoup de respect pour elle, je suis fort aise qu'elle ait un si grand mérite.

« Que dites-vous aussi, madame, de ce que chacun se fait un extérieur et

fort détaillé de Mme de Schomberg, sous le nom d'*Olympe*, dans la troisième édition des *Portraits* de Mademoiselle; nous n'en savons pas l'auteur.

(1) Mme de Sévigné dit aussi : « A ma honte, il y en a que je n'entends pas du tout. »

une mine qu'il met en la place de ce que l'on veut paroître au lieu de ce que l'on est? Il y a longtemps que je l'ai pensé et que j'ai dit que tout le monde estoit en masquarade, et mieux déguisé qu'à celle du Louvre, car l'on n'y reconnoît personne. Enfin, que tout soit *arte di parer honesta* (1) et non pas l'estre, cela est pourtant bien estrange.

« Voici de ces phrases nouvelles : la nature fait le mérite et la fortune le met en œuvre. Ces modes de parler me plaisent, parce que cela distingue bien un honneste homme qui escrit pour son plaisir et comme il parle d'avec les gens qui en font mestier.

« Mais je ne sçay si cela réussira imprimé comme en manuscrit. Si j'estois du conseil de l'auteur, je ne mettrois point au jour ces mystères qui osteront à tout jamais la confiance qu'on pourroit prendre en lui. Il en sçait tant là-dessus, et il paroist si fin, qu'il ne peut plus mettre en usage cette souveraine habileté qui est de ne paroistre point en avoir.

« Je vous dis à bâtons rompus tout ce qui me reste dans l'esprit de cette lecture. Si vous les gardez, je les lirai avec vous, et je vous en dirai mieux mon avis que je ne fais à cette heure, où je n'ai pas le temps de faire une réflexion qui vaille. Je ne pense qu'à vous obéir ponctuellement, et en le faisant, je crois ne pouvoir faillir, quelque sottise que je puisse dire. Je n'ai point pris de copie, je vous en donne ma parole, ni n'en ai parlé à personne. Je vous prie aussi de ne dire à qui que ce soit ce que je pense. J'espère avoir l'honneur de vous voir demain (2). »

Mme de Sablé se garde bien de faire ce que lui demande Mme de Schomberg : elle communique sa lettre à tous ses amis après l'avoir arrangée à son goût et à celui de La Rochefoucauld, et elle y répond

(1) *Arte di parer honesta* est du Guarini dans le *Pastor fido*, livre que toutes les belles dames d'alors savaient par cœur et citaient sans cesse. Voici la phrase du Guarini, *P. Fid.* att. III, sc. v : « *L'honestate altro non è che un' arte di parer honesta.* »

(2) Il reste si peu de chose de la duchesse de Schomberg, qu'on nous saura gré peut-être de tirer du *Supplément français*, 3029,8, deux petits billets qui se rattachent à la lettre précédente. Mme de Sablé l'avait communiquée à M. Arnauld d'Andilly, qui en fut charmé, et fit partout l'éloge de Mme de Schomberg. Celle-ci, alors malade, recevant quelques lignes de Mme de Sablé, où elle lui demandait des nouvelles de sa santé et lui disait un mot de M. d'Andilly, s'empressa de lui répondre de sa main le billet suivant, sur la feuille même qui lui avait été envoyée : « Bon Dieu! quel avantage l'on a d'estre louée de vous! Cela fait qu'on passe dans le monde pour tout ce que l'on n'est point. Ce bon homme, M. d'Andilly, n'a point pris la peine de rien penser après vous, ce qui est cause qu'il me traite d'une si admirable créature; car sur quoi juger que j'ai de si belles qualités que sur ce que vous lui avez dit? Si j'osois, je me plaindrois de cette excessive bonté. Si vous lui aviez parlé vingt fois moins avantageusement, il ne lui seroit pas venu dans l'esprit tant de si grandes choses dont je demeure accablée de confusion, et très reconnoissante des bontés que vous avez pour moi, qui ne suis pas mieux que quand j'eus l'honneur de vous aller voir. Je ne suis sortie que pour aller chez Mme de Louvois (nièce de Mme de Sablé). Vous jugez bien que je ne puis avoir de santé, puisque je n'ai pas la satisfaction d'aller moi-mesme vous dire de mes nouvelles. Si j'osois, je vous supplierois de brûler la lettre de M. d'Andilly pour son honneur, car si on la voyoit, cela feroit voir que c'est un homme qui se prévient sans se servir de son jugement et de sa considération; car, s'il s'en étoit servi, il eût dû voir si vous ne railliez point, quand vous lui avez parlé de moi. Je crois tout de bon que c'est pour cela que vous lui en

par le billet suivant, où elle insinue tout bas sur La Rochefoucauld ce que Mme de Guymenée en disait sans faire de façons :

« L'explication que vous donnez à cette maxime : que l'esprit est toujours la dupe du cœur, est plus que joliment entendue; mais ce joliment-là est fort joliment dit, et vous avez admirablement bien achevé la maxime. Il est vrai que l'amour la fait mieux entendre que les autres passions, mais cela n'empesche pas qu'il ne soit vrai que l'esprit est partout la dupe du cœur.

« L'auteur a trouvé dans son humeur la maxime de la paresse, car jamais il n'y en a eu une si grande que la sienne, et je crois que son cœur, aussi inofficieux qu'il est, a autant ce défaut par sa paresse que par sa volonté. Elle ne lui a jamais pu permettre de faire la moindre action pour autrui, et je crois que parmi ses grands désirs et ses grandes espérances, il est quelquefois paresseux pour lui-mesme.

« Ce que vous dites, que l'auteur ne pourra mettre en usage sa finesse, est fort bien pensé. Vous verrez dans une de mes maximes que nous nous sommes rencontrées. En vérité, vous estes une habile personne. »

Voici maintenant une femme d'une époque un peu plus avancée du XVIIe siècle, qui n'a pas connu l'hôtel de Rambouillet, et qui vient de la société de Mlle de Scudéry et de la cour de Mademoiselle, une amie de Huet, de Ménage, de Pélisson, qui porta dans le cloître le goût du bel esprit, en retenant celui de sa profession, une digne abbesse, mais une abbesse un peu précieuse et d'une amabilité assez mondaine, religieuse irréprochable et même édifiante, mais propre aux amitiés délicates et particulières avec une pointe de chaste coquetterie, la fille, qui le dirait? de Mme de Montbazon, mais la nièce aussi de la noble Mlle de Vertus, en un mot Marie-Éléonore de Rohan,

avez dit du bien, afin de voir jusques où vous le pourriez faire aller sans faire aucune réflexion. Vous devez être contente de sa foy, car elle ne peut pas aller plus loin (une ligne illisible)... La paix de M. d'Andilly et de vous fera finir vos commerces; c'est un dommage tout à fait grand, car cela vous eût fait dire à tous deux des merveilles. Votre lettre, sans faire la louangeuse, est tout autrement belle que la sienne, etc. » — Autre billet de Mme de Sablé à Mme de Schomberg : « A Mme de Schomberg, 3 juillet 1663. Hélas! mon adorable madame, vous estes donc malade! Je vous envoye M. Valant afin que vous en disposiez comme moi-même, pour vous servir comme il me sert dans mes frayeurs, qui sont aussi grandes pour vos maux que pour les miens, car vostre vie m'est toute précieuse. » Réponse de Mme de Schomberg : « Vos extrêmes bontés me touchent si vivement, qu'il est impossible de dire le ressentiment que j'en ai. Je pourrois dire sans exagération que je passerois la comparaison des courtisans de Rome, qui appellent une apostille de la main du cardinal patron, dans une lettre d'un secrétaire, un saint beaume qui la parfume tout entière. J'espère de même que le billet que vous me faites l'honneur de m'écrire fera plus d'effet et de bien que toute la science d'Esculape et de Galien. M. Valant est trop raisonnable pour n'en tomber pas d'accord. Voilà qui feroit un grand chapitre, si on le vouloit approfondir. Je vous rends de très humbles grâces de la bonté avec laquelle vous m'avez envoyé M. Valant, dont je suis fort contente, bien qu'il m'ait ordonné une saignée à laquelle je me soumets, quelque répugnance que j'y puisse avoir. Il me semble qu'ayant votre approbation, cela doit me faire passer par-dessus toutes mes aversions. »

d'abord abbesse de Caen, puis de Malnoue, et en dernier lieu supérieure du monastère de Notre-Dame-de-Consolation (1). Elle a composé plusieurs ouvrages de piété, ce qui ne l'a pas empêchée de prendre part aux amusemens littéraires de Mademoiselle et aux *Divers Portraits;* elle y a fait son portrait à elle-même et celui de Huet, tournés d'une façon assez galante pour une abbesse. On trouve dans les manuscrits de Conrart une correspondance inédite d'Éléonore de Rohan, qui contient plus d'un détail curieux sur la société de Mlle de Scudéry. Nous y avons surtout distingué sept lettres, où elle prend le nom d'Octavie, et qui sont adressées à un personnage qu'elle appelle Zénocrate, et qui pourrait bien être Godeau ou Pélisson. Sa naissance et son esprit donnaient de l'importance à son suffrage. La Rochefoucauld lui avait donc envoyé ses *Maximes*. L'aimable religieuse lui répondit par l'éloge le plus vif, sans toutefois s'engager sur le système; elle abandonne volontiers les hommes, mais elle défend les femmes; elle n'accorde pas du tout que leur vertu ne soit jamais que l'effet du tempérament, de la paresse, du hasard; elle n'ose s'en prendre au caractère même de La Rochefoucauld, et elle aime mieux mettre sa triste opinion sur le compte des femmes qu'il avait connues, poursuivant ainsi, ce semble, les hostilités de sa mère contre Mme de Longueville. Elle finit en se plaignant que Mme de La Fayette et elle ne l'aient pas ramené à de meilleurs sentimens. Cette lettre (2), comme tout ce qui est sorti de la plume d'Éléonore de Rohan, est d'une correction et d'une politesse parfaites, mais, selon nous, bien inférieure à celle de Mme de Schomberg; déjà l'élégance y remplace la grâce et l'abandon.

« *Lettre de madame de Rohan, abbesse de Malnoue, à M. le duc de La Rochefoucauld, en lui renvoyant les Maximes.*

« Je vous renvoye vos maximes, monsieur, en vous en rendant mille et mille grâces très humbles. Je ne les louerai point comme elles méritent d'être louées, parce que je les trouve trop au-dessus de mes louanges. Elles ont un

(1) Monastère situé dans la rue du Cherche-Midi. Elle y mourut en 1681, à l'âge de cinquante-trois ans. La religieuse qui lui succéda lui fit élever un tombeau sur lequel Pélisson grava une épitaphe vraiment touchante, qui se trouve à la fin du troisième volume de ses *Lettres historiques*. Huet, qui l'avait connue à Caen, en parle avec éloge dans ses *Mémoires*. Elle a donné au monastère de la rue du Cherche-Midi des *Constitutions* très admirées et qui ont été imprimées. On a aussi imprimé plusieurs des *Exhortations* qu'elle avait faites aux vêtures ou aux professions de ses religieuses à Caen et à Malnoue, une *Paraphrase des Psaumes de la Pénitence* et la *Morale de Salomon*, commentaire des livres des Proverbes, de l'Ecclésiaste et de la Sagesse, qui a eu plusieurs éditions du vivant d'Éléonore de Rohan et après sa mort.

(2) Brotier l'a donnée sans dire où il la prenait ni de qui elle était; voyez son édition des *Maximes*, p. 191 : *Lettre d'une Dame au duc de La Rochefoucauld*. Nous la tirons, avec le billet inédit de La Rochefoucauld, des manuscrits de Conrart, in-folio, t. XIII, p. 1183.

sens si juste et si délicat, quoiqu'il soit quelquefois un peu détourné, qu'il ne faudroit pas moins de délicatesse pour vous dire ce qu'on en pense qu'il vous en a fallu pour les faire. Vous avez une lumière si vive pour pénétrer le cœur de tous les hommes, qu'il semble qu'il n'appartienne qu'à vous de donner un jugement équitable sur le mérite ou le démérite de tous ses mouvemens, avec cette différence pourtant qu'il me semble, monsieur, que vous avez encore mieux pénétré celui des hommes que celui des femmes; car je ne puis, malgré la déférence que j'ai pour vos lumières, m'empescher un peu de m'opposer à ce que vous dites, que leur tempérament est toute leur vertu, puisqu'il faudroit conclure de là que leur raison leur seroit entièrement inutile. Et quand mesme il seroit vrai qu'elles eussent quelquefois les passions plus vives que les hommes, l'expérience fait assez voir qu'elles savent les surmonter contre leur tempérament, de sorte que quand nous consentirons que vous mettiez de l'égalité entre les deux sexes, nous ne vous ferons pas d'injustice pour nous faire grâce. Il est mesme bien plus ordinaire aux femmes de s'opposer à leur tempérament qu'aux hommes lorsqu'elles l'ont mauvais, parce que la bienséance et la honte les y forceroient quand mesme leur vertu et leur raison ne les y obligeroient pas. Voilà les trois de vos maximes que j'aime le mieux et qui m'ont le plus charmée :

« 1. Il ne faudroit point estre jaloux quand on nous donne sujet de l'estre; il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles.

« 2. La fortune fait paroître nos vertus et nos vices comme la lumière fait paroître les objets.

« 3. La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité. »

« Je vous avoue, monsieur, que quoique toutes vos maximes soient très belles, ces trois-là me paroissent incomparables, et qu'on ne sait à qui donner le prix, ou au sens ou à l'expression. Mais comme vous m'avez engagée à vous parler franchement, trouvez bon que je n'entende pas bien votre première maxime, où vous dites : « L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage. » Je crois que cela est fort bien et fort juste, mais je ne connois point ces accens qui demeurent dans l'esprit et dans le cœur. Je crois que c'est ma faute de ne les pas entendre n de ne les pas sentir, et cette maxime me fait connoître ce que vous dites dans la quatrième, que les occasions nous font connoître aux autres et à nous-mesmes.

« Cette autre maxime, où vous dites « que l'on perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on en est affligé, et d'autres dont on est affligé quelque temps et qu'on ne regrette guères, » n'est pas à mon usage, car la mesure de ma douleur seroit toujours la mesure de mon regret, et j'ai grand peine à comprendre que je puisse séparer ces deux choses, parce que ce qui auroit mérité mon attachement mériteroit également et mon regret et mes larmes et ma douleur.

« La maxime sur l'humilité me paroît encore parfaitement belle; mais j'ai été bien surprise de trouver là l'humilité. Je vous avoue que je l'y attendois si peu, qu'encore qu'elle soit si fort de ma connoissance depuis longtemps,

j'ai eu toutes les peines du monde à la reconnoître au milieu de tout ce qu la précède et qui la suit. C'est assurément pour faire pratiquer cette vertu aux personnes de notre sexe que vous faites des maximes où leur amour-propre est si peu flatté. J'en serois bien humiliée en mon particulier, si je ne me disois à moi-mesme ce que je vous ai déjà dit dans ce billet, que vous jugez encore mieux du cœur des hommes que de celui des dames, et que peut-estre vous ne savez pas vous-mesme le véritable motif qui vous les fait moins estimer. Si vous en aviez toujours rencontré dont le tempérament eust été soumis à la vertu et les sens moins forts que la raison, vous penseriez mieux d'un certain nombre qui se distingue toujours de la multitude, et il me semble que Mme de La Fayette et moi méritons bien que vous ayez un peu meilleure opinion du sexe en général. Vous ne ferez que nous rendre ce que nous faisons en votre faveur, puisque malgré les défauts d'un million d'hommes nous rendons justice à votre mérite particulier, et que vous seul nous faites croire tout ce qu'on peut dire de plus avantageux sur votre sexe. »

Réponse du duc de La Rochefoucauld à madame de Rohan.

« Quelque déférence que j'aye à tout ce qui vient de vous, je vous assure, madame, que je ne crois pas que les maximes méritent l'honneur que vous leur faites. Je me défie beaucoup de celles que vous n'entendez pas, et c'est signe que je ne les ai pas entendues moi-mesme. J'aurai l'honneur de vous en dire ce que j'en ai pensé dans un jour ou deux, et de vous assurer que personne du monde, sans exception, ne vous estime et ne vous respecte tant que moi. »

Enfin, et c'est là le dernier témoignage que nous citerons contre La Rochefoucauld, Mme de La Fayette, son amie, car l'intime liaison est à peu près vers ce temps-là, pense des *Maximes* comme Mme de Schomberg et Mme de Maure, et elle le dit assez nettement dans un petit billet à Mme de Sablé, déjà publié en partie, mais que nous donnons tout entier pour augmenter le trésor des lettres trop peu nombreuses de Mme de La Fayette :

« Vous me donneriez le plus grand chagrin du monde si vous ne me montriez pas vos *Maximes*. Mme Du Plessis (1) m'a donné une curiosité estrange de les voir, et c'est justement parce qu'elles sont honnestes et raisonnables que j'en ai envie, et qu'elles me persuaderont que toutes les personnes de bon sens ne sont pas si persuadées de la corruption générale que l'est M. de La Rochefoucauld. Je vous rends mille et mille grâces de ce que vous avez fait pour ce gentilhomme; je vous en irai encore remercier moi-mesme, et je me servirai toujours avec plaisir des prétextes que je trouverai pour avoir l'honneur de vous voir; et si vous trouviez autant de plaisir avec moi que j'en trouve avec vous, je troublerois souvent votre solitude (2). »

(1) Isabelle de Choiseul, fille puînée de Charles, marquis de Praslin, maréchal de France, et femme de Henri de Guénegaud, seigneur du Plessis et garde des sceaux. C'était une personne de beaucoup de mérite, fort liée avec Mme de La Fayette et Mme de Sévigné.

(2) Ces derniers mots rappellent la plainte de Mme de La Fayette dont nous avons parlé au commencement de cet article.

Ainsi il est certain que Mme de La Fayette condamnait le système de son ami. Nous ne lui attribuerons donc pas les *Remarques* écrites à la marge d'un exemplaire des *Maximes* appartenant à un membre de la chambre des députés de la restauration, M. de Cayrol. M. Aimé Martin a publié plusieurs de ces remarques à la fin de son édition de La Rochefoucauld, sur la foi d'une tradition qui les donne à Mme de La Fayette. Nous n'avons pas vu l'exemplaire de M. de Cayrol; mais quand M. Aimé Martin nous dit : « On sait que l'auteur de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves* approuvait le système de La Rochefoucauld, » nous répondons qu'il se trompe, et si, comme il l'assure, on trouve le plus souvent au bas de chaque maxime ces mots : *vrai, excellent, sublime*, cela prouverait certainement que ces remarques ne sont point de Mme de La Fayette; il y en a d'ailleurs un assez grand nombre qui ne lui peuvent appartenir. La Rochefoucauld avait dit : « L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés. » Est-ce la femme avisée et prudente, mais loyale et sincère, et que La Rochefoucauld lui-même a appelée *vraie*, qui sera tombée en admiration devant cette belle maxime et se sera empressée d'y apposer cet élégant commentaire : « On est toujours dupe de ses bonnes intentions? » Est-ce la fleur des beaux-esprits de la cour de Madame qui n'aura pas compris le sens du mot *honnête homme* dans sa propre société, et qui, en bourgeoise qui se rengorge et fait l'entendue, lorsque La Rochefoucauld écrit, avec Pascal, avec Méré, avec tout le monde : « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien, » le reprend et l'avertit « qu'il y a bien d'autres choses pour un honnête homme? Cela est bon pour un galant homme, et non pour un honnête homme; » ce qui est parfaitement vrai aujourd'hui et l'était déjà au commencement du XVIIIe siècle, mais ne l'était pas du tout au milieu du XVIIe. Il faut donc ôter ces remarques à Mme de La Fayette, bien qu'il y en ait plus d'une qui ne soit pas indigne d'elle. Si nous avions à les juger, nous dirions qu'on les pourrait attribuer à une personne telle que Mme de Lambert par exemple, de qualité, mais non pas de grande qualité, plus de la ville que de la cour, d'un esprit agréable et poli, mais sans grande portée. Pour Mme de La Fayette, sa vraie pensée sur les *Maximes* est dans le billet authentique que nous avons cité.

Je doute aussi beaucoup de la vérité de ce propos si souvent attribué à Mme de La Fayette : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. » Personne, pas même La Rochefoucauld, n'avait à donner de l'esprit à l'auteur de *Mademoiselle de Montpensier*, déjà publiée en 1662, et personne aussi n'a réformé La Rochefoucauld, car, depuis sa liaison avec Mme de La Fayette jusqu'à sa mort, il a donné bien des éditions différentes des *Maximes* sans jamais toucher au système.

Le livre tant travaillé, revu et corrigé d'avance, pour ainsi dire, parut enfin au commencement de l'année 1665. La Rochefoucauld s'était ménagé bien des appuis, de pieux et puissans protecteurs, d'illustres et gracieuses protectrices. Il fit plus : il écrivit un *Avis au lecteur* pour le séduire aussi, et Segrais, dont la plume était au service de La Rochefoucauld comme de Mme de Lafayette, composa un long *Discours* qu'on mit en tête de l'ouvrage, et qui en est une apologie régulière en quatre points. Toutes les difficultés qui avaient été et peuvent encore être faites y sont méthodiquement réfutées. La Rochefoucauld a grand soin d'y faire dire par Segrais qu'il n'est pas un auteur, qu'il n'y prétend pas, et qu'on lui a arraché cet écrit. « Il est aisé de voir que cet ouvrage n'étoit pas destiné pour paroistre au jour. C'est une personne de qualité qui l'a fait, mais qui n'a écrit que pour soi-mesme, et qui n'aspire pas à la gloire d'estre auteur. Si par hasard c'étoit M***, je puis vous dire que son esprit, son rang et son mérite le mettent fort au-dessus des hommes ordinaires, et que sa réputation est établie dans le monde par tant de meilleurs titres, qu'il n'a pas besoin de composer des livres pour se faire connoistre. Enfin, si c'est lui, je crois qu'il n'aura pas moins de chagrin de savoir que ces *Réflexions* sont devenues publiques, qu'il en eut, lorsque les *Mémoires* qu'on lui attribue furent imprimés. »

Pour soutenir et achever la comédie, La Rochefoucald demanda à Mme de Sablé de lui faire un article dans le seul journal littéraire du temps, qui commençait à paraître cette année même, le *Journal des Savans*, et la complaisante amie écrivit un article qu'elle lui soumit. Mme de Sablé y faisait en quelque sorte l'office de rapporteur; elle exposait les deux opinions qui partageaient sa société, et à côté de grands éloges elle avait mis quelques réserves. Tout cela ne plut guère à La Rochefoucauld, qui pria Mme de Sablé de changer un peu ce qu'elle avait fait. Celle-ci, à ce qu'il paraît, n'y put réussir, et elle adressa de nouveau son projet d'article à La Rochefoucauld, lui avouant qu'elle a laissé ce qui lui avait été sensible, mais l'engageant à user de son article comme il lui plairait, à le brûler ou à le corriger à son gré. Ce billet d'envoi dont on a donné quelques lignes, mérite bien d'être fidèlement reproduit, parce qu'il est joli et qu'il éclaire les ombrages et les petites manœuvres de l'amour-propre de La Rochefoucauld :

« Ce 18 février 1665.

« Je vous envoye ce que j'ai pu tirer de ma teste pour mettre dans le *Journal des Savants*. J'y ai mis cet endroit qui vous est le plus sensible (1), afin que cela vous fasse surmonter la mauvaise honte qui vous fist mettre la préface (2) sans y rien retrancher, et je n'ai pas craint de le mettre, parce

(1) Il y avait d'abord : « Cet endroit seul par où l'on vous condamne. »
(2) Probablement la préface de Segrais.

que je suis assurée que vous ne le ferez pas imprimer, quand mesme le reste vous plairoit. Je vous assure aussi que je vous serai plus obligée, si vous en usez comme d'une chose qui seroit à vous pour le corriger ou pour le jetter au feu, que si vous lui faisiez un honneur qu'il ne mérite pas. Nous autres grands auteurs, nous sommes trop riches pour craindre de rien perdre de nos productions. Mandez-moi ce qu'il vous semble de ce dictum. »

La Rochefoucauld prit au mot Mme de Sablé ; il usa très librement de son article, il supprima les critiques, garda les éloges, et le fit mettre dans le *Journal des Savans* ainsi amendé et parfaitement pur de toute prétention à la moindre impartialité (1).

(1) Nous mettons en regard le projet d'article et l'article imprimé pour qu'on en saisisse mieux les différences.

Projet d'article

pour le *Journal des Savans* sur les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld.

« C'est un traité du mouvement du cœur de l'homme qu'on peut dire lui avoir esté comme inconnu jusques à cette heure. Un seigneur aussi grand en esprit qu'en naissance en est l'auteur, mais ni sa grandeur ni son esprit n'ont pu empescher qu'on en ait fait des jugemens bien differens.

« Les uns croyent que c'est outrager les hommes que d'en faire une si terrible peinture, et que l'autheur n'en a pu prendre l'original qu'en lui-mesme. Ils disent qu'il est dangereux de mettre de telles pensées au jour, qu'ayant si bien montré qu'on ne fait jamais les bonnes actions que par de mauvais principes, on ne se mettra plus en peine de chercher la vertu, puisqu'il est impossible de l'avoir si ce n'est en idée; que c'est enfin renverser la morale de faire voir que toutes les vertus qu'elle nous enseigne ne sont que des chimères, puisqu'elles n'ont que de mauvaises fins.

« Les autres, au contraire, trouvent ce traité fort utile parce qu'il découvre aux hommes les fausses idées qu'ils ont d'eux-mesmes, et leur fait voir que sans la religion ils sont incapables de faire aucun bien; qu'il est bon de se connoistre tel qu'on est, quand mesme il n'y auroit que cet advantage de n'estre pas trompé dans la connoissance qu'on peut avoir de soy-mesme.

« Quoi qu'il en soit, il y a tant d'esprit dans cet ouvrage et une si grande pénétration pour connoistre le véritable estat de l'homme, à ne regarder que la nature, que toutes les personnes de bon sens y trouveront une infinité de choses qu'ils auroient peut-estre ignorées toute leur vie, si cet auteur ne les avoit tirées du chaos du cœur de l'homme pour le mettre dans un jour où quasi tout le monde peut les voir et comprendre sans peine. »

Article imprimé.

Journal des Savans, 1665, p. 416.

Réflexions ou Sentences et Maximes morales, à Paris, chez C. Barbin, au Palais.

« Une personne de grande qualité et de grand mérite passe pour estre auteur de ces *Maximes* ; mais quelque lumière et quelque discernement qu'il ait fait paroistre dans cet ouvrage, il n'a pas empesché que l'on n'en ait fait des jugemens bien différens.

« L'on peut dire néanmoins que ce traité est fort utile, parce qu'il découvre aux hommes les fausses idées qu'ils ont d'eux-mesmes, qu'il leur fait voir que sans le christianisme ils sont incapables de faire aucun bien qui ne soit meslé d'imperfection, et que rien n'est plus advantageux que de se connoistre tel qu'on est en effet, afin de n'estre pas trompé par la fausse connoissance que l'on a toujours de soi-mesme.

« Il y a tant d'esprit dans cet ouvrage et une si grande pénétration pour démesler la vérité des sentimens du cœur de l'homme, que toutes les personnes judicieuses y trouveront une infinité de choses fort utiles qu'elles auroient peut-estre ignorées toute leur vie, si l'auteur des *Maximes* ne les avoit tirées du chaos pour les mettre dans un jour où quasi tout le monde les peut voir et les peut comprendre sans peine. »

L'ouvrage de La Rochefoucauld, publié en 1665, eut tout le succès que l'auteur pouvait souhaiter et qu'il avait si industrieusement préparé; mais encore ici remarquez la conduite du véritable artiste : au lieu de s'endormir sur un succès qui allait toujours augmentant, il y puise des forces nouvelles pour perfectionner son œuvre et la rendre de plus en plus digne des suffrages des connaisseurs et de la postérité. La Rochefoucauld continua toute sa vie à corriger et à accroître l'édition de 1665 : il en donna une seconde en 1666, une troisième en 1671, une quatrième en 1675, et deux ans avant sa mort, en 1678 (1), une cinquième, plus étendue et plus parfaite que les précédentes, et qui est son dernier mot. Nul ne sait si les maximes trouvées dans ses papiers n'étaient pas de simples ébauches par lui condamnées, ou des maximes achevées et destinées à une édition nouvelle. Personne n'a le droit de se mettre à la place de La Rochefoucauld, de toucher à son travail suprême, d'y rien ajouter, d'en rien retrancher. On doit sans doute recueillir avec soin les moindres notes, les pensées, les réflexions qu'il a laissées, et en composer un précieux appendice; mais il faut respecter avec religion l'édition de 1678 comme le monument auquel est à jamais attaché son nom. Nous regrettons donc vivement qu'un siècle après, en confiant à l'Imprimerie royale le soin de procurer enfin une belle édition des *Maximes*, avec le portrait de leur auteur admirablement gravé sur l'émail de Petitot, la famille de La Rochefoucauld, égarée par sa piété même, ait donné l'exemple d'altérer un livre consacré.

Si nous sommes bien informé, celui qui prépara cette célèbre et charmante édition est ce bon, grand et infortuné duc de La Rochefoucauld, un des hommes les plus éclairés de son temps, l'ami et l'élève de Turgot, le partisan déclaré de réformes nécessaires, l'avocat de la nation auprès de la royauté, le défenseur de la royauté auprès de la nation, un des pères et des martyrs de la monarchie constitutionnelle. Quand l'édition de 1778 parut, le duc de La Rochefoucauld en envoya un exemplaire à l'auteur de la *Théorie des sentimens moraux*, Smith, qui dans son ouvrage avait fait des *Maximes* une critique, selon nous, fondée, mais très sévère. Le noble édi-

(1) Cette année 1678 fut véritablement une année épidémique en fait de maximes et de pensées. C'est dans cette année que parurent, ainsi que nous l'avons dit, les *Maximes* de Mme de Sablé, les *Pensées* de d'Ailly, le livre d'Esprit, et qu'un autre ami de Mme de Sablé, un grave disciple de Port-Royal, Vallon de Beaupuis, tira des lettres de Saint-Cyran des *Maximes chrétiennes*. — En 1684, un M. Boucher s'avisa de mettre en assez mauvais vers les *Maximes* de La Rochefoucauld, et en 1695, Mme de Pringy, imitant à la fois, mais de bien loin, La Rochefoucauld et La Bruyère, publia *les Différens Caractères des Femmes du siècle avec la description de l'amour-propre*, etc.

teur joignit à cet envoi la lettre suivante, retrouvée dans les papiers de Smith, et que son digne biographe, Dugald-Stewart, a publiée :

« Paris, 3 mars 1778.

« Le désir de se rappeler à votre souvenir, monsieur, quand on a eu l'honneur de vous connaître, doit vous paraître fort naturel; permettez que nous saisissions pour cela, ma mère (1) et moi, l'occasion d'une nouvelle édition des *Maximes* de La Rochefoucauld, dont nous prenons la liberté de vous offrir un exemplaire. Vous voyez que nous n'avons point de rancune, puisque le mal que vous avez dit de lui dans la *Théorie des sentimens moraux* ne nous empêche point de vous envoyer ce même ouvrage. Il s'en est même fallu de peu que je ne fisse encore plus, car j'aurais eu peut-être la témérité d'entreprendre une traduction de votre *Théorie;* mais comme je venais de terminer la première partie, j'ai vu paraître la traduction de M. l'abbé Blavet, et j'ai été forcé de renoncer au plaisir que j'aurais eu de faire passer dans ma langue un des meilleurs ouvrages de la vôtre.

« Il aurait bien fallu pour lors entreprendre une justification de mon grand-père. Peut-être n'aurait-il pas été difficile premièrement de l'excuser, en disant qu'il avait toujours vu les hommes à la cour et dans la guerre civile, deux théâtres sur lesquels ils sont certainement plus mauvais qu'ailleurs, et ensuite de justifier par la conduite personnelle de l'auteur des principes qui sont certainement trop généralisés dans son ouvrage. Il a pris la partie pour le tout, et parce que les gens qu'il avait eus le plus souvent sous les yeux étaient animés par l'amour-propre, il en a fait le mobile général de tous les hommes. Au reste, quoique son ouvrage mérite à certains égards d'être combattu, il est cependant estimable même pour le fond, et beaucoup pour la forme. »

Nous acceptons volontiers ce jugement de M. le duc de La Rochefoucauld comme la meilleure expression du nôtre. Oui, l'auteur des *Maximes* a pris la partie pour le tout; il a trop généralisé ses principes; parce que la plupart des hommes sont animés par l'intérêt et l'amour-propre, il a eu tort d'en faire le mobile unique de tous les hommes, et son ouvrage mérite d'être combattu. Nous trouvons une réfutation suffisante de La Rochefoucauld dans la lettre aimable et généreuse, surtout dans la vie et dans la mort de son noble descendant : admirables représailles exercées par le petit-fils contre les écrits et la conduite de son grand-père!

Arrivé à la fin de cette longue histoire des *Maximes,* nous sentons le besoin de demander grâce au lecteur pour cette multitude de pièces, de lettres, de documens de toute espèce que nous y avons comme entassés; mais ces documens étaient presque tous inédits, et on sait combien ceux qui consument leur temps et leurs yeux à rechercher et à déchiffrer des pièces nouvelles ont de faiblesse pour

(1) La duchesse d'Anville.

leurs laborieuses découvertes. Il nous eût été facile et commode d'en prendre et d'en présenter seulement la fleur, mais nous aurions sacrifié la solidité à l'agrément, tandis que nous nous proposions de donner quelque chose de définitif et de complet sur ce sujet mille fois touché, jamais approfondi dans toutes ses parties, de faire en un mot, comme le dit Leibnitz, un véritable *établissement* sur ce point important de l'histoire littéraire du XVIIe siècle. La Rochefoucauld a donné à la France un genre de littérature agréable et sérieux, délicat et élevé, une école d'observateurs ingénieux de la nature humaine, dont le premier père est sans doute Montaigne, mais dont La Rochefoucauld est plus particulièrement le fondateur et le promoteur. Sans les *Maximes* et leur immense succès, comme sans les *Portraits* de Mademoiselle, nous n'eussions pas eu les *Caractères* de La Bruyère. Les *Caractères* sont en effet un heureux mélange des deux genres : ce sont des portraits, mais fort généralisés, ainsi que nous l'avons dit, des réflexions sur le cœur et l'esprit humain, sur les mœurs et sur la société, qui sont tout à fait de la famille des *Maximes*, mais empreintes d'une toute autre philosophie. Vauvenargues diffère encore plus de La Rochefoucauld que La Bruyère, mais il en vient aussi; il prend tour à tour ses inspirations dans La Rochefoucauld et dans Pascal, surtout, il est vrai, dans son âme, dans cette âme mélancolique et fière qui, sous la régence, sous le règne de l'esprit en délire, lui dicta cette maxime, le meilleur abrégé de la philosophie la plus profonde : Les grandes pensées viennent du cœur.

Arrêtons-nous et résumons ce travail dans une dernière réflexion. Toute la littérature des maximes et des pensées est sortie du salon d'une femme aimable, retirée dans le coin d'un couvent, qui, n'ayant plus d'autre plaisir que celui de revenir sur elle-même, sur ce qu'elle avait vu et senti, sut donner ses goûts à sa société, dans laquelle se rencontra par hasard un homme de beaucoup d'esprit, qui avait en lui l'étoffe d'un grand écrivain.

VICTOR COUSIN.

LA POÉSIE

DES RACES CELTIQUES

The Mabinogion, from the Llyfr Coch o Hergest, and other ancient Welsh Manuscripts, with an english translation and notes, by lady Charlotte Guest; London and Llandovery, 1837-49. — II. *Poèmes des Bardes bretons du sixième siècle, traduits pour la première fois*, par Th. Hersart de La Villemarqué; Paris et Rennes, 1850. — III. *The Ecclesiastical Antiquities of the Cymry*, by Ed. Williams, London and Llandovery.

Lorsqu'en voyageant dans la presqu'île armoricaine, on dépasse la région, plus rapprochée du continent, où se prolonge la physionomie gaie, mais commune, de la Normandie et du Maine, et qu'on entre dans la véritable Bretagne, dans celle qui mérite ce nom par la langue et la race, le plus brusque changement se fait sentir tout à coup. Un vent froid, plein de vague et de tristesse, s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées; le sommet des arbres se dépouille et se tord; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme; le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissemens. Même contraste dans les hommes : à la vulgarité normande, à une population grasse et plantureuse, contente de vivre, pleine de ses intérêts, égoïste comme tous ceux dont l'habitude est de jouir, succède une race timide, réservée, vivant toute au dedans, pesante en apparence, mais sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse. Le même contraste frappe, dit-on, quand on passe de l'Angleterre au pays de Galles, de la basse Écosse, anglaise de langage et de mœurs, au pays des Gaëls du nord, et aussi,

mais avec une nuance sensiblement différente, quand on s'enfonce dans les parties de l'Irlande où la race est restée pure de tout mélange avec l'étranger. Il semble que l'on entre dans les couches souterraines d'un autre âge, et l'on ressent quelque chose des impressions que Dante nous fait éprouver quand il nous conduit d'un cercle à un autre de son enfer.

On ne réfléchit pas assez à ce qu'a d'étrange ce fait d'une antique race continuant jusqu'à nos jours et presque sous nos yeux sa vie propre dans quelques îles et presqu'îles perdues de l'Occident, de plus en plus distraite, il est vrai, par les bruits du dehors, mais fidèle encore à sa langue, à ses souvenirs, à ses mœurs et à son génie. On oublie surtout que ce petit peuple, resserré maintenant aux confins du monde, au milieu des rochers et des montagnes où ses ennemis n'ont pu le forcer, est en possession d'une littérature qui a exercé au moyen âge une immense influence, changé le tour de l'imagination européenne et imposé ses motifs poétiques à presque toute la chrétienté. Il ne faudrait pourtant qu'ouvrir les monumens authentiques et maintenant presque oubliés du génie gallois pour se convaincre que cette race a eu sa manière originale de sentir et de penser, que nulle part ailleurs l'éternelle illusion ne se para de plus séduisantes couleurs, et que, dans le grand concert de la nature humaine, aucune famille n'égala celle-ci pour les sons pénétrans qui vont au cœur. Hélas! elle est aussi condamnée à disparaître, cette émeraude des mers du couchant! Arthur ne reviendra pas de son île enchantée, et saint Patrice avait raison de dire à Ossian: « Les héros que tu pleures sont morts; peuvent-ils renaître? » Il est temps de noter, avant qu'ils passent, ces tons divins, expirant à l'horizon devant le tumulte croissant de l'uniforme civilisation. Quand la critique ne servirait qu'à recueillir ces échos lointains et à rendre une voix aux races qui ne sont plus, ne serait-ce pas assez pour l'absoudre du reproche qu'on lui adresse trop souvent et sans raison de n'être que négative?

D'excellens ouvrages facilitent aujourd'hui la tâche de celui qui entreprend l'étude de cette curieuse phase de l'esprit humain. Le pays de Galles surtout se distingue par une activité scientifique et littéraire vraiment surprenante. Là, des travaux qui honoreraient les écoles les plus savantes de l'Europe sont l'œuvre d'amateurs dévoués. Un paysan, Owenn Jones, publia en 1801, sous le titre d'*Archéologie galloise de Myvyr*, ce merveilleux répertoire qui est encore aujourd'hui l'arsenal des antiquités kymriques. Une foule de travailleurs érudits et zélés, MM. Aneurin Owenn, Thomas Price de Crickhowel, William Rees, John Jones, marchant sur les traces du paysan de Myvyr, s'attachèrent à compléter son œuvre et à tirer parti des

trésors qu'il y avait entassés. Une femme aussi distinguée par son esprit que par la haute position qu'elle occupe dans la société anglaise, lady Charlotte Guest, s'est chargée de faire connaître à l'Europe le merveilleux recueil des *Mabinogion* (1), la perle de la littérature galloise, l'expression la plus complète du génie kymrique. Ce magnifique ouvrage, achevé en douze années avec un soin philologique digne de l'érudit le plus consommé et ce luxe que le riche amateur anglais peut seul donner à ses publications, restera sans contredit comme l'un des plus beaux monumens littéraires de notre temps, et attestera un jour combien la conscience des races celtiques dut être encore vivace en notre siècle pour inspirer à une femme le courage d'entreprendre et d'achever un aussi vaste monument. L'Écosse et l'Irlande se sont enrichies également d'une foule de mémoires sur leur ancienne histoire. Notre Bretagne enfin, quoique trop rarement étudiée avec cette rigueur de philologie et de critique que l'on exige maintenant dans les œuvres d'érudition, a fourni aux antiquités celtiques son contingent de travaux estimables. Il y a donc dans ce domaine tout un ensemble de recherches à mettre en lumière, une série de résultats à constater, quelques-uns à contester peut-être, et telle est la tâche où nous voudrions nous essayer aujourd'hui.

I.

Si l'excellence des races devait être appréciée par la pureté de leur sang et l'inviolabilité de leur caractère, aucune, il faut l'avouer, ne pourrait le disputer en noblesse aux restes encore subsistans de la race celtique (2). Jamais famille humaine n'a vécu plus isolée du monde et plus pure de tout mélange étranger. Resserrée par la conquête dans des îles et des presqu'îles oubliées, elle a opposé une barrière infranchissable aux influences du dehors : elle a tout tiré d'elle-même, et n'a vécu que de son propre fonds. De là cette puis-

(1) Le mot *mabinogi* (au pluriel *mabinogion*) désigne une forme de récit romanesque particulière au pays de Galles. L'origine et la signification primitive de ce mot sont fort incertaines.

(2) Pour éviter tout malentendu, je dois avertir que par le mot *celtique* je désigne ici, non l'ensemble de la grande race qui a formé, à une époque reculée, la population de presque tout l'Occident, mais uniquement les quatre groupes qui de nos jours méritent encore de porter ce nom, par opposition aux Germains et aux néo-Latins. Ces quatre groupes sont : 1° les habitans du pays de Galles ou Cambrie et de la presqu'île de Cornwall, portant encore de nos jours l'antique nom de *Kymris;* 2° les *Bretons bretonnans,* ou habitans de la Bretagne française parlant bas-breton, qui sont une émigration des Kymris du pays de Galles; 3° les Gaëls du nord de l'Écosse, parlant gaëlic; 4° les Irlandais, bien qu'une ligne très profonde de démarcation sépare l'Irlande du reste de la famille celtique.

sante individualité, cette haine de l'étranger qui, jusqu'à nos jours, a formé le trait essentiel de ces peuples. La civilisation romaine ne les atteignit qu'à peine et ne laissa parmi eux que peu de traces. L'invasion germanique les refoula, mais ne les pénétra point. A l'heure qu'il est, ils résistent encore à une invasion bien autrement dangereuse, celle de la civilisation moderne, si destructive des variétés locales et des types nationaux. L'Irlande en particulier (et là peut-être est le secret de son irrémédiable faiblesse) est la seule terre de l'Europe où l'indigène puisse produire les titres de sa descendance, et affirmer avec assurance, jusqu'aux ténèbres anté-historiques, la race d'où il est sorti.

C'est dans cette vie retirée, dans cette défiance contre tout ce qui vient du dehors, qu'il faut chercher l'explication des traits principaux du caractère de la race celtique. Elle a tous les défauts et toutes les qualités de l'homme solitaire : à la fois fière et timide, puissante par le sentiment et faible dans l'action; chez elle, libre et épanouie; à l'extérieur, gauche et embarrassée. Elle se défie de l'étranger, parce qu'elle y voit un être plus raffiné qu'elle, et qui abuserait de sa simplicité. Indifférente à l'admiration d'autrui, elle ne demande qu'une chose, qu'on la laisse chez elle. C'est par excellence une race domestique, formée pour la famille et les joies du foyer. Chez nulle autre race, le lien du sang n'a été plus fort, n'a créé plus de devoirs, n'a rattaché l'homme à son semblable avec autant d'étendue et de profondeur. Toute l'institution sociale des races celtiques n'était à l'origine qu'une extension de la famille. Une expression vulgaire atteste encore aujourd'hui que nulle part la trace de cette grande organisation de la parenté ne s'est mieux conservée qu'en Bretagne. C'est en effet une opinion répandue en ce pays que le sang parle, et que deux parens inconnus l'un à l'autre, se rencontrant sur quelque point du monde que ce soit, se reconnaissent à la secrète et mystérieuse émotion qu'ils éprouvent l'un devant l'autre. Le respect des morts tient au même principe. Nulle part la condition des morts n'a été meilleure, nulle part le tombeau ne recueille autant de souvenirs et de prières. C'est que la vie n'est pas pour ce peuple une aventure personnelle que chacun court pour son propre compte et à ses risques et périls : c'est un anneau dans une longue tradition, un don reçu et transmis, une dette payée et un devoir accompli.

On aperçoit sans peine combien des natures aussi fortement concentrées étaient peu propres à fournir un de ces brillans développemens qui imposent au monde l'ascendant momentané d'un peuple, et voilà sans doute pourquoi le rôle extérieur de la race kymrique a toujours été secondaire. Dénuée de toute expansion, étrangère à toute idée d'agression et de conquête, peu soucieuse de faire prévaloir sa

pensée au dehors, elle n'a su que reculer tant que l'espace lui a suffi, puis, acculée dans sa dernière retraite, opposer à ses ennemis une résistance invincible. Sa fidélité même n'a été qu'un dévouement inutile. Dure à soumettre et toujours en arrière du temps, elle est fidèle à ses vainqueurs quand ceux-ci ne le sont plus à eux-mêmes. La dernière, elle a défendu son indépendance religieuse contre Rome, et elle est devenue le plus ferme appui du catholicisme; la dernière en France, elle a défendu son indépendance politique contre le roi, et elle a donné au monde les derniers royalistes.

Ainsi la race celtique s'est usée à résister au temps et à défendre les causes désespérées. Il ne semble pas qu'à aucune époque elle ait eu d'aptitude pour la vie politique : l'esprit de la famille a étouffé chez elle toute tentative d'organisation plus étendue. Il ne semble pas aussi que les peuples qui la composent soient par eux-mêmes susceptibles de progrès. La vie leur apparaît comme une condition fixe qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer. Doués de peu d'initiative, trop portés à s'envisager comme mineurs et en tutelle, ils croient vite à la fatalité et s'y résignent. A la voir si peu audacieuse contre Dieu, on croirait à peine que cette race est fille de Japhet.

De là vient sa tristesse. Prenez les chants de ses bardes du VIe siècle; ils pleurent plus de défaites qu'ils ne chantent de victoires. Son histoire n'est elle-même qu'une longue complainte; elle se rappelle encore ses exils, ses fuites à travers les mers. Si parfois elle semble s'égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire; elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qu'on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales; on dirait des émanations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans pouvoir dire si c'est d'amertume ou de douceur.

L'infinie délicatesse de sentiment qui caractérise la race celtique est étroitement liée à ses besoins de concentration. Les natures peu expansives sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur; car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer. De là cette charmante pudeur, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, qui éclate d'une manière admirable dans les chants publiés par M. de La Villemarqué. Rien de plus opposé à cette rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et à la naïveté réfléchie de l'Allemagne. La réserve apparente des peuples celtiques,

qu'on prend souvent pour de la froideur, tient à cette timidité intérieure, qui craint de se définir à elle-même. Ils semblent croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est exprimé, et que le cœur ne doit avoir d'autre spectateur que lui-même.

S'il était permis d'assigner un sexe aux nations comme aux individus, il faudrait dire sans hésiter que la race celtique, surtout envisagée dans sa branche kymrique ou bretonne, est une race essentiellement féminine. Aucune race, je crois, n'a porté dans l'amour autant de mystère. Nulle autre n'a conçu avec plus de délicatesse l'idéal de la femme et n'en a été plus dominée. C'est une sorte d'enivrement, une folie, un vertige. Lisez l'étrange *mabinogi* de *Pérédur* ou son imitation française, *Parceval le Gallois;* ces pages sont humides, pour ainsi dire, du sentiment féminin. La femme y apparaît comme une sorte de vision vague, intermédiaire entre l'homme et le monde surnaturel. Je ne vois vraiment aucune littérature qui offre rien d'analogue à ceci. Comparez Genièvre et Iseult à ces furies scandinaves de Gudruna et de Chrimhilde, et vous avouerez que la femme telle que l'a conçue la chevalerie, — cet idéal de douceur et de beauté posé comme but suprême de la vie, — n'est une création ni classique, ni chrétienne, ni germanique, mais bien réellement celtique.

La puissance de l'imagination est presque toujours proportionnée à la concentration du sentiment et au peu de développement extérieur de la vie. Le caractère si limité de l'imagination de la Grèce et de l'Italie tient à cette facile expansion des peuples du Midi, chez lesquels l'âme, toute répandue au dehors, se réfléchit peu elle-même. Comparée à l'imagination classique, l'imagination celtique est vraiment l'infini comparé au fini. Dans le beau *mabinogi* du *Songe de Maxen Wledig,* l'empereur Maxime voit en rêve une jeune fille si belle, qu'à son réveil il déclare qu'il ne peut vivre sans elle. Pendant plusieurs années, ses envoyés courent le monde pour la lui trouver : on la rencontre enfin en Bretagne. Ainsi fit la race celtique : elle s'est fatiguée à prendre ses songes pour des réalités et à courir après ses visions infinies. L'élément essentiel de la vie poétique du Celte, c'est *l'aventure,* c'est-à-dire la poursuite de l'inconnu, une course sans fin après l'objet toujours fuyant du désir. Voilà ce que saint Brandan rêvait au-delà des mers, voilà ce que Pérédur cherchait dans sa chevalerie mystique, voilà ce que le chevalier Owenn demandait à ses pérégrinations souterraines. Cette race veut l'infini, elle en a soif, elle le poursuit à tout prix, au-delà de la tombe, au-delà de l'enfer. Le défaut essentiel des peuples bretons, le penchant à l'ivresse, défaut qui, selon toutes les traditions du VIe siècle, fut la cause de leurs désastres, tient à cet invincible besoin d'illusion. Ne dites pas que c'est appétit de jouissance grossière, car jamais peuple ne fut

d'ailleurs plus sobre et plus détaché de toute sensualité; non, les Bretons cherchaient dans l'hydromel ce qu'Owenn, saint Brandan et Pérédur poursuivaient à leur manière, la vision du monde invisible. Aujourd'hui encore, en Irlande, l'ivresse fait partie de toutes les fêtes patronales, c'est-à-dire des fêtes qui ont le mieux conservé leur physionomie nationale et populaire.

De là ce profond sentiment de l'avenir et des destinées éternelles de sa race qui a toujours soutenu le Kymri, et le fait apparaître jeune encore à côté de ses conquérans vieillis. De là ce dogme de la résurrection des héros, qui paraît avoir été un de ceux que le christianisme eut le plus de peine à déraciner. De là ce *messianisme celtique*, cette croyance à un vengeur futur qui restaurera la Cambrie et la délivrera de ses oppresseurs. Tel est le mystérieux Leminok que Merlin leur a promis, tels le Lez-Breiz des Armoricains et l'Arthur des Gallois (1). Cette main qui sort du lac quand l'épée d'Arthur y tombe, qui s'en saisit et la brandit trois fois, c'est l'espérance des races celtiques. Les petits peuples doués d'imagination prennent d'ordinaire ainsi leur revanche de ceux qui les ont vaincus. Se sentant forts au dedans et faibles au dehors, une telle lutte les exalte, et, décuplant leurs forces, les rend capables de miracles. Presque tous les grands appels au surnaturel sont dus à des peuples vaincus, mais espérant contre toute espérance. Qui pourra dire ce qui a fermenté de nos jours dans le sein de la nationalité la plus obstinée et la plus impuissante, la Pologne? Israël humilié rêva la conquête spirituelle du monde, et y réussit.

II.

La littérature du pays de Galles se divise au premier coup d'œil en trois branches parfaitement distinctes : — la littérature bardique ou lyrique, qui jette tout son éclat au VIe siècle par les œuvres de Taliésin, d'Aneurin, de Liwarc'h-Hen, et se continue, par une série non interrompue d'imitations, jusqu'aux temps modernes; — les *Mabinogion* ou littérature romanesque, fixée vers le XIIe siècle, mais se rattachant par le fond des idées aux âges les plus reculés du génie celtique; — enfin une littérature ecclésiastique et légendaire, empreinte d'un cachet tout particulier. Ces trois littératures semblent avoir vécu côte à côte presque sans se connaître. Les bardes, fiers de leur rhétorique solennelle, méprisaient les contes populaires, dont

(1) M. Augustin Thierry a finement remarqué que la renommée de prophétisme des Gallois au moyen âge venait de leur fermeté à affirmer l'avenir de leur race. (*Histoire de la conquête de l'Angleterre*, l. XI.)

ils trouvaient la forme trop négligée; bardes et conteurs, d'un autre côté, paraissent avoir eu très peu de rapports avec le clergé, et on serait parfois tenté de supposer qu'ils ignorent l'existence du christianisme. A notre avis, c'est dans les *Mabinogion* qu'il faut chercher la véritable expression du génie celtique, et il est surprenant qu'une aussi curieuse littérature, source de presque toutes les créations romanesques de l'Europe, soit restée inconnue jusqu'à nos jours : la cause en doit être attribuée sans doute à l'état de dispersion où étaient les manuscrits gallois, poursuivis jusqu'au dernier siècle par les Anglais comme des livres séditieux, compromettant ceux qui les possédaient, et trop souvent aussi égarés entre les mains de propriétaires ignorans, dont le caprice ou la mauvaise volonté suffisait pour les soustraire aux recherches de la critique.

Les *Mabinogion* nous ont été conservés dans deux principaux manuscrits, l'un du XIIIe siècle, de la bibliothèque d'Hengurt, appartenant à la famille Vaughan; l'autre, du XIVe, connu sous le nom de *Livre rouge d'Hergest* et maintenant au collége de Jésus à Oxford. C'est sans doute une collection semblable qui charma à la Tour de Londres les ennuis du malheureux Léolin, et fut brûlée, après sa condamnation, avec les autres livres gallois qui avaient été les compagnons de sa captivité. Lady Charlotte Guest a fait son édition sur le manuscrit d'Oxford : on ne peut assez regretter que des considérations mesquines lui aient fait refuser l'usage du premier manuscrit, dont le second paraît n'être qu'une copie. Les regrets redoublent, quand on sait que plusieurs textes gallois, qui ont été vus et copiés il y a cinquante ans, ont disparu de nos jours. C'est en présence de pareils faits que l'on arrive à croire que les révolutions, en général si destructives des œuvres du passé, sont favorables à la conservation des monumens littéraires, en les forçant à se concentrer dans de grands dépôts, où l'existence comme la publicité de ces richesses est désormais assurée.

Le ton général des *Mabinogion* est plutôt romanesque qu'épique. La vie y est prise naïvement et sans emphase. L'individualité du héros est absolument sans limites. Ce sont de nobles et franches natures agissant dans toute leur spontanéité. Chaque homme apparaît comme une sorte de demi-dieu caractérisé par un don surnaturel; ce don est presque toujours attaché à un objet merveilleux, qui est en quelque sorte le sceau personnel de celui qui le possède. Les classes inférieures, que suppose nécessairement au-dessous de lui ce peuple de héros, se montrent à peine, si ce n'est comme exerçant quelque métier, et à ce titre fort honorées. Les produits un peu compliqués de l'industrie humaine sont envisagés comme des êtres vivans et doués à leur manière d'une propriété magique. Une foule d'objets célèbres ont des

noms propres : tels sont le vaisseau, la lance, l'épée, le bouclier d'Arthur; l'échiquier de Gwenddolen, où les pièces noires jouaient d'elles-mêmes contre les blanches; la corne de Bran-Galed, où l'on trouvait la liqueur que l'on désirait; le char de Morgan, qui se dirigeait de lui-même vers le lieu où l'on voulait aller; le bassin de Tyrnog, qui ne cuisait pas quand on y mettait de la viande pour un lâche; la pierre à aiguiser de Tudwal, qui n'aiguisait que l'épée des braves; l'habit de Padarn, qui ne séait qu'à un noble; le manteau de Tegan, qu'une femme ne pouvait revêtir, si elle n'était irréprochable (1). L'animal est conçu d'une manière bien plus individuelle encore : il a un nom propre, des qualités personnelles, un rôle qu'il développe à sa guise et avec pleine conscience. Le même héros apparaît à la fois comme homme et animal, sans qu'il soit possible de tracer la ligne de démarcation des deux natures. Le conte de *Kilhwch et Olwen*, le plus extraordinaire des *Mabinogion*, roule sur la lutte d'Arthur contre le roi-sanglier Twrch-Trwyth, qui, avec ses sept marcassins, tient en échec tous les héros de la Table-Ronde. Les aventures des trois cents corbeaux de Kerverhenn forment de même le sujet du *Songe de Rhonabwy*. L'idée de mérite et de démérite moral est à peu près absente de toutes ces compositions. Il y a des êtres méchans qui insultent les dames, qui tyrannisent leurs voisins, qui ne se plaisent qu'au mal, parce que telle est leur nature; mais on ne paraît pas leur en vouloir pour cela. Les chevaliers d'Arthur les poursuivent, non pas comme coupables, mais comme malfaisans. Tous les autres êtres sont parfaitement bons et loyaux, mais plus ou moins richement doués. C'est le rêve d'une race aimable et douce qui conçoit le mal comme le fait de la fatalité, et non comme un produit de la conscience humaine. La nature entière est enchantée, et féconde, comme l'imagination elle-même, en créations indéfiniment variées. Le christianisme apparaît à peine, non que l'on n'en sente parfois le voisinage, mais il n'altère en rien le milieu purement naturaliste où tout se meut. Un évêque figure à table à côté d'Arthur; mais sa fonction se borne strictement à bénir les plats. Les saints d'Irlande, qui apparaissent un moment pour donner leur bénédiction à Arthur et en recevoir des faveurs, sont représentés comme une race d'hommes vaguement connue, et que l'on ne comprend pas. Aucune littérature du moyen âge ne s'est tenue plus éloignée de toute influence monacale. Il faut évidemment supposer que les bardes et les conteurs gallois vivaient fort isolés du clergé, ayant leur culture et leurs traditions tout à fait à part.

Le charme des *Mabinogion* réside principalement dans cette aima-

(1) On reconnaît ici l'origine de l'épreuve du *court mantel*, un des plus spirituels épisodes de *Lancelot du Lac*.

ble sérénité de la conscience celtique, ni triste ni gaie, toujours suspendue entre un sourire et une larme. C'est le récit limpide d'un enfant, sans distinction de noble ni de vulgaire, quelque chose de ce monde doucement animé, de cet idéal tranquille et calme où nous transportent les stances de l'Arioste. Le bavardage des imitateurs français et allemands du moyen âge, de Chrétien de Troyes et de Wolfram d'Eschenbach par exemple, ne peut donner une idée de cette charmante manière de raconter. Nos trouvères ignorèrent en général l'art que les conteurs gallois possèdent au plus haut degré, l'art du récit, et, pour le dire en passant, peut-être la première joie de la découverte a-t-elle porté à surfaire quelque peu la valeur des romans français et allemands du cycle breton. C'est à l'original qu'il fallait réserver l'admiration qu'on a trop facilement accordée à de pâles copies.

Ce qui frappe au premier coup d'œil dans les compositions idéales des races celtiques, surtout quand on les compare à celles des races germaniques, c'est l'extrême douceur de mœurs qui y respire. Point de ces vengeances effroyables qui remplissent l'*Edda* et les *Niebelungen*. Comparez le héros celtique et le héros germanique, Beowulf et Pérédur par exemple. Quelle différence! Là, toute l'horreur de la barbarie dégouttante de sang, l'enivrement du carnage, le goût désintéressé, si j'ose le dire, de la destruction et de la mort; — ici, au contraire, un profond sentiment de la justice, une grande exaltation de la fierté individuelle, il est vrai, mais aussi un grand besoin de dévouement, une exquise courtoisie. L'homme tyrannique, *l'homme noir*, le monstre, ne sont là, comme dans Homère les Lestrygons et les Cyclopes, que pour inspirer l'horreur par le contraste avec des mœurs plus douces; ils sont à peu près ce qu'est le *méchant* pour l'imagination naïve d'un enfant élevé par sa mère dans les idées d'une douce et pieuse moralité. L'homme primitif de la Germanie révolte par sa brutalité sans objet, par cet amour du mal, qui ne le rend ingénieux et fort que pour haïr et pour nuire. Le héros kymrique au contraire, même dans ses plus étranges écarts, semble dominé par des habitudes générales de bienveillance et une vive sympathie pour les êtres faibles. Ce sentiment, les peuples celtiques le portèrent jusque dans leurs croyances religieuses. Ils ont eu pitié même de Judas. Saint Brandan le rencontra, dit-on, sur un rocher au milieu des mers polaires. Judas passe là un jour par semaine pour se rafraîchir des feux de l'enfer; un drap qu'il avait donné en aumône à un lépreux est suspendu devant lui et tempère ses souffrances.

Si le pays de Galles a droit d'être fier de ses *Mabinogion*, il n'a pas moins à se féliciter d'avoir trouvé un traducteur vraiment digne de

les interpréter. Pour comprendre ces exquises beautés, il fallait un sentiment délicat de la narration galloise, une intelligence du naïf, dont un traducteur érudit se serait montré difficilement capable. Pour rendre ces gracieuses imaginations d'un peuple si éminemment doué du tact féminin, il fallait la plume d'une femme. Simple, animée, sans recherche et sans vulgarité, la traduction de lady Charlotte Guest est le miroir fidèle de l'original kymrique. Ajoutons que, sous le rapport non moins essentiel de la science et de la philologie, rien ne manque pour faire de ce travail une œuvre d'érudition et de goût infiniment distinguée (1).

Les *Mabinogion* se divisent en deux classes parfaitement distinctes, — les uns se rapportant exclusivement aux deux presqu'îles de Galles et de Cornouailles et rattachés au personnage héroïque d'Arthur, — les autres, étrangers à Arthur, ayant pour théâtre non-seulement les parties de l'Angleterre restées kymriques, mais la Grande-Bretagne tout entière, et nous ramenant par les personnages et les souvenirs qui y sont mentionnés aux derniers temps de l'occupation romaine. Cette seconde classe, plus ancienne que la première, au moins pour le fond du sujet, se distingue aussi par un caractère beaucoup plus mythologique, un usage plus hardi du merveilleux, une forme énigmatique, un style plein d'allitérations et de jeux de mots. De ce nombre sont les *mabinogion* de *Pwyl*, de *Branwen*, de *Manavidan*, de *Math fils de Mathonwy*, le *Songe de l'empereur Maxime*, le conte de *Llud et Llewelys*, et la légende de *Taliésin*. — Au cycle d'Arthur appartiennent les *mabinogion* d'*Owain*, de *Ghéraint*, de *Pérédur*, de *Kilhwch et Olwen*, et le *Songe de Rhonabwy*. Il faut encore remarquer que, dans cette seconde classe, les deux derniers récits ont un caractère particulier d'ancienneté. Arthur y réside en Cornouailles, et non, comme dans les autres, à Caerléon sur l'Usk. Il y paraît avec un caractère individuel, chassant et faisant lui-même la guerre, tandis que dans les contes plus modernes, il n'est plus qu'un empereur tout-puissant et impassible, un vrai héros fainéant, autour duquel se groupe une pléiade de héros actifs. Le *mabinogi* de *Kilhwch et Olwen* (2), par sa physionomie toute primitive, par le rôle qu'y joue le sanglier, conformément aux données de la mytho-

(1) M. de La Villemarqué a publié en 1842, sous le titre de ***Contes populaires des anciens Bretons***, la traduction française des ***Mabinogion***, que lady Charlotte Guest avait publiés en anglais à cette époque, et d'une partie des notes dont elle les avait accompagnés.

(2) On peut en lire une traduction française, faite d'après la traduction de lady Charlotte Guest, dans la ***Revue Britannique***, juillet 1843, et une traduction allemande dans les ***Beiträge zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage***, de San-Marte (A. Schulz); Quedlinburg et Leipzig, 1847.

logie celtique, par la contexture du récit entièrement surnaturelle et magique, par d'innombrables allusions dont le sens nous échappe, forme un cycle à lui seul, et nous représente la conception kymrique dans toute sa pureté, avant qu'elle eût été modifiée par l'introduction d'aucun élément étranger. Sans essayer l'analyse de ce curieux poème, je voudrais par quelques extraits en faire comprendre l'originalité.

Kilhwch, fils de Kilydd, prince de Kelyddon, ayant entendu prononcer le nom d'Olwen, fille d'Yspaddaden Penkawr, en devient éperdûment amoureux, sans l'avoir jamais vue. Il va trouver Arthur pour réclamer son aide dans cette conquête difficile : il ne sait pas en effet quel pays habite la beauté qu'il aime; Yspaddaden d'ailleurs est un affreux tyran qui ne laisse personne sortir vivant de son château, et dont la mort est fatalement liée au mariage de sa fille (1). Arthur donne à Kilhwch quelques-uns de ses plus braves compagnons pour le seconder dans cette entreprise. Après de prodigieuses aventures, les chevaliers arrivent au château d'Yspaddaden, et parviennent à voir la jeune fille rêvée par Kilhwch. Ils n'obtiennent qu'après trois jours de luttes persévérantes la réponse du père d'Olwen, qui met à la main de sa fille des conditions en apparence impossibles à réaliser. L'accomplissement de ces épreuves forme une vaste chaîne d'aventures, la trame d'une véritable épopée romanesque, qui nous est parvenue d'une manière fort incomplète. Des trente-huit aventures imposées à Kilhwch, le manuscrit dont s'est servie lady Charlotte Guest n'en raconte que sept ou huit. Je choisis au hasard l'un de ces récits qui me semble propre à donner une idée de la composition tout entière. Il s'agit de retrouver Mabon, fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère trois jours après sa naissance, et dont la délivrance est un des travaux exigés de Khilwch.

« Les compagnons d'Arthur lui dirent : « Seigneur, retourne chez toi; tu ne peux pas poursuivre avec tes hommes d'aussi chétives aventures que celle-ci. » Alors Arthur dit : « Il serait bien, Gwrhyr Gwalstawd Jeithoedd, que tu prisses part à cette recherche, car tu sais tous les langages, même celui des oiseaux et des bêtes. (Gwrhyr avait cette particularité, que de Gelli Wic en Cornouailles il voyait les moucherons se lever avec le soleil jusqu'à Pen Blathaon, au nord de la Bretagne. Chaque premier mai, jusqu'au jour du jugement, il se bat avec Gwym, fils de Nudd, pour Creiddylad, fille de Llyr (2). Celui qui alors sera vainqueur possédera la jeune fille.) Pour vous, Kai et Bedwyr, j'ai espérance que, quelque aventure que vous entrepreniez,

(1) L'idée de poser la mort du père comme la condition ordinaire de la possession de la fille se retrouve dans plusieurs romans du cycle breton, dans *Lancelot* par exemple.

(2) Cordélie, fille de Lear.

vous la mènerez à fin. (Kai avait cette particularité, que sa respiration durait neuf jours et neuf nuits sous l'eau, et qu'il pouvait vivre neuf jours et neuf nuits sans dormir. Quand il lui plaisait, il pouvait se rendre aussi grand que les plus grands arbres de la forêt. Bedwyr étendait sa barbe rouge sur les quarante-huit solives de la salle d'Arthur; enterré à sept coudées sous terre, il aurait entendu la fourmi, à cinquante milles de distance, sortir de son nid le matin.) Achevez cette aventure pour moi. »

« Ils allèrent en avant, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au merle de Cilgwri. Gwrhyr l'adjura au nom du ciel, disant : « Dis-moi si tu sais quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère lorsqu'il n'était âgé que de trois nuits? » Et le merle répondit : « Quand je vins d'abord ici, il y avait une enclume de forgeron dans ce lieu; j'étais alors un jeune oiseau. Depuis ce temps, l'enclume n'a reçu d'autres coups que ceux de mon bec chaque matin, et maintenant il n'en reste pas la grosseur d'une noix. Cependant que la vengeance des cieux soit sur moi si, durant ce temps, j'ai jamais entendu nommer l'homme dont vous parlez. Je veux faire néanmoins ce qui est juste, et ce qu'il convient que je fasse pour une ambassade d'Arthur. Il y a ici une race d'animaux qui furent créés avant moi, et je veux vous conduire auprès d'eux. »

« Ils allèrent donc jusqu'au lieu où était le cerf de Redynvre : « Cerf de Redynvre, nous venons à toi de la part d'Arthur, parce que nous n'avons pas entendu parler d'un animal plus vieux que toi. Dis, sais-tu quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère lorsqu'il était âgé de trois nuits? Le cerf répondit : « Quand je vins ici pour la première fois, il y avait une plaine tout autour de moi, sans aucun arbre, si ce n'est un jeune chêne qui devint un chêne à cent branches. Ce chêne est mort, et il n'en reste maintenant qu'un tronc desséché. A partir du jour où j'arrivai ici, je n'ai pas quitté ce lieu, et je n'ai jamais entendu nommer l'homme dont vous parlez. Néanmoins, comme vous êtes des ambassadeurs d'Arthur, je veux vous guider jusqu'à un lieu où il y a un animal qui fut créé avant moi. »

« Ils allèrent donc jusqu'au hibou de Coum Cawlwyd : « Hibou de Coum Cawlwyd, voici une ambassade d'Arthur : sais-tu quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère lorsqu'il n'était âgé que de trois nuits? — Si je le savais, je vous le dirais. Lorsque j'arrivai d'abord ici, la vallée que vous voyez était un vallon boisé. Puis vint une race d'hommes qui arracha les arbres. Un second bois s'éleva, et celui-ci est le troisième. Mes ailes ne sont plus que des moignons desséchés. Pourtant, durant un si long espace de temps, je n'ai jamais entendu parler de l'homme dont vous vous informez. Je veux néanmoins servir de guide à l'ambassade d'Arthur jusqu'à ce que nous arrivions au plus vieil animal du monde et celui qui a le plus voyagé, l'aigle de Gwern Abwy. »

« Gwrhyr dit : « Aigle de Gwern Abwy, une ambassade d'Arthur vient à toi pour te demander si tu sais quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère lorsqu'il n'était âgé que de trois nuits. » L'aigle répondit : « Je suis ici depuis un long espace de temps. Quand je vins en ce lieu pour la première fois, il s'y trouvait un rocher dont j'ai becqueté le sommet chaque soir à la lueur des étoiles; maintenant il n'en reste

plus la hauteur d'un palme. Du jour où je vins ici, je n'ai jamais quitté ce lieu, et jamais non plus je n'ai entendu nommer l'homme dont vous parlez, si ce n'est une fois que j'allai chercher ma nourriture jusqu'à Llyn Llyw. Quand j'arrivai là, je saisis de mes serres un saumon, pensant qu'il me servirait pour longtemps de nourriture; mais il m'entraîna dans l'abîme, et j'eus grand'peine à lui échapper. Ensuite j'allai l'attaquer avec tous mes parens pour tenter de le détruire; mais il m'envoya des messagers, et fit la paix avec moi. Il vint même me supplier d'ôter de son dos cinquante harpons qui s'y trouvaient. S'il ne peut vous donner de renseignemens sur l'homme dont vous parlez, je ne sais qui le pourra. »

« Ils allèrent donc en ce lieu, et l'aigle dit : « Saumon de Llyn Llyw, je viens à toi avec une ambassade d'Arthur pour te demander si tu sais quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère lorsqu'il n'était âgé que de trois nuits? — Tout ce que je sais, je te le dirai. Avec chaque marée, je remonte la rivière jusqu'à ce que j'arrive près de Gloucester; là j'ai trouvé des douleurs telles que je n'en vis jamais ailleurs de semblables. Et afin que vous puissiez ajouter foi à ce que je vous dis, que deux d'entre vous montent sur mes épaules. Je les porterai jusqu'à cet endroit. » Kai et Gwrhyr Gwalstawd Jeithoedd montèrent donc sur les épaules du saumon, et ils arrivèrent sous les murs d'une prison. Là ils entendirent de grands gémissemens et de grandes lamentations qui sortaient du donjon. Gwrhyr dit : « Qui se lamente dans cette maison de pierre? — Hélas! celui qui est ici n'a que trop sujet de se lamenter. C'est Mabon, fils de Modron, qui est ici emprisonné. Nulle captivité ne fut jamais si cruelle que la mienne, ni celle de Lludd Llaw Ereint, ni celle de Greid, fils d'Éri. — As-tu l'espérance d'être délivré pour de l'or, de l'argent, des présens, ou par des combats et par la force? — Je ne puis être délivré que par la force... »

Nous ne suivons pas le héros kymrique à travers des épreuves dont le dénoûment est prévu. Ce qui frappe surtout dans ces étranges récits, c'est la place qu'y tiennent les animaux transformés par l'imagination galloise en créatures intelligentes. L'association intime de l'homme et de l'animal, les fictions si chères à la poésie du moyen âge, du *chevalier au lion*, du *chevalier au faucon*, du *chevalier au cygne*, les vœux familiers à la chevalerie, consacrés par la présence d'oiseaux réputés nobles, tels que le faisan, le héron, sont autant d'imaginations bretonnes. La légende ecclésiastique elle-même se teignit des mêmes couleurs : la mansuétude pour les animaux éclate dans toutes les légendes des saints de Bretagne et d'Irlande. Un jour, saint Keivin s'endormit en priant à sa fenêtre les bras étendus; une hirondelle, apercevant la main ouverte du vieux moine, trouva la place excellente pour y faire son nid; le saint à son réveil, voyant la mère qui couvait ses œufs, ne voulut pas la déranger, et attendit pour se relever que les petits fussent éclos.

Cette touchante sympathie tenait elle-même à la vivacité toute particulière que les races celtiques ont portée dans le sentiment de la

nature. Toute leur mythologie n'est qu'un naturalisme transparent, non pas ce naturalisme anthropomorphique de la Grèce et de l'Inde, où les forces de l'univers, érigées en êtres vivans et doués de conscience, tendent de plus en plus à se détacher des phénomènes physiques et à devenir des êtres moraux, — mais l'amour de la nature pour elle-même, l'impression vive de sa magie, et ce mouvement de tristesse que l'homme éprouve quand, face à face avec elle, il croit l'entendre lui parler de son origine et de sa destinée. La légende de Merlin est le reflet de ce sentiment. Séduit par une fée des bois, il fuit avec elle et devient sauvage. Les messagers d'Arthur le trouvent chantant au bord d'une fontaine. Viviane lui a bâti sous un buisson d'aubépine une prison magique. Là il prophétise l'avenir des races celtiques; il parle d'une jeune fille des bois tantôt visible, tantôt invisible, qui le retient captif par sa magie (1). Plusieurs légendes d'Arthur sont empreintes du même caractère. Lui-même devint dans l'opinion populaire comme un esprit des bois : « Les forestiers, en faisant leur ronde au clair de la lune, dit Gervais de Tilbery, entendent souvent un grand bruit de cors et rencontrent des troupes de chasseurs; quand on leur demande d'où ils viennent, ces chasseurs répondent qu'ils font partie de la suite du roi Arthur. » Les imitations françaises des romans bretons conservèrent elles-mêmes l'impression un peu affadie de ce charme invincible qu'exerce la nature sur l'imagination des races celtiques. Yblis, l'héroïne de Lancelot, l'idéal de la perfection bretonne, passe sa vie avec ses compagnes dans un jardin, au milieu des fleurs auxquelles elle rend un culte. Chaque fleur cueillie de ses mains renaît à l'instant, et les adorateurs de sa mémoire s'obligeaient, quand ils coupaient une fleur, à en semer une autre à sa place.

Le culte des forêts, des fontaines et des pierres s'explique par ce naturalisme primitif que tous les conciles tenus en Bretagne s'attachent à proscrire. La pierre en effet semble le symbole naturel des races celtiques. Immuable comme elle, c'est un témoin qui ne meurt pas. L'animal, la plante, la figure humaine surtout, n'expriment la vie divine que sous une forme déterminée, et supposent dans la race qui les prend pour symbole une réflexion déjà fort avancée. La pierre au contraire, qui ne vit pas, apte à recevoir toutes les formes, a été le fétiche de tous les peuples enfans. Le *monument* de l'âge patriarcal n'était qu'un tas de pierres. Pausanias vit encore debout les trente pierres carrées de Pharæ, portant chacune le nom d'une divinité. Le *men-hir*, qui se rencontre sur toute la surface de l'ancien monde, depuis la Chine jusqu'à l'île d'Ouessant, qu'est-ce autre

(1) La Villemarqué, *Contes populaires des anciens Bretons*, t. Ier, p. 45.

chose si ce n'est le symbole de l'humanité primitive, un vivant témoignage de sa foi au ciel?

On a souvent observé que toutes les croyances populaires qui vivent encore dans nos différentes provinces sont d'origine celtique. Un fait non moins remarquable, c'est la forte teinte de naturalisme qui domine dans ces croyances. Aussi, chaque fois que le vieil esprit celtique apparaît dans notre histoire, on voit renaître avec lui la foi à la nature et à ses magiques influences. Une de ces manifestations les plus caractérisées me semble être celle de Jeanne d'Arc. Cette espérance indomptable, cette fermeté dans l'affirmation de l'avenir, cette croyance que le salut du royaume viendra d'une femme, ces traits, si éloignés du goût ancien et du goût germanique, sont en réalité celtiques. Domremy était le centre d'un vieux culte druidique dont le souvenir s'était perpétué sous forme de superstition populaire. La chaumière de la famille d'Arc était ombragée d'un hêtre fameux dans le pays, et dont on faisait le séjour des fées. Dans son enfance, Jeanne allait suspendre à ses branches des guirlandes de feuillage et de fleurs, qui disparaissaient, disait-on, pendant la nuit. Les actes de son procès parlent avec épouvante de cette innocente pratique comme d'un crime contre la foi, et pourtant ils ne se trompaient pas complétement, ces impitoyables théologiens qui jugèrent la sainte fille! Elle est plus druidique que chrétienne en vérité. Elle a été annoncée par Merlin; elle ne connaît pas le pape et l'église, auxquels on veut qu'elle soumette ses visions; elle ne croit que la voix de son cœur. Cette voix, elle l'entend dans la campagne, au bruit du vent dans les arbres, quand son ouïe est frappée de sons mesurés et lointains. Durant son procès, fatiguée de questions et de subtilités scolastiques, on lui demande si elle entend ses voix : « Menez-moi dans un bois, dit-elle, et je les entendrai bien (1). » Sa légende se teignit des mêmes couleurs : la nature l'aimait; les loups ne touchaient jamais les brebis de son troupeau; quand elle était petite, les oiseaux venaient manger son pain dans son giron, comme privés (2).

III.

Les *Mabinogion* ne se recommandent pas seulement à notre étude comme manifestation du génie épique de la race bretonne. C'est par cette forme de récit que l'imagination galloise a exercé son influence sur le continent, qu'elle a transformé au XIIIe siècle la poétique de

(1) « Dixit quòd si esset in uno nemore, bene audiret voces venientes ad eam. »

(2) Voir les *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, de M. Jules Quicherat (Paris, 1850), véritable modèle de critique et de discussion historique.

l'Europe, et réalisé ce prodige, que les créations d'une race à demi vaincue soient devenues la fête universelle de l'imagination du genre humain.

Peu de héros doivent moins qu'Arthur à la réalité. Ni Gildas ni Aneurin, ses contemporains, n'en parlent. Bède ne connaît pas même son nom; Taliésin et Liwarc'h-Hen ne le présentent qu'en seconde ligne. Dans Nennius au contraire, qui vivait vers 850, la légende est pleinement éclose. Arthur est déjà l'exterminateur des Saxons et le suzerain d'une armée de rois; il n'a jamais subi de défaites; il va à Jérusalem, où il prend le modèle de la vraie croix, etc. Enfin, dans Geoffroy de Monmouth, la création épique est achevée. Arthur règne sur le monde entier; il conquiert l'Irlande, la Norvége, la Gascogne, la France qu'il enlève au tribun Flotto, Rome qu'il prend sur Lucius Tibérius, malgré la résistance du sénateur Porsenna. Il donne à Caerléon un tournoi où assistent tous les rois de la terre; il y met sur sa tête trente couronnes et se fait reconnaître suzerain de l'univers. Il est si peu croyable qu'un petit roi du VIe siècle, à peine remarqué de ses contemporains, ait pris dans la postérité des proportions si colossales, que plusieurs critiques ont supposé que l'Arthur légendaire et le chef obscur qui a porté ce nom n'ont rien de commun l'un avec l'autre, que le fils d'Uther Pendragon et de la déesse Ceridwen est un héros tout idéal, un survivant de la vieille mythologie kymrique. En effet, dans les symboles du néo-druidisme, c'est-à-dire de cette doctrine secrète, issue du druidisme, qui se prolongea jusqu'en plein moyen âge sous forme de franc-maçonnerie, nous retrouvons Arthur transformé en personnage divin et jouant un rôle purement mythologique. Il faut avouer au moins que, si derrière la fable se cache quelque réalité, l'histoire ne nous offre aucun moyen de l'atteindre. On ne peut douter que la découverte du tombeau d'Arthur dans l'île d'Avalon en 1189 ne soit une invention de la politique normande, comme en 1283, en l'année même où Édouard Ier poursuivait les restes de l'indépendance galloise, on retrouva fort à propos son diadème, que l'on réunit aux autres joyaux de la couronne d'Angleterre.

On s'attend naturellement à voir Arthur, devenu le représentant de la nationalité galloise, soutenir dans les *Mabinogion* un personnage analogue, et y servir, comme dans Nennius, la haine des vaincus contre les Saxons. Il n'en est rien. Arthur, dans les *Mabinogion*, n'offre aucun caractère de résistance patriotique; son rôle se borne à réunir les héros autour de sa Table-Ronde, à entretenir la police de son palais, à faire observer les lois de son ordre de chevalerie. Il est trop fort pour que personne songe à l'attaquer. C'est le Charlemagne des romans carlovingiens, l'Agamemnon d'Homère, un de ces personnages neutres qui ne servent que pour l'unité du poème.

L'idée de la lutte contre l'étranger, l'antipathie du Saxon, n'apparaît pas une seule fois. Les héros des *Mabinogion* n'ont pas de patrie; chacun combat pour montrer son excellence personnelle et par goût des aventures, mais non pour défendre une cause nationale. La Bretagne est l'univers : on ne suppose pas qu'en dehors du monde kymrique il y ait d'autres nations et d'autres races.

C'est par ce caractère d'idéal et de généralité que la fable d'Arthur exerça sur le monde entier un si étonnant prestige. Si Arthur n'avait été qu'un héros provincial, le défenseur plus ou moins heureux d'un petit pays, tous les peuples ne l'eussent pas adopté, pas plus qu'ils n'ont adopté le Marco des Serbes, le Robin Hood des Saxons. L'Arthur qui a séduit le monde est le chef d'un ordre égalitaire où tous s'asseoient à la même table, où l'homme ne vaut qu'à proportion de sa bravoure et de ses dons naturels. Qu'importaient au monde le sort d'une presqu'île ignorée et les combats livrés pour elle? Ce qui l'a enchanté, c'est cette cour idéale où préside Gwenhwyvar (Genièvre), où autour de l'unité monarchique se réunit la fleur des héros, où les dames, aussi chastes que belles, n'aiment que suivant les lois de la chevalerie, où le temps se passe à écouter des contes, à apprendre la civilité et les belles manières. Voilà le secret de la magie de cette Table-Ronde autour de laquelle le moyen âge groupa toutes ses idées d'héroïsme, de beauté, de pudeur et d'amour. C'est en révélant à une société barbare l'idéal d'une société douce et polie qu'une tribu oubliée aux confins du monde imposa ses héros à l'Europe, et accomplit dans le domaine de l'imagination et du sentiment une révolution sans exemple peut-être dans l'histoire de l'esprit humain.

Si l'on compare en effet la littérature européenne avant l'introduction des romans kymriques sur le continent à ce qu'elle est depuis que les trouvères commencent à puiser aux sources bretonnes, on reconnaît sans peine qu'un élément nouveau s'est introduit dans la conception poétique des peuples chrétiens et l'a profondément modifiée. Le poème carlovingien, par sa contexture et les moyens qu'il met en œuvre, ne sort pas de la donnée classique. L'homme y agit par des mobiles fort analogues à ceux de l'épopée grecque. L'élément romantique par excellence, *l'aventure*, cet entraînement d'imagination qui fait courir sans cesse le guerrier breton après l'inconnu, la joûte organisée en système de vie, rien de tout cela ne se fait jour encore. Roland ne diffère des héros d'Homère que par son armure : par le cœur, il est frère d'Ajax ou d'Achille. Perceval au contraire appartient à un autre monde, séparé par un abîme de celui où s'agitent les héros de l'antiquité.

C'est surtout en créant le caractère de la femme, en introduisant dans la poésie, auparavant dure et austère, du moyen âge les nuances

de l'amour, que les romans bretons réalisèrent cette prodigieuse métamorphose. Ce fut comme une étincelle électrique : en quelques années, le goût de l'Europe fut changé; le sentiment kymrique courut le monde et le transforma. Presque tous les types de femmes que le moyen âge a connus, Geniévre, Iseult, Énide, viennent de la cour d'Arthur. Dans les poèmes carlovingiens, la femme est nulle, sans caractère et sans individualité; l'amour y est brutal, comme dans le roman de *Ferabras*, ou à peine indiqué, comme dans la Chanson de Roland. Dans les *Mabinogion* au contraire, le rôle principal appartient toujours aux femmes. La galanterie chevaleresque qui fait que le bonheur suprême du guerrier est de servir une femme et de mériter son estime, cette croyance que l'emploi le plus beau de la force est de sauver et de venger la faiblesse, tout cela est éminemment breton, ou du moins a trouvé d'abord son expression chez les peuples bretons. Un des traits qui surprennent le plus dans les *Mabinogion* est la délicatesse du sentiment féminin qui y respire. Tous les services y sont rendus aux chevaliers par des femmes. Ce sont elles qui les reçoivent au château, leur lavent la tête et la figure, les désarment au retour des aventures, équipent leur cheval, pansent leurs blessures, préparent leur couche et les endorment avec des chants. D'après les lois de Hoël-Dda (1), un des principaux emplois de la cour était celui de la jeune fille qui devait tenir les pieds du roi dans son giron quand il était assis. Au milieu de tout cela, jamais une légèreté, jamais un mot grossier. Il faudrait citer en entier les deux *mabinogion* de *Pérédur* et de *Ghéraint* pour faire comprendre cette innocence; or la naïveté de ces charmantes compositions nous défend de songer qu'il y eût en cela quelque arrière-pensée. Le zèle du chevalier à défendre l'honneur des dames n'est devenu un euphémisme goguenard que chez les imitateurs français, qui transformèrent la virginale pudeur des romans bretons en une galanterie effrontée, si bien que ces compositions, si chastes dans l'original, devinrent le scandale du moyen âge, provoquèrent les censures et furent l'occasion des idées d'immoralité qui, pour les personnes religieuses, s'attachent encore au nom de *roman*.

Certes la chevalerie est un fait trop complexe pour qu'il soit permis de lui assigner une seule origine. Disons cependant que l'idée d'envisager l'estime d'une femme comme le but le plus élevé de l'activité humaine et d'ériger l'amour en principe suprême de moralité n'a assurément rien d'antique, rien de germanique non plus. Est-ce dans l'*Edda* et dans les *Niebelungen*, au milieu de ces redoutables emportemens de l'égoïsme et de la brutalité, qu'on trouvera le germe

(1) Le plus ancien code des lois galloises.

de cet esprit de sacrifice, d'amour pur, de dévouement exalté qui fait le fond de la chevalerie? Quant à chercher parmi les Arabes, ainsi qu'on l'a voulu, l'origine de cette institution, entre tous les paradoxes littéraires auxquels il a été donné de faire fortune, celui-ci est vraiment un des plus singuliers. Conquérir la femme dans un pays où on l'achète! rechercher son estime dans un pays où elle est à peine regardée comme susceptible de mérite moral! Aux partisans de cette hypothèse je n'opposerai qu'un seul fait : la surprise qu'éprouvèrent les Arabes de l'Algérie, quand, par un souvenir assez malencontreux des tournois du moyen âge, on chargea les dames de distribuer les prix aux courses du Beiram. Ce qui semblait au chevalier un honneur sans égal parut aux Arabes une humiliation et presque une injure!

L'introduction des romans bretons dans le courant de la littérature européenne opéra une révolution non moins profonde dans la manière de concevoir et d'employer le merveilleux. Dans les poèmes carlovingiens, le merveilleux est timide et conforme à la foi chrétienne : le surnaturel est produit immédiatement par Dieu ou ses envoyés. Chez les Kymris au contraire, le principe de la *merveille* est dans la nature elle-même, dans ses forces cachées, dans son inépuisable fécondité. C'est un cygne mystérieux, un oiseau fatidique, une main qui apparaît tout à coup, un géant, un tyran noir, un brouillard magique, un dragon, un cri qu'on entend et qui fait mourir d'effroi, un objet aux propriétés extraordinaires. Rien de la conception monothéiste, où le merveilleux n'est qu'un *miracle,* une dérogation à des lois établies. Rien non plus de ces séries d'êtres personnifiant la vie de la nature, qui forment le fond des mythologies de la Grèce et de l'Inde. Ici c'est le naturalisme parfait, la foi indéfinie dans le possible, la croyance à l'existence d'êtres indépendans et portant en eux-mêmes le principe de leur force mystérieuse : idée tout à fait contraire au christianisme, qui dans de pareils êtres voit nécessairement des anges ou des démons. Aussi ces individus étranges sont-ils toujours présentés comme en dehors de l'église, et quand le chevalier de la Table-Ronde les a vaincus, il leur impose d'aller rendre hommage à Geniévre et se faire baptiser.

Or, s'il est en poésie un merveilleux que nous puissions accepter, c'est assurément celui-là. La mythologie classique, prise dans sa naïveté première, est trop hardie, — prise comme simple figure de rhétorique, trop fade pour nous satisfaire. Quant au merveilleux chrétien, Boileau a raison : il n'y a pas de fiction possible avec un tel dogmatisme. Reste donc le merveilleux purement naturaliste, la nature s'intéressant à l'action et devenant acteur pour sa part, — le grand mystère de la fatalité se dévoilant par la conspiration secrète

de tous les êtres, comme dans Shakspeare et l'Arioste. Il serait curieux de rechercher ce qu'il y a de celtique dans le premier de ces poètes; quant à l'Arioste, c'est le poète breton par excellence. Toutes ses machines, tous ses moyens d'intérêt, toutes ses nuances de sentiment, tous ses types de femmes, toutes ses aventures, sont empruntés aux romans bretons.

Comprend-on maintenant le rôle intellectuel de cette petite race qui a donné au monde Arthur, Geniévre, Lancelot, Perceval, Merlin, saint Brandan, saint Patrice, presque tous les cycles poétiques du moyen âge, et n'est-ce pas une destinée frappante que celle de quelques nations qui seules ont le droit de faire accepter leurs héros, comme s'il fallait pour cela un degré tout particulier d'autorité, de sérieux et de foi? Chose étrange, ce furent les Normands, c'est-à-dire de tous les peuples peut-être le moins sympathique aux Bretons, qui firent la renommée des fables bretonnes. Spirituel et imitateur, le Normand devint partout le représentant éminent de la nation à laquelle il s'était d'abord imposé par la force. Français en France, Anglais en Angleterre, Italien en Italie, Russe à Novogorod, il oublie sa propre langue pour parler celle du peuple qu'il a vaincu et devenir l'interprète de son génie. Le caractère si vivement accusé des romans gallois ne pouvait manquer de frapper des hommes si prompts à saisir et à s'assimiler les idées de l'étranger. La première révélation des fables bretonnes, la chronique latine de Geoffroy de Monmouth, parut vers 1140, sous les auspices de Robert de Glocester, fils naturel de Henri Ier. Henri II se prit de goût pour les mêmes récits. A sa prière, Robert Wace écrivit en français, vers 1160, la première histoire d'Arthur, et ouvrit la voie où marchèrent après lui une nuée d'imitateurs provençaux, français, italiens, espagnols, anglais, scandinaves, grecs, géorgiens, etc.

Quel rôle la Bretagne armoricaine a-t-elle joué dans la création ou la propagation des légendes de la Table-Ronde? Je pense que ce rôle a été fort exagéré. Que les traditions héroïques du pays de Galles aient longtemps continué de vivre dans la branche de la famille kymrique qui vint s'établir en Armorique, on n'en peut douter, quand on retrouve Vortigern, Ghéraint, Urien et d'autres héros devenus des saints en Basse-Bretagne; mais que ce soit aux Bretons de France, et non à ceux de Galles, qu'Arthur doive sa transformation poétique; que les *mabinogion* gallois ne nous représentent que la forme altérée d'une tradition dont la presqu'île armoricaine aurait été le berceau, comme le pensent M. de La Villemarqué et quelques autres critiques, c'est là une hypothèse inadmissible pour quiconque a lu sans prévention nationale le beau recueil de lady Charlotte Guest. Tout est gallois dans ces fables : les lieux, la généalogie, les habitudes; l'Ar-

morique n'y est représentée que par Hoël, personnage secondaire de la cour d'Arthur. Comment d'ailleurs, si l'Armorique avait vu naître le cycle arthurien, n'y trouverait-on pas quelque souvenir de cette brillante éclosion? M. de La Villemarqué, je le sais, en appelle à des chants populaires encore vivans en Bretagne, et où Arthur serait célébré. En effet, on peut lire dans ses *Chants populaires de la Bretagne* un ou deux morceaux où figure le nom de ce héros; mais c'est ici un des exemples qui montrent avec combien de précautions il convient de se servir du recueil, si précieux d'ailleurs, publié par M. de La Villemarqué. Il est évident en effet que, pour admettre un résultat aussi peu attendu, il faudrait un texte d'une certitude complète, absolue. Or le début et la fin du principal morceau sur lequel on s'appuie sont notoirement du temps de la chouannerie (1). M. de La Villemarqué lui-même avoue que tout ce chant est énigmatique et presque inintelligible. Le vieux chouan qui le lui récitait, et qui n'y comprenait rien, savait-il bien ce qu'il disait? Le nom d'Arthur n'était-il pas un de ceux qu'il estropiait? L'oreille de M. de La Villemarqué ne s'est-elle pas prêtée complaisamment à entendre le nom qu'il désirait? C'est du moins une base bien fragile pour asseoir une hypothèse aussi hardie, qu'un chant répété pendant mille ans par des paysans qui ne le comprennent pas. Le parti pris de ne voir dans la littérature galloise qu'un reflet décoloré de la littérature des Bretons d'Armorique a ici entraîné M. de La Villemarqué dans quelques exagérations.

C'est donc au pays de Galles qu'il faut restituer dans la race celtique l'initiative de la création romanesque. Là est vraiment le centre de l'originalité des peuples bretons; là seulement leur génie est arrivé à se fixer en des œuvres authentiques et achevées. C'est ce qui apparaîtra plus clairement encore, si nous jetons un coup d'œil sur la littérature bardique et ecclésiastique de la Cambrie, et si, après avoir fait connaître ses conteurs, nous étudions ses poètes et ses saints.

IV.

Quand on cherche à déterminer dans l'histoire des races celtiques le moment précis où il faut se placer pour apprécier l'ensemble de leur génie, on se trouve nécessairement ramené au VIe siècle de notre ère. Les races ont presque toujours ainsi une heure prédestinée, où, passant de la naïveté à la réflexion, elles déploient pour la première fois au soleil tous les trésors de leur nature, jusque-là cachés dans

(1) Voir *Chants populaires de la Bretagne*, t. Ier, p. 83 (1846.)

l'ombre. Le VIe siècle fut pour les races celtiques ce moment poétique d'éveil et de première activité. Le christianisme, jeune encore parmi elles, n'a pas complétement étouffé le culte national; le druidisme se défend dans ses écoles et ses lieux consacrés; la lutte contre l'étranger, sans laquelle un peuple n'arrive jamais à la pleine conscience de lui-même, atteint son plus haut degré de vivacité. C'est l'âge de tous les héros restés populaires, de tous les saints caractéristiques de l'église bretonne; c'est enfin le grand âge de la littérature bardique, illustré par les noms de Taliésin, d'Aneurin, de Liwarc'h-Hen.

A ceux qui verraient avec quelques scrupules manier comme historiques ces noms à demi fabuleux, et qui hésiteraient à accepter comme authentiques des poèmes arrivés jusqu'à nous à travers une si longue série de siècles, nous répondrons qu'aucun doute sur ce point n'est plus possible, et que les objections dont W. Schlegel se fit l'interprète contre M. Fauriel ont complétement disparu devant les investigations d'une critique éclairée et impartiale (1). Cette fois, par une rare exception, l'opinion sceptique s'est trouvée avoir tort. Le VIe siècle, en effet, est pour les peuples bretons un siècle parfaitement historique. Nous touchons cette époque de leur histoire d'aussi près et avec autant de certitude que l'antiquité grecque ou romaine. On sait, il est vrai, que jusqu'à une époque assez moderne, les bardes continuèrent à composer des pièces sous les noms devenus populaires d'Aneurin, de Taliésin, de Liwarc'h-Hen; mais aucune confusion n'est possible entre ces fades exercices de rhétorique et les morceaux vraiment authentiques qui portent le nom de ces poètes, morceaux pleins de traits personnels, de circonstances locales, de passions et de sentimens individuels.

Telle est la littérature dont M. de La Villemarqué a voulu réunir les monumens les plus anciens et les plus authentiques dans ses *Bardes bretons du sixième siècle*. Le texte de ces anciens poèmes était publié depuis longtemps dans l'*Archéologie de Myvyr;* M. de La Villemarqué l'en a extrait, et a essayé pour la première fois de le traduire. Certes, en face des immenses difficultés du sujet, si nous avions un reproche à adresser au savant éditeur, c'est bien moins de ne les avoir pas toutes résolues que d'avoir cru trop facilement les résoudre. Ici, comme dans presque tous ses travaux, M. de La Villemarqué, exclusivement préoccupé de la Bretagne française, ne semble pas avoir assez reconnu que la littérature du pays de Galles constitue au milieu des études celtiques un monde à part, et exige des re-

(1) Ceci ne s'applique pas évidemment à la langue de ces poèmes. On sait que le moyen âge, étranger à toute idée d'archéologie, rajeunissait les textes à mesure qu'il les copiait, et qu'un manuscrit en langue vulgaire n'atteste ordinairement que la langue contemporaine de celui qui l'a copié.

cherches tout à fait spéciales. S'il a voulu donner une édition des bardes gallois qui pût être lue en Bretagne, l'idée est au moins malheureuse, car j'ose affirmer que ces chants, même tels qu'il les donne, seront inintelligibles pour les Bretons armoricains de nos jours. S'il a voulu faire une édition vraiment critique, les philologues n'auront-ils point de graves objections à faire en voyant interpréter, que dis-je? constituer un texte gallois du VIe siècle d'après le bas-breton du XIXe? M. de La Villemarqué en effet se permet parfois de faire au texte gallois, pour le rapprocher du dialecte armoricain, des changemens bien arbitraires. La franchise oblige à dire que ce volume, bien que renfermant d'importans renseignemens sur la littérature bardique, ne paraît pas digne de succéder aux *Chants populaires de la Bretagne.* C'est par ce dernier ouvrage que M. de La Villemarqué a vraiment bien mérité des études celtiques, en nous révélant une charmante littérature, où éclatent mieux que partout ailleurs ces traits de douceur, de fidélité, de résignation, de timide réserve, qui forment le caractère de la race bretonne (1).

Le thème de la poésie des bardes du VIe siècle est simple et exclusivement héroïque; ce sont toujours les grands motifs du patriotisme et de la gloire : absence complète de tout sentiment tendre, nulle trace d'amour, aucune idée religieuse bien arrêtée, si ce n'est un mysticisme vague et naturaliste, reste de l'enseignement druidique, et une philosophie morale, tout exprimée en triades, telle qu'elle s'enseignait dans l'école moitié bardique, moitié chrétienne de saint Cadoc (2). L'opposition du bardisme au christianisme s'y révèle par une foule de traits originaux et touchans. La douceur et la ténacité du caractère breton peuvent seules expliquer comment une hétérodoxie aussi avouée se maintint en présence du christianisme dominant, et comment de saints personnages, Kolumkill par exemple, ont pu prendre la défense des bardes contre les rois qui voulaient les supprimer. Grâce à cette tolérance, le bardisme se continua jusqu'au cœur du moyen âge en une doctrine secrète, avec un langage convenu et des symboles empruntés presque tous à la divinité solaire d'Arthur. C'est un fort curieux spectacle que celui de cette révolte

(1) Non pas que ce curieux recueil doive être lui-même accepté sans contrôle, ni que la confiance absolue avec laquelle on l'a cité n'ait eu de graves inconvéniens. Nous croyons que quand M. de La Villemarqué veut commenter les morceaux qu'il aura l'éternel honneur d'avoir le premier mis au jour, sa critique est loin d'être à l'abri de tout reproche, et que la plupart des allusions historiques qu'il pense y trouver sont des hypothèses plus ingénieuses que solides; mais cette opinion, que nous nous bornons à indiquer, n'empêcherait pas son livre de rester encore l'une des publications les plus intéressantes de ce siècle.

(2) Un des principaux docteurs de l'église bretonne, commun à l'Armorique et au pays de Galles.

des mâles sentimens de l'héroïsme contre le sentiment féminin coulant à pleins bords dans le culte nouveau. Ce qui exaspère en effet ces vieux représentans de la société celtique, c'est le triomphe exclusif de l'esprit pacifique, ce sont ces hommes vêtus de lin et chantant des psaumes, dont la voix est triste, qui prêchent le jeûne et ne connaissent plus les héros. L'antipathie que le peuple armoricain attribue aux nains et aux korigans contre le christianisme tient également au souvenir d'une opposition que rencontra l'Évangile à ses débuts. Les korigans, en effet, sont pour le paysan breton de grandes princesses qui ne voulurent pas accepter le christianisme quand les apôtres vinrent en Bretagne (1). Elles haïssent le clergé et les églises; les cloches les font fuir. La Vierge surtout est leur grande ennemie; c'est elle qui les a chassées des fontaines, et le samedi, jour qui lui est consacré, quiconque les regarde peignant leurs cheveux ou comptant leur trésor, est sûr de périr. Les nains aussi n'aiment ni le samedi ni le dimanche : ces jours-là, on les voit commettre des actes obscènes au pied des croix, et danser dans les carrefours des chemins en se tenant par la main.

A part cette répulsion que la mansuétude chrétienne eut à vaincre dans les classes de la société qui se voyaient amoindries par l'ordre nouveau, on peut dire que la douceur de mœurs et l'exquise sensibilité des races celtiques, jointes à l'absence d'une religion antérieure fortement organisée, les prédestinaient au christianisme. Le christianisme en effet, s'adressant de préférence aux sentimens humbles de la nature humaine, trouvait ici des disciples admirablement préparés; aucune race n'a si délicatement compris le charme de la petitesse; aucune n'a placé l'être simple, l'*innocent*, plus près de Dieu. Aussi est-ce merveille comme la religion nouvelle prit facilement possession de ces peuples. A peine la Bretagne et l'Irlande réunies comptent-elles deux ou trois martyrs; elles sont réduites à vénérer comme tels leurs compatriotes tués dans les invasions anglo-saxonnes et danoises. Ici apparaît dans tout son jour la profonde différence qui sépare la race celtique de la race germanique. Les Germains ne reçurent le christianisme que tard et malgré eux, par calcul ou par force, après une sanglante résistance et avec de terribles soulèvemens. Le christianisme en effet était par plusieurs côtés antipathique à leur nature, et l'on conçoit les regrets des germanistes purs, qui aujourd'hui encore reprochent au christianisme de leur avoir gâté leurs mâles ancêtres. Il n'en fut pas de même chez les peuples celtiques; cette douce petite race était naturellement chrétienne. Loin de les altérer et de leur enlever quelques-unes de leurs qualités,

(1) La Villemarqué, *Chants populaires*, introduction.

le christianisme les achevait et les perfectionnait. Comparez les légendes relatives à l'introduction du christianisme dans les deux pays, la *Kristni-Saga*, par exemple, et les charmantes légendes de Lucius et de saint Patrice. Quelle différence! En Islande, les premiers apôtres sont des pirates convertis par hasard, tantôt disant la messe, tantôt massacrant leurs ennemis, tantôt reprenant leur première profession d'écumeurs de mer : tout se fait par accommodement, sans foi sérieuse. En Irlande et en Bretagne, la grâce opère par les femmes, par je ne sais quel charme de pureté et de douceur. La révolte des Germains ne fut jamais bien étouffée; jamais ils n'oublièrent les baptêmes forcés et les missionnaires carlovingiens appuyés par le glaive, jusqu'au jour où le germanisme reprend sa revanche, et où Luther, à travers sept siècles, répond à Witikind. Dès le IIIe siècle, au contraire, les Celtes sont déjà de parfaits chrétiens. Pour les Germains, le christianisme ne fut longtemps qu'une institution romaine imposée du dehors; ils n'entrèrent dans l'église que pour la troubler, et ne réussirent que très difficilement à se former un clergé national. Chez les Celtes au contraire, le christianisme ne vient pas de Rome; ils ont leur clergé indigène, leurs usages propres, ils tiennent leur foi de première main. On ne peut douter en effet que dès les temps apostoliques le christianisme n'ait été prêché en Bretagne, et plusieurs historiens ont pensé, non sans quelque vraisemblance, qu'il y fut apporté par des chrétiens judaïsans ou par des affiliés de l'école de saint Jean. Partout ailleurs le christianisme rencontra comme première assise la civilisation grecque ou romaine. Ici, il trouvait un sol nouveau, d'un tempérament analogue au sien, et naturellement préparé pour le recevoir.

Peu de chrétientés ont offert un idéal de perfection chrétienne aussi pur que l'église celtique aux VIe, VIIe, VIIIe siècles. Nulle part peut-être Dieu n'a été mieux adoré en esprit que dans ces grandes cités monastiques de Hy ou d'Iona, de Bangor, de Clonard, de Lindisfarne. C'est chose vraiment admirable que la moralité fine et vraie, la naïveté, la richesse d'invention qui distinguent les légendes des saints bretons et irlandais. Nulle race ne prit le christianisme avec autant d'originalité, et, en s'assujétissant à la foi commune, ne conserva plus obstinément sa physionomie nationale. En religion comme en toute chose, les Bretons recherchèrent l'isolement et ne fraternisèrent pas volontiers avec le reste du monde. Forts de leur supériorité morale, persuadés qu'ils possédaient la véritable règle de la foi et du culte, ayant reçu leur christianisme d'une prédication apostolique et tout à fait primitive, ils n'éprouvaient aucun besoin de se sentir en communion avec des sociétés chrétiennes moins nobles que la leur. De là cette longue lutte des églises bretonnes contre les prétentions romaines, si ad-

mirablement racontée par M. Augustin Thierry; de là ces inflexibles caractères de Colomban et des moines d'Iona défendant contre l'église entière leurs usages et leurs institutions; de là enfin la position fausse des races celtiques dans le catholicisme, quand cette grande force, de plus en plus envahissante, les eut resserrées de toutes parts et obligées de compter avec elle. N'ayant pas de passé catholique, elles se trouvèrent déclassées à leur entrée dans la grande famille, et ne purent jamais arriver à se créer une métropole ecclésiastique. Tous leurs efforts et toutes leurs innocentes supercheries pour attribuer ce titre aux églises de Dol et de Saint-David échouèrent contre l'accablante divergence de leur passé; il fallut se résigner à être d'obscurs suffragans de Tours et de Cantorbéry.

Du reste, même de nos jours, cette puissante originalité du christianisme celtique est loin d'être effacée. Les Bretons de France, quoique ayant ressenti le contre-coup des révolutions que le catholicisme a subies sur le continent, sont, à l'heure qu'il est, une des populations chez lesquelles le sentiment religieux a conservé le plus d'indépendance. L'Irlande enfin garde encore dans ses provinces reculées, le Galloway par exemple, des formes de culte tout à fait à part, et auxquelles rien dans le reste de la chrétienté ne saurait être comparé. L'influence du catholicisme moderne, ailleurs si destructive des usages nationaux, a eu ici un effet tout contraire, par la nécessité de trouver un point d'appui contre le protestantisme dans l'attachement aux pratiques locales et aux coutumes du passé.

C'est le tableau de ces institutions chrétiennes tout à fait distinctes de celles du reste de l'Occident, de ce culte parfois étrange, de ces légendes de saints marquées d'un cachet si profond de nationalité, qui fait l'intérêt des écrits relatifs aux antiquités ecclésiastiques de l'Irlande, du pays de Galles et de la Bretagne armoricaine. Aucune hagiographie n'est restée plus exclusivement nationale; jusqu'au XIIe siècle, les peuples celtiques ont admis dans leur martyrologe très peu de saints étrangers : aucune aussi ne renferme autant d'élémens mythologiques. Le paganisme celtique opposa si peu de résistance au culte nouveau, que l'église ne se crut pas obligée de déployer contre lui cette rigueur avec laquelle elle poursuivait ailleurs les moindres vestiges de mythologie. L'essai consciencieux de W. Rees sur les *saints du pays de Galles*, celui du révérend John Williams, ecclésiastique fort instruit du diocèse de Saint-Asaph, sur les *antiquités ecclésiastiques de Kymris*, suffisent pour faire comprendre l'immense intérêt qu'offrirait une histoire complète et intelligente des églises celtiques avant leur absorption par l'église romaine. On pourrait y joindre le docte ouvrage de dom Lobineau sur *les saints de Bretagne*, réédité de nos jours par M. l'abbé Tresvaux, si la demi-critique du

bénédictin, bien pire que l'absence totale de critique, n'eût altéré ces naïves légendes, et n'en eût retranché, sous prétexte de bon sens et de révérence religieuse, ce qui en fait pour nous l'intérêt et le charme.

L'Irlande surtout dut offrir dans ces siècles reculés une physionomie religieuse tout à fait à part, et qui paraîtrait singulièrement originale, s'il était donné à l'histoire de la révéler tout entière. En voyant, au VIe, VIIe et VIIIe siècle, ces légions de *saints* irlandais qui inondent le continent et arrivent de leur île tout canonisés, apportant avec eux leur opiniâtreté, leur attachement à leurs usages, leur tour d'esprit subtil et réaliste; en voyant jusqu'au XIIe siècle les *Scots* (c'est le nom que l'on donnait aux Irlandais) servir de maîtres en grammaire et en littérature à tout l'Occident, on ne peut douter que l'Irlande dans la première moitié du moyen âge n'ait été le théâtre d'un singulier mouvement religieux et monastique. Crédule comme l'enfant, timide, indolent, porté à se soumettre et à obéir, l'Irlandais pouvait seul se prêter à cette abdication complète entre les mains de l'abbé, que nous retrouvons dans les monumens historiques et légendaires de l'église hibernaise. On reconnaît bien le pays où, encore de nos jours, le prêtre, sans provoquer le moindre scandale, peut, avant de quitter l'autel, donner tout haut des ordres pour son dîner, indiquer la ferme où il ira s'attabler et où il entendra les fidèles en confession. En présence d'un peuple qui ne vivait que par l'imagination et les sens, l'église ne se crut pas obligée d'être sévère pour les caprices de la fantaisie religieuse; elle laissa faire l'instinct populaire, et de cette liberté sortit la forme la plus mythologique peut-être et la plus analogue aux mystères de l'antiquité que présentent les annales du christianisme, une religion attachée à certains lieux et consistant presque tout entière en certains actes considérés comme sacramentels.

La légende de saint Brandan est sans contredit le produit le plus singulier de cette combinaison du naturalisme celtique avec le spiritualisme chrétien. Le goût des moines hibernais pour les pérégrinations maritimes à travers l'archipel — tout peuplé de monastères — des mers d'Écosse et d'Irlande (1), le souvenir de navigations plus lointaines encore dans les mers polaires, fournirent le cadre de cette étrange composition, si riche d'impressions locales. Pline nous apprend que déjà de son temps les Bretons aimaient à se hasarder en pleine mer pour chercher des îles inconnues; M. Letronne a prouvé

(1) Les saints irlandais couvraient à la lettre les mers de l'Occident. Un très grand nombre de saints de Bretagne, et les plus célèbres, saint Tenenan, saint Renan, etc., sont des Irlandais émigrés. Les légendes bretonnes de saint Malo, de saint David, de saint Pol de Léon, sont remplies de pérégrinations analogues vers des îles lointaines de l'Occident.

qu'en 795, soixante-cinq ans par conséquent avant les Danois, des moines irlandais abordèrent en Islande et s'établirent sur le littoral. Les Danois trouvèrent dans cette île des livres irlandais, des cloches; les noms d'une foule de localités attestent encore le séjour de ces moines, désignés du nom de *papae* (pères). Aux îles Fœroë, dans les Orcades et les îles Shetland, dans tous les parages en un mot des mers du Nord, les Scandinaves rencontrèrent avant eux ces *papae*, dont les habitudes contrastaient si étrangement avec les leurs (1). N'entrevirent-ils pas aussi cette grande terre dont le vague souvenir semble les poursuivre, et que Colomb devait retrouver en suivant la trace de leurs rêves? On sait seulement que l'existence d'une île coupée par un grand fleuve et située à l'occident de l'Irlande fut, sur la foi des Irlandais, un dogme pour les géographes du moyen âge. On racontait que, vers le milieu du VIe siècle, un moine, nommé Barontus, revenant de courir la mer, vint demander l'hospitalité au monastère de Cluainfert. L'abbé Brandan le pria de réjouir les frères par le récit des *merveilles de Dieu qu'il avait vues dans la grande mer*. Barontus leur révéla l'existence d'une île entourée de brouillards, où il avait laissé son disciple Mernoc : c'est la *terre de promission* que Dieu réserve à ses saints. Brandan, avec dix-sept de ses religieux, voulut aller à la recherche de cette terre mystérieuse. Ils montèrent sur une barque de cuir, n'emportant pour toute provision qu'une outre de beurre pour graisser les peaux. Durant sept années, ils vécurent ainsi sur leur barque, abandonnant à Dieu la voile et le gouvernail, et ne s'arrêtant que pour célébrer les fêtes de Noël et de Pâques, sur le dos du roi des poissons, Jasconius. Chaque pas de cette odyssée monacale est une merveille; chaque île est un monastère où les bizarreries d'une nature fantastique répondent aux étrangetés d'une vie tout idéale. Ici, c'est l'*île des Brebis*, où ces animaux se gouvernent eux-mêmes selon leurs propres lois; ailleurs, le paradis des oiseaux, où la race ailée vit selon la règle des religieux, chantant matines et laudes aux heures canoniques; Brandan et ses compagnons y célèbrent la pâque avec les oiseaux, et y restent cinquante jours, nourris uniquement du chant de leurs hôtes; ailleurs, l'*Ile Délicieuse*, idéal de la vie monastique au milieu des flots. Aucune nécessité matérielle ne s'y fait sentir; les lampes s'allument d'elles-mêmes pour les offices et ne se consument jamais : c'est une lumière spirituelle; un silence absolu règne dans toute l'île; chacun sait au juste quand il mourra; on n'y ressent ni froid, ni chaud, ni tristesse, ni maladie de corps ou d'esprit. Tout cela dure

(1) Voir sur ce sujet les belles recherches de M. A. de Humboldt dans son *Histoire de la Géographie du Nouveau-Continent*, t. II.

depuis saint Patrice, qui l'a réglé ainsi. La *terre de promission* est plus merveilleuse encore : il y fait un jour perpétuel; toutes les herbes y ont des fleurs et tous les arbres des fruits. Quelques hommes privilégiés seuls l'ont visitée. A leur retour, on s'en aperçoit au parfum que leurs vêtemens gardent pendant quarante jours.

Au milieu de ces rêves apparaît avec une surprenante vérité le sentiment pittoresque des navigations polaires : la transparence de la mer, les aspects des banquises et des îles de glace fondant au soleil, les phénomènes volcaniques de l'Islande, les jeux des cétacés, la physionomie si caractérisée des *fiord* de la Norvége, les brumes subites, la mer calme comme du lait, les îles vertes couronnées d'herbes qui retombent dans les flots. Cette nature fantastique créée tout exprès pour une autre humanité, cette topographie étrange, à la fois éblouissante de fiction et parlante de réalité, font du poème de saint Brandan une des plus étonnantes créations de l'esprit humain et l'expression la plus complète peut-être de l'idéal celtique. Tout y est beau, pur, innocent : jamais regard si bienveillant et si doux n'a été jeté sur le monde; pas une idée cruelle, pas une trace de faiblesse ou de repentir. C'est le monde vu à travers le cristal d'une conscience sans tache : on dirait une nature humaine comme la voulait Pélage, qui n'aurait point péché. Les animaux eux-mêmes participent à cette douceur universelle. Le mal apparaît sous la forme de monstres errans sur la mer, ou de cyclopes relégués dans des îles volcaniques; mais Dieu les détruit les uns par les autres, et ne leur permet pas de nuire aux bons.

Nous venons de voir comment autour de la légende d'un moine l'imagination irlandaise groupa tout un cycle de mythes physiques et maritimes. Le *purgatoire de saint Patrice* devint le cadre d'une autre série de fables embrassant toutes les idées celtiques sur l'autre vie et ses états divers (1). L'instinct le plus profond peut-être des peuples celtiques, c'est le désir de pénétrer l'inconnu. En face de la mer, ils veulent savoir ce qu'il y a au-delà; ils rêvent la terre de promission. En face de l'inconnu de la tombe, ils rêvent ce grand voyage qui, sous la plume de Dante, est arrivé à une popularité si universelle. La légende raconte que, saint Patrice prêchant aux Irlandais le paradis et l'enfer, ceux-ci lui avouèrent qu'ils se tiendraient plus assurés de la réalité de ces lieux, s'il voulait permettre qu'un des leurs y descendît, et vînt ensuite leur en donner des nouvelles. Patrice y consentit. On creusa une fosse par laquelle un Irlandais entreprit le

(1) Voir l'excellente dissertation de M. Th. Wright, *Saint Patrick's Purgatory* (London, 1844); les Bollandistes, à la date du 17 mai; Gœrres, *Mystique chrétienne*, t. III, et surtout le drame de Calderon, *le Puits de saint Patrice*.

voyage souterrain. D'autres voulurent après lui tenter l'aventure. On descendait dans le trou avec la permission de l'abbé du monastère voisin, on traversait les tourmens de l'enfer et du purgatoire, puis chacun racontait ce qu'il avait vu. Quelques-uns n'en sortaient pas; ceux qui en sortaient ne riaient plus et ne pouvaient désormais prendre part à aucune gaieté. Le chevalier Owenn y descendit en 1153, et fit une relation de son voyage qui eut un succès prodigieux. D'autres disaient que quand saint Patrice chassa les *gobelins* (esprits follets) de l'Irlande, il fut fort tourmenté en cet endroit, durant quarante jours, par des légions d'oiseaux noirs. Les Irlandais y allaient et éprouvaient les mêmes assauts, qui leur valaient pour le purgatoire. Suivant le récit de Girault de Cambrie, l'île qui servait de théâtre à cette superstition bizarre était divisée en deux parties; l'une appartenait aux moines, l'autre était occupée par des *cacodémons* qui y faisaient la procession à leur manière avec un vacarme infernal. Quelques personnes, pour l'expiation de leurs péchés, s'exposaient volontairement dès cette vie à la fureur de ces êtres méchans. Il y avait neuf fosses où l'on se couchait la nuit, et où l'on était tourmenté de mille manières. Il fallait pour y descendre la permission de l'évêque. Celui-ci devait détourner le pénitent de tenter l'aventure et lui exposer combien de gens y étaient entrés qui n'en étaient jamais sortis. S'il persistait, on le conduisait au trou en cérémonie. On le descendait au moyen d'une corde, avec un pain et une écuelle d'eau, pour le réconforter dans le combat qu'il allait livrer au démon. Le lendemain matin, le sacriste tendait de nouveau une corde au patient. S'il remontait, on le reconduisait à l'église avec la croix et en chantant des psaumes. Si on ne le retrouvait pas, le sacriste fermait la porte et s'en allait. Dans des temps plus modernes, la visite aux îles sacrées durait neuf jours. On y passait sur une barque creusée dans un tronc d'arbre; on buvait de l'eau du lac une fois par jour; on faisait des processions et des stations dans les *lits* ou *cellules des saints* (1). Le neuvième jour, les pénitens entraient dans le puits. On les prêchait, on les avertissait du danger qu'ils allaient courir, et on leur racontait de terribles exemples. Ils pardonnaient à leurs ennemis et se faisaient leurs derniers adieux les uns aux autres, comme s'ils étaient à l'agonie. Le puits, selon les récits contemporains, était un four bas et étroit où l'on entrait neuf par neuf, et où les pénitens passaient un jour et une nuit entassés et serrés les uns contre les autres. La croyance populaire creusa au-dessous un gouffre

(1) On trouve l'analogue de ceci dans les *penity* ou cellules des saints de Bretagne du VIe et du VIIe siècle; mais il faut observer que la plupart de ces saints étaient Irlandais, et qu'ils auront probablement apporté avec eux l'idée de leur purgatoire.

pour engloutir les indignes et ceux qui ne croyaient pas. Au sortir du puits, on allait se baigner dans le lac, et ainsi l'on avait accompli son purgatoire. Il résulte du rapport de témoins oculaires qu'aujourd'hui encore les choses se passent à peu près de la même façon.

L'immense réputation du *purgatoire de saint Patrice* remplit tout le moyen âge. Les prédicateurs en appelaient à la notoriété publique de ce grand fait contre ceux qui doutaient du purgatoire. En l'an 1358, Édouard III donne à un noble hongrois, venu tout exprès de Hongrie pour visiter le puits mystérieux, des lettres patentes attestant qu'il avait fait son purgatoire. Les relations de ces voyages d'outre-tombe devinrent un genre de littérature fort à la mode, et ce qu'il importe de remarquer, c'est la physionomie toute mythologique et aussi toute celtique qui y domine. Il est évident en effet que nous avons ici affaire à un *mystère* ou culte local antérieur au christianisme, et fondé probablement sur l'aspect physique du pays. L'idée du purgatoire, dans sa forme concrète et arrêtée, fit surtout fortune chez les Bretons et les Irlandais. Bède est l'un des premiers qui en parlent d'une manière caractérisée, et le savant M. Th. Wright fait observer avec raison que presque toutes les visions du purgatoire viennent d'Irlandais ou d'Anglo-Saxons qui ont résidé en Irlande, tels que saint Fursy, Tundale, le Northumbrien Drihthelm, le chevalier Owenn. Il est remarquable aussi que les Irlandais seuls pouvaient voir les merveilles de leur purgatoire. Un chanoine d'Emsteede en Hollande, qui y descendit en 1494, ne vit rien du tout. Évidemment cette idée de pérégrinations dans l'autre monde et des catégories infernales est celtique. La croyance aux trois cercles d'existence à parcourir après la mort se retrouve dans les *Triades* (1) avec une physionomie qui ne permet pas d'y voir une interpolation chrétienne. Les voyages de l'âme dans l'autre vie sont aussi le thème favori des plus anciennes poésies armoricaines. Un des traits par lesquels les races celtiques frappèrent le plus les Romains, ce fut la précision de leurs idées sur la vie future, leur penchant pour le suicide, les prêts et les contrats qu'ils signaient en vue de l'autre monde. Les peuples plus légers du Midi voyaient avec terreur dans cette assurance le fait d'une race mystérieuse, ayant le sens de l'avenir et le secret de la mort. Toute l'antiquité classique est pleine de la tradition d'une île des ombres, située aux extrémités de la Bretagne, et d'un peuple voué au passage des âmes, qui habite le littoral voisin. La nuit, ils entendent les morts rôder autour de leur cabane et frapper à leur

(1) Série d'aphorismes, sous forme de ternaires, qui nous représentent, avec de nombreuses interpolations, l'antique enseignement des bardes, et cette sagesse traditionnelle qui, selon tous les témoignages anciens, se transmettait de mémoire dans les écoles des druides.

porte. Ils se lèvent alors, leur barque se charge d'êtres invisibles; au retour, elle est plus légère. Plusieurs de ces traits feraient croire que la renommée des mythes de l'Irlande pénétra, vers le Ier ou le IIe siècle, dans l'antiquité classique (1). On ne saurait douter du moins, après les belles recherches de MM. Ozanam, Ch. Labitte, Th. Wright, qu'au nombre des thèmes poétiques dont l'Europe est redevable au génie des Celtes, il faut compter le cadre de la *Divine Comédie*.

On conçoit que cet invincible attrait pour les fables ait dû fort discréditer la race celtique auprès des nations qui se croyaient plus sérieuses. Chose étrange en effet, tout le moyen âge, en subissant l'influence de l'imagination celtique et en empruntant à la Bretagne et à l'Irlande une moitié au moins de ses sujets poétiques, se crut obligé, pour sauver son honneur, de décrier et de plaisanter le peuple auquel il les devait. C'est bien à Chrétien de Troyes, par exemple, qui passa sa vie à exploiter pour son propre compte les romans bretons, qu'il appartient de dire :

> Les Gallois sont tous par nature
> Plus sots que bêtes de pâture.

Ces belles créations, dont le monde entier devait vivre, je ne sais quel chroniqueur anglais crut faire un charmant calembour en les appelant les niaiseries dont s'amusent les *brutes* de *Bretons*. Ces admirables légendes religieuses, auxquelles nulle autre église n'a rien à comparer, les Bollandistes devaient les exclure de leur recueil comme des *extravagances apocryphes*. Le penchant décidé de la race celtique vers l'idéal, sa tristesse, sa fidélité, sa bonne foi, la firent regarder par ses voisins comme lourde, sotte, fabuleuse. On ne sut pas comprendre sa délicatesse et sa fine manière de sentir. On prit pour de la gaucherie l'embarras qu'éprouvent les natures sincères et sans replis devant les natures plus raffinées. Ce fut bien pis encore quand la nation la plus fière de son bon sens se trouva vis-à-vis du peuple qui en est malheureusement le plus dépourvu. La pauvre Irlande, avec sa vieille mythologie, avec son purgatoire de saint Patrice et ses voyages fantastiques de saint Brandan, ne devait pas trouver grâce devant le puritanisme anglican. Il faut voir le dédain des critiques anglais pour ces fables, et leur superbe pitié pour l'église qui pactise avec le paganisme au point de conserver des pratiques qui en découlent d'une manière si notoire. Assurément voilà un zèle louable et qui part d'un bon naturel; cependant, quand ces imagi-

(1) Voir sur ce sujet les vues ingénieuses de M. F.-G. Welcker, *Kleine Schriften*, 2e part., p. 19 et suiv.

nations ne seraient bonnes qu'à rendre un peu plus supportables bien des souffrances, pour lesquelles on déclare n'avoir point de remède, ce serait déjà quelque chose. Qui osera dire où est ici-bas la limite de la raison et du songe? Lequel vaut mieux des instincts imaginatifs de l'homme ou d'une orthodoxie étroite qui prétend rester sensée en parlant des choses divines? Pour moi, je préfère la franche mythologie, avec ses égaremens, à une théologie si mesquine, si vulgaire, si incolore, que ce serait faire injure à Dieu de croire qu'après avoir fait le monde visible si beau, il eût fait le monde invisible si platement raisonnable.

En présence des progrès de plus en plus envahissans d'une civilisation qui n'est d'aucun pays, et ne peut recevoir d'autre nom que celui de moderne ou européenne, il serait puéril d'espérer que la race celtique arrive dans l'avenir à une nouvelle expression de son originalité. Et pourtant nous sommes loin de croire que cette race ait dit son dernier mot. Après avoir usé toutes les chevaleries dévotes et mondaines, couru avec Pérédur le saint Graal et les belles, rêvé avec saint Brandan de mystiques Atlantides, qui sait ce qu'elle produirait dans le domaine de l'intelligence, si elle s'enhardissait à faire son entrée dans le monde, et si elle assujétissait aux conditions de la pensée moderne sa riche et profonde nature? Il me semble que de cette combinaison sortiraient des produits fort originaux, une manière fine et discrète de prendre la vie, un mélange singulier de force et de faiblesse, de rudesse et de douceur. Peu de races ont eu une enfance poétique aussi complète : mythologie, lyrisme, épopée, imagination romanesque, enthousiasme religieux, rien n'a manqué aux Celtes; pourquoi la réflexion leur manquerait-elle? L'Allemagne, qui avait commencé par la science et la critique, a fini par la poésie; pourquoi les races celtiques, qui ont commencé par la poésie, ne finiraient-elles pas par la critique? De l'une à l'autre, il n'y a pas si loin qu'on le suppose; les races poétiques sont les races philosophiques, et la philosophie n'est au fond qu'une manière de poésie comme une autre. Quand on songe que l'Allemagne a trouvé, il y a moins d'un siècle, la révélation de son génie, qu'une foule d'individualités nationales qui semblaient effacées se sont relevées tout à coup de nos jours plus vivantes que jamais, on se persuade qu'il est téméraire de poser une loi aux intermittences et au réveil des races, et que la civilisation moderne, qui semblait faite pour les absorber, ne sera peut-être que leur commun épanouissement.

ERNEST RENAN.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

VIII.

L'IRLANDE. [1]

Autant l'histoire agricole de l'Angleterre et de l'Écosse est brillante, autant celle de l'Irlande est lamentable, au moins jusqu'à ces dernières années. L'avenir de cette île malheureuse a été longtemps une énigme sans mot; aujourd'hui le problème s'éclaircit, mais à quel prix!

Ce ne sont pas pourtant les ressources naturelles qui lui manquent. De l'aveu même des Anglais, l'Irlande est supérieure à l'Angleterre comme sol. Par une conformation particulière, ses montagnes s'élèvent presque toutes le long des côtes, et l'intérieur forme une vaste plaine dont la plus grande partie est d'une admirable fertilité. Sa superficie est en tout de 8 millions d'hectares; les rochers, les lacs et les marais en couvrent environ deux, deux autres sont formés de terrains médiocres; tout le reste, c'est-à-dire la moitié environ du territoire, est une terre grasse à sous-sol calcaire, ce qui se peut concevoir de mieux. « C'est le plus riche sol que j'aie jamais vu, dit Arthur Young en parlant des comtés de Limerick et de Tipperary, et le plus propre à tout. » Le climat, plus humide encore et plus doux qu'en Angleterre, y rend les extrêmes de la chaleur et du froid plus

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier, 1er et 15 mars, 15 avril, 15 octobre, 15 décembre 1853, et 1er janvier 1854.

complétement inconnus, au moins dans les trois quarts de l'île; la végétation herbacée y est admirable, ce n'est pas sans raison que le trèfle est devenu l'emblème héraldique de l'*île verte*, comme on l'appelle. La côte sud-ouest jouit d'un printemps perpétuel, dû aux courans de l'Océan qui viennent des tropiques; on y voit des myrtes en pleine terre, et l'arbre le plus commun est l'arbousier, qu'on appelle aussi l'*arbre aux fraises*.

Aucun pays n'a été plus heureusement doué par le ciel pour la navigation, tant intérieure qu'extérieure. A l'intérieur, des lacs immenses, tels que le lac Neagh, d'une superficie d'environ 40,000 hectares; le lac Corrib, qui en couvre 16,000, et une foule d'autres disséminés avec une abondance qu'on ne retrouve nulle part, offrent aux transports des facilités uniques. Le plus beau fleuve des îles britanniques, le Shannon, moitié fleuve, moitié lac, traverse presque toute l'Irlande de l'est à l'ouest, sur une longueur de 80 lieues, avec cette heureuse singularité, qu'il est navigable, sauf quelques interruptions faciles à corriger, depuis son embouchure jusqu'à sa source. D'autres rivières également navigables, découlant dans tous les sens des différens lacs, forment les rameaux d'un vaste système que de courts canaux peuvent aisément compléter. A l'extérieur, la mer pénètre de toutes parts dans les côtes, et y creuse des baies et des ports innombrables, dont un seul, celui de Cork, abriterait toutes les flottes de l'Europe. La configuration du sol ne se prête pas moins aux voies de communication par terre; routes ordinaires et chemins de fer s'y font avec moins de peine et à moindres frais que dans la Grande-Bretagne.

Malgré ces avantages naturels, la misère du peuple irlandais est depuis longtemps proverbiale. Quatre grandes villes, Dublin, Cork, Belfast et Limerick, la première de 250,000 âmes, la seconde de 100, la troisième de 80, la quatrième de 60, placées comme au centre des quatre faces de l'île, en forment les métropoles : Dublin surtout passe à bon droit pour une des plus belles villes de l'Europe, et sa magnificence étonne l'étranger; mais le reste du pays contient peu de villes, et les campagnes ont un air navrant de pauvreté qui gagne les faubourgs des grandes cités. Ces ports, ces lacs, ces fleuves, qui devraient porter la vie de toutes parts, sont presque délaissés par le commerce. Le produit brut agricole, du moins avant 1847, atteignait à peine la moitié du produit brut anglais à surface égale, et la condition de la population rurale était pire encore que ne semblait l'indiquer cette différence dans les produits. Arrêtons-nous d'abord à cette date, qui importe ici plus encore que dans le reste du royaume-uni; recherchons quelle était alors la situation, soit de l'agriculture, soit de la population rurale, et quelles en pouvaient être les causes; je raconterai ensuite ce qui s'est passé depuis.

I.

L'Irlande se divise en quatre grandes provinces qui formaient autrefois autant de royaumes : l'Ulster au nord-est, le Leinster au sud-est, le Munster au sud-ouest, et le Connaught au nord-ouest. La plus riche des quatre, au point de vue agricole, était le Leinster, où se trouve Dublin; après, venait la moitié environ de l'Ulster, où est Belfast; puis le Munster, où sont les deux ports de Cork et de Limerick; enfin le Connaught avec une partie de l'Ulster, un des plus pauvres et des plus sauvages pays de la terre. Entre le comté de Meath, en Leinster, où la rente moyenne s'élevait à 100 francs l'hectare, comme dans les meilleurs comtés anglais, et celui de Mayo, en Connaught, où elle tombait à 10 francs, le rapport était de 10 à 1. En Ulster, les comtés d'Armagh, de Down et d'Antrim, qui se groupent autour de Belfast, — en Munster, ceux de Limerick et de Tipperary, les plus fertiles de l'Irlande, rivalisaient pour le produit avec le Leinster; mais, même dans les cantons les plus productifs, la pauvreté du cultivateur était visible et réagissait sur la terre. Le défaut de capital frappait les yeux à peu près uniformément; la richesse naturelle du sol en tenait lieu sur les points privilégiés; sur ceux où cette ressource échappait, la misère devenait affreuse.

Des deux espèces de capitaux matériels qui concourent à la production rurale, le premier, le capital foncier, celui qui se compose des travaux de tout genre accumulés avec le temps pour la mise en valeur du sol et incorporés avec lui, bâtimens, clôtures, chemins, amendemens, desséchemens, appropriations aux cultures spéciales, manquait presque absolument. Les parcs des riches propriétaires étaient entretenus à peu près avec le même soin qu'en Angleterre; mais tandis qu'en Angleterre il est souvent impossible de distinguer le point où finit le parc et où commence la ferme, un contraste affligeant apparaissait dès qu'on sortait de l'enceinte réservée. Plus de fossés d'écoulement, d'arbres, de haies, de clôtures soignées, de chemins propres et bien tracés; partout la terre nue, abandonnée, n'ayant reçu de l'homme d'autre travail que celui qui était absolument nécessaire; plus de ces jolies maisons de ferme anglaises que recouvrent la clématite et le chèvrefeuille, avec leurs dépendances toujours commodes et souvent élégantes, et à leur place des chaumières en terre, que le tenancier élevait lui-même et que le maître ne réparait jamais.

Le second capital, le capital d'exploitation, qui se compose du bétail, des instrumens aratoires, des semences, des récoltes en magasin, manquait un peu moins, parce qu'il est plus impossible de s'en passer. La quantité du gros bétail était presque suffisante à cause

des immenses facilités que donnait pour le nourrir la croissance universelle et spontanée de l'herbe; mais on en avait beaucoup moins qu'on n'aurait pu et dû en avoir, et d'une qualité généralement inférieure. Les porcs, élevés presque tous dans la maison même des cultivateurs, donnaient d'assez bons produits; mais le déficit en moutons était énorme, l'Irlande en possédant proportionnellement huit fois moins que l'Angleterre, et n'ayant pas appris à améliorer les races. Quant aux machines, les plus simples faisaient défaut : à peine des charrues, presque pas de charrettes, des bêches et des hottes pour tous instrumens de travail, à côté du pays le plus riche du monde en forces mécaniques appliquées à la culture; aucune sorte d'avances chez les fermiers, pas même de provisions suffisantes pour leur nourriture, la plupart étant obligés d'emprunter à des conditions onéreuses, jusqu'à la récolte, le grain pour leurs semences et un peu de farine pour leur pain.

Le capital intellectuel ou l'habileté agricole n'avait pas fait plus de progrès. L'assolement quadriennal était à peu près inconnu, sauf dans quelques fermes qui faisaient exception et que dirigeaient des Anglais ou des Écossais. Très peu de turneps, de féveroles et de prairies artificielles; les prairies naturelles elles-mêmes, ce trésor inappréciable du sol et du climat, livrées aux eaux croupissantes et aux mauvaises herbes. Faute de moyens suffisans pour entretenir la fertilité de la terre, le froment et l'orge n'avaient pris que peu d'extension; tout était sacrifié à deux cultures, destinées surtout à la nourriture des hommes, l'avoine et la pomme de terre, toutes deux encore assez mal entendues, en ce qu'on les demandait aveuglément et sans interruption au même sol, tant qu'il pouvait en donner.

L'imagination s'effraie quand on essaie de mesurer ce qui manque à un pays dans cet état. Rien que pour donner à l'Irlande le capital qui lui manquait en moutons, comparativement à l'Angleterre, il aurait fallu un demi-milliard; il en aurait fallu au moins un pour les autres espèces de bétail, 2 ou 3 pour le drainage, autant pour la construction d'habitations plus convenables, pour l'établissement de clôtures et de chemins ruraux, pour l'achat des instrumens les plus nécessaires. 8 milliards de francs, ce n'eût encore été que 1,000 fr. par hectare. L'Angleterre en a absorbé certainement beaucoup plus.

Les partisans exclusifs de la grande propriété avaient lieu d'être embarrassés quand il s'agissait de l'Irlande. La grande propriété y régnait en souveraine, beaucoup plus qu'en Angleterre et même qu'en Écosse. On ne trouvait quelques moyens et petits propriétaires que dans les environs des grandes villes, où un peu de commerce et d'industrie avait développé une classe bourgeoise; le reste de l'île se partageait en immenses terres de 1,000 à 100,000 hectares;

plus ces propriétés étaient grandes, plus elles étaient délabrées. Les plus vastes restaient à l'état de nature, comme le fameux district de Connemara, dans le Connaught, fort connu sous le nom de *Martin's Estate*. Les substitutions, beaucoup plus usitées qu'en Angleterre, rendaient la plupart de ces domaines incommutables, ce qui passe aux yeux de quelques publicistes pour la perfection de la législation. La loi primitive du pays était le *gavelkind* ou partage égal; mais les Anglais avaient importé le droit d'aînesse. A leur tour, ceux qui considèrent la petite culture comme la panacée universelle ne devaient pas être moins embarrassés. Si l'Irlande était le pays de la très grande propriété, c'était aussi par excellence le pays de la très petite culture. On n'y comptait pas moins de 300,000 fermes au-dessous de 2 hectares; 250,000 avaient de 2 à 6, 80,000 de 6 à 12, 50,000 seulement au-delà de 12 hectares. La loi de succession favorisait cette division en ordonnant le partage des baux entre les enfans, ce qui n'était pas, comme en Angleterre, une lettre morte.

Cette union de la grande propriété et de la petite culture, qui a eu de très bons effets sur quelques points de l'Angleterre et de l'Écosse, en avait de détestables en Irlande. Propriétaires et fermiers semblaient s'être donné le mot pour se ruiner eux-mêmes, en ruinant à l'envi l'instrument de leur richesse commune, le sol. Au lieu de ces fécondes habitudes de résidence qui caractérisent les propriétaires anglais, les *landlords* irlandais, toujours absens de leurs domaines, en tiraient scrupuleusement tout le revenu pour le manger ailleurs. Ils se faisaient représenter par des régisseurs appelés *middlemen*, pour la plupart *attorneys* ou hommes de loi, chargés de faire rentrer leurs rentes et de les leur envoyer. Volés à tous les degrés par les intermédiaires, imprévoyans et dissipateurs comme tous ceux qui touchent de l'argent sans savoir comment il se gagne, n'ayant d'ailleurs, faute d'avances faites à propos, que des revenus incertains et précaires, ils menaient presque tous un train supérieur à leurs ressources, et leurs dettes avaient fini par grossir au point d'absorber la plus grande part de leur fortune apparente.

A leur tour, les *middlemen*, uniquement occupés d'accroître leurs profits immédiats, sans s'inquiéter des conséquences, n'ayant avec la culture proprement dite aucun rapport direct et personnel, avaient mis la terre à l'encan. La population rurale ayant multiplié à l'excès, puisqu'elle s'élevait à 60 têtes environ par 100 hectares, tandis qu'elle est en France de 40, en Angleterre de 30, et dans la Basse-Écosse de 12, n'avait que trop répondu à cet appel. Une concurrence effrénée s'était établie, pour la possession du sol, entre les cultivateurs. Comme aucun d'eux ne possédait plus de capital qu'un autre, tous étaient égaux devant les enchères; chaque père de famille voulait devenir tenancier ou locataire de quelques lambeaux de terre

qu'il pût cultiver avec sa famille. Ainsi s'était développé le système des petites locations, ce qu'on a appelé le *cottiers system*. Ce système n'est pas précisément mauvais en soi, quand il n'est pas poussé trop loin. Outre qu'il permet de se passer de capital, lorsqu'on en manque, en le remplaçant par des bras, il a l'avantage de supprimer le salariat proprement dit, c'est-à-dire cette classe d'hommes qui vit uniquement de la demande de travail et qui est soumise à ses vicissitudes. Il n'y avait, à proprement parler, que très peu de salaires en Irlande, ceux qui ailleurs auraient été des journaliers travaillant au jour le jour — étaient là de petits fermiers. Cependant il faut une borne à tout, et la division des exploitations n'en avait pas eu à cause du nombre toujours croissant des concurrens. Les petits tenanciers avaient commencé par obtenir des fermes où une famille pouvait vivre à la rigueur en payant la rente; ces fermes se sont partagées une première fois, puis une seconde, puis une troisième, et on en était venu à ces 600,000 locations au-dessous de 6 hectares, c'est-à-dire à un point où le cultivateur n'a que le strict nécessaire pour ne pas mourir de faim, et où le moindre déficit de récolte commence par rendre impossible le paiement de la rente et finit par être un arrêt de mort pour le tenancier lui-même.

Grâce à l'excellence du sol et à la multitude des bras, le produit brut, quoique inférieur de moitié au produit anglais, était encore assez considérable. On pouvait l'évaluer, en le ramenant aux prix français, à 800 millions de francs, ou, comme en France, à 100 fr. par hectare, divisés ainsi qu'il suit :

Froment	60 millions de fr.
Orge	30
Avoine	150
Pommes de terre	250
Lin et jardins	50
Total des produits végétaux	540
Produits animaux	260
Total	800 millions de fr.

Ainsi les produits animaux étaient, comme en France, la moitié des produits végétaux, signe d'une culture épuisante, tandis qu'en Angleterre, en Écosse, les premiers sont supérieurs aux seconds, et que la balance penche tous les jours de leur côté, signe d'une culture améliorante. Ce produit de 100 francs par hectare devait se partager ainsi :

Rente du propriétaire	32 fr.
Bénéfice du *middleman*	8
Impôts	5
Frais accessoires	5
Salaires	50
Total	100 fr.

Réparti sur la population totale de l'île, le produit agricole total donnait 100 francs par tête, tandis qu'en France le même dividende s'élevait à 140 francs, en Angleterre et en Écosse à 200. Répartie sur la population laborieuse rurale, la somme des salaires donnait 80 francs environ par tête, tandis qu'en France la même répartition était de 125 francs, en Angleterre de 160 et en Écosse de 200.

Ce qui ressort de ces chiffres, c'est l'insuffisance de la production par rapport à la population en général et à la population rurale en particulier. En France, notre population totale n'atteignait que 66 têtes humaines par 100 hectares, tandis qu'en Irlande elle s'élevait à 100, et notre population rurale n'équivalait à surface égale qu'aux deux tiers de la population rurale irlandaise. En Angleterre, la population totale était plus nombreuse, mais pour un produit rural double, et la population rurale n'arrivait qu'à la moitié de celle de l'Irlande. En Écosse, les proportions étaient meilleures encore. Remarquons en outre, en faveur de notre pays, que la population rurale française ne vit pas seulement de salaires, elle y joint une portion considérable de la rente, puisqu'elle est propriétaire d'une partie du sol, ainsi qu'une portion du bénéfice, puisqu'elle comprend les fermiers et métayers, tandis qu'en Irlande, les paysans n'étant pas propriétaires et les fermiers ou *middlemen* appartenant à la population urbaine, la population rurale vivait uniquement de ce qui représentait les salaires. J'entends en effet par salaires tout ce qu'on abandonnait aux petits tenanciers pour rétribuer leur travail, et qui, sans leur être payé sous la forme de salaires proprement dits, constituait cependant de véritables salaires, puisque la rémunération du capital et de l'habileté agricole n'y entrait pour rien.

On a souvent accusé la rente d'être montée en Irlande à un taux exagéré. Les paysans irlandais avaient même imaginé un mot très expressif pour rendre cet excès de la rente, ils l'appelaient *rack-rent*, la rente-torture. Il y avait sans doute du vrai dans cette accusation, mais ce n'était pas le taux en lui-même qui la méritait. On voit en effet que la rente n'atteignait en Irlande, comme en France, en Angleterre et même en Écosse, que le tiers environ du produit brut; elle n'était d'ailleurs que nominale dans un grand nombre de cas; la somme réellement perçue tombait au quart, au cinquième du produit net, et peut-être plus bas encore. Une telle rente eût à peine suffi pour nourrir, dans un état bien constitué, la population non rurale; avec une meilleure organisation, elle aurait plutôt dû s'élever que descendre.

On ne pouvait non plus imputer la misère des cultivateurs à la faible part des salaires dans la répartition. Non-seulement cette part s'élevait en principe à la moitié du produit brut, tandis qu'elle n'est

en Angleterre et en Écosse que du quart, mais elle montait souvent beaucoup plus haut à cause du non-paiement de la rente. Nulle part peut-être le lot des salaires n'était plus élevé; contrairement à la rente, il aurait plutôt dû descendre que monter. Enfin ce n'est pas davantage à la portion représentative du profit qu'on pouvait s'en prendre, car cette part n'arrivait qu'au douzième du produit brut, tandis qu'en Écosse elle monte jusqu'au quart, et en bonne économie rurale elle aurait été loin de suffire.

Le véritable vice de la rente, c'était la manière dont elle se dépensait. Au lieu de servir sur les lieux mêmes à la formation du capital, elle allait se perdre en Angleterre ou sur le continent sans profit pour l'Irlande. Cette fuite constante de la rente se manifestait par un courant continu d'exportation des denrées agricoles; la moitié environ du froment récolté, un quart de l'avoine, la meilleure partie des produits animaux, en tout un tiers environ du produit rural passait tous les ans d'Irlande en Angleterre, et servait à payer soit la rente, soit l'intérêt de la dette hypothécaire, qui ne faisait qu'un avec elle et qui appartenait en général à des capitalistes anglais. L'exportation enrichit un pays quand il reçoit quelque chose en échange : c'est ce qui arrive en Écosse; mais quand on exporte toujours sans rien recevoir, comme en Irlande, l'exportation est une ruine. Cette île produisant tout juste le nécessaire pour la nourriture de ses habitans, ce qui en sortait laissait un vide que rien ne venait remplir. Une partie de l'impôt suivait la même voie. A coup sûr, l'impôt direct n'était pas en lui-même plus lourd que la rente, puisqu'il ne s'élevait qu'à 5 francs par hectare, tandis qu'en Angleterre il était de 25; mais en Angleterre il se dépensait sans se déplacer, tandis qu'en Irlande, la plus grande partie, servant à payer le clergé anglican, qui ne résidait pas plus que les propriétaires, constituait, comme la rente, une véritable perte annuelle. Ce qui en restait était loin de pourvoir aux dépenses les plus indispensables, et remplissait bien faiblement le rôle que doit remplir l'impôt dans tout pays bien ordonné, de grossir le capital national en routes, ponts, canaux, ports, édifices communs, et de maintenir la paix publique. Le profit du *middleman* n'avait pas tout à fait les mêmes inconvéniens, puisqu'il restait en Irlande, mais il n'en revenait guère plus à la culture.

Voilà certes de puissantes causes d'appauvrissement; elles n'auraient cependant pas suffi pour expliquer l'état de misère où était tombée la plus grande partie de l'Irlande sans la multiplication insensée de la population rurale; là était le principe essentiel et comme la racine du mal. A la rigueur, même avec l'exportation régulière de la rente et d'une partie de l'impôt, même avec le défaut de capital tant public que privé, la population rurale aurait pu vivre, si elle

avait été, comme en Angleterre, moins nombreuse de moitié. Ce nombre énorme de prolétaires affamés avait bouleversé toutes les conditions de la production. Autrefois l'Irlande était beaucoup moins peuplée : on n'y comptait en 1750 que 2 millions d'âmes, et en 1800 que 4, au lieu des 8 millions de 1846. L'île tout entière ne formait alors qu'un immense pâturage, ce qui est évidemment sa destination naturelle et la meilleure manière d'en tirer parti. Quand cette population surabondante s'est développée, une culture qui en a été en même temps la cause et l'effet, celle des pommes de terre, s'est étendue parallèlement et a absorbé tous les soins, tous les travaux, tous les fumiers. De toutes les cultures connues, la pomme de terre est celle qui peut fournir, surtout en Irlande, la plus grande quantité de nourriture humaine sur une surface donnée de terrain; cette propriété en fait un des dons les plus précieux de la Providence, mais à condition qu'elle ne s'étende pas trop, car alors elle devient un fléau, en épuisant sans les renouveler les moyens de production.

Il y a d'ailleurs, et l'expérience ne l'a que trop prouvé, un extrême danger à fonder sur un seul produit la subsistance de tout un peuple. Outre que la pomme de terre, quand elle est seule, est un aliment grossier et beaucoup moins nourrissant, à égalité de poids et de volume, que les céréales et les légumineuses, ce qui devrait suffire pour n'en pas faire l'ordinaire exclusif des hommes, elle est soumise à d'autres chances que les récoltes de grains, ce qui en fait un complément inestimable de ces cultures, mais doit empêcher de s'y confier absolument. Le vrai rôle de la pomme de terre, dans une bonne économie rurale, consiste à fournir une nourriture abondante aux animaux et un supplément à celle des hommes, afin que, si les autres récoltes viennent à manquer, cette ressource puisse suppléer au déficit. Mais on n'en était pas en Irlande à se demander ce qui valait le mieux; la nécessité parlait, il fallait obéir; la pomme de terre avait déjà couvert le tiers du sol cultivé, et menaçait de s'étendre encore; elle formait à elle seule les deux tiers de la nourriture des campagnes, l'autre tiers était formé par un aliment non moins inférieur, l'avoine.

Tant qu'on obtenait ces deux produits avec quelque abondance, le peuple des petits tenanciers vivait mal, mais il vivait, et malheureusement il multipliait. Quand la récolte venait à manquer ou seulement à décroître, la disette les décimait. Comme en même temps ils ne pouvaient payer la rente, le propriétaire ordonnait de les évincer, ce qui n'était pas facile. N'ayant que des baux annuels et verbaux, il ne leur restait d'autre ressource que la résistance armée. Les agens chargés de recouvrer les rentes, les officiers de police chargés d'exécuter les évictions, étaient reçus à coups de fusil; quand ces

assassinats donnaient lieu à des poursuites, il ne se trouvait ni un témoin pour charger les accusés ni un jury pour les déclarer coupables. Les tenanciers dépossédés, n'ayant plus aucun moyen d'existence, devenaient des vagabonds et des pillards nocturnes; leurs enfans et leurs femmes demandaient l'aumône, et comme la taxe des pauvres n'existait pas, remède funeste sans doute, mais quelquefois nécessaire, il n'y avait pas de bornes à cette progression de la misère et du crime. Les districts les plus fertiles souffraient profondément de ces plaies; mais le mal arrivait à ses dernières limites dans les plus mauvaises parties de l'île, c'est-à-dire dans l'ouest.

La population du Connaught atteignait presque une tête humaine par hectare, c'est-à-dire l'équivalent de nos riches départemens normands, et la nature du sol n'offrait que des ressources très insuffisantes pour nourrir une pareille population, la moitié des terres, ou 800,000 hectares sur 1,600,000, étant incultes. Dans les comtés voisins de Donegal et de Kerry, c'était pire encore : les terres cultivées ne formaient que le tiers de la superficie, le reste en montagnes, lacs ou marais. Supposez la population de la Manche, de la Somme ou du Calvados transportée dans les Hautes ou les Basses-Alpes, et demandez-vous quelle en sera la conséquence! Ces divers comtés n'ayant ni industries actives ni villes populeuses, la population tout entière vivait de l'agriculture, si l'on peut donner ce nom à l'épuisement aveugle et famélique des facultés productives du sol. Peut-on s'étonner que même une faible rente de 15 fr. par hectare y devînt d'un recouvrement impossible, et que la famine avec toutes ses horreurs y fût en quelque sorte en permanence?

Parmi les expédiens imaginés pour tirer de la terre le plus grand parti possible sans capital, il en était deux qui présentaient en apparence au *landlord* de très grands avantages, et qui en définitive n'étaient pas moins désastreux pour lui que pour le cultivateur. Je veux parler de la *partnership tenure* et du *conacre*.

Voici ce que c'était que la tenure en commun, dite *partnership*, qu'on appelait aussi *rundale* ou *runrig*, mot qui paraît d'origine scandinave. On louait une étendue plus ou moins considérable de terre, soit par exemple 50, 100, 200 hectares, à un village dont tous les habitans étaient solidaires. Ceux-ci jouissaient en commun de ce qu'ils ne pouvaient pas cultiver, et se partageaient annuellement le reste par famille; chaque famille partageait ensuite son lot par tête, si elle le jugeait à propos. Après la récolte, tout rentrait en commun, et le partage se faisait à nouveau pour l'année suivante. Nous avons en France, dans les régions les plus arriérées, bon nombre de villages organisés à peu près de cette façon, avec cette différence que la communauté est propriétaire, au lieu d'être fermière. Malgré cet avan-

tage, la jouissance en commun amène partout les mêmes résultats, c'est-à-dire l'épuisement du sol et la pauvreté des cultivateurs. Cette pauvreté devient de plus en plus grande à mesure que la population s'accroît. On a vu 50 hectares de terre loués ainsi à 100 co-tenans; ils y vivaient dans la dernière misère, et n'arrivaient pas à payer la rente. Ce système était surtout en vigueur dans les régions les moins fertiles. Ces villages n'avaient presque pas de bétail, et les plus simples pratiques agricoles y étaient inconnues.

Le *conacre* ne valait guère mieux. Quand, pour une cause ou pour une autre, une assez grande dose de fertilité s'était accumulée dans un champ, on le louait à un cultivateur, pour une seule récolte, à un prix exorbitant. Celui-ci le cultivait ordinairement en pommes de terre, et l'épuisait tant qu'il pouvait d'un seul coup. Si la récolte était assez abondante pour payer à la fois la rente et le travail, l'opération avait réussi, les deux associés prenaient la part qui leur revenait d'après le contrat; la terre seule avait souffert. Si au contraire la récolte était insuffisante pour tout payer, ce qui arrivait souvent, propriétaire et cultivateur se disputaient le produit. Le premier avait la loi pour lui, le second perdait sa peine ou prenait les armes. Dans la vallée d'Or, près de Limerick, on a vu des champs exploités en *conacre* se louer jusqu'à 1,000 francs l'hectare. On louait par demi-hectare, par quart d'hectare, quelquefois moins encore. « La concurrence pour la jouissance du sol, surtout quand il offre quelque fertilité, disait un témoin dans l'enquête de 1833, est si grande dans quelques parties de l'Irlande, qu'il n'est peut-être pas de rente demandée qui ne puisse être immédiatement promise. » Là, plus qu'ailleurs, promettre et tenir étaient deux; mais les deux contractans n'y regardaient pas de si près, ils avaient l'un et l'autre ce qu'ils voulaient, l'un la jouissance momentanée du sol, l'autre l'espoir d'une rente démesurée. Le règlement de compte arrivait ensuite comme il pouvait.

L'écobuage, qui ruine l'avenir au profit du présent, était fort usité, ce qui expliquait la grande étendue de terres incultes, bien que cultivables, qu'on rencontrait dans un pays où la terre cultivée était l'objet d'une concurrence si acharnée. Il faut en effet des années de jachère morte pour réparer le mal que font une ou deux mauvaises récoltes dans un sol écobué.

D'où venait cette différence immense, infinie, entre deux îles voisines, soumises en apparence aux mêmes lois, dont l'une, la moins fertile, pouvait payer des rentes de 75 francs par hectare, d'énormes impôts, des profits considérables, de forts salaires, et entretenir beaucoup mieux une population plus nombreuse, tandis que l'autre, la plus fertile, ne pouvait, avec une population moindre, payer que de faibles rentes, des profits et des impôts plus faibles encore, des sa-

laires insuffisans? Les causes de cette anomalie si étrange se résument en un seul mot, l'oppression de l'Irlande. Nous avons vu en Angleterre, en Écosse, les conséquences économiques de la liberté; nous voyons maintenant en Irlande les conséquences de l'état contraire. Nous aurons eu ainsi les deux faces de la même démonstration.

Les Anglais affirment, pour se délivrer de cette responsabilité, que le caractère irlandais a des défauts qui lui sont propres, et qui auraient en tout état de cause arrêté l'essor national. Je veux bien croire que la race celtique n'a pas tout à fait l'énergie de la race anglo-saxonne, mais la différence n'est pas assez grande pour tout expliquer. Plus d'un exemple ancien et moderne prouve que le peuple irlandais a aussi des qualités éminentes. Si, malgré son horrible désorganisation, l'Irlande a produit de vigoureux caractères et de grands courages en tout genre, que serait-ce si la séve nationale n'avait pas été violemment étouffée! Ce qui n'a pu être qu'un éclair fugitif chez un peuple comprimé serait devenu, dans un air plus libre, un foyer brillant et durable. Les Anglais attribuent à la religion catholique une influence énervante. Cette observation peut encore paraître fondée à quelques égards : il est vrai que, dans l'Europe moderne, les nations protestantes montrent en général un génie plus ferme et plus positif que les nations catholiques; mais il n'en a pas toujours été ainsi, et, de nos jours même, ce n'est pas une règle absolue. L'Espagne et l'Italie, aujourd'hui en arrière, avaient précédé en civilisation la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne, et je ne vois pas que la Belgique catholique et, jusqu'à un certain point, la France elle-même soient aujourd'hui fort inférieures à la plupart des pays protestans.

Un fait patent et péremptoire répond d'ailleurs à ces imputations. Depuis quelques années, un grand nombre d'Irlandais quittent leur patrie pour émigrer en Amérique. Dès qu'ils ont touché cette terre nouvelle, où ils ne se trouvent plus sous l'étreinte de l'Angleterre, et où rien ne vient plus arrêter l'activité qui leur est propre, ces hommes démoralisés, abrutis, imprévoyans, se transforment en un jour, pour prendre rang parmi les citoyens les plus industrieux et les plus prospères de l'Union. Leur fanatisme même, dont on parle tant, les abandonne dès que leur culte n'est plus persécuté. En jouissant pour eux-mêmes de la liberté religieuse, ils deviennent tolérans pour autrui, et échappent volontairement à cette domination exclusive de leur clergé, qu'ils acceptent avec tant de passion sur la terre natale. Tous les préjugés du monde ne peuvent rien contre ce fait incontesté, qui prend tous les jours des proportions plus décisives, car ce n'est pas de quelques individus qu'il s'agit, mais de tout un peuple qui fuit l'Europe, où il sert et souffre, pour se relever, indépendant et fier, de l'autre côté de l'Atlantique.

Nul doute, à mes yeux du moins, que si, au lieu d'être si près de

sa puissante sœur, l'Irlande avait été jetée par la Providence sur un point plus éloigné de l'Océan, elle n'eût eu sa vie originale et brillante. Nul doute encore que si, au lieu d'être de beaucoup la plus petite des deux îles voisines, elle eût été la plus grande, elle n'eût pu finir par absorber l'autre et par donner son cachet à la civilisation britannique. Ni le caractère national, ni la foi catholique, n'auraient été des obstacles essentiels à cette destinée si différente. Tout son malheur lui vient de ce qu'étant très rapprochée, elle est la plus faible, et en même temps de ce qu'elle n'était ni assez proche ni assez faible pour se laisser absorber sans résister, la pire des conditions pour un peuple. L'Écosse a lutté aussi contre son assimilation avec l'Angleterre; mais outre qu'il y avait entre les deux peuples des affinités de race et de croyance qui n'existaient pas entre l'Anglais et l'Irlandais, le voisinage était si immédiat et la disproportion si grande, qu'elle a dû céder à temps. L'Irlande est restée vaincue et réfractaire. Par une conséquence nécessaire de sa forte nature, le peuple anglais est incompatible avec tout ce qui n'est pas lui. Son génie est exclusif. Il ne comprend pas qu'on puisse vivre, penser et agir autrement que lui-même; il a surtout une haine violente contre le papisme, qu'il regarde comme inconciliable avec la liberté. L'Irlande n'était pas seulement à ses yeux une voisine redoutable et un ennemi naturel, c'était une nationalité odieuse, antipathique à toutes ses idées. Ne pouvant pas la réduire, il a voulu l'écraser.

La grande excuse de l'Angleterre, la voilà. Sans doute il eût cent fois mieux valu, non-seulement pour l'Irlande, mais pour l'Angleterre elle-même, qu'elle eût suivi dès l'origine envers l'*île-sœur*, comme elle l'appelle quelquefois, une politique plus humaine; mais après tout, la nation anglaise n'a fait, en essayant de s'incorporer par la force cette terre voisine, que ce qu'ont fait tous les autres peuples. Si les Anglais avaient eu pour les Irlandais des sentimens vraiment fraternels, c'eût été un bel exemple assurément, mais un exemple unique, dans des temps où les nations n'aspiraient qu'à se détruire mutuellement. N'avons-nous pas vu, chez nous comme partout, catholiques et protestans se massacrer sans miséricorde? N'a-t-on pas vu, dans tout le cours de l'histoire, porter le fer et le feu dans des provinces, des royaumes entiers, pour y détruire le moindre germe d'une nationalité distincte, et fondre ces débris dans de vastes empires? Toutes les grandes unités nationales se sont-elles formées autrement? Le perpétuel malentendu qui fait les démêlés d'homme à homme, de classe à classe et de peuple à peuple, ne subsiste-t-il pas encore, et ne suffit-il pas d'être né sur les deux rives d'un fleuve pour s'entre-déchirer? A ce point de vue, ce qu'on peut reprocher à l'Angleterre, c'est de n'avoir pas assez fait. Élisabeth, Cromwell, Pitt, tous les instrumens de cette terrible lutte, n'ont ni assez égorgé,

ni assez incendié, ni assez confisqué, puisque l'assimilation n'était pas complète : ainsi le veut la vieille politique.

Quoi qu'il en soit, l'état de guerre ouverte qui a été depuis des siècles la condition normale de l'Irlande dans ses rapports avec l'Angleterre, explique trop bien les contrastes que nous venons de remarquer dans l'économie rurale des deux îles.

La première conséquence est la condition de la propriété en Irlande. La plupart des grandes propriétés y ont eu pour origine des confiscations. De là ce fléau qui, sans être précisément propre à l'Irlande, car il se retrouve un peu partout, y a pris une extension particulière, et qu'on appelle l'*absenteism*. De tout temps, les conquérans venus d'Angleterre ont considéré l'Irlande comme une terre étrangère et hostile qu'il était bon de posséder, mais où il ne fallait pas s'établir. Dès le XIIIe siècle, ce sentiment se manifeste chez les chevaliers normands, qui ne veulent pas résider dans leurs fiefs d'Irlande; leur patrie adoptive n'est pas là, mais en Angleterre, où leur confédération se groupe tout entière autour de son chef pour défendre en commun leur puissance. Après eux, toutes les fois que l'Angleterre fait un nouvel effort pour soumettre l'Irlande, une nouvelle catégorie de propriétaires anglais ou écossais s'empare des terres, et toujours dans le même esprit, pour en dépouiller la race indigène, pour en tirer tout le profit possible, non pour y demeurer. Sous Élisabeth, 600,000 acres sont distribués ainsi; sous Jacques Ier, six comtés entiers sont confisqués et partagés, un d'eux est donné aux corporations de Londres qui le possèdent encore, d'où lui vient son nom de *Londonderry;* sous Charles Ier, c'est toute la province de Connaught qui est déclarée la propriété du roi; sous Cromwell, le même système d'expropriation est appliqué aux trois autres, il est même question de vendre aux juifs toutes les terres d'Irlande; sous Charles II, sous Guillaume III, on achève l'œuvre. Tous les gouvernemens de l'Angleterre, monarchie absolue des Tudors et des Stuarts, république, restauration, monarchie parlementaire, n'ont qu'une seule et même pensée, exclure les Irlandais de la propriété de l'Irlande. Avant 1847, les neuf dixièmes des propriétés avaient cette origine, un dixième seulement avait échappé à la confiscation.

Presque partout, la propriété est à son origine fondée sur la conquête, mais le temps lui a enlevé peu à peu ce caractère. Le séjour des conquérans au milieu du peuple conquis amène à la longue le mélange des races et la conformité des intérêts; en Irlande au contraire, l'opposition était restée aussi vivace que le premier jour. Un nouvel élément, la religion, avait servi à tracer entre les vainqueurs et les vaincus une de ces lignes indélébiles de démarcation qui éternisent les haines. L'Angleterre devenue protestante avait voulu implanter de force le protestantisme en Irlande; l'Irlande s'était d'au-

tant plus obstinée à rester catholique que l'Angleterre ne l'était plus. La guerre des deux nationalités avait pris le caractère d'une guerre religieuse, la plus impitoyable de toutes, parce qu'elle donne à des intérêts et des passions terrestres l'excuse apparente de la foi. Après des efforts inouïs, l'Angleterre était parvenue à établir en Irlande un cinquième de protestans; les quatre autres étaient catholiques. Les premiers résidaient presque tous dans les villes, les seconds peuplaient les campagnes. Les propriétaires étant en général protestans et les cultivateurs catholiques, aucun lien ne pouvait exister entre ces deux classes. Tout les séparait Les confiscations, qui avaient rendu les uns maîtres du sol et réduit les autres à la condition d'ilotes, n'avaient pas pu s'accomplir sans d'épouvantables massacres. Ces souvenirs sanglans, toujours ravivés par les persécutions légales, poussaient jusqu'à la frénésie l'animosité réciproque. Les propriétaires se gardaient bien d'habiter leurs terres, où ils auraient couru des dangers personnels; leurs représentans, les *middlemen*, n'y résidaient pas davantage par la même cause; les uns et les autres pressuraient de loin sans scrupule un peuple détesté, qui leur répondait par des malédictions et souvent par des meurtres.

Outre sa nécessité absolue comme instrument de progrès, la rente se justifie, dans la plupart des pays civilisés, par les capitaux que le temps a enfouis dans le sol. Il y a très peu de terres, soit en France, soit en Angleterre, dont la valeur actuelle représente autre chose que ces capitaux, souvent même leur valeur est loin de représenter la totalité des capitaux absorbés. En Irlande, la propriété n'avait pas cette justification, qui aurait pu légitimer son origine révolutionnaire. La rente ne servait à aucun progrès sur place, et elle n'était le produit d'aucun capital, puisque le propriétaire avait soin de ne faire aucune dépense. Elle se montrait dans toute la brutalité de la force, et n'était au fond, comme tout le reste de la constitution irlandaise, comme la dîme du clergé protestant imposée à la population catholique, qu'un moyen de guerre et d'oppression.

Les substitutions rigoureuses, qui avaient ici un but spécial en sus de leur but aristocratique ordinaire, contribuaient à aggraver ce caractère odieux de la rente. Un petit nombre de propriétés avaient pu passer de main en main et perdre dans ces mutations volontaires leur signification primitive; le reste remontait par une filiation directe à quelqu'une de ces dates néfastes inscrites dans le cœur des Irlandais comme les momens les plus douloureux de leur longue torture.

Par une autre conséquence de l'état de guerre, l'Angleterre avait étouffé en Irlande toute espèce d'industrie et de commerce. Elle comprend aujourd'hui la faute qu'elle a commise, et elle commence à revenir sur ses pas, quoique lentement et avec des retours de l'antique défiance. Dans le passé, elle a partagé complétement l'er-

reur commune, elle a cru comme tout le monde que la richesse de ses voisins était incompatible avec la sienne, et elle a tenu à étouffer en Irlande la richesse qui donne la force. Son histoire est pleine des mesures violentes qu'elle a prises dans cette intention. Elle n'y avait que trop réussi. On avait voulu que l'Irlande fût pauvre, elle l'était. Or nous avons vu, soit en Angleterre, soit en Écosse, de quelle importance est pour l'agriculture le voisinage du développement industriel et commercial. Outre qu'il fournit des débouchés et des capitaux, il permet de contenir, par une nouvelle demande de travail, la multiplication illimitée de la population rurale; c'est par-là surtout que son absence a été fatale à l'Irlande. Comme il n'y avait d'autre emploi pour les bras, d'autre moyen de subsistance que la terre, c'est sur la terre que se portait la population tout entière, et, quoique l'île fut moins peuplée en tout que l'Angleterre, les campagnes l'étaient deux fois plus, parce que le travail industriel, qui occupe en Angleterre les deux tiers des bras, manquait absolument.

Cette multiplication de la population rurale était encouragée par les propriétaires, parce qu'elle accroissait la concurrence, avilissait les salaires et augmentait la rente du sol : calcul aussi faux que coupable, car la rente extorquée par ces moyens finissait par devenir illusoire; de leur côté, les cultivateurs excités à l'imprévoyance par leur indigence même, s'inquiétant peu du sort de leurs enfans, qui ne pouvait être ni meilleur ni pire, étaient devenus des *prolétaires* dans toute l'acception du vieux mot latin *proletarii*, qui exprime avec brutalité une des plus tristes conséquences de l'abjection humaine.

Le dirai-je? Il y avait encore, pour cette propagation illimitée, deux causes mystérieuses qui tenaient toutes deux à la condition misérable du peuple. La première est je ne sais quelle loi physiologique qui veut, pour toutes les espèces vivantes, que les moyens de reproduction s'accroissent en proportion des chances de destruction. On peut observer l'action de cette loi chez les animaux, on peut aussi l'étudier dans les familles humaines qui habitent des climats insalubres: à mesure que les chances de mort deviennent plus nombreuses, le nombre des naissances s'élève; et soit parmi les animaux, soit parmi les hommes, les races les plus fortes, les mieux nourries sont celles qui pullullent le moins; indifférente pour les individus, la nature prend soin avant tout de conserver les espèces. La seconde cause était toute politique. L'Irlandais opprimé sentait instinctivement qu'il n'avait d'autre force que le nombre, et qu'il ne pouvait se défendre que par là. A tous les renouvellemens de la grande lutte, l'Angleterre avait procédé par de véritables exterminations, quelques années suffisaient pour remplir les vides. Comme une armée qui serre ses rangs troués par le canon, le peuple irlandais réparait rapidement les brèches faites dans son sein par les guerres et les fa-

mines. On avait souvent essayé de lui persuader d'émigrer, il avait toujours refusé. Dépouillé de la propriété du sol natal, il le couvrait de ses enfans, comme d'une protestation éternelle, pour en garder au moins la possession de fait, en attendant le jour de la restitution. La population s'accroissait surtout dans les montagnes de l'ouest, ces Asturies de l'Irlande, qui ont été de tout temps le dernier rempart de sa nationalité.

Tout ceci montre suffisamment, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des influences de race et de religion, pourquoi les parties protestantes des deux provinces de Leinster et d'Ulster souffraient moins que le reste. Dans le Leinster, une véritable colonie anglaise, et dans l'Ulster, une colonie écossaise, avaient pu s'implanter, la première autour de Dublin, qui est le siége du gouvernement, la seconde autour de Belfast, qui n'est qu'à une faible distance de la côte d'Écosse. Ces deux colonies avaient joui de toute sorte de priviléges pendant que des lois terribles exécutées sans pitié interdisaient tout travail lucratif aux catholiques. Le luxe de Dublin, sa population agglomérée, la force militaire qui y réside, le nombre de fonctionnaires richement salariés, tout cet ensemble, qui en fait comme la citadelle de l'Angleterre au cœur de l'Irlande, avait eu l'effet qu'ont toujours les capitales artificielles et hors de mesure avec le pays qu'elles dominent, qui est d'enrichir leurs environs immédiats aux dépens de la communauté tout entière. Quant à Belfast, la seule industrie digne de ce nom qui existât en Irlande, l'industrie des lins, à la fois agricole et manufacturière, avait pu y fleurir sans opposition de la part des Anglais. On évaluait à 100 millions de francs l'exportation annuelle des toiles de Belfast, et à 30 millions la part des salaires dans ce beau produit. Rien de pareil ne se retrouvait sur les autres points du territoire. Les plus fertiles, comme le Tipperary, étaient précisément ceux où les confiscations, les dévastations, avaient sévi avec le plus de violence, sans cependant parvenir à en exclure la race indigène; celle-ci y appelait encore les protestans *cromwelliens* ou soldats de Cromwell, comme si l'effroyable passage de ce tyran sanguinaire avait eu lieu la veille.

Tout le monde a entendu parler des bandes de vagabonds armés qui se sont formées de tout temps en Irlande. On les a appelées tour à tour, suivant le signal qu'elles avaient adopté, les enfans blancs, *white boys*, les enfans d'acier, *steelboys*, les défenseurs, *defenders*, les niveleurs, *levellers*, les batteurs, *thrashers*, parce que leur arme était un fléau, les cardeurs, *carders*, qui écorchaient leurs victimes avec des instrumens à carder, les *rockites*, du nom d'un prétendu capitaine Rock, les *molly maguires*, du nom d'une fantastique femme-chef, comme la Rebecca du pays de Galles, etc. Ces bandes signalaient partout leur passage par d'horribles atrocités: seule vengeance

possible pour la pauvre Irlande! A côté du pays le plus paisible de la terre, où l'on ne voit pas un soldat, et où, sans garde nationale, sans armée, sans force publique d'aucun genre, chacun jouit, à l'éternel honneur de la nation, d'une sécurité parfaite, sous la seule protection de la loi, se trouvait au contraire le pays le plus profondément troublé par une perpétuelle jacquerie. Quand les rapts, les homicides, les incendies et les pillages cessaient un moment, l'agitation ne s'arrêtait pas, elle continuait sous d'autres formes, résumant ses griefs et ses espérances dans ce cri national répété en toute occasion : *L'Irlande pour les Irlandais!*

Il faut rendre cette justice à l'Angleterre, qu'elle avait fini par reculer devant son œuvre. Il y a trente ans environ, quand des idées plus saines en économie et en politique ont commencé à se faire jour chez elle, elle a compris qu'on avait fait fausse route, et qu'il fallait chercher de meilleurs moyens de s'attacher définitivement *l'île-sœur*. L'émancipation politique des catholiques irlandais, en 1829, a été le pas décisif dans cette voie nouvelle. Depuis lors, l'Irlande prend part au gouvernement du royaume-uni, et le retour des anciennes violences est devenu impossible. C'était beaucoup sans doute, ce n'était pas assez. Tous les ministères qui se sont succédé de 1830 à 1847 ont compté au nombre de leurs principales difficultés la situation de l'Irlande. Tout le monde cherchait de bonne foi le remède à cette misère tenace, qui, produite par les siècles, semblait exiger des siècles pour disparaître; personne ne l'avait trouvé. O'Connell lui-même, quoique parlant au nom de l'Irlande, n'avait indiqué qu'un moyen à la fois impossible et inefficace, le rappel de l'union : impossible, en ce que l'Angleterre ne pouvait pas, après avoir tant fait pour s'incorporer sa voisine, consentir à s'en séparer; inefficace, en ce que le rappel ne touchait en rien aux véritables élémens du problème, la constitution de la propriété et la surabondance de la population rurale. Les expédiens politiques n'y pouvaient rien qu'à la longue; il fallait un remède plus topique et plus immédiat.

Le peuple irlandais ne s'y était pas trompé : il avait, lui, très nettement indiqué un remède; mais on avait fait la sourde oreille, parce que c'était, sous une forme plus ou moins déguisée, un déplacement de propriété. Cela s'appelait tantôt le *tenant-right*, tantôt la *fixité de tenure*, et paraissait ne s'appliquer qu'aux rapports du propriétaire et du tenancier. Le *tenant-right* surtout pouvait passer pour tout à fait inoffensif; il était usité déjà, non-seulement en Irlande, dans la province d'Ulster, mais en Angleterre même, dans plusieurs comtés, et quelques agronomes l'ont regardé comme très juste et très utile. On entend primitivement par là le droit du fermier sortant de se faire rembourser par le fermier entrant les dépenses faites pour des améliorations dont l'effet n'est pas épuisé, *unexhausted improvements*,

comme fumures, demi-fumures, marnages, chaulages, façons extraordinaires, etc. Jusque-là rien que de légitime, du moins en apparence; mais la difficulté commence quand il s'agit de régler cette indemnité. Rien de plus vague, de plus difficile à saisir que les *améliorations non-épuisées,* surtout quand il s'agissait de l'Irlande, où personne ne faisait d'améliorations, pas plus le fermier que le propriétaire. Au fond, ce qui se cachait sous ce terme, c'était le droit du fermier sortant de se faire payer une indemnité pour le seul fait de la dépossession, ce qu'on pourrait appeler le *droit au bail.* On comprend aisément la portée d'un pareil principe.

Même au point de vue de la culture, et déduction faite de la question de propriété, il est au moins douteux que le *tenant-right* soit un usage avantageux. Cette question a été extrêmement controversée en Angleterre; elle a donné lieu à des enquêtes et à des discussions approfondies. On attribuait au *tenant-right* une partie de la prospérité agricole du comté de Lincoln; mais on a fait remarquer avec juste raison qu'il existait aussi dans le *Weald* de Sussex, la partie la plus arriérée de l'Angleterre, et qu'il pouvait être considéré comme une des causes de sa pauvreté rurale. En Écosse, où tout est si bien calculé dans l'intérêt de la culture, la question a été résolue contre le *tenant-right.* Cette coutume donne lieu à beaucoup de fraudes et de chicanes; elle porte les fermiers à se conduire plus en vue de l'indemnité qu'ils obtiendront à leur sortie que de la bonne culture en elle-même; on a vu des spéculateurs plus habiles ou moins scrupuleux que d'autres aller de ferme en ferme et d'indemnité en indemnité, en gagnant toujours au change. De plus, le *tenant-right* devient à la longue pour le fermier entrant une charge énorme qui épuise du premier coup toutes ses ressources, et qui le laisse sans moyens de faire face aux dépenses les plus indispensables. Dans le Lincoln, dans le Nottingham, où cette coutume subsiste, on évalue de 250 à 300 francs par hectare ce que paie aujourd'hui le fermier entrant pour le *tenant-right* seulement, sans parler des charges ordinaires de la culture; dans le Sussex, la moyenne est de 100 à 150 fr., ce qui est peut-être plus lourd encore à cause du mauvais état du sol. En présence de pareils sacrifices, on comprend que les agronomes anglais soient devenus à peu près unanimes pour condamner le *tenant-right,* au moins comme règle générale; les longs baux, et dans quelques cas les conventions spéciales, sont considérés comme une solution suffisante de la difficulté.

S'il en est ainsi du *tenant-right* quand il est justifié par des dépenses réelles, que sera-ce de ce droit tel qu'il existait dans quelques parties de l'Irlande et qu'on prétendait le généraliser! Ici ce qu'avait à payer le fermier entrant, ce n'était pas la rémunération d'améliorations qui n'existaient pas, mais la jouissance paisible de son bail,

ou, comme on disait naïvement, la bonne volonté du fermier sortant, *good will*. Il est difficile de méconnaître ici un véritable droit de co-propriété. Quand ce droit existe de temps immémorial, comme en Ulster, où il paraît avoir pris naissance lors de la grande tentative de colonisation protestante de Jacques Ier, et dans la pensée d'attirer des colons étrangers par la perspective d'avantages spéciaux, il n'y a rien à opposer à sa légalité; mais là où il n'était pas dès longtemps établi, on ne pouvait évidemment l'introduire sans changer les conditions de la propriété. Nous avons eu aussi en France des tentatives pour fonder quelque chose de pareil : tel est ce qu'on appelle dans certains cantons du département du Nord *le mauvais gré*, c'est-à-dire une véritable coalition entre les cultivateurs pour forcer les propriétaires à louer leurs terres à bas prix ou à donner au préalable une large indemnité au fermier sortant, qu'il ait ou non amélioré le sol; mais cet abus, contraire à toute espèce de progrès agricole et qui en outre démoralise profondément les populations rurales, n'a jamais pris chez nous beaucoup d'extension.

Quels que fussent les torts de la propriété irlandaise, il est tout simple que le gouvernement anglais n'ait pas voulu la condamner à une pareille servitude. Il ne s'agissait pas seulement de réparer les fautes du passé, il fallait encore fonder l'avenir. Or quel aurait été l'avenir de la propriété, et par suite de la culture, qui lui tient par un lien si étroit, si on lui avait d'avance attaché cette lèpre? On a beau dire que dans l'Ulster le *tenant-right* a réussi : ce prétendu succès ne prouve rien. Ainsi que l'a très bien expliqué M. Campbell-Foster dans ses *Lettres sur la condition du peuple Irlandais*, publiées en 1846, cette province contient à la fois le comté de Down, où règne en effet une assez grande prospérité relative, et celui de Donegal, où la misère irlandaise était arrivée à son dernier terme; or le *tenant-right* était usité dans tous deux. Que dis-je? le *tenant-right* du Down n'était pas du tout le même que celui du Donegal : le premier était conforme à la coutume anglaise, dont l'utilité peut être contestée, mais qui se légitime à beaucoup d'égards; le second seul était bien le *tenant-right* irlandais, celui qui n'a rien de commun avec les *unexhausted improvements*. Celui-là coïncidait partout avec la ruine commune, soit du propriétaire, soit du tenancier, il ne s'élevait pas moins qu'à l'équivalent de la valeur même du sol, de sorte que le malheureux qui prenait une ferme était obligé d'en payer la valeur vénale, ou, en d'autres termes, d'acheter la propriété pour être admis à en payer la rente; il n'y a que le travail insensible du temps qui puisse expliquer l'établissement d'une anomalie aussi funeste.

A son tour, la *fixité de tenure* n'était autre chose qu'une vente sous condition de rente perpétuelle, et comme dans ce système le taux de la rente ne devait pas être abandonné au libre arbitre des

parties intéressées, mais fixé par acte du parlement sur une évaluation officielle, ce n'était encore qu'une forme d'expropriation. M. de Raumer et M. de Sismondi ont préconisé tous deux ce moyen violent, qui a trouvé des partisans considérables même en Angleterre. Encore un coup, la propriété irlandaise en général ne méritait que peu d'intérêt, soit à cause de son origine, soit à cause de l'usage qu'on en avait fait; mais, en fin de compte, c'était la propriété, c'est-à-dire le plus solide fondement de la société humaine : le nom au moins avait droit au respect, et il y avait dans tous les cas des exceptions nombreuses qu'il n'était pas juste d'envelopper dans la réprobation. Rien ne prouvait d'ailleurs que le remède fût efficace. On consacrait par là l'*absenteism*, un des plus grands maux de l'Irlande, on séparait plus profondément que jamais la rente de l'exploitation. En supposant que la mesure eût pour le moment de bons effets, on créait pour l'avenir une situation compliquée, pleine d'embarras et de difficultés. Les baux à rente perpétuelle ont été fort en usage en France sous l'ancien régime; ils avaient amené de telles complications d'intérêts, qu'on a jugé nécessaire de les supprimer, ou du moins de les rendre essentiellement rachetables. La faculté de rachat n'eût été en Irlande qu'un palliatif insuffisant : outre qu'à la façon dont elle s'exerce dans les pays en révolution, elle n'eût fait que compléter l'expropriation dans la plupart des cas, elle peut suffire quand le bail à rente perpétuelle n'est qu'une exception; mais quand c'est l'état universel des propriétés, elle ne peut avoir qu'un effet insensible, et les propriétés non-libérées restent longtemps la règle.

L'éternel exemple de l'Ulster, qu'on invoquait en faveur de la *fixité de tenure* comme du *tenant-right*, ne prouvait pas plus dans un cas que dans l'autre. Il est vrai que sur quelques points de cette province, toujours pour appeler des colons, on avait eu recours, il y a plusieurs siècles, à des baux perpétuels; mais les points où ce système avait prévalu n'étaient pas les plus prospères. On n'avait cependant réservé pour le propriétaire nominal qu'une rente insignifiante, ou plutôt une simple redevance féodale. Le véritable propriétaire était le tenancier, et chose remarquable en ce qu'elle montre bien le véritable point de la difficulté, ces terres, tenues à bail perpétuel, avaient été divisées et subdivisées au moins autant que les autres, si bien qu'avec une rente à peu près nulle la plupart des cultivateurs n'avaient plus de quoi vivre; des districts entiers n'offraient que des fermes d'un ou deux hectares, rarement on en trouvait au-delà de 5 ou 6. Une dépossession pure et simple des propriétaires, comme la rêvaient plus ou moins haut les Irlandais, n'aurait remédié qu'imparfaitement au mal. Les propriétés auraient été, comme les fermes, en se partageant, et dès la première génération, on serait retombé dans le même embarras. Si la grande propriété doit avoir des bor-

nes, la petite doit en avoir aussi; le danger des trop petites propriétés est même plus à redouter que celui des trop grandes.

Il fallait donc avant tout mettre un terme à cette division illimitée des exploitations, d'où sortaient à la fois l'appauvrissement du sol, la misère des cultivateurs et la gêne des propriétaires. La cause principale de la surabondance des bras étant le défaut d'industrie, le gouvernement anglais s'occupait aussi sérieusement de faire fleurir en Irlande le travail industriel et commercial, qu'il s'était appliqué dans d'autres temps à l'étouffer; mais le temps était un élément indispensable pour développer cette nouvelle et inépuisable source de travail, et cette multitude de malheureux n'avait pas le temps d'attendre. On avait cru trouver aussi un moyen de relever le taux des salaires en établissant en Irlande la taxe des pauvres, ressource dangereuse, qui, appliquée nécessairement sur de trop faibles bases, n'avait donné aucun résultat sensible, tout en imposant de lourdes charges à la propriété. On était toujours à la recherche : les uns proposaient de distribuer aux paysans les terres incultes; mais il n'était que trop facile de leur répondre que ces terres étaient pour la plupart incultivables, et que, pour celles qui pouvaient être mises en valeur, il fallait des dépenses énormes et du temps, ce temps qui manquait pour tout. Les autres proposaient d'imposer aux *landlords* l'obligation de nourrir tous ceux qui habitaient leurs domaines, mais il n'était encore que trop facile de leur répondre que toute espèce de travail cesserait alors, et qu'on se trouverait immédiatement en présence de l'impossible; on multipliait les enquêtes, les études publiques et privées, et on n'arrivait à rien de décisif. C'est Dieu qui devait se charger de donner la solution, et elle devait être terrible : tout cet arriéré d'attentats et d'erreurs ne pouvait se solder que par une catastrophe inouïe.

II.

L'année 1846, si mauvaise dans toute l'Europe, a été particulièrement fatale à l'Irlande. La maladie des pommes de terre, qui se montrait depuis quelque temps, prit cette année-là une extrême intensité, et emporta les trois quarts de la récolte. La seconde ressource alimentaire des pauvres cultivateurs, l'avoine, manqua également. A cette terrible nouvelle, tout le monde prévit ce qui allait arriver. Le gouvernement anglais, épouvanté, prit les mesures les plus actives pour faire venir des vivres de tous côtés. Bien qu'il dût se préoccuper en même temps de l'Angleterre, où la disette s'annonçait aussi, mais dans de moindres proportions, il fit des efforts inouïs pour donner un supplément extraordinaire de travail au peuple irlandais; il prit à sa solde 500,000 ouvriers, organisa pour les occuper

des ateliers nationaux, et dépensa en secours de tout genre 10 millions sterling, ou 250 millions de francs. Bien différens de leurs pères, qui auraient vu d'un œil sec ces souffrances, les propriétaires firent à leur tour, pour venir au secours de leurs tenanciers, tous les sacrifices possibles. Rien ne fut payé en 1847, ni la rente, ni l'impôt, ni l'intérêt de la dette hypothécaire. Ces générosités tardives ne suffirent pas pour arrêter le fléau; la famine fut universelle et dura plusieurs années. Quand le dénombrement décennal de la population fut fait en 1851, au lieu de donner comme toujours un excédant notable, il révéla un déficit effrayant : 2 millions d'habitans sur 8, le quart de la population, avaient disparu.

Cette épouvantable calamité a fait ce que n'avaient pu faire des siècles de guerre et d'oppression, elle a vaincu l'Irlande. Le peuple irlandais, en voyant son unique aliment lui échapper, a commencé à comprendre qu'il n'y avait plus décidément assez de place pour lui sur le sol de la patrie. Lui qui avait jusqu'alors obstinément résisté à toute pensée d'émigration, comme à une désertion devant l'ennemi, il s'est pris tout à coup de la passion opposée : un courant, ou, pour mieux dire, un torrent d'émigration s'est déclaré. Depuis sept ans, car le mouvement a commencé au plus fort de la famine, 1,500,000 personnes se sont embarquées pour l'Amérique, et ce n'est pas fini. Ceux qui ont trouvé du travail et de l'aisance aux États-Unis écrivent tous les jours à leurs amis et parens de suivre leur exemple; ils font plus, ils envoient de l'argent en abondance pour payer le passage des nouveaux émigrans. On évalue à 4 millions sterling, ou 100 millions de francs, la somme totale envoyée ainsi depuis 1847. 100 millions de francs! les malheureux Irlandais n'en avaient jamais rêvé autant. L'Amérique se présente à leurs yeux comme la terre de la richesse et de la liberté, et leur pays natal comme un théâtre de misère, d'esclavage et de mort. Peut-on s'étonner que tous veuillent partir, et que les liens du patriotisme et de la religion, autrefois si puissans, ne les retiennent plus? Il a fallu remonter jusqu'aux traditions bibliques pour trouver un nom à donner à cette fuite populaire, qui n'a d'analogue que dans la grande migration des Israélites. On l'appelle l'*exode*, comme au temps de Moïse.

Rien n'est plus triste assurément qu'un pareil spectacle, rien ne pouvait être une condamnation plus éclatante de la conduite tenue par l'Angleterre à l'égard de l'Irlande dans les temps passés; mais il faut convenir en même temps que toutes les questions jusqu'ici insolubles se trouvent maintenant résolues en principe par cette rapide dépopulation. L'Angleterre y trouve à la fois son châtiment et son salut. Avant peu, la population de l'Irlande aura été réduite de moitié, et comme l'émigration et la mortalité n'ont atteint que la partie

agricole et catholique, toutes les difficultés fondamentales s'en vont avec elle. Avant 1847, les protestans ne formaient que le cinquième de la population totale, ils vont être bientôt près de la moitié; la population rurale était de 60 habitans par hectare, elle ne va plus être que de 30, comme en Angleterre, et les contrées les plus sauvages, les plus indomptées, comme le Connaught, après avoir été les plus dévastées par la famine, sont celles où l'*exode* emporte le plus de monde. On peut dire dès à présent que l'état de guerre n'existe plus; la nation irlandaise a quitté la partie. Ceux qui restent ne sont plus assez nombreux, ni pour soutenir la lutte, ni pour donner de grands embarras par leurs besoins. On sent déjà l'apaisement général à un fait remarquable : ce qu'on appelait les crimes agraires (*agrarian outrages*) ont cessé, et la sécurité est maintenant aussi grande en Irlande qu'en Angleterre. Dieu a pris le redoutable moyen dont parle Tacite, il a fait la paix par la solitude.

Ce qui était impossible en économie rurale devient désormais facile. La trop grande division des exploitations n'est plus une nécessité. Au lieu de 700,000 fermes, de huit hectares en moyenne, on peut, on doit n'en avoir que la moitié, et conséquemment d'une étendue double. Où deux familles de cultivateurs ne pouvaient pas vivre, une peut désormais prospérer. La pomme de terre et l'avoine, qui avaient pris une extension démesurée, peuvent se réduire dans de plus justes limites. Les besoins du présent étant moins urgens, on peut songer davantage à l'avenir; l'assolement quadriennal peut s'étendre, et avec lui la richesse rurale, dont il est le symbole. Les prés et pâturages, jusqu'ici trop négligés, commencent à recevoir les soins qu'ils réclament, et qu'ils doivent payer au centuple. L'Irlande redeviendra ce qu'elle n'aurait dû jamais cesser d'être; l'*île verte* par excellence, c'est-à-dire le plus beau pays d'herbages du monde. Les animaux, dont on ne s'occupait pas assez, parce que les hommes ne pouvaient pas parvenir à se nourrir eux-mêmes, vont recevoir une alimentation plus abondante. On peut enfin reprendre la culture par le commencement au lieu de s'acharner à rechercher les effets sans les causes, améliorer au lieu d'épuiser. La surabondance des bras n'avilissant plus les salaires, le travail devient plus productif et mieux rétribué, et pourvu que l'impulsion industrielle et commerciale qui se fait sentir depuis quelques années se maintienne et s'accroisse, l'encombrement des campagnes n'est plus à craindre, quand même la population reprendrait son ancien niveau.

Les Anglais espèrent profiter de cette situation nouvelle pour introduire en Irlande la grande culture. Ils y réussiront sans nul doute dans une certaine mesure; mais il ne paraît pas qu'elle doive devenir l'état général du pays. La grande culture suppose ce qui manque

en Irlande, les capitaux. On fait bien des efforts pour y attirer de riches fermiers anglais ou écossais : toutes les fois que l'un d'eux passe le détroit, tous les journaux en retentissent, pour en amener d'autres; mais on n'a pas encore pu en séduire beaucoup. Les capitaux sont timides de leur nature; ils craignent de s'aventurer dans un pays actuellement pacifié, il est vrai, mais où le souvenir des plus affreux désordres est récent. Tout semble annoncer que la terre d'Irlande continuera d'être exploitée principalement par les Irlandais; la régénération agricole marchera d'abord moins vite, mais elle aura une base plus large et plus naturelle. L'exploitation par les indigènes suppose la petite ou moyenne culture; c'est donc cette forme qui paraît devoir l'emporter. L'exemple de l'Écosse est là pour montrer le parti qu'on en peut tirer, et l'étendue moyenne des exploitations peut être sans inconvénient moins grande en Irlande qu'en Écosse, parce que le sol est plus fertile. 8 ou 10 hectares par ferme dans les bonnes terres, une centaine dans les plus mauvaises où les pâtures doivent dominer, et en moyenne une vingtaine environ, voilà probablement la bonne mesure. Dans ces limites, le cultivateur peut non-seulement vivre et payer la rente, mais faire du capital.

La question actuelle, pour que la culture irlandaise produise elle-même les capitaux qui lui manquent et qui paraissent peu disposés à lui venir d'ailleurs, est celle des baux. Là encore, l'Écosse donne d'excellens exemples, qui ne peuvent manquer d'être suivis. Le *tenant-right,* tel du moins qu'on le comprenait en Irlande, n'est pas nécessaire; c'était une machine de guerre qui n'est plus à sa place dans une société régularisée. Il en est de même des baux perpétuels; au lieu de les étendre, il est à désirer qu'on les réduise, en rachetant la redevance, et en réunissant la nue-propriété à la jouissance de fait. Ce qu'il faut, ce sont de longs baux, avec des rentes modérées, et une attention constante à empêcher la subdivision, ou, si l'on veut conserver la tradition des fermiers *at will,* une grande bienveillance pour les tenanciers de la part des propriétaires. Ceux-ci doivent renoncer à la tenure en commun, au *conacre,* à toutes les combinaisons imaginées pour faire un gain momentané aux dépens du sol. En même temps, c'est à eux qu'il appartient de faire certaines avances qui sont impossibles aux simples tenanciers. Tout en s'arrangeant pour céder à la nécessité et se passer en commençant de capitaux tout faits, il en faut toujours un peu, ceux qu'on peut avoir sont extrêmement utiles pour hâter la formation des autres : telles sont les dépenses en bâtimens, marnages, drainage, etc. Partout où s'établit la grande culture, elle peut s'en charger; mais lorsqu'elle manque, ces dépenses fécondes tombent à la charge de la propriété.

Cette amélioration radicale dans les rapports des propriétaires et des tenanciers n'était pas possible en grand sans une sorte de révolution dans la propriété. Même en leur supposant des intentions plus éclairées et plus libérales que par le passé, la plupart des propriétaires irlandais, déjà obérés, ne pouvaient plus rien, ils avaient épuisé leur crédit et leurs ressources. Le gouvernement anglais s'est décidé alors à ordonner une liquidation générale. Cette mesure, la meilleure de beaucoup de toutes celles qui avaient été proposées, a cet avantage, que, sans toucher au principe de la propriété, elle permet d'atteindre les résultats désirés. Ceux des propriétaires qui ne l'étaient plus que de nom disparaîtront, et à leur place viendront de véritables possesseurs qui pourront faire des sacrifices. Ce changement de personnes doit d'ailleurs permettre de rompre les substitutions, de diviser les terres trop étendues, de débrouiller le chaos de droits contradictoires, qui s'accumule toujours autour des immeubles frappés de main-morte, et d'enlever à la propriété irlandaise une partie des souvenirs odieux qui s'y rattachent, en brisant la chaîne des traditions : avantages précieux et décisifs, qu'on achète sans doute par les embarras d'une liquidation forcée, mais qui doivent en définitive sauver la propriété irlandaise en lui ôtant son caractère exceptionnel. M. Gustave de Beaumont, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de l'Irlande, avait signalé des premiers la nécessité de cette révolution.

En conséquence, une loi rendue en 1849 par le parlement a institué une commission royale de trois membres pour la vente des propriétés endettées en Irlande, *commission for sale of encumbered estates in Ireland*. Les pouvoirs de cette commission n'étaient d'abord que pour trois ans, mais ils ont été prorogés une première fois pour un an, et ils viennent de l'être encore. Ils consistent à faire vendre aux enchères, sur la simple pétition d'un créancier ou du propriétaire lui-même, et dans la forme la plus sommaire, les propriétés hypothéquées, et à délivrer à l'acquéreur ce qu'on appelle un titre *parlementaire*, c'est-à-dire parfaitement légal et indiscutable, qui lui confère la propriété absolue, ce qu'on appelle en anglais *fee*. Ceux qui avaient auparavant des droits sur la terre n'en ont plus que sur le prix; la commission est chargée d'examiner la validité de leurs titres et de leur distribuer ce qui leur revient. Les opérations de la nouvelle cour ont commencé avec le mois de novembre 1849; trois ans après, au mois de novembre 1852, elle avait reçu 2,554 pétitions pour la vente d'autant de propriétés, représentant ensemble une rente annuelle de 34 millions de francs, et chargées d'hypothèques pour 760 millions de francs, c'est-à-dire pour la presque totalité de leur valeur. A la même époque, un tiers environ des pro-

priétés dont la vente était réclamée, soit 839 en tout, avaient été vendues; 500,000 hectares avaient changé de mains. En 1853, les ventes ont continué dans la même proportion.

La moyenne des prix de vente a été sur le pied de 5 1/2 à 6 pour 100 du revenu supposé, ou, comme on dit en Angleterre, de dix-huit fois la rente, *eighteen years purchase*. Cette moyenne a fait jeter les hauts cris aux propriétaires dépossédés, dont un assez grand nombre se sont trouvés ruinés du coup; mais en y regardant de près, on ne la trouve pas tout à fait aussi désavantageuse. En effet, les propriétés situées dans les bons comtés, comme ceux d'Antrim, de Down, de Tyrone, de Meath, de West-Meath et de Dublin, se sont vendues sur le pied de 4 pour 100; si celles qui se trouvaient dans les pays les plus anciennement misérables n'ont trouvé acquéreur qu'à raison de 8 ou 10 pour 100, c'est qu'elles ne valaient pas davantage. Rien n'était plus incertain que la rente annoncée; on avait pris pour base nominale la rente avant 1845, et même alors elle était rarement payée. Au moment de la vente, il y avait un arriéré de plusieurs années, l'avenir paraissait plus menaçant encore que le passé. Pour mettre en valeur ces terres nues, il fallait des dépenses considérables qui tombaient à la charge de l'acquéreur, et pour achever, une taxe jusqu'alors légère, la taxe des pauvres, menaçait de devenir et est devenue en effet très lourde, puisque dans quelques parties du comté de Mayo, elle a absorbé complétement le revenu.

Il est sans doute fâcheux que ces ventes forcées aient eu lieu dans un moment où l'Irlande venait de passer par une crise terrible; mais n'en est-il pas toujours ainsi? Ce sont précisément les crises qui inspirent et justifient les mesures extraordinaires. Ce n'est pas quand le temps est serein qu'on se décide à jeter à l'eau une partie de la cargaison pour préserver le navire des tempêtes futures. Le remède n'arrive que quand le mal est intense; il serait encore plus mal reçu s'il arrivait avant. Peut-être eût-il été possible d'adoucir un peu dans la pratique cette liquidation, de faciliter aux propriétaires endettés les moyens de sauver quelques débris du naufrage; mais au moment où a été rendu l'*encumbered estates act*, l'Angleterre avait déjà fait sans succès d'immenses sacrifices pour l'Irlande, elle n'était pas d'humeur à aller plus loin. Quant à la mesure en elle-même, la nécessité n'en peut être mise en doute. Les propriétaires ne pouvaient plus ni payer les intérêts de leurs dettes, ni trouver un sou de plus sur leurs immeubles. Parmi ces hypothèques amoncelées, il y en avait du temps de Cromwell. On se sent porté naturellement à plaindre beaucoup un homme qui possédait la veille une belle terre, et qui n'en a plus rien le lendemain; mais ce n'est pas l'expropriation qui a fait le mal, c'est la dette; cet homme n'était

depuis longtemps que possesseur nominal : il paie en une fois les erreurs et les folies de plusieurs siècles.

Quand on décompose les chiffres qui précèdent, on trouve que les propriétés liquidées à la fin de 1852 ont été vendues en moyenne 250,000 francs pour 625 hectares d'étendue, ce qui les met à 400 fr. l'hectare. Certes la terre d'Irlande vaut et surtout vaudra davantage, mais il ne faut pas oublier que, dans ce nombre, figurent en immenses quantités des terres incultes ou très mal cultivées, ce qu'on appelle les Highlands d'Irlande, *Irish Highlands*. On cite toujours l'exemple du *Martin's Estate*, ce domaine si vaste, que la loge du portier était à dix lieues françaises du château, et dont l'héritière est morte dans la détresse, au milieu de l'Océan, en fuyant ce sol qui ne lui appartenait plus. On néglige de dire, comme on l'a fait pour le Sutherland, dans quel état se trouvait cette terre gigantesque, qui ne pouvait plus nourrir ni le maître ni les tenanciers.

Après tout, la cour des *encumbered estates* ne fait vendre que pour 60 à 70 millions de francs de propriétés par an, c'est-à-dire le cinquantième en étendue, mais en valeur, à peine le centième du sol. A ce compte, la liquidation du dixième le plus obéré de la propriété irlandaise durera dix ans. En France, où nous entourons encore l'expropriation de formalités onéreuses, nuisibles à la fois au créancier, au propriétaire et à la terre, les ventes plus ou moins forcées atteignent aussi par an le centième de la valeur totale de la propriété, et nous n'avons pas, nous, un arriéré de plusieurs siècles à solder. Si les propriétaires irlandais avaient contracté, grâce aux lenteurs interminables et dispendieuses de la cour de chancellerie, l'habitude de ne pas payer leurs dettes, il n'est pas mal qu'ils la perdent, dans leur propre intérêt. Les conditions des ventes s'améliorent d'ailleurs sensiblement depuis un an; les plus malades ont passé les premiers, et, comme il arrive toujours en pareil cas, ce sont eux qui ont le plus souffert. Les terres se vendent maintenant dans les bons comtés presque aussi cher qu'en Angleterre, et, dans les mauvais, sur le pied de 5 à 6 pour 100. Que l'avenir de l'Irlande continue à s'éclaircir, les prix deviendront tout à fait satisfaisans.

Le symptôme le plus caractéristique qu'offrent ces ventes, c'est que la terre se divise sensiblement. Les commissaires, avec les 839 domaines expropriés à la fin de l'année 1852, avaient fait plus de 4,000 lots qui ont été achetés au prix moyen de 50,000 francs. On en a vu beaucoup de 1,000 livres sterling ou 25,000 francs, et ce ne sont pas ceux qui se sont le moins bien vendus. On s'applaudit généralement de cette division, et avec raison; ainsi se forme peu à peu ce qui manquait à l'Irlande, une classe moyenne. Tous les propriétaires ne sont pas absolument dépossédés; il en est qui conser-

vent des fragmens de leurs anciens *estates*, et dans beaucoup de cas ce fragment, devenu parfaitement liquide, est plus avantageux que le tout obéré. On n'est pas riche en proportion de l'étendue de terre qu'on possède, mais du revenu qu'on en retire, et quand on peut augmenter le revenu en réduisant l'étendue, on ne doit pas hésiter.

Un autre fait non moins important à constater, c'est que les acquéreurs sont en grande majorité des Irlandais. On avait espéré attirer en Irlande des propriétaires comme des fermiers anglais ou écossais; les uns ont résisté comme les autres, et par les mêmes motifs. L'agriculture réclame aujourd'hui plus que jamais les capitaux, soit en Angleterre ou en Écosse, et leur promet une rémunération suffisante sans qu'ils aient besoin de se déplacer. Il y a d'ailleurs à l'égard de l'Irlande une défiance traditionnelle qui ne s'effacera pas de si tôt. On n'aime pas le contact de la misère, on redoute le retour des jacqueries, on déteste le papisme et les papistes. Demander à un Anglais de transporter son capital en Irlande, même en lui promettant 8 ou 10 pour 100 de revenu, c'est, à peu de chose près, proposer à un Français de transporter le sien en Afrique, au milieu des Arabes. De là vient qu'un huitième seulement des propriétés vendues a été acheté par d'autres que des Irlandais, et la plupart de ces acquisitions ont été forcées, ceux qui les ont faites étant des créanciers qui n'ont pas pu trouver d'autre moyen de rentrer dans leurs créances. C'est, entre autres, ce qui est arrivé pour le *Martin's Estate;* il est passé entre les mains d'une compagnie d'assurances sur la vie, créancière hypothécaire, qui cherche maintenant à revendre en détail. Les sept autres huitièmes ont été en général achetés par d'anciens *middlemen* qui avaient, eux aussi, des hypothèques sur les domaines qu'ils administraient, comme il arrive toujours aux intendans de bonne maison, et il n'y a pas lieu de s'en affliger, puisque la propriété prend ainsi un caractère plus national.

Tel est donc le double mouvement qui s'accomplit en Irlande par le moyen de la dépopulation d'abord et de l'expropriation ensuite, — la concentration de la culture et la division de la propriété, renfermées toutes deux dans de justes limites. La culture se concentre tout juste assez pour mettre un terme à l'extrême division, non pour enlever aux Irlandais la jouissance du sol. Dans sa détestable organisation rurale, l'Irlande avait un excellent élément qu'elle paraît devoir conserver, l'absence presque complète de journaliers proprement dits : presque tous ses cultivateurs pourront être tenanciers comme par le passé et à de meilleures conditions. D'autre part, la division de la propriété suffit pour la rendre plus accessible aux indigènes, c'est-à-dire pour lui faire perdre son caractère étranger et hostile, en même temps qu'elle lui rouvre la ressource du crédit. Quant à la

petite propriété proprement dite, dont beaucoup d'excellens esprits, entre autres M. Stuart Mill, dans ses nouveaux *Principes d'économie politique,* avaient réclamé l'introduction, elle me paraît beaucoup moins désirable en présence de pareils faits. Probablement l'Irlande arrivera quelque jour à la petite propriété, c'est sa tendance naturelle; mais pour le moment, la population rurale est trop pauvre: elle a besoin de gagner d'abord dans la culture de quoi devenir propriétaire; il n'est pas de son intérêt d'y penser aujourd'hui.

Le gouvernement anglais cherche en même temps à fournir à l'Irlande régénérée des capitaux et des débouchés. Il a offert, comme en Angleterre, aux propriétaires qui voudraient faire drainer leurs terres ou réparer leurs bâtimens et leurs chemins d'exploitation, de leur prêter 100 millions de francs, remboursables en vingt-deux ans par des annuités de 6 1/2 pour 100. Bon nombre d'entre eux ont accepté, et ces utiles travaux s'exécutent. Les banques irlandaises, dont l'histoire avait été féconde en catastrophes, ont pris une assiette nouvelle. Au temps des anciennes luttes, les demandes subites de remboursement, *run on the bank,* étaient un des moyens les plus souvent employés par les agitateurs pour porter le désordre dans le pays. Ces perturbations dans la circulation sont désormais beaucoup moins à craindre. Les banques peuvent prendre sans danger un peu plus d'essor, et admettre plus de monde au bénéfice de leurs opérations. Les chemins de fer commencent à couvrir l'île de leur réseau; on s'occupe d'améliorer les ports et les fleuves. Le perfectionnement des moyens de communication se fait déjà sentir par la hausse des denrées agricoles sur tous les points. L'exportation, qui était autrefois un mal, puisqu'elle enlevait la subsistance du peuple sans compensation, devient un bien depuis que l'Irlande a moins de bouches à nourrir, et que la rente se paie davantage sur place.

Enfin l'enseignement agricole, dont l'Irlande avait bien besoin, a pris une large extension et fait partie d'un système général d'éducation populaire récemment organisé. L'Irlande possédait déjà depuis 1826 le collége agricole de Templemoyle, dans le comté de Londonderry, fondé par une société de souscripteurs, avec une subvention de 17,000 livres sterl. (425,000 francs), des corporations de Londres qui possèdent la plus grande partie du comté; 60 élèves y recevaient l'instruction théorique et pratique; une ferme de 68 hectares, dirigée par un habile fermier écossais, était annexée à l'école. Une enquête spéciale avait constaté en 1843, dix-huit ans après sa fondation, que, soit par ses élèves, soit par ses exemples, Templemoyle avait heureusement influé sur l'agriculture locale. Dans tous les grands colléges de l'Irlande, on avait fondé des chaires d'agriculture; mais l'enseignement agricole n'avait pu suffire pour lutter contre la

mauvaise organisation du travail rural : c'est une semence qui exige pour prospérer de bonnes conditions économiques. Ces conditions étant désormais possibles, le moment de donner utilement un grand essor à l'enseignement est arrivé; de tous côtés s'élèvent des fermes-écoles, chaque comté en possède plusieurs. On a de plus organisé des cours nomades; de nouveaux missionnaires vont porter dans les plus pauvres villages la prédication agricole, on répand jusque dans les chaumières de petits livres à très bon marché. Rien n'est épargné pour porter à la connaissance du peuple les deux ou trois principes qui sont la base de la science, la théorie des assolemens, le bon emploi des engrais et amendemens, l'art d'élever et d'engraisser le bétail.

Un des exemples les plus remarquables du nouveau système qui tend à s'établir est l'état actuel de l'immense propriété que possède dans le comté de Kerry un des hommes les plus justement respectés de l'Angleterre, lord Lansdowne; cette terre n'a pas moins de 100,000 acres anglais ou 40,000 hectares: la plus grande partie est en montagnes qui peuvent faire d'excellens pâturages, mais qui ne sont pas également propres à la culture; un vingtième seulement de cette superficie peut être cultivé avec avantage. Lord Lansdowne ne retirait rien autrefois de cette propriété; une population de plus de 16,000 âmes s'y était développée, et malgré les efforts persévérans du propriétaire, qui dépensait en aumônes tout son revenu, et quelquefois davantage, elle y vivait misérablement. Quand la famine est venue, un quart de cette population a péri, soit par la faim, soit par les maladies, sans qu'il ait été possible de la secourir; depuis, un autre quart a émigré. Grâce à l'argent qui arrive d'Amérique et aux avances que fait de son côté lord Lansdowne pour faciliter l'émigration, ce qui en reste de trop s'écoule avec une telle rapidité, que, dans peu de temps, elle sera probablement réduite des *sept huitièmes*, c'est-à-dire à 2,000 âmes seulement. On estime que la terre ne peut nourrir convenablement que ce nombre, et qu'il ne faut pas plus de bras pour la mettre en valeur. Les chaumières des anciens habitans, qui ne valaient pas 50 shillings chacune, tombent sous le marteau, et à leur place s'élèvent des maisons moins nombreuses, mais plus comfortables pour les nouveaux tenanciers.

C'est toujours le système des *cottiers*, ou petits fermiers, qui sera suivi chez lord Lansdowne, car encore un coup il ne paraît pas qu'il y en ait d'autre de possible en grand; mais l'application de ce système permet d'être à l'avenir aussi avantageuse, soit pour le propriétaire, soit pour le tenancier, qu'elle a été jusqu'ici désastreuse pour tous. Au lieu de 3,000 fermes, de 13 hectares environ chacune, il y en aura en tout 400, de 100 hectares; l'étendue cultivée sera réduite à ce qui peut payer largement les frais de culture, c'est-à-dire à 5 ou 6 hec-

tares par famille, ou 2,000 hectares en tout; le reste formera des pâturages où le bétail remplacera les hommes. C'est, comme on voit, le système suivi dans les *Highlands*, mais avec moins de rigueur, parce que le sol et le climat se prêtent mieux au travail de l'homme et à la nourriture du bétail. Le revenu de chaque famille sera au moins quadruplé, la rente du propriétaire montera dans une proportion analogue. La rente nominale de cette immense propriété était de 5,000 livres sterling ou 125,000 francs, soit à peu près 3 francs par hectare, dont lord Lansdowne ne touchait le plus souvent pas un sou. Pendant quelques années encore, le revenu sera absorbé par les secours donnés à l'émigration, par la construction des nouvelles maisons de ferme, l'achat de quelques instrumens, la création de chemins et de clôtures, la multiplication du bétail; mais à la fin, ces efforts passagers auront leur récompense. Il en sera de même partout où le propriétaire pourra faire des avances analogues.

Tout marche donc en Irlande vers une solution prochaine; dans ses desseins mystérieux, la Providence fait sortir quelquefois le bien de l'excès du mal. Je termine ici la tâche que je m'étais imposée, de faire connaître sommairement l'économie rurale des trois royaumes. Ce que je viens de raconter de l'Irlande ne me paraît pas la moins utile des leçons qui ressortent de ce tableau. Si nous n'avons rien à y apprendre pour la bonne constitution de la culture, nous pouvons y voir les inconvéniens et les dangers de la mauvaise. La France ne nous offre nulle part quelque chose d'absolument identique à l'Irlande; l'état de guerre entre deux peuples, qui a fait le malheur de ce pays, ne se retrouve pas chez nous. Nous avons cependant plus d'un point de notre territoire où, pour d'autres causes, la même situation économique se produit, quoique avec moins d'intensité. Rien n'y manque, ni l'*absenteism*, ni le *middleman*, ni l'excès de la population rurale, ni le *rack-rent*, ni la dette écrasante de la propriété, ni la misère du cultivateur, ni l'épuisement du sol. Nous venons de voir où conduit une pareille situation, quand elle est poussée à ses dernières limites. Apprenons par là à ne pas nous endormir sur ces abîmes; sachons surtout nous garder de spéculer sur l'avilissement des salaires par la surabondance des bras; il n'y a pas de plus grande et plus fatale erreur. Les bonnes rentes ne sont durables qu'avec les bons salaires, de même que les bons salaires avec les bonnes rentes; tout doit monter ou descendre à la fois. Augmenter les produits sans augmenter proportionnellement le nombre des hommes, et accroître ainsi l'aisance moyenne, voilà le dernier mot de la science économique, la solution des plus grandes difficultés sociales.

LÉONCE DE LAVERGNE.

CARACTÈRES

ET

RÉCITS DU TEMPS

UN PORTRAIT DE SOUVENIR.

I.

Il y a de ces portraits qu'on ne veut point montrer à tout venant, et que soi-même on se réserve de ne contempler qu'à certaines heures. C'est un de ces portraits-là que je me suis plu à faire en des momens qui sont passés, j'en suis heureux, car l'ombre qui posait devant moi m'a quelquefois fait mal, en me regardant avec son regard de l'autre monde, et bien souvent j'ai eu envie de la congédier. Maintenant, si je pouvais mettre cette étude telle qu'elle est dans un de ces cadres que vous connaissez, qui ont une petite porte dont on a la clé, je le ferais volontiers, quoique je n'aime pas beaucoup ces machines d'une sentimentalité un peu prétentieuse. Malheureusement c'est impossible. Excepté les ouvrages inédits dont je ne comprends pas trop le but, les ouvrages de l'esprit appartiennent à tous. Je prie seulement ceux qui ne seront pas en disposition rêveuse de ne pas lire ces lignes, et je suis convaincu qu'ils m'accorderont cette faveur.

Il y a deux ans ou il y a dix ans, peu importe, un officier d'état-major vint rejoindre un régiment de ligne, le 60e ou le 70e, si vous

voulez, qui était en garnison à Alger. Cet officier était le vicomte Thierry de Pérenne. Une série de circonstances qu'il est inutile de raconter avait empêché Thierry de faire, dans les délais habituels, les deux années d'infanterie qu'on impose aux officiers d'état-major. Ce n'était pas un adolescent à coup sûr, surtout si l'on examinait en lui l'homme intérieur. Il avait vécu beaucoup à Paris, un peu à Vienne, un peu à Saint-Pétersbourg, un peu à Berlin. Aux premières années de ses voyages, quand il changeait de lieu, il disait la chanson de Byron : « Vierge d'Athènes, je te quitte; rends-moi mon cœur, rends-le-moi vite. » Puis il s'était habitué à ne plus même redemander ce cœur qu'il avait égaré il ne savait pas trop où. Il avait imaginé, pour obvier à cet accident, une opération empruntée aux méthodes chirurgicales. Il s'était fait, avec un esprit qui ne manquait pas d'étendue, une manière de cœur semblable à ces sortes de nez qui se fabriquent avec la peau du front. Il ne faut donc point s'étonner si ce cœur-là n'était pas très développé.

Du reste, on le trouvait généralement aimable, et peut-être ai-je tort de médire de lui. Certainement il n'était pas méchant. Il appartenait simplement à une génération qui n'est pas près de mourir, quoique beaucoup de gens aient entrepris contre elle une guerre à outrance. Il était de cette religion fondée sur un amour profond de nous-mêmes, qui ne manque pas de grandeur après tout, puisqu'elle a inspiré à Mozart ses accens les plus émouvans. On aura beau dire, l'égoïsme est le lot de notre siècle, c'est un fait qu'il faut reconnaître; seulement ceux qui sont les esclaves de la rente, des cotons, que sais-je? se montrent ordinairement très durs pour ceux qui servent les caprices de leur âme. Je ne puis trouver qu'ils aient raison. Pour en revenir à Thierry, ce n'est pas en tout cas maintenant que je devrais l'accuser, car je veux précisément raconter une histoire où il n'a pas joué certainement le rôle d'un homme pour qui la sensibilité est chose étrange, ridicule et inconnue.

Il arriva en Afrique au printemps; il venait de passer à Paris un long et fatigant hiver. Pourtant il avait quitté avec quelque regret Mme de Hautcastel. N'est-ce pas ainsi que le vicomte de Maistre appelle la charmante personne dont les traits reproduits au pastel sont en face de son lit? Donnons donc ce nom à celle dont cette année-là l'âme de M. de Pérenne portait l'effigie.

Au premier aspect, Alger lui parut triste; il n'y avait pas d'expédition dans l'air, et il crut avoir tout simplement à supporter une garnison semblable à toutes celles où le sort vous envoie habituellement. Cependant, comme ce n'était pas un homme ordinaire, comme il avait au contraire un esprit intelligent de tout ce qu'il pouvait embrasser, il comprit bientôt que le pays où il vivait était une de ces

régions animées dont il faut subir à toute force l'influence; il reconnut cette incontestable vérité, que le ciel d'Afrique est une puissance comme l'opium, le hachich et l'absinthe. Une de ses théories favorites, c'est qu'il faut bien se garder de combattre jamais un entraînement. Il s'abandonna donc sans réserve à une sorte d'excitation nerveuse qui le rendait tantôt gai, tantôt triste, tantôt insouciant, tantôt inquiet, mais toujours porté à être amoureux, — car c'est bien à cela qu'il en faut venir à toute époque, en toutes circonstances, en tout pays, tant qu'on veut chercher à comprendre pourquoi l'on vit et ne pas le demander à Dieu. Lamartine et le prince de Ligne l'ont dit; ces deux esprits fort différens se sont accordés sur ce point. Quand il fut décidé à être amoureux ou du moins à s'occuper d'amour, Thierry n'eut pas à hésiter longtemps sur la femme qu'il mettrait dans sa vie. Quoique aux environs de la Casbah, où il était allé se loger, toutes les terrasses, le soir, soient chargées de Mauresques qui offrent un spectacle assez attrayant, il n'eut pas un seul moment la pensée de s'éprendre, même du goût le plus passager, pour l'une de ces créatures. Il n'était pas de ceux qui confondent la nouveauté avec la bizarrerie; il savait que les âmes sur qui la civilisation a passé sont les pays où il y a le plus de découvertes à faire. Maintenant venait ce qui s'appelle peut-être à Alger le monde, tout comme à Paris. Pérenne avait une trop réelle distinction pour frapper d'un sot dédain une société qu'il était disposé au contraire à tenir dans une estime parfaite; seulement il se sentait trop vieux pour se familiariser avec des habitudes qu'il ne connaissait pas; il ne se représentait point dans une certaine espèce d'intérieurs. Restait une seule personne qui pût se mêler à ses destinées.

Je vais donc en parler. Le sort en est jeté, comme on dit toutes les fois qu'on se décide à franchir, pour entrer dans les contrées périlleuses, un de ces Rubicons que défendent les majestueuses ou attendrissantes apparitions. Je vais en parler; je vais demander à la mort, qui a tant de siècles pour la garder, de me la rendre un instant. A la lueur du souvenir, j'essaierai de peindre ses traits qu'une si douce et si charmante lumière a éclairés. Elle a son tombeau près de la mer comme Graziella; elle est couchée dans ce joli cimetière de Saint-Eugène, qui a pour bercer ses éternels dormeurs les murmures de la Méditerranée; elle s'appelait Anne-Thérèse-Gertrude de Pérenne, ainsi que l'apprend sa tombe; elle était mariée à Claude-François, baron de Gérion, colonel du régiment où Thierry devait passer deux ans. Je crois qu'elle n'avait pas encore vingt-six ans quand elle est morte. Je n'aime pas d'habitude à faire des portraits de femme trop complets; mais aujourd'hui je veux dire tout ce que je sais d'elle;

je ne veux rien repousser de ce que ma mémoire me représente; je veux reprendre de cette chère morte tout ce qu'on peut reprendre à un cercueil. Elle semblait une de ces élégantes et saintes filles de condition dont nous entretenait récemment un philosophe initié aux plus intéressans mystères de l'histoire. Elle avait l'air d'une de ces épouses que Dieu au XVIIe siècle se choisissait dans les meilleures maisons; elle était si élancée et si mince, que sa taille, sans être élevée, avait toute la dignité des hautes statures. Ses cheveux étaient de ce blond à l'éclat voilé que l'on appelle le blond cendré. C'était une de ces chevelures où la bouche voudrait se poser, non point pour y jeter ces âpres baisers que célèbrent les chansons d'amour, mais pour y aspirer une de ces joies qui donnent l'idée d'une étrange clarté à l'esprit, l'impression d'une fraîcheur surnaturelle au cœur. Ses yeux avaient ce mystère des regards où Dieu a mis la beauté; ils renfermaient toute sorte de secrets qu'elle ne connaissait pas. Malgré mon intention de tout dire, je ne parlerai point de ses lèvres; maintenant encore je vois trop le sourire qui les animait. Jamais une vulgarité ne l'a effleurée. Elle avait une grâce exquise, et l'on sentait cependant qu'elle n'avait point vécu là où on est réputé apprendre toutes les élégances. Gertrude était restée jusqu'au jour de son mariage dans une profonde solitude; elle n'avait point quitté le château de Pérenne, qui appartenait au marquis de Pérenne, l'oncle de Thierry. « Rapides générations de fleurs! » s'écrie quelque part M. de Chateaubriand en parlant des femmes qu'il a vues tour à tour passer à la clarté des lustres; on aurait pu appliquer ce joli mot aux trois générations féminines qui habitaient Pérenne il y a quinze ans. Gertrude avait été élevée par une adorable grand'mère et par une mère ravissante. Elle avait appris à lire dans Mme de Sévigné. Le vrai monde n'était pas venu lui gâter le monde idéal où son enfance s'était développée. Son père n'avait pour tout bien qu'une terre assez vaste, mais d'un médiocre revenu. Attaché à la cause qui succomba en 1830, il ne connaissait personne dans la petite ville, toute peuplée de fonctionnaires, près de laquelle il demeurait. Il ne savait trop quel mari donner à sa fille, quand un de ses neveux, François de Gérion, eut la pensée, en revenant d'une campagne africaine, d'aller s'établir chez lui.

Gérion était tout à fait ce qu'on peut appeler un honnête homme. Il s'était vaillamment conduit dans mainte occasion. Sa physionomie était ouverte et martiale. Il dissertait volontiers sur toute chose; seulement il n'appartenait pas à ce pays que je ne sais comment définir, où l'on parle une langue qui semble faite avec des mots connus de tous, et qui pourtant renferme de merveilleux secrets. Malheureusement il eut la pensée de vouloir se choisir une femme dans ce pays-

là. Il se décida par des raisonnemens respectables, et qui lui semblaient d'un bon sens triomphant, à demander la main de sa cousine. Elle avait une dot des plus médiocres, pensait-il, mais elle avait une grande simplicité de goûts. Pour les hommes tels que Gérion, avoir des goûts simples, c'est ne pas aimer les parures et les fêtes. Des besoins d'esprit multiples, compliqués, infinis, ne détruisent en aucune manière pour eux la simplicité dont ils font un des élémens de leur bonheur. Sa femme garderait volontiers le logis; voilà tout ce qui le frappait. Le logis serait-il pour elle une cellule bienheureuse qui chaque jour lui offrirait de nouveaux trésors de paix, ou une geôle qui lui inspirerait des tristesses sans nom, de mortelles inquiétudes? — C'étaient des questions qu'il ne se posait pas. Le marquis de Pérenne fut convaincu qu'il avait trouvé le mari pour qui sa fille avait été créée. Gertrude d'ailleurs, depuis un an, était bien seule. Les deux femmes qui l'avaient élevée avaient tour à tour disparu de ce monde. Un jour, Gérion rejoignit son régiment, emmenant avec lui une créature qui certainement était à elle seule un monde divin où la plus délicate des âmes se serait perdue avec délices. Par malheur, entre ce monde et lui, les moyens de communication n'existaient guère plus qu'entre notre planète et la lune, ce qu'il ne savait même pas.

Cependant telle est la puissance de la jeunesse, de la nature, de Vénus Astarté, comme dirait Heine, que ce mariage, tel qu'il était, eut, comme tant d'autres, sa saison printanière. Quand cette rapide saison fut passée, Gertrude s'aperçut qu'il y avait dans sa vie cette immense tristesse que le livre divin, consacré à toutes les tristesses humaines, a si bien peinte. Elle veillait auprès de quelqu'un qui dormait; elle ne se découragea pas. C'était une honnête femme; elle combattit la réalité avec toutes les vertueuses chimères dont les honnêtes femmes en pareil cas convoquent le ban et l'arrière-ban. Elle aimerait son mari comme un enfant, elle aurait pour lui une patiente et attentive tendresse où elle trouverait une source de joies austères, participant à l'essence sacrée du devoir et du sacrifice. Ses pieux désirs, je suis forcé de le dire, n'eurent pas le succès qu'ils méritaient. Elle fut contrainte, pour remplir ces espaces sans bornes que Dieu a mis ici-bas dans quelques âmes, à donner aux hôtes sacrés de son cœur toute une bande de profanes et dangereux compagnons. Elle avait appris l'anglais; elle lut Byron, qu'on avait écarté de sa jeunesse, et elle s'éprit de Lara, elle s'attendrit sur Manfred, tout comme si on n'avait pas prouvé que c'étaient là les créations malsaines d'une intelligence perverse. De sa maison algérienne, elle apercevait cette mer unie par des liens si mystérieux à l'esprit dont *le Corsaire* est né. Combien de songes l'ont visitée dans cette maison

aujourd'hui déserte! J'ai dit tout à l'heure que ce récit s'adressait aux gens qui se sentaient en disposition triste, j'aurais dû dire qu'il s'adressait aussi à ces éternels *recommenceurs*, pour prendre à Mme de Sévigné un de ses mots, que les redites de la passion ne lassent jamais; il s'agit ici d'une histoire intéressante seulement pour ceux qui, en cherchant un peu, en trouveraient une semblable dans leurs souvenirs. Gertrude était la femme que tous nous avons entrevue ou cru entrevoir, aimée ou cru aimer. Gertrude a, comme Ellénore, une heure de notre vie qui lui appartient.

Elle était donc assaillie par cette poésie que bien des gens voudraient chasser de la vie, et qui en effet, j'en conviens, y produit souvent de violens orages, mais des orages que pour ma part je regretterais, car lorsque ces tempêtes fondent sur certaines âmes, elles arrachent à toutes les pensées qu'elles y ébranlent des parfums semblables à ceux qu'un ouragan d'été arrache aux arbres en fleurs d'un jardin. Quelquefois elle était prise tout à coup à son piano par des accès de larmes. Elle s'abandonnait avec délices à ces pleurs qu'Ariel essuie de ses cheveux d'or; seulement à cette tristesse enchantée succédait une autre tristesse sans consolation et sans douceur, — le profond ennui de la vie, qu'elle sentait, je crois, comme personne ne l'a senti. Sa prière de chaque heure était celle du saint roi David : « O mon Dieu, délivrez-moi des nécessités de la vie! » Gérion se félicitait de plus en plus des goûts simples de sa compagne, parce que Gertrude ne voulait ni faire ni recevoir une visite. Il ne savait pas qu'il entrait dans son logis plus de cavaliers que chez Marion Delorme. Et quels cavaliers que ceux qui du matin au soir entouraient sa femme! Il ne s'apercevait pas que Faust apportait tous les jours à cette Marguerite une nouvelle parure de diamans.

Cependant Gertrude ne rompait avec aucune de ses honnêtes illusions; elle continuait à vouloir faire du devoir conjugal le but suprême de son existence. Plus d'une fois elle essaya d'attirer son mari dans le mouvement de ses pensées : elle aurait eu tant de joie à parcourir avec lui le beau jardin où elle s'avançait isolée et tremblante! Ses efforts ne furent pas heureux. Quand le soir elle lisait à François un de ses auteurs favoris, ce brave garçon ne montrait ni impatience ni dédain; il soutenait même souvent contre le sommeil des luttes héroïques et finissant par la victoire. Alors il attachait sur elle un regard où rayonnait une candide satisfaction. Malheureusement, après ce regard, venaient des réflexions à sécher toutes les larmes, à éteindre toutes les flammes de l'enthousiasme. Elle fermait avec douleur le livre dont elle avait attendu un miracle, et, par ses yeux levés au ciel, en appelait à Dieu de son abandon. Il se levait,

l'embrassait sur le front, et une journée était finie, — une de ces journées qui nous sont données en si petit nombre par une main si mystérieusement avare pour chercher ce bien que nous ignorons et connaissons à la fois, la part de bonheur attribuée à la terre, que le ciel même ne nous rendra pas.

L'arrivée de Thierry ne fut pas tout d'abord un grand événement dans l'existence de Gertrude. Pérenne, au premier aspect, plut médiocrement à sa cousine. Il inspirait rarement du reste de soudaines sympathies. Ses traits étaient assez réguliers, mais ce qu'ils pouvaient avoir de charme était d'habitude caché sous une expression de fatigue un peu dédaigneuse. On sentait qu'il se promenait dans la vie comme un masque dans une fête de carnaval, n'ayant pas plus envie de montrer son visage que de voir celui de ses voisins. Seulement, quand il arrivait tout à coup à ce maussade convive de la grande réunion humaine d'être touché par une voix, un regard, je ne sais quoi qui le faisait frissonner, — quand, pris par le désir de voir et d'être vu, de parler et d'écouter, il se démasquait et suppliait le domino qu'il avait conduit dans quelque endroit isolé de renoncer aussi à son masque, il avait un singulier entraînement, une bizarre éloquence; on le quittait rarement sans émotion. Celles qu'il avait priées étaient pour longtemps poursuivies par l'accent ardent de sa prière.

Ce fut un soir, en se promenant à cheval, que Pérenne prit le parti d'essayer son pouvoir sur Gertrude. On était dans les derniers jours de juillet. Depuis près de trois mois, il voyait Mme de Gérion chaque semaine sans qu'il en résultât aucun trouble pour elle ni pour lui. Il pensa qu'un pareil état de choses avait duré trop longtemps. Il se promenait précisément, quand ces réflexions lui vinrent, du côté de Saint-Eugène. Il errait sur le bord de la mer, s'arrêtant à chaque instant pour forcer son cheval effrayé à attendre les vagues et à recevoir en plein poitrail leur écume. Tout à coup il partit au galop et se dirigea vers la maison de Gertrude.

C'était une maison mauresque, située sur une colline comme presque toutes les villas algériennes. Cette demeure, qui avait appartenu sous la régence à un renégat célèbre, interrogeait autrefois la campagne par d'étroites ouvertures. Le goût français avait altéré sa physionomie primitive. Maintenant de larges fenêtres et un balcon espagnol décoraient sa façade. Ainsi arrangé, cet ancien nid de pirates n'en était pas moins resté charmant. Ses murailles blanches se dessinaient sur un groupe d'arbres élancés et d'une sombre verdure. Derrière cette noire feuillée qui ressemblait à un fantôme près d'une fiancée, la colline développait une verte pelouse dominée par les flancs rouges et déchirés d'une haute montagne. On arrivait à cette

maison par un chemin qu'on appelait le *chemin du Corsaire*. C'était un sentier où les plantes africaines se mêlaient aux arbres de nos pays; d'immenses cactus déroulaient leurs feuilles étranges entre des ormes et des chênes. Que de fois Gertrude a suivi cette tortueuse allée avec un battement de cœur dont elle ne se rendait pas compte! Il lui semblait qu'elle allait voir à un détour de cette route, sous ce grand arbre, dans cette clairière, quelque objet nouveau, quelque forme inconnue. Tant qu'on n'a rompu ni avec l'imagination ni avec la jeunesse, on garde la secrète espérance d'un visible enchantement qui sortira un jour pour nous de la nature; on ne peut pas croire que sur cette scène où règne une si émouvante attente, rien ne se produira. Il faut bien pourtant qu'on se résigne à cette tristesse : arbres, ruisseaux, gazons, tout cela renferme une seule chose, la divine aumône que notre âme y laisse tomber.

Pérenne dit à son cousin qu'il venait lui demander à dîner. Il regarda Gertrude à table comme il ne l'avait pas regardée encore; elle prenait pour lui un intérêt nouveau. Il inspectait le pays où il allait immédiatement pousser une vigoureuse reconnaissance. Après le dîner, on se rendit au salon. Du divan qui était au fond de cette pièce, on apercevait, quand la fenêtre était ouverte, une immense étendue de mer. Thierry s'assit aux côtés de Gertrude, et, pendant que Gérion fumait une quantité illimitée de cigares, il se mit à lui parler dans une langue qu'il employait pour la première fois avec elle. Jusqu'alors il ne lui avait rien dit que quelques mots insignifians prononcés d'une bouche paresseuse; il lui parla d'une voix sensible et sérieuse dont elle se sentit tout étonnée. Il prit pour son entrée en matière la promenade même qu'il venait de faire il y avait quelques heures : tant de choses peuvent se passer en nous dans une promenade! Il lui raconta ce qu'il avait pensé de la mer, du ciel, que sais-je? Tout ce que je puis dire, c'est qu'il montra une intelligence qu'il avait jusqu'alors cachée des grandeurs émouvantes de ce monde. Il n'eut pas besoin de parler d'amour; il savait que s'exprimer comme il le faisait, c'était en parler. L'amour est sous tous les sentimens qui nous touchent, sous toutes les pensées qui nous remuent : c'est là sa puissance suprême, c'est là son miracle éternel. Gertrudé, sans s'en rendre compte à coup sûr, soupçonna bien comme un aveu dans les paroles de Thierry, car tout à coup elle se leva brusquement, quoiqu'il ne lui eût parlé que de la Méditerranée et de l'Afrique. Elle alla se pendre au bras de son mari, qui était debout sur le balcon.

— Ma chère amie, dit Gérion, je rentre et vous engage à en faire autant, car il y a dans l'air en ce moment un effroyable sirocco.

Gertrude laissa son mari la quitter, et s'accouda sur le balcon.

Tout à coup elle sentit quelqu'un derrière elle et entendit une voix qui lui disait : — Rentrez, ma cousine; je vous ai devinée : vous craignez des paroles d'amour. Cette mer, ce ciel et jusqu'à ce souffle brûlant qu'on vous conseille d'éviter ont une bien autre éloquence que la mienne; ils sont plus dangereux que moi.

II.

Ce soir-là même, quand Pérenne fut rentré chez lui, il se déshabilla, s'enfonça dans un grand fauteuil, alluma une chibouque, et examina nettement sa situation. — Cette vieille carte du Tendre, se dit-il, dont on s'est moqué si souvent, n'est point pourtant chose si sotte. Je serai forcé de passer par *Amitié* et même d'y faire peut-être un assez long séjour. — Là-dessus il appuya son front sur sa main et traça rapidement son plan. Il n'eut pas cette vulgaire idée de s'en aller trouver Gertrude un beau matin pour lui dire : Donnez-moi votre amitié, je me contenterai de cette miette du divin banquet auquel je ne puis pas prétendre. Il avait un souverain mépris pour ce vieil artifice, qui cependant est encore en usage et réussit habituellement. Il pensa qu'il se ferait l'ami de sa cousine sans l'en prévenir; il réserverait son éloquence pour les grandes exigences, pour les occasions décisives. Voici quel fut à peu près le calcul qui résuma ses méditations. Il était au mois d'août, il devait retourner en France vers le mois de janvier; il l'avait juré à Mme de Hautcastel. C'était à peu près quatre mois d'Afrique qu'il fallait à toute force occuper. L'amitié lui prendrait bien trois semaines; puis pendant un mois peut-être il serait obligé de sacrifier à ce triste amour pâle, maigre, décharné, phthisique, sur qui M. de Lamartine lui-même a jeté vainement le divin manteau de sa poésie. Enfin il lui resterait deux mois et plus pour le véritable amour, pour l'idéal et ardent époux de Psyché, pour le dieu fait de chair splendide et d'immortelle pensée, qui donne et demande esprit et sang, tout ce qui est le mystère de notre vie.

En songeant à cette dernière phase de sa campagne, il s'animait, car ne croyez pas qu'il n'y eût rien en lui, parce qu'il calculait ainsi d'avance un genre d'action où l'on est censé ne devoir apporter que de l'entraînement. Il était, mon Dieu, ce que sont presque tous les hommes, moitié bon, moitié mauvais, moitié vrai, moitié faux, mettant sur ses traits un masque de théâtre, et sous ce masque répandant bien souvent de vraies larmes. Pourtant son heure n'était pas encore venue, cette heure divine où l'on doit aimer, cette étoile qui nous regarde et nous dit : Voici que ton seigneur est né. Mais cette

heure-là devait venir; elle était proche, la lumineuse messagère éclairait déjà son horizon.

Pendant qu'il sentait et pensait ainsi, qu'est-ce qui se passait en Gertrude? Elle était agitée et triste, d'une tristesse qui toutefois ne lui déplaisait pas trop; elle comprenait qu'il y avait depuis quelques instans dans sa vie un de ces dangers que les femmes aiment à braver, que cet orage arrêté sur la demeure de Charlotte le soir où Werther lut Ossian était près de planer sur sa maison. Cependant elle se reprocha de s'être montrée trop effarouchée aux premières paroles dont elle avait cru saisir le sens, elle avait donné par ses marques imprudentes de peur un avantage à Thierry, puisqu'elle lui avait permis de lui dire : Je vous ai devinée. Maintenant elle essaierait de le revoir avec calme, et sérieusement qu'avait-elle à craindre? Il ne lui avait jamais plu, elle ne s'était jamais occupée de lui Elle ne réfléchissait pas que le Thierry qui lui avait été si indifférent, c'était celui qui jusqu'alors semblait à peine l'avoir vue. Depuis un moment, elle connaissait un autre Thierry, dont elle était obligée déjà de s'inquiéter.

Un vendredi, à trois heures, Pérenne monta à cheval et se rendit chez Mme de Gérion. Quand il entra dans le chemin du Corsaire, le passage de l'ardente lumière où il avait marché jusqu'alors à un jour mystérieux de bois sacré lui causa une vive impression. Son esprit s'engagea brusquement dans des idées qui ne lui étaient pas familières. Il se demanda si ce qu'il allait faire était bien. Il ressemblait à ces conquérans qui tout à coup, au moment d'une grande bataille, sentent une pensée humaine se lever comme une apparition au fond de leur cerveau. Il eut presque envie de revenir sur ses pas, mais il sourit. — Sais-je, pensa-t-il, si c'est le bonheur ou le malheur que je lui porte? L'avenir me le dira. Ce qu'à présent mon cœur et ma raison me disent, c'est que je suis dans la vie pour vivre. — Et il continua sa route. Néanmoins il était un peu ému quand il entra; elle aussi avait une émotion qui était même assez visible. Il y avait maintenant quelque chose entre eux, ils le comprenaient. Ils n'étaient plus ces mondes isolés que nous sommes si souvent les uns pour les autres. Ils devaient s'attirer ou se repousser, se confondre ou se briser peut-être; mais il ne dépendait plus d'eux de se côtoyer indifférens et solitaires dans la nuit où Dieu nous a jetés.

Ce fut Thierry, comme on se l'imagine, qui se remit le plus vite. Il commença sur-le-champ à suivre le plan qu'il s'était tracé. Il chercha tout simplement à occuper Gertrude, à la distraire, à entrer dans ses loisirs sans faire apparaître dans ses discours, même à l'horizon le plus lointain, une pensée d'amour. Gertrude était une musicienne d'un très rare et singulier talent. Elle promenait sur son piano ces

mains magnétiques des grands maîtres qui envoient un fluide tout-puissant de l'instrument qu'ils font parler aux âmes qu'ils fascinent; sur la prière de Thierry, elle joua une de ses plus émouvantes mélodies. Pérenne affecta de se montrer fort calme ou du moins fort contenu. Il lui fit quelques observations sur son jeu d'un ton enjoué et cordial; il aspirait à la bonhomie, et il l'atteignait comme tout ce qu'il voulait atteindre. Aussi, quand il fut parti, Gertrude eut-elle un vrai regret de ses défiances de la veille. Elle pensa que son cousin allait être tout simplement pour elle un aimable compagnon qu'elle regrettait d'avoir méconnu. — Ce que j'aime surtout en lui, dit-elle, c'est une franchise qui se laisse voir dans toutes ses attitudes; je suis persuadée que je ne lui plais pas beaucoup, et il ne cherche pas à me faire croire que je lui plais. Qu'il reste ce qu'il a été tout à l'heure, et je le verrai tant qu'il voudra. Pérenne se disait de son côté : « Voici la gazelle apprivoisée. En vérité, quand je ferai feu, ce sera un assassinat. »

Et il déploya toute cette patiente adresse que nous donne en entreprise amoureuse la parfaite liberté de cœur. Bien loin de se poser en soupirant, il prit vis-à-vis d'elle un rôle qui lui était cent fois plus facile, celui d'un homme fatigué de la galanterie sous toutes ses formes, qui est heureux de se reposer auprès d'une femme dont il n'est pas épris. Elle ne s'imaginait pas, lui disait-il avec un accent pénétrant de vérité, combien il était las de toute une espèce de jeux. Seulement il en était venu à lui parler sans cesse de ce métier qu'il ne voulait plus faire, et il accoutumait ainsi un esprit pur, de chastes oreilles à tout ce qui faisait le fond de sa vie malsaine et blasée. Elle lisait ce mauvais livre avec une ardente curiosité. Je ne puis résister au désir de résumer en quelques mots un des chapitres qui l'intéressa le plus. Ce récit sera trop court pour être un hors-d'œuvre. Il en serait un d'ailleurs, qu'importe? il s'agit ici de réalité et non point d'art.

— Si j'écrivais des nouvelles, lui dit-il un jour, j'en aurais voulu composer une avec une histoire de ma jeunesse que j'aurais appelée *les Adieux de lady Renwood*. — Si vous aviez vécu autre part qu'à Pérenne, vous sauriez ce que c'était que lady Renwood; elle avait un talent qui lui aurait permis d'être une des cantatrices les plus applaudies de notre temps. La Malibran seule a soupçonné le génie harmonieux qui vivait dans sa poitrine et venait s'ébattre sur sa bouche; sa voix était un véritable luth. La première fois que je l'ai entendue parler, il me semble que c'était hier, elle était derrière moi, en toilette de bal, appuyée sur une cheminée. Je me retournai; je croyais avoir effleuré la corde de quelque instrument surhumain qui frémissait à mes côtés. Elle avait une irréprochable beauté

et une âme douce, bonne, spirituelle, gracieuse, digne d'habiter le beau corps où le ciel l'avait placée. On aurait fait facilement une liste plus longue que celle de don Juan de tous les hommes qui s'étaient épris d'elle, et, je dois le dire, une liste assez longue aussi de ceux qu'elle n'avait pas laissés souffrir. Quand je la connus, son humeur clémente durait encore, et j'en profitai. Malheureusement à cette époque la jeunesse avait pris congé d'elle, sans brusquerie cependant, sans dureté, comme un beau jour se sépare d'une campagne embaumée, en laissant s'attarder sur la cime des arbres quelques-uns de ses plus doux rayons. J'ai donc tort, en vérité, de dire malheureusement. Je ne sais pas si dans l'aimable histoire de ce cœur je voudrais changer la date de mon règne. Certainement elle me fit connaître un bonheur qu'elle n'avait donné à personne avant moi. Ceux que nous aimons sont toujours un peu les créations de notre tendresse. Je fus le dernier né de son amour, et de là cette adorable bonté dont je vais vous donner la preuve.

Par un hasard singulier, tandis qu'un si grand nombre de ses aventures les plus éphémères avaient occupé le public, nos sérieuses et longues amours, — je l'ai aimée pendant deux années, — étaient restées secrètes. Je l'avais connue en Italie, où nous nous étions promenés comme Oswald et Corinne, fuyant les hommes, n'associant au bonheur dont toute notre vie était éclairée que les merveilles de la nature et de l'art. Un jour il arriva que je l'aimai moins, et elle s'en aperçut. Nous étions au bord d'un lac, dans une maison où un soir nous étions arrivés tous deux l'âme remplie d'une joie qui nous semblait immortelle. Il y avait de cela un mois, et l'un de nous avait immolé malgré lui aux dieux ingrats et légers. Je voulus vainement lui cacher une inconstance dont j'étais moi-même navré; elle me dit ce que jamais je n'aurais pu dire, avec un sourire qui aurait ranimé mon culte pour elle, si la plus morte de toutes les choses n'était point une religion expirée. Le lendemain, en me réveillant, j'appris, par un billet que l'on me remit dans mon lit, qu'elle m'avait quitté. — « Notre séparation, me disait-elle, est maintenant accomplie; seulement je ne vous ai pas fait mes adieux, cher enfant, et je vous les ferai. Je serai à Paris au mois de janvier, venez m'y rejoindre; puis ma vie finira, et la vôtre commencera; mais mon couchant et votre aurore se seront un instant éclairés des mêmes feux. » Un moment je voulus la suivre; je rejetai cette pensée : je ne savais point où elle avait dirigé sa course. D'ailleurs elle m'avait deviné : mon amour était devenu poussière; pourquoi aller jeter à ses pieds cette cendre qu'elle avait eu raison de quitter? Je me résignai. Je passai en Italie un triste automne; puis, au temps qu'elle m'avait indiqué, j'allai à Paris. Je la trouvai là dans l'appareil des jours les plus splendides

de sa vie. Elle avait fait décorer, avec un luxe qui était le sujet de tous les entretiens, une sorte de palais bâti par un millionnaire américain que cette construction avait ruiné. Elle me fit un tendre accueil qui ne put avoir rien d'intime toutefois; son salon ne fut pas vide un instant; le soir elle avait du monde, et allait ensuite à trois grands bals. « Venez me voir demain, me dit-elle, et vers minuit je vous parlerai. » C'était un singulier jour et une singulière heure pour un rendez-vous, car le lendemain elle donnait une fête dont depuis un mois tout Paris était occupé.

J'étais habitué à lui obéir : je fis sa volonté. Le lendemain soir à onze heures j'entrai chez elle. Le luxe, auquel je suis tout à fait insensible maintenant, ne m'a jamais beaucoup touché. Cependant plusieurs fois, quand j'étais jeune, une profusion de fleurs et de lumières a exercé une certaine action sur mes nerfs, et en montant un large escalier garni de plantes exotiques comme le chemin du Corsaire, je sentais une sorte d'ébranlement qui me préparait à des émotions vives et profondes. La fête de lady Renwood était tout ce qu'une fête peut être : elle n'avait oublié aucun de ces secours empruntés à la matière que la religion elle-même ne dédaigne pas, puisqu'elle associe à ses prières l'or, les parfums et les harmonies; mais au milieu de ces enchantemens, la véritable magie c'était elle, dans tout l'éclat de sa grâce, de sa jeunesse, des charmes innombrables et mystérieux dont l'avait douée la troupe des fées, — elle à vingt ans. Chez tous ceux qui la regardaient, c'était un même élan d'admiration, c'était pour moi une impression unique; je sentais comme la joie en même temps heureuse et effrayée d'une chère apparition.

Avec un art dont un goût comme le sien, pour mieux dire une âme comme la sienne pouvait seule avoir le secret, elle avait pour quelques heures reconquis sur le temps toute sa beauté. J'ai su depuis tout ce qu'elle avait développé de combinaisons, de calculs, d'efforts, dont l'ingénieuse hardiesse m'a presque arraché des larmes d'admiration. Depuis les fleurs, les diamans, les dentelles qui composaient sa parure, jusqu'aux tentures de ses salons, jusqu'aux clartés de chacun de ses lustres, tout avait été disposé, avec une science dont l'esprit d'aucun homme ne serait capable, pour me ménager la vision qui me faisait tressaillir. Je crois aussi que son amour avait attendri quelque puissance divine, car il y avait dans ses yeux, sur ses lèvres, ce que ne peut nous donner aucun artifice, une de ces expressions qui sont des présens du ciel à nos traits. Quand elle m'aperçut, elle s'avança vers moi, elle prit mon bras et me déclara qu'elle ne voulait plus me quitter. Pendant une heure, elle me promena ainsi, montrant à tous par ses regards, par son sourire, par son visage penché sur le mien, par sa voix résonnant sans cesse à

mon oreille, qu'elle était, au milieu de sa fête, perdue dans une rêverie d'amour. Moi-même j'étais tellement abîmé dans un songe qui à chaque instant me semblait devoir s'évanouir, qu'aucune joie de vanité, je le dis en toute franchise, n'arrivait jusqu'à mon cœur. Elle encourageait cette visible extase qui secondait sa pensée; quand ce que nous éprouvions tous deux ne fut plus un secret pour personne, elle me conduisit dans un boudoir qu'éclairait une seule lampe, et où le son des instrumens arrivait affaibli comme une musique de sphères lointaines. Là, elle me dit : « Thierry, mon cher Thierry, je vous fais mes adieux; partez. J'ai voulu vous laisser un souvenir qui rayonnât en vous, même alors que sur mon image bien d'autres images auraient passé. Puis j'ai mis ma vanité, mon enfant, une bien tendre vanité, à vous léguer un de ces succès qui flattent l'amour-propre des hommes. Je vous fais entrer en vainqueur dans ce monde que je quitte. Toutes les femmes désireront plaire à l'amant de lady Renwood. Je ne sais pas trop si ce que j'ai fait est bien ou mal, vous rendra heureux ou malheureux; je sais seulement que c'est un amour profond qui m'a inspirée. Je désire qu'on admire mon Thierry comme je l'ai admiré; je ne crains pas qu'on l'aime comme je l'ai aimé. » Et je vis étinceler ses larmes, qu'elle retenait avec un héroïque effort, la pauvre femme, par une raison que j'ai comprise depuis, par une raison dont certains souriraient à coup sûr, et qui, moi, m'attendrit si fort que je ne veux même point l'indiquer.

Gertrude aussi fut attendrie, Thierry le vit, et il continua, encouragé par un regard qui se posait humide et brillant sur lui : — Je pris sa main, je ne voulais pas m'éloigner; je lui jurais que ma passion pour elle était dans toute sa force, que j'allais mourir à ses pieds. — Partez, reprit-elle, avec une voix qui ne me permit pas de lui résister; c'est une grâce que je vous demande, vous le comprenez bien; c'est le seul moyen d'adoucir une douleur dont je n'ai point voulu vous parler. Encore une fois, partez.

Je m'éloignai. Sur le seuil de ce boudoir où je ne devais plus rentrer, je me retournai pour la voir encore. Elle était debout et me suivait du regard. Il me sembla que je prenais congé d'un de ces chers fantômes qui accompagnent nos premiers pas en ce monde, d'un de ces hôtes divins de notre jeunesse, d'un de ces spectres de notre aurore, qui nous quittent quand viennent les ingrates chaleurs, les tristes et pesantes clartés. Je traversai ces pièces, maintenant désertes pour moi, où je venais d'errer avec elle, et je me trouvai seul avec ma liberté, compagne que je croyais aimer il y avait quelques heures et qui en ce moment m'accablait. C'est une société que du reste je n'ai jamais su garder. Sa prédiction s'est accomplie. On m'a dit que l'on m'aimait; j'ai dit, j'ai juré que j'aimais aussi,

tout cela souvent, quelquefois dans les mêmes termes, quelquefois dans des termes variés. Aujourd'hui j'ai pour toutes ces paroles, où rien de moi ne vit plus, une horreur que je ne puis rendre; j'espère bien en avoir fini avec ce passe-temps, qui, malgré sa monotonie, a produit sur moi son effet ordinaire en me rendant tous les autres passe-temps impossibles. Pour qu'un jour encore la pensée me vînt de jeter certains mots dans l'oreille d'une femme, il faudrait, ce que je ne prévois pas, ma cousine, un miracle au fond de moi, une baguette fendant les rochers et en tirant des sources vives. Cette baguette-là est perdue, n'est-ce pas? — Et il se mit à sourire; seulement, tandis que sa bouche souriait, une tristesse profonde, comme l'ombre d'une épaisse nuit, envahissait ses yeux.

Il se leva brusquement. — Je vais, dit-il, remonter à cheval, je ferai un temps de galop, l'air et les vagues me débarrasseront de mes diables bleus. — En s'en allant, il prit les doigts de Gertrude, que, pour la première fois, il effleura de ses lèvres. Quand elle fut seule, Mme de Gérion songea de cette belle lady Renwood et de sa singulière fantaisie, de cette scène bizarrement triste et tendre qu'on venait de lui raconter : il lui semblait que l'air de sa chambre était rempli par un parfum d'une espèce inconnue, qu'on avait placé quelque part auprès d'elle un bouquet qui lui faisait mal et qu'elle ne voulait pas jeter.

III.

Ce que Pérenne avait prévu arriva. Gertrude s'ennuyait, quand elle ne voyait pas celui qui l'aidait à porter le fardeau de ses journées. Elle attendait avec impatience cet hôte de sa solitude, qui n'était ni un amant, ni un ami, mais un personnage innommé, une sorte d'esprit familier venant se jouer dans toutes ses pensées, comme Trilby dans la robe et dans les cheveux de Jenny. L'instant vint où Pérenne sentit qu'il pouvait prononcer le mot que sa bouche avait si soigneusement retenu. Gérion avait engagé sa femme à visiter à cheval les environs d'Alger. D'habitude il l'accompagnait. Un jour, il voulut que Gertrude sortît seule avec son cousin. — Seulement, comme je n'entends pas que les médisans s'exercent sur vous, lui dit-il en souriant, n'allez pas sur les grandes routes. — Et se tournant vers Pérenne : — Vous voyez, ajouta-t-il, que je suis confiant. Je devrais être jaloux pourtant, si je songeais à votre mauvaise renommée; mais... — Il s'arrêta avec un sourire qui voulait dire : Mais je serais prodigieusement ridicule, si je m'imaginais que, présent ou absent, je ne suis pas adoré par ma femme, par ma propre femme, la femme que j'ai pardieu bien épousée.

On était en septembre, et vraiment ce jour-là il se passait quelque chose d'étrange dans le ciel. L'Afrique ne se baigne pas toujours dans une lumière bleue et ardente; il y a des heures où son horizon s'obscurcit, et alors elle est ravissante. C'est la Vénus antique mordue au cœur tout à coup par la mélancolie moderne; c'est l'âme de René, c'est l'âme de Manfred, rayonnant sous le masque divin, sous la beauté immortelle de Mercure ou de Bacchus. Des nuages mélancoliques s'affaissaient sur les montagnes; la mer et le feuillage semblaient assombris comme un regard où s'amoncèlent d'immenses tristesses.

— Gertrude, dit Pérenne à sa cousine, dites-moi, je vous en prie, ce que vous sentez. Quant à moi, je souffre et crains de ne plus souffrir. Il se passe dans ce moment-ci au fond de moi un mystère douloureux que je suis obligé de vous révéler, car tout ce qui m'entoure m'arrache mon secret. C'est mon âme qui me quitte et qui se donne à vous. Gertrude, je vous aime comme je n'avais pas encore aimé. Je vous en supplie, — si Dieu permet cette horrible chose, que ce qui me bouleverse ne vous effleure même pas, — au moins, par pitié, pas une parole de reproche, pas un regard cruel; ne me regardez pas et restez muette; ne faites pas rentrer dans mon cœur, qu'il déchirerait, le cri de passion qui s'adresse à vous.

Elle ne dit pas un mot, mais elle le regarda, et son regard fut sans dureté. Lui, se penchant alors vers elle, saisit le bout de son voile, qui flottait, et pressa le léger tissu de ses lèvres; puis, comme si un même tourbillon les eût emportés, tous deux partirent au galop.

Quand leurs chevaux reprirent le pas, Thierry ne commit pas la faute de recommencer un aveu d'amour. Il parla de ce qui l'entourait, il débita les mille propos que nous suggère l'esprit capricieux des longs entretiens. Il ne dit pas un mot de la passion qu'à l'instant même il venait de révéler brusquement. Il voulait que le céleste abîme qu'un éclair avait montré tout à coup reprît son mystère : il savait que les apparitions, pour conserver tout leur éclat, ont besoin d'être de courte durée; mais le sentiment qu'il semblait taire animait jusqu'aux plus insignifiantes de ses paroles; la vie surhumaine que l'amour jette dans notre langage était dans chacun de ses mots; elle était bien plus encore, cette divine existence, dans le silence qu'on gardait auprès de lui, dans l'attention émue qu'on lui prêtait. C'était Gertrude qui sentait vraiment une révolution tout entière s'accomplir dans ses destinées. Le monde lui apparaissait comme il dut apparaître à Ève lorsqu'elle eut goûté au fruit d'où la Volupté et la Mort sortirent en se tenant enlacées. Elle était en même temps pleine d'effroi, parce qu'elle comprenait qu'une vertu la quittait, qu'une colère la menaçait, — et tout embrasée d'allégresse, parce qu'elle

saluait au fond de son cœur les tressaillemens d'un dieu inconnu.

Thierry la conduisit jusqu'à la porte de sa demeure. Là, il mit pied à terre pour l'aider à descendre de cheval, et tandis qu'elle s'appuyait rapidement sur lui : — Dites-moi, murmura-t-il avec l'accent brûlant de la prière, dites-moi, je vous en supplie, que je ne vous ai pas déplu!

— Non, répondit-elle, vous m'avez fait le mal de cet air que je n'ai pas pu continuer hier, parce que des larmes m'ont arrêtée, voilà tout.

Et elle s'élança sous le portique de la maison mauresque, où elle disparut.

— Voulez-vous dîner avec nous, Thierry? cria Gérion, qui était à son balcon dans une robe de chambre orientale, tenant comme un sceptre une longue pipe. Et comme Thierry lui répondait par un refus : — Ah! reprit-il, je ne vous demande pas pourquoi vous êtes si pressé de retourner à votre logis; il y a là-dessous quelque secret de célibataire. Heureusement cela ne me regarde pas.

Pérenne s'éloigna en faisant prendre à son cheval une allure désordonnée. Il voulait laisser Gertrude à elle-même, et puis, par dessus tout, il éprouvait un invincible besoin de solitude. Il emportait avec lui un trésor qu'il voulait contempler loin de tous les regards, le noble, le pur, le charmant amour qu'il venait de ravir : — Car elle m'aime, se disait-il, j'en suis sûr. Et moi, suis-je amoureux d'elle? Pas encore, se répondait-il, mais à coup sûr je l'aimerai. — Pérenne ressemblait à ces pécheurs qui comptent toujours sur les secours de la grâce. Il avait raison du reste : la grâce devait en effet le toucher.

Tandis qu'il sentait et raisonnait ainsi, Gertrude éprouvait déjà de cruelles angoisses. Il lui semblait qu'un changement s'était opéré en elle; la vue de son mari lui inspirait toute sorte d'émotions pénibles et confuses. Après le dîner, elle prit un livre, et Gérion, de son côté, s'empara d'un journal qui, au bout d'un instant, sembla le captiver. Il avait une belle tête, après tout, où l'intelligence ne résidait pas, il est vrai, mais qui s'en passait fort résolument. Gertrude vint par hasard à le regarder au moment même où la lumière de la lampe donnait à ses traits, qu'elle éclairait vigoureusement, un caractère particulier de dignité et d'énergie. Elle eut comme un mouvement de peur; puis, en continuant à le contempler, elle aperçut sur une de ses tempes une mèche de cheveux blancs qui, pour la première fois, attirait son attention. Alors elle eut l'apparition de toute une vie où s'étaient succédé des dangers, des fatigues, des souffrances, — où les bonnes journées avaient été rares, où la vieillesse paraissait déjà, que la mort peut-être terminerait bientôt, et elle fut prise par un

attendrissement profond. Elle eut envie de se jeter à ses genoux, de répandre sur ses mains les larmes dont elle était oppressée, de lui révéler son cœur. Elle s'arrêta : les esprits exaltés se défient avec raison des esprits positifs, ils craignent qu'on ne traite de mouvemens romanesques les élans les plus sacrés. De là, en des heures de crises suprêmes, tant d'expansions salutaires qui sont comprimées, et le silence, le silence fatal qui triomphe. Elle n'étouffa pas en elle toutefois le transport dont elle contint l'expression. Elle prit le ferme propos, la résolution sincère d'agir comme elle l'aurait fait après une effusion dont la joie consolatrice ne lui était pas permise. Attachant sur son mari, puis levant au ciel un regard rayonnant d'héroïsme, elle offrit à Dieu un sacrifice que, dans sa crédulité enthousiaste, elle croyait accompli déjà. Elle ne savait pas que la victime qu'elle voulait immoler, alors qu'on la croit abattue, se relève, audacieuse et triomphante, défiant la créature humaine qui la livre et l'être divin qui la demande, ébranlant et détruisant l'autel que son trépas devait consacrer.

IV.

Le lendemain dans la journée, Thierry se rendit chez sa cousine. Le soir, en la quittant, il aurait pu dire comme Jean-Jacques : J'ai été éloquent. Il avait livré une terrible bataille qu'il avait gagnée. Au premier coup d'œil, il avait reconnu qu'il s'agissait d'une lutte à outrance, qu'il allait avoir à soutenir des efforts désespérés. Gertrude lui avait fait un accueil glacial. Quelques instans, un de ces silences qui précèdent tous les combats avait régné entre eux, puis Thierry avait commencé. Cette fois, il sentait que l'heure des temporisations était passée, que l'attaque devait être brusque et décisive. Il avait attaché sur Mme de Gérion un regard suppliant. — Hier, lui dit-il, j'en suis sûr, vous m'aimiez; je l'ai senti, toute mon âme me le disait. Aujourd'hui vous me punissez de la joie que vous m'avez donnée; vous voulez me reprendre mon bonheur, mon pauvre bonheur soumis, tremblant, craintif, qui vous demande merci. Gertrude, ce n'est pas bien, vous jouez avec ma vie. Et encore si c'était de ma vie seulement qu'il s'agit! mais c'est quelque chose d'immortel que vous voulez détruire, et un bien qui n'est pas à moi, qui est à nous deux : c'est ce rêve, sans lequel nos jours ne seraient qu'un sommeil accablant, c'est ce rêve qui commence en ce monde, mais qui finit autre part, un instinct nous le dit, que vous voulez faire évanouir! Gertrude, de la pitié pour notre songe! de la pitié pour nous deux!

Une fatalité heureuse ou funeste voulut qu'elle répondît à ces der-

niers mots; au lieu de combattre l'amant, ce fut à l'amour même qu'elle s'attaqua. Je le dis en passant à celles qui veulent rester épouses du devoir, filles des solitudes : elle eut tort. On peut lutter contre un homme, on ne lutte point contre un dieu. A la milice impétueuse, aguerrie, invincible des argumens passionnés, elle opposa d'antiques remparts dont le destin a toujours été d'être enlevés. — Une femme qui avait aimé était à jamais malheureuse; le bonheur était dans le calme, dans la règle, dans la vie simplement prise et courageusement supportée. Que devenaient d'ailleurs toutes ces affections romanesques avec leurs prétentions à une éternelle durée? Est-ce que les cœurs ne sont point pavés des tombeaux de ces immortelles?...

Même quand aucun sentiment sérieux ne le soutenait, Thierry possédait toute sorte de réponses triomphantes à ces questions. Qu'était-ce donc maintenant qu'il aimait? car, en vérité, je crois, je suis convaincu que dès lors il était touché, et je regrette les paroles, que j'ai atténuées tout de suite pourtant, sur le défaut de son cœur. C'est qu'il se jugeait sévèrement lui-même; c'est que, pareil à beaucoup d'hommes de son temps, il trouvait une sorte de plaisir à se condamner, à se réprouver, à se faire un peu soldat du ténébreux patriarche de toutes les insurrections. Quand à force de mots brûlans, qu'accompagnèrent quelquefois des larmes sincères, il eut tiré d'elle, non plus un muet consentement, mais une réponse, une vraie réponse aux aveux de sa tendresse; quand elle se fut écriée : — Je sens bien que je serai forcée de vous aimer! — il fut pris d'une joie immense. Molière l'a bien dit, et ce n'est pas nous qui le lui avons fait dire depuis Hoffmann, depuis Byron, depuis Mozart : le grand enivrement des conquêtes n'appartient pas qu'aux preneurs de villes; don Juan a eu une aussi vaste ambition qu'Alexandre.

Pendant un mois tout entier, il se tint vis-à-vis d'elle dans cette réserve qu'il avait d'avance acceptée. Elle l'aimait, elle le lui disait, et elle attestait le ciel que jamais elle ne laisserait tomber une seule plume de ce qui lui semblait ses ailes. Il l'écoutait en silence, sachant que toutes les heures s'enchaînent, et que partant les heures couronnées de roses blanches avaient déjà derrière elles l'heure à la couronne de roses rouges. L'impatience le prit cependant, et il résolut de hâter une marche trop lente. Un jour où, comme d'habitude, elle repoussait tout élément terrestre de leurs amours, il lui répondit : — Soit; nos amours seront tout à fait célestes en effet, car je me meurs. — Ce jour-là il entrait dans la seconde phase de sa campagne.

Ce fut en septembre qu'il lui parla ainsi, un soir où il était seul avec elle sur le balcon de cette maison mauresque où ils s'étaient connus. Devant eux, la mer et le ciel semblaient se confondre pour

former une sorte de sanctuaire teint de la même couleur, animé de la même clarté, telle que doit l'être, je l'imagine, dans la baie napolitaine, la fameuse grotte d'azur. — Croyez-vous vraiment, lui dit-il, que ce soit à cette heure, auprès de vous, devant ces merveilles, sous ce regard de Dieu qui se fait visible, qu'une pensée impure puisse naître dans mon cœur? — Et comme d'habitude il remua ciel, terre et ondes pour lui démontrer que son amour était un droit, ses désirs une loi, lui un souverain légitime, et ce pauvre Gérion un usurpateur. Quoiqu'il parlât avec une singulière chaleur, et qu'au point de vue des amoureux il dît des choses fort plausibles, il faillit se perdre. Gertrude fut effrayée à la lumière de la torche ardente que l'on agitait devant elle : la périlleuse région où elle s'était engagée lui apparut; puis, ce ne fut pas seulement de l'effroi qu'elle ressentit, ce fut une sincère douleur. Elle ressemblait, c'est une comparaison bizarre peut-être, mais si juste que je ne veux pas la repousser, à ces amans rêveurs de la liberté qui tout à coup voient la mort de leurs songes : la plus aimée de ses chimères était là, gisante à ses pieds. Elle quitta le balcon, s'enfuit au fond de son salon, se jeta sur un canapé, et ensevelit sa tête dans ses mains. Thierry s'assit auprès d'elle; il la regardait avec un étonnement inquiet quand il l'entendit sangloter.

— Gertrude, lui dit-il en essayant de lui prendre une main qu'elle appuyait sur ses yeux; Gertrude, qu'avez-vous? que pensez-vous?

— Oh! disait-elle, je suis punie; mon amour, l'amour qui me rendait heureuse, l'amour avec lequel je voulais vivre et mourir, il l'a tué.

Son désespoir était si vrai, que Thierry sentit dans ses yeux une larme, et dans son cœur quelque chose qui ressemblait à un regret. — Voici donc, se dit-il, ce que c'est qu'une honnête femme? En vérité, cela pourrait donner à réfléchir. — Puis il pensa, eut-il tort ou raison? que dans une entreprise on ne devait pas se laisser arrêter, qu'il faut dans la forêt enchantée combattre la nymphe qui pleure aussi bien que le dragon qui jette des flammes. — Non, Gertrude, murmura-t-il à son oreille. Ce n'est pas un amour qui meurt, c'est un amour qui naît au contraire, et qui naît dans les larmes comme tout ce qui est humain. — Oh! dit-elle, il n'y avait rien d'humain dans ce que je pleure.

Une semaine après cette soirée, par un de ces orages qui agissent si étrangement sur notre cerveau et sur nos nerfs, Gertrude et Thierry étaient encore sur le balcon où tant de fois ils étaient venus, obéissant à l'inquiet souci que tous les amoureux ont de la campagne et du ciel. Il faisait nuit, et toutes les étoiles avaient depuis longtemps sombré dans un océan de nuages; quelques éclairs, qui par instans jaillissaient des ténèbres, montraient les deux amans unis l'un à

l'autre comme deux ombres destinées à être emportées éternellement par le même souffle dans le pays des visions.

— Non, lui disait Thierry, je ne puis croire que notre amour soit réprouvé, qu'il y ait une malédiction sur notre bonheur; mais en vérité, si cela était, s'il y avait quelque part contre nous une grande et mystérieuse colère attendant l'heure de nous frapper, ce que nous sentons n'en serait pas moins un bien, le seul bien dont l'âme humaine ait ici-bas la vive intelligence, l'irrésistible désir, la nette, la lumineuse pensée. Pourquoi te le cacher? cette tempête a pour moi une sorte d'attrait, par cela même qu'elle est une image de ce courroux que toute joie terrestre semble éveiller dans un monde inconnu. Oui, j'aime cet orage; oui, j'aime cette foudre qui ne sert qu'à illuminer ta beauté. Qu'elle nous atteigne du reste, cette belle et sinistre flamme : elle viendra trop tard pour frapper l'œuvre immortelle de nos deux cœurs. Rien ne peut faire que nous ne nous soyons pas aimés. Qu'un Dieu irrité renverse maintenant, s'il le veut, la coupe où ont trempé nos lèvres, il ne détruira pas notre ivresse, elle s'élèvera jusqu'à lui de la poussière où roulera le vase brisé. — Je vous en supplie, lui répondit-elle, ne blasphémez pas, vous m'effrayez. Dieu peut tout contre toute chose; ce que vous dites là, un jour peut-être vous ne le penserez plus, parce qu'il ne voudra plus que vous le pensiez. Quoi qu'il en soit, vous m'avez fait mal. Je crois déjà me sentir atteinte par celui que vous défiez. — Ainsi ils parlaient, je raconte. Si on me demande pourquoi ces paroles, c'est parce qu'ils les ont échangées.

La péripétie de cette très simple histoire, de cette histoire plus simple en vérité que le récit même de mistress Inchbald, ce fut le retour de Gérion, car je dois dire ici que Gérion avait eu la pensée d'aller passer deux mois en France. Ce pauvre Gérion, je n'ai guère parlé de lui. Cela tient à toute sorte de motifs respectables et à un motif tout-puissant : ce dernier est que je trouvais à m'occuper de sa personne un invincible ennui. J'aurais pu dire cependant beaucoup de choses à son sujet. Sa femme avait soutenu pour lui des luttes héroïques contre Thierry. Pendant tout le temps où elle avait affirmé qu'elle l'aimait avec ces airs sérieux, ces mines solennelles, ce ton grave et pénétré que les femmes prennent quand elles vous parlent de leur amour pour leur mari, elle avait fait à chaque instant, de son cœur, de son esprit, de tout son être, la plus courageuse apologie. — Vous êtes injuste pour lui, répétait-elle sans cesse à Pérenne, vous ne savez pas tout ce qu'il a d'intelligence sérieuse et de vraie sensibilité. — Si par hasard dans la conversation il échappait à Gérion, devant Thierry, quelques paroles où se montrait une appa-

rence un peu lumineuse de pensée, elle attachait sur son cousin un regard triomphant, qui voulait dire : Eh bien ! n'avais-je pas raison? Ce regard-là avait même parfois quelque chose de si candide, de si honnête, de si sincère dans sa vertueuse satisfaction, que Thierry faillit en être attendri.

Enfin, en dépit de ces touchans efforts, Gérion avait succombé, il était parti, il revenait, et maintenant Gertrude, à la pensée de le revoir, éprouvait une terreur indicible. — Quand il arrivera, avait-elle dit souvent, je ne sais pas ce que je deviendrai. — Elle était de ces femmes qui, du jour où le baiser d'un amant a tremblé au bout de leurs doigts, dans les anneaux de leurs cheveux, ne peuvent plus offrir un front intrépide à la bouche de leur mari. — Qu'allait-elle donc faire à présent que toute sa personne, que toute sa vie avaient changé de maître? Je n'ose pas trop dire ce qui se passait chez Thierry; il ne se fût pas précisément conduit comme Voltaire vis-à-vis le marquis du Châtelet le soir où il s'agissait de sauver l'honneur d'Uranie, mais il n'avait pas toutes les délicatesses de sa maîtresse. Il était homme, et il avait vécu, comme on dit, ce qui exprime tant de choses. Il y avait dix années, dix années ! que dans une situation semblable, il avait failli tuer un trouble-bonheur et se tuer lui-même; il ne songeait plus maintenant à tuer personne. Il avait pris ce parti qu'on finit par prendre lorsqu'on est engagé depuis longtemps dans le pays des aventures, le parti de chercher un refuge dans une certaine insouciance aux heures où les complications menacent de devenir trop pénibles et trop nombreuses. Et cependant, je le répéterai encore, malgré ce que tout à l'heure je vais être forcé d'apprendre, il l'a aimée.

Gérion arriva un soir, au tomber de la nuit; il trouva chez lui Thierry, qui se leva et lui tendit la main de l'air le plus naturel du monde. Pérenne, puisque je ne veux rien cacher, rien altérer dans cette analyse, n'éprouva pas une grande émotion. — J'aurais cru, pensa-t-il, que ce retour m'aurait fait plus de mal. Décidément il y a de jeunes souffrances que je ne suis plus destiné à sentir. — Il s'opéra chez Gertrude une transformation effrayante : ses joues, habituellement de la couleur des roses blanches, devinrent d'une pâleur d'hostie. Elle fit un effort pour marcher au-devant de son mari; puis, à l'instant où Gérion étendait les bras vers elle et approchait la bouche de son front, elle eut une défaillance, une vraie défaillance : la mort semblait la prendre en pitié et jeter son voile sur elle. — Gertrude ? ma femme ! ma chère femme ! s'écria Gérion, qu'as-tu ? réponds-moi.

C'était la première fois que Pérenne entendait Gérion tutoyer sa femme. Il éprouva, lui qui tout à l'heure n'avait rien senti, un brusque

et douloureux tressaillement; puis la vue de Gertrude évanouie le jeta dans un trouble qu'il n'avait pas encore connu. — Je suis de trop ici, dit-il à son cousin; je vous quitte, je reviendrai demain savoir de ses nouvelles. Depuis quelques jours, sa santé m'inquiétait; mais j'espère, je suis sûr pourtant que c'est un malaise passager : ce serait trop affreux s'il en était autrement. Soignez-la, empêchez surtout, quand elle reviendra à elle, qu'elle ne parle, qu'elle ne s'exalte, car c'est une imagination exaltée, voyez-vous... Les femmes... Et il s'enfuit.

« Les femmes, pensa-t-il quand il fut dehors, regagnant la ville au galop, ne se ressemblent guère; voici la première fois que j'en rencontre une qui prenne aussi sérieusement la vertu; si j'avais su ce qu'elle devait souffrir, je l'aurais laissée à son ange gardien. » Puis il se dit : « Après tout, sais-je ce qui l'emporte du bonheur qu'elle goûtait il y a quelques jours, ou de sa souffrance d'aujourd'hui? » Malgré ce raisonnement, quand il fut rentré chez lui, il chercha vainement le repos. Pour remplir des heures dont le sommeil ne voulait pas, il prit le parti d'écrire; et comme ce n'était pas un homme bizarre, quoiqu'on lui ait reproché souvent une originalité trop vive, disait-on, comme ce n'était pas un homme bizarre précisément parce qu'il avait toutes les bizarreries de la nature humaine, il écrivit à Mme de Hautcastel, qu'il négligeait fort depuis longtemps. Sa lettre se ressentit, est-ce étonnant? des impressions sous lesquelles il était; la fièvre des tendres émotions y colorait chaque parole. Quand il eut fini cette épître, il s'endormit — en même temps las et soulagé. Le lendemain, il se rendit chez Gertrude. Elle ne pouvait pas le recevoir, elle avait eu du délire la nuit, et maintenant on craignait pour elle une de ces maladies violentes qui se produisent sans cesse sous le ciel d'Afrique. Gérion, qui lui donnait de ses nouvelles, le reconduisit jusqu'au seuil de sa maison. En lui disant adieu, il eut la pensée de lui demander un rapport sur une affaire de service. Thierry tira de sa poche et remit à son colonel la lettre qu'il avait écrite la nuit.

Le soir, Gertrude allait beaucoup mieux; tout péril semblait conjuré. Gérion, qui était à son chevet, la soignait avec une sollicitude touchante et dévouée; seulement, comme d'ordinaire, il avait peu de choses à lui dire : le médecin lui avait assuré qu'elle avait besoin avant tout d'être distraite. Tout à coup il sourit complaisamment, comme un homme à qui vient de s'offrir une pensée ingénieuse. — Gertrude, lui dit-il, je vais être indiscret, mais le docteur veut que l'on vous amuse; il faut avant tout que j'obéisse à son ordonnance : mon indiscrétion sera sur le compte de la faculté. — Après cet exorde en style enjoué, il s'arrêta un instant, puis reprit : — Devineriez-vous jamais ce que notre cousin Pérenne, qui est un franc étourdi, m'a remis ce matin à la place d'un rapport que je lui avais

demandé sur la police des cantines? Non, vous ne le devinez pas. Eh bien! je vais vous le dire : une lettre d'amour, une lettre de *la Nouvelle Héloïse!* En vérité j'ai envie de vous lire cela.

Gertrude eut alors un regard dont Gérion ne pouvait pas comprendre l'expression : elle eut un instant la pensée, j'en suis convaincu, malgré ce qu'il y avait de bonhomie sur les traits de son mari, qu'elle était l'objet d'une raillerie, d'une provocation, d'une insulte; que Gérion avait surpris une lettre qui lui était adressée par Thierry, et qu'il allait la lui lire, afin de la torturer par son ironie avant de l'anéantir par son courroux. Cette idée avait éveillé en elle un ordre de sentimens qui ne lui était pas étranger, car aucune grandeur ne lui était étrangère. Dans cette âme où étaient agenouillés les saints repentirs, il se dressa un héroïque orgueil : elle eût accepté la colère, elle ne voulait point de la moquerie; elle relevait le défi, elle repoussait l'outrage. — Donnez-moi cette lettre, dit-elle d'une voix brève, je la veux! — Gérion la lui donna, étonné, par un mouvement irréfléchi et rapide. Elle la lut d'un seul regard, comme on vide d'un seul trait une coupe empoisonnée. La première ligne révélait tout : elle venait de faire un effroyable échange de la douleur qui avait failli la tuer contre la douleur qui la tuait. Elle avait été la victime d'un faux, d'une trahison, d'un mensonge; un voile se déchirait devant ses yeux, qui lui laissait voir quelque chose d'inexplicable et d'horrible. Ainsi elle pensait et devait penser, puisqu'elle n'avait pas assez vieilli en ce monde pour se consoler avec la triste aumône que nous jette l'expérience toutes les fois qu'elle nous vole un nouveau trésor dans notre cœur.

Le délire la reprit et ne la quitta plus. Thierry souhaita vainement de la revoir; il apprit par Gérion, qui le lui raconta sans le comprendre, tout ce qui s'était passé. Il a éprouvé une vraie, une profonde douleur; il s'est maudit, il a pleuré. Le portrait que j'ai essayé de tracer, il l'aura éternellement au fond de lui-même. Déjà plusieurs fois, en se sentant attiré vers ce qui avait été jusqu'à présent sa vie, il a regardé cette image et s'est arrêté. J'ignore s'il restera toujours sous le pouvoir de ce talisman; que ce soit par d'autres ou par lui, il faudra bien que le décret de Dieu s'accomplisse : « La femme et toi, dit le Seigneur au serpent, vous serez éternellement en lutte; elle te mettra le pied sur la tête, et tu la mordras au talon. » Je m'intéresse à ce combat, je l'avoue, et je me sens tour à tour porté vers chacun de ces deux champions; toutefois, j'en suis persuadé, c'est le serpent qui souffre le moins : il n'a jamais à faire qu'à un pied délicat et blessé, qui d'ailleurs, je crois, écraserait bien à regret la tête où est née la première pensée de séduction.

PAUL DE MOLÈNES.

LA GUERRE CIVILE

EN CHINE

La révolution fait décidément le tour du monde. La voilà en Chine! Cet immense empire, qui de loin nous semblait si calme et comme endormi à l'ombre de ses institutions séculaires, est en ce moment livré aux horreurs de la guerre civile. Une insurrection formidable, partie d'un district obscur du Kwang-si, s'est étendue aux plus riches provinces; elle a planté son drapeau jusque sur la vieille tour de Nankin, et elle menace sérieusement la dynastie tartare. Il y a vingt ans, l'Europe n'y aurait point pris garde; à peine savait-elle le nom de l'empereur qui régnait à Pékin, et elle se souciait fort peu de la dynastie des Ming ou de celle des Tsing. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis 1842, la Chine a cessé d'être pour l'Europe un simple objet de curiosité, une *chinoiserie;* c'est un marché de trois cents millions de consommateurs qui déjà pèse de tout son poids dans la balance commerciale du monde; c'est un vaste champ ouvert à l'ambition politique, à l'exploitation industrielle, à la propagande religieuse de l'Occident; c'est en quelque sorte un nouveau peuple que la guerre et la vapeur ont fait entrer, malgré lui, dans le concert des intérêts européens.

Il est d'ordinaire bien difficile de connaître exactement ce qui se passe dans la mystérieuse patrie de Confucius. Les Européens, campés seulement sur le littoral, ne reçoivent de l'intérieur que de lointains et faibles échos. Les nouvelles ont à franchir de telles distances, qu'elles s'arrêtent souvent en route, et, quand elles arrivent, il faut presque les deviner à travers les déguisemens étranges que leur ont fait subir les préjugés du peuple et les mensonges des mandarins. Voilà plus de trois ans que l'insurrection a éclaté dans le Kwang-si, et cependant nous ignorions encore, il y a peu de mois, ses progrès rapides, son caractère, les intentions de ses chefs. Nos informations se bornaient à de vagues rumeurs recueillies par les négocians de Canton et de Shanghai. La vérité ne nous est apparue que le jour où les mandarins, serrés de trop près par les rebelles, ont appelé les étrangers à leur aide; puis sont venues les

lettres des missionnaires catholiques et les humiliantes révélations de la *Gazette de Pékin;* enfin la prise de Nankin a levé toute incertitude. Dès ce moment, on ne pouvait plus douter de l'importance de la révolte, et les plus indifférens se sont émus. A quoi donc pensent les Chinois? quel sentiment, quelle passion les agite si fort? quel démon les pousse aux luttes sanglantes? A dire vrai, on ne les supposait point capables d'oser une révolution!

Ce n'est pas en un jour que l'on obtiendra une idée claire et nette des événemens qui s'accomplissent ou se préparent à l'intérieur de la Chine. Je sais bien que l'on a déjà publié des récits très minutieux, où les marches et contre-marches des rebelles et des troupes impériales, les batailles rangées et les ruses diplomatiques, les pensées intimes des mandarins et des généraux, la physionomie des deux armées, tout, en un mot, se trouve décrit dans les plus grands détails; on a même gravé, à l'usage des lecteurs de France et d'Angleterre, le portrait authentique du héros de l'insurrection, du prétendant Tien-ti. Je n'ai rien à dire contre l'exactitude historique des différentes scènes de ce drame, ni contre la ressemblance du portrait; mais je craindrais de m'aventurer si avant dans la recherche de l'inconnu et d'altérer sous le poids des couleurs la description, fort compliquée et passablement obscure, de la révolte. On m'excusera donc si je traverse en courant les champs de bataille et si je m'abstiens le plus souvent de suivre les rebelles à l'assaut de ces bonnes villes chinoises, dont il est plus aisé d'escalader les remparts que d'écrire les noms. A pareille distance, il est plus prudent de se contenter d'une vue d'ensemble, où n'apparaissent que les traits les plus saillans.

I.

On est depuis longtemps habitué à considérer les Chinois comme une nation fort débonnaire et complétement soumise à la domination tartare. En effet, la dynastie conquérante règne à Pékin depuis deux siècles; ce seul fait attesterait au besoin la patience et la douceur de la population conquise, et en Europe, les dynasties, même les dynasties nationales, signeraient volontiers un bail de deux cents ans. Toutefois, s'il est vrai que le Céleste Empire paraisse fort arriéré dans la science des révolutions comme en beaucoup d'autres, il ne faut pas s'imaginer qu'il ait échappé aux émeutes et aux révoltes. Quel est le gouvernement qui oserait compter en tout temps sur la fidélité inébranlable de trois cents millions de sujets? Les Chinois se sont donc parfois avisés d'être mécontens de leurs mandarins, et il n'est point nécessaire de remonter bien haut dans leurs annales pour y trouver la trace de soulèvemens partiels qui ont éclaté dans les provinces. Les empereurs Kang-hi et Kien-long ont eu à réprimer de violentes insurrections, et, dès le début de son règne, Tao-kwang, le prédécesseur du souverain actuel, dut se défendre contre les attaques de la tribu des Miao-tze, qui habite le nord de la province du Kwang-si. A cette époque, les nations européennes ne s'inquiétaient guère des embarras qui pouvaient surgir en Chine : pourvu que Canton fût tranquille, les négocians se tenaient pour satisfaits, et d'ailleurs ils étaient à peine renseignés sur les incidens de politique intérieure qui préoccupaient le gouvernement de Pékin. Mais en ce moment, pour arriver à

l'explication de la révolte du Kwang-si, il n'est pas inutile de rappeler ces précédens révolutionnaires, qui doivent modifier, dans une certaine mesure, l'opinion que l'on s'était formée en Europe sur le caractère du peuple chinois. L'insurrection, qui attire aujourd'hui nos regards et excite vivement notre surprise, n'est point un fait nouveau dans l'histoire du Céleste Empire; elle n'a d'extraordinaire que la rapidité de ses succès.

Aux premiers temps de la dynastie, les Tartares, encore animés de l'esprit guerrier et soutenus par le prestige de la conquête, triomphèrent assez facilement des révoltes que provoquaient la misère du peuple et les exactions des mandarins : leurs armées étaient nombreuses et aguerries, et elles marchaient bravement contre les rebelles; mais peu à peu les traditions militaires finirent par s'altérer, et il fallut souvent, pour avoir la paix, transiger avec les mécontens. Voici alors comment les choses se passaient. Après plusieurs campagnes infructueuses, les généraux, ennuyés de la guerre, se décidaient à offrir aux principaux chefs de rebelles une bonne somme et des plumes de paon. Les insurgés marchandaient pendant quelque temps, puis se laissaient corrompre et consentaient à devenir mandarins. Le traité conclu, l'empereur se hâtait d'annoncer à ses sujets par la voie de son Moniteur, la *Gazette de Pékin*, que l'ordre était rétabli et que l'ennemi avait fait sa soumission. Ce procédé, qui n'est pas fier, mais qui dénote une certaine connaissance du cœur humain, était surtout employé avec les pirates. Lors de la guerre de 1840, quelques mandarins voulurent l'essayer avec les Anglais : malheureusement ils avaient affaire à un ennemi qui aimait mieux les battre. Quand un gouvernement en est réduit à de pareilles extrémités, quand il offre ainsi une sorte de prime à l'insurrection, on peut prévoir à coup sûr qu'il sera prochainement en butte à de nouvelles attaques.

Déjà, sous le règne de Tao-kwang, la dynastie tartare avait subi de rudes échecs. Cependant le mal était concentré dans un petit nombre de districts, où les émeutes imparfaitement réprimées ou même impunies avaient révélé l'impuissante lâcheté des mandarins. Les provinces éloignées des foyers habituels de l'insurrection ignoraient le plus souvent ce qui se passait ailleurs, ou du moins elles ne connaissaient que les comptes-rendus triomphans du journal officiel, et elles demeuraient pleines de respect et de crainte devant l'invincible majesté du Fils du Ciel; mais, quand les armées tartares eurent été battues par les Anglais, le prestige qui avait soutenu jusqu'alors l'autorité de la race conquérante devait nécessairement tomber. Non-seulement les Chinois avaient vu leur territoire envahi par des hordes étrangères et l'orgueil national humilié par la plus mortelle injure qui pût être infligée à la politique du Céleste Empire, mais encore, pendant toute la durée de la lutte, ils avaient été victimes des plus violentes exactions; les troupes qui étaient chargées de les défendre ne savaient que piller. Malheur aux villes où les mandarins jugeaient à propos d'établir une garnison pour arrêter la marche de l'ennemi! les contributions extraordinaires et la maraude, largement pratiquée par les soldats, leur faisaient payer cher la présence de ces singuliers défenseurs qui s'enfuyaient au premier coup de feu avec tout ce qu'ils pouvaient emporter. Les ressentimens de la population étaient donc extrêmes, et le souvenir de ces affreux désordres avait laissé dans les provinces du littoral des traces ineffaçables.

En même temps la guerre épuisait toutes les ressources du trésor. Le cabinet de Pékin, après avoir provoqué inutilement les dons patriotiques et les souscriptions volontaires, imagina, dans sa détresse, de battre monnaie avec les emplois, les titres nobiliaires et les diplômes. Cet expédient obtint, pendant les premiers mois, un certain succès. Bientôt, prodigués à prix d'argent, diplômes et titres perdirent toute valeur : les emplois et les promesses d'emplois ne furent plus cotés qu'à un taux illusoire, car, pour entrer en jouissance, les acheteurs étaient tenus d'attendre le décès ou la démission des titulaires. La plupart des fonctions étaient ainsi payées, hypothéquées en quelque sorte par des créanciers fort impatiens, convoitées par une foule de solliciteurs, et l'on se figure ce que devait être une administration composée de spéculateurs qui ne songeaient guère qu'à retrouver avec usure, aux dépens des contribuables, le capital et les intérêts de leur mise de fonds. Matériellement, l'anarchie était à son comble; mais ce qui paraissait beaucoup plus grave, c'était l'atteinte morale que cette mesure venait de porter aux traditions les plus antiques et les plus respectées de l'empire. Personne n'ignore que les lettrés tiennent le premier rang dans la société chinoise. Par les examens et par les concours, les enfans des plus humbles familles peuvent aspirer aux plus hautes dignités, et lors même qu'ils demeurent en dehors des fonctions administratives, les lettrés exercent sur la population de leurs districts une influence incontestée; ils forment, en un mot, l'élite de la nation, et l'on ne se brouille pas impunément avec eux. Or, en décrétant la vente des emplois, le gouvernement avait blessé du même coup et les nobles prédilections de la foule et (ce qui était plus dangereux peut-être) les intérêts de la classe intelligente. Les disciples de Confucius n'étaient pas d'humeur à lui pardonner cette lourde faute.

D'ailleurs, par une fatalité étrange, toutes les mesures que les mandarins prenaient pour repousser l'invasion anglaise, tous les expédiens adoptés d'urgence tournaient contre l'autorité impériale. On avait suspendu les vieilles lois qui prohibent la détention et la circulation des armes de guerre, et le gouvernement s'était empressé de distribuer à profusion les fusils des arsenaux. On faisait appel au dévouement des volontaires; on laissait s'organiser des corps francs; on créait dans plusieurs villes, notamment à Canton, des gardes civiques qui avaient pour mission de maintenir l'ordre à l'intérieur, pendant que les armées de l'empereur attendaient l'ennemi. Efforts inutiles : les prétendus volontaires vendirent les armes que l'on confiait à leur patriotisme, les corps francs dévastèrent le pays, les gardes nationales ouvrirent des clubs où les énergumènes déclamaient contre la trahison et l'incapacité des généraux. Quant aux armes, elles disparurent peu à peu; elles devaient se retrouver plus tard entre les mains des insurgés du Kwang-si.

Sans doute, avant la guerre soutenue contre les Anglais, il y avait au sein de la population chinoise de nombreux germes de mécontentement. Les finances étaient obérées, les mandarins ne donnaient point toujours l'exemple de la probité et de la justice, les lettrés faisaient parfois de l'opposition au gouvernement tartare; enfin les sociétés secrètes, dont nous parlerons tout à l'heure, couvraient déjà de leurs nombreuses ramifications les principales provinces de la Chine. Le Céleste Empire vivait ainsi depuis des siècles, et il

aurait pu vivre longtemps encore avec ses antiques lois et ses vieux abus, s'il était demeuré livré à lui-même, si l'invasion du dehors n'était venue compliquer la situation intérieure; mais le traité conclu sous les murs de Nankin, après la déroute des armées tartares, n'eut pas seulement pour résultat de consommer la ruine du trésor et de révéler l'incroyable faiblesse de la dynastie; il fit plus : en permettant aux étrangers de s'établir dans les ports, il consacra de la façon la plus éclatante la chute de tout un système politique; il ébranla d'un seul trait de plume les bases mêmes de la société chinoise, et modifia essentiellement les conditions particulières d'après lesquelles cet étrange peuple avait jusqu'alors été gouverné. La Chine avait une organisation et, pour ainsi dire, une hygiène à part; elle était accoutumée à vivre seule, repliée sur elle-même, soigneusement enfermée dans l'enceinte jalouse de ses murailles, ne donnant rien, ne demandant rien au dehors. Cette habitude était devenue nécessairement la loi de son existence, le principe de sa nationalité. Et voici que tout à coup il faut ouvrir les portes, il faut laisser entrer un air plus vif, il faut subir le voisinage d'élémens étrangers qui pénètrent avec violence ou s'infiltrent lentement dans les profondeurs de l'édifice. Dès ce moment, tout n'est plus que confusion et désordre : les vieux matériaux se décomposent, les parois s'écroulent au souffle nouveau; la secousse est générale, et tout tombe. Telle fut la situation faite à la Chine par le traité de Nankin; c'est de cette époque que date la révolution actuelle. Du jour où l'étranger a été décidément admis sur le sol du Céleste Empire, le type national a été brisé.

Pendant que les barbares s'établissaient de vive force dans les principaux ports de la côte, l'émigration chinoise prenait de grands développemens. Depuis longtemps, il est vrai, les lois qui prohibent l'expatriation étaient tombées en désuétude, ou du moins, en présence de l'extrême misère qui pesait sur le peuple dans les provinces de Canton et du Fokien, les mandarins avaient fermé les yeux sur les départs clandestins. Luçon, Java, Singapore, l'archipel de la Malaisie, étaient ainsi le rendez-vous d'un certain nombre de colons chinois qui procuraient aux pays où ils allaient se fixer d'infatigables travailleurs et d'habiles commerçans; mais, sur l'ensemble de la population, cette émigration de contrebande était à peu près insensible, et les relations irrégulières que les absens entretenaient avec leurs familles ne pouvaient exercer aucune influence sur les mœurs et les traditions de l'empire. Il en fut autrement après 1842. Les Chinois sortirent en foule par la porte ouverte aux Européens; ceux-ci d'ailleurs les appelaient avec empressement dans leurs colonies, où l'émancipation des noirs avait compromis les cultures. Bientôt la Californie et l'Australie offrirent aux habitans du Céleste Empire de larges champs d'exploitation, et l'on sait le rôle important et honorable que joue à San-Francisco, ainsi que dans les *placeres*, l'industrieuse communauté chinoise. L'émigration, qui n'était hier encore qu'un fait exceptionnel, est aujourd'hui un fait normal; comprimée pendant des siècles, elle s'est tout d'un coup précipitée à travers les océans avec une vigueur irrésistible, et elle aborde aux plus lointains rivages. Là elle se trouve immédiatement en contact avec la civilisation et les mœurs de l'Europe, et alors elle peut comparer ce qu'elle voit avec la civilisation et les mœurs qu'elle a laissées derrière elle. Quelle surprise pour les Chinois et quels enseignemens!

Les impressions des voyageurs, transmises au point de départ, pénètrent au sein des familles; elles y éveillent cette curiosité instinctive qu'inspire le récit des choses nouvelles, et elles répandent insensiblement dans toutes les provinces le poison subtil des idées européennes. Cette fois, ce sont les Chinois eux-mêmes qui font la guerre aux vieilles coutumes, aux préjugés entêtés du foyer domestique; ce sont eux qui battent en brèche les remparts de leur nationalité, car à peine ont-ils mis le pied hors de la Chine, qu'ils deviennent, sans le vouloir, les soldats de l'invasion étrangère et conspirent imprudemment contre l'intégrité de l'Empire Céleste.

Ainsi le terrain était merveilleusement préparé pour une révolution. Un peuple mal administré, accablé d'impôts, blessé dans ses sentimens les plus chers, un gouvernement vaincu par l'étranger, faible au dedans comme au dehors, obligé de recourir aux plus tristes expédiens pour vivre au jour le jour; un changement complet de politique à l'égard des Européens, dont l'entrée dans l'empire rompait en quelque sorte l'équilibre national; une fièvre soudaine d'émigration, — tels sont les symptômes qui se trahissent à première vue et qui expliqueraient assez naturellement l'origine de la révolte. Il faut en outre tenir compte des sociétés secrètes, dont l'action, fort obscure au début, s'est révélée depuis quelques mois par des manifestations si éclatantes.

Les sociétés secrètes sont très nombreuses en Chine. Leur existence est constatée par le code pénal, qui inflige aux affiliés les peines les plus sévères : « Toutes les associations, dit le code, qui se réunissent par des signes secrets, sont instituées évidemment pour opprimer le faible... Les meneurs ou principaux membres de ces sociétés seront donc traités comme des vagabonds, et en conséquence bannis à perpétuité dans les provinces les plus éloignées..... Tous les vagabonds et gens déréglés qui auront fait des réunions et commis des vols ou autres actes de violence sous la dénomination particulière de *Tien-ti-wei*, c'est-à-dire *Association du Ciel et de la Terre*, subiront la mort par décollement, et leurs complices par strangulation. Cette loi sera appliquée toutes les fois qu'on fera revivre une telle secte ou association (1). » La rigueur de cet édit n'a point arrêté le progrès des sociétés secrètes, qui n'ont cessé d'étendre leurs ramifications jusque dans les colonies européennes où les habitans du Céleste Empire ont émigré. A Singapore, à Java, à Manille, les affiliations chinoises sont très influentes. A Hong-kong, leurs manœuvres devinrent si compromettantes pour le gouvernement anglais, que sir John Davis dut, en 1845, publier une ordonnance spéciale contre les membres de la Triade et des autres sociétés secrètes. Partout enfin où il existe une population chinoise, on compte des affiliés.

La principale secte est celle de la Trinité ou de la Triade, sur laquelle un sinologue anglais, le docteur Milne, a publié en 1823 de curieuses informations, qui ont été reproduites par sir John Davis dans son premier ouvrage sur la Chine. Je ferai grâce des origines plus ou moins historiques de la secte, mais on lira sans doute avec quelque intérêt les détails suivans qui se rattachent à la cérémonie d'initiation. C'est pendant la nuit, et dans le plus pro-

(1) Code pénal de la Chine, traduit en anglais par sir George Staunton. — Statut supplémentaire annexé à la section 255e.

fond mystère, que les membres se réunissent. Le candidat est admis à prêter serment devant une idole dont l'autel est garni de nombreuses offrandes; il verse ensuite une certaine somme entre les mains du caissier, et il subit diverses épreuves, entre autres le *passage du pont*. Ce pont est formé d'épées placées entre deux tables ou dressées sur leurs poignées et se joignant par les pointes, en forme d'arches. Le principal frère lit les articles du serment au récipiendaire, qui se tient sous le pont et qui, à chaque formule, doit répondre affirmativement. La lecture terminée, on coupe la tête d'un coq, ce qui veut dire : « Ainsi périssent tous ceux qui divulgueraient le secret! » Il n'est pas besoin d'ajouter que les membres de la Triade emploient divers signes auxquels ils peuvent se reconnaître partout où ils se rencontrent. Ils ont une façon particulière de prendre leur tasse à thé; ils soulèvent le couvercle avec trois doigts seulement. Ils attribuent à certains nombres, notamment au nombre *trois*, des propriétés mystiques, etc. Bref, en lisant ce qui a été écrit sur la Triade par le docteur Milne, dont la bonne foi n'est point douteuse, on croirait lire un manuel de la franc-maçonnerie, et l'on doit avouer que la similitude est au moins singulière.

Quel était le but primitif et réel de ces associations, qui, à l'instar de la Triade et sous des dénominations différentes, se sont formées en Chine depuis deux siècles? Si l'on s'en rapporte aux devises et aux statuts avoués par les membres, il ne s'agirait que de sociétés fort innocentes, ayant une certaine analogie avec nos sociétés de secours mutuels; mais, en pareille matière, il ne faut point trop se fier à l'étiquette, et, sans aller en Chine, on sait que les associations les plus redoutables pour la paix intérieure des états prennent très volontiers le masque de la bienfaisance et de la charité. L'origine de la Triade remonte au XVIIe siècle; elle est presque contemporaine de la chute des Ming et de l'installation de la dynastie mantchoue. On peut donc admettre l'opinion qui attribue à cette société la pensée de préparer le retour de l'ancienne dynastie par le renversement de l'empire tartare. On a remarqué d'ailleurs que, dans la plupart des révoltes qui ont éclaté sous les derniers règnes, la Triade a joué un rôle très actif, et aujourd'hui encore son nom se retrouve dans tous les récits qui nous parviennent sur les divers incidens de la lutte. En l'état de désorganisation où la Chine est plongée depuis 1842, les sociétés secrètes ont eu tout le loisir de préparer une attaque décisive. Si elles n'avaient su invoquer que les souvenirs de la dynastie des Ming, la masse du peuple se serait sans doute fort peu émue; car, malgré leur attachement aux traditions, les Chinois ne seraient guère d'humeur à se battre au profit d'une famille royale détrônée depuis deux cents ans, et je crois, sans vouloir leur faire injure, qu'ils n'auraient pas donné une goutte de leur sang pour consacrer, sur les rives du Fleuve-Jaune, le grand principe de la légitimité. Heureusement pour elles, les sociétés secrètes pouvaient compter sur des auxiliaires plus efficaces : le mécontentement des lettrés et la misère du peuple leur fournissaient des chefs et des soldats et leur assuraient dans toutes les provinces des sympathies très vives. Il ne restait plus qu'à déplier un drapeau, quel qu'il fût, contre le gouvernement tartare, et à profiter de la première occasion pour entrer en campagne.

Telles sont les causes principales de la révolte chinoise, autant du moins

qu'on peut en juger à distance et à travers la mystérieuse enveloppe qui dérobe encore à nos regards la politique du Céleste Empire. Ces causes, il faut bien le reconnaître, paraissent naturelles et plausibles. Les élémens de désordre s'étaient accumulés à ce point que l'on devait s'attendre à une catastrophe prochaine. Aussitôt que la lutte s'est déclarée, le mouvement a été irrésistible, et l'on peut dès aujourd'hui prévoir le moment critique où la dynastie des Tsing aura cessé de régner.

II.

Ce fut dans le Kwang-si que se manifestèrent, en 1850, les premiers symptômes de l'insurrection. Cette province est traversée par de hautes montagnes dont les flancs arides se refusent à la culture; sa population, race énergique et dure, a souvent bravé l'autorité pusillanime des mandarins. Au nord, les vaillantes tribus des Miao-tze habitent des montagnes presque inaccessibles où les armes impériales n'ont jamais pénétré. Seules au milieu de la nation conquise, elles conservent leur indépendance à peu près complète et leurs vieilles coutumes; elles ont, à diverses reprises, battu les troupes tartares envoyées pour les soumettre, et lors de la dernière lutte, en 1832, elles ont traité avec l'empereur d'égal à égal. La révolte ne pouvait donc choisir un terrain plus favorable pour essayer ses forces. Protégée par la configuration du sol, elle était assurée d'avoir pour auxiliaires la population de la province et les tribus des Miao-tze.

Mais quelle fut l'origine précise du mouvement? J'ai lu à ce sujet plusieurs récits. D'après les informations recueillies par un missionnaire catholique (1), un voyageur qui passait sur le territoire des Miao-tze fut assailli par des brigands : il en tua deux; mais, à l'étape voisine, un Chinois bien intentionné lui fit comprendre qu'il courait les plus grands dangers, s'il ne parvenait à apaiser, moyennant une rançon, la colère de la tribu : il s'offrit comme médiateur et arrangea l'affaire. Peu de temps après, le mandarin le mit en prison. A cette nouvelle, grande agitation parmi les Miao-tze, qui attaquent à leur tour le mandarin, le saisissent et le pendent. La querelle étant ainsi engagée, les chefs se réunissent contre les Tartares, et un lettré se met à leur tête, etc. —Cette histoire est assez dramatique; elle ne manque même pas de couleur locale. — Une autre version attribue l'origine de la révolte à une persécution dirigée par la police d'un district du Kwang-si contre plusieurs familles chrétiennes auxquelles on voulait interdire la faculté de se réunir pour réciter leurs prières. Les chrétiens désobéirent aux ordres des mandarins, et quelques-uns furent décapités. Indignée de cet acte de rigueur, la population entière se souleva. — Enfin, suivant un troisième récit, le lettré Huen-su-chuen, de la province de Canton, furieux de n'avoir pu, malgré son grade de docteur, parvenir aux honneurs littéraires, se serait livré à l'étude factieuse de la Bible sur la traduction chinoise éditée par le docteur Gutzlaff, et, secondé par un petit nombre de partisans, il aurait réussi à fanatiser quelques districts : ce serait lui qui porterait aujourd'hui le nom impérial de Taï-ping. —

(1) Lettre du révérend père Tinguy, missionnaire de la compagnie de Jésus. — *Annales de la Propagation de la Foi* (nº de septembre 1853).

Ainsi nous avons le choix entre trois explications, et probablement ce ne sont pas les seules qui circulent en Chine sur ce grave sujet. On peut juger par ce fait combien il est malaisé de percer les mystères du Céleste Empire. Plus de la moitié de la Chine est en feu, et en Chine même, sur le théâtre de la lutte, on ne sait pas au juste d'où ni comment est partie l'étincelle qui a allumé ce vaste incendie!

A la fin de 1850, les insurgés avaient repoussé sur tous les points les troupes placées sous les ordres du gouverneur général des deux Kwang (1), et le mouvement avait pris des proportions très redoutables. Dans le courant de 1851, on fut informé à Canton que les rebelles avaient annoncé hautement le projet de renverser la dynastie tartare, et qu'ils reconnaissaient pour che un prétendu descendant de la dynastie des Ming, nommé Tien-ti (2). Comme signe de ralliement, ils avaient adopté l'ancien costume national, c'est-à-dire la grande robe ouverte par devant, au lieu de la veste tartare ou *chang*, et ils portaient les cheveux longs. Partout ailleurs une insurrection contre les modes pourrait sembler chose puérile : en Chine, c'est un symptôme fort grave. Il y a deux siècles que les habitans du Céleste Empire se rasent la tête et sont habitués à cette coiffure originale et pittoresque qui a tant de fois excité la moquerie des Européens, — très à tort, suivant moi, car elle n'est point sans grâce. Bien qu'elle eût été imposée par le conquérant tartare, et que par conséquent elle pût rappeler d'humilians souvenirs, la queue, déroulant jusqu'à la chute des reins ses nattes soigneusement lustrées, s'était à la longue si solidement implantée sur la tête rase des Chinois, qu'elle y figurait, non plus comme un signe de servitude, mais comme un ornement national; il fallait donc que les chefs des rebelles fussent déjà bien sûrs de leur autorité et de leur influence pour ordonner à leurs partisans de couper leur queue! Ils furent obéis.

En 1852, l'insurrection, maîtresse de toute la province du Kwang-si, s'étendit dans le Hou-nan, et s'avança, par étapes assez lentes, dans la direction du nord-est. Au mois de septembre, la *Gazette de Pékin* annonça triomphalement une victoire des troupes impériales ainsi que la prise de Tien-ti, et publia un long document par lequel ce personnage avouait ses crimes et racontait l'histoire de la révolte. Tien-ti disait que ses échecs dans les concours littéraires lui avaient inspiré une voilente haine contre le gouvernement, et qu'il s'était mis en tête d'apprendre la stratégie, avec la pensée de faire un jour la guerre aux Tartares. Deux lettrés, malheureux comme lui dans leurs examens et comme lui désireux de se venger, s'étaient affiliés à la société secrète de la Triade, et ils lui avaient offert le commandement militaire des bandes dont ils pouvaient disposer; l'un d'eux, Huen-su-tchuen, s'était institué son premier lieutenant, sous le nom de Taï-ping (3), et, grâce au concours de la population du Kwang-si, excitée par les membres de la Triade, les insurgés avaient obtenu dès le début un succès inespéré. Tien-ti affirmait en terminant qu'on l'avait représenté, bien malgré lui, comme aspirant au trône impérial. —

(1) On comprend dans cette désignation les deux provinces de Kwang-si et de Kwang-tung (Canton).

(2) Tien-ti veut dire : *vertu céleste.*

(3) C'est-à-dire *Paix éternelle.* C'est un singulier nom de guerre.

Cette confession, dont je m'abstiens de reproduire les détails, aurait beaucoup d'intérêt, si son authenticité était démontrée; mais elle a eu le malheur d'être publiée par la gazette officielle, et c'est une triste recommandation: aussi l'a-t-on généralement considérée comme apocryphe, on a même poussé l'incrédulité jusqu'à prétendre que le chef des rebelles n'était point tombé au pouvoir des mandarins, et que le commandant des troupes impériales s'était tout simplement avisé d'expédier comme prisonnier, à Pékin, un pauvre diable affublé par lui du nom de Tien-ti. Cette ingénieuse supercherie ne serait point sans précédens. On se souvient que lors de la guerre de 1840 les mandarins de Canton adressèrent à l'empereur Tao-kwang, à l'appui de leurs glorieux bulletins, les têtes de plusieurs généraux anglais qui vivent encore. Les mandarins de Kwang-si auraient donc pu tout aussi bien consoler l'empereur Hien-foung par l'envoi d'un faux Tien-ti. Cependant il est juste de constater que depuis 1852 on n'a plus entendu parler de la présence de ce chef parmi les rebelles. Tien-ti a disparu; c'est Taï-ping qui personnifie la nouvelle dynastie, et c'est son nom qui figure en tête des proclamations émanées du camp des insurgés.

La capture, vraie ou supposée, de Tien-ti ne ralentit point la marche de la révolte. En novembre 1852, la province du Hou-nan était soulevée; puis la ville la plus importante du Hou-pé, Ou-tchang-fou, fut prise d'assaut. Si l'on veut jeter les yeux sur la carte de Chine, on sera émerveillé de la rapidité avec laquelle le torrent insurrectionnel traversa ces vastes provinces en se précipitant vers le fleuve Yang-tse-kiang, qui devait le porter jusqu'à Nankin. Les Tartares résistaient à peine; vainement l'empereur envoyait-il généraux sur généraux pour arrêter l'invasion, vainement fit-il sortir de leur retraite volontaire ou de leur disgrâce les anciens serviteurs qui avaient autrefois défendu contre les Anglais le trône chancelant de Tao-kwang. Ces généraux et ces diplomates, Siu, Lin, Kichen, etc., furent successivement battus. Les uns échappèrent par la mort et par le suicide à la honte de leur défaite, d'autres, dégradés et privés de leurs biens, se virent flétris par les décrets injurieux de la *Gazette de Pekin*. Chaque numéro du journal officiel immolait à la colère impériale une hécatombe de mandarins civils et militaires et trahissait, par les éclats d'une exaspération insensée, l'impuissance du gouvernement tartare. La correspondance des missionnaires catholiques établis dans les provinces insurgées contient sur la situation respective des deux partis une série de renseignemens fort instructifs qui méritent toute confiance. Voici l'extrait d'une lettre écrite, le 6 novembre 1852, par le vicaire apostolique du Kwang-si (1). « Il faut avouer que l'empereur Hien-foung et ses ministres paraissent vraiment frappés de vertige. Au moment où il leur importerait de s'attacher les esprits, ils semblent prendre à tâche de les aliéner : on écrase la nation d'impôts, on l'épuise de corvées. Pour expédier quelques soldats, il est incroyable combien l'on vexe de familles, car il ne faut pas croire que le fantassin chinois marche à pied; non, il lui faut un char. Le cavalier à son tour serait trop fatigué, s'il allait à cheval; il lui faut

(1) Lettre de Mgr de La Place, datée de Choui-tcheou-fou (*Annales de la Propagation de la Foi*, no de juillet 1853).

aussi un char. Enfin le cheval lui-même ne sait pas porter sa selle. Pour traîner ses harnais, il faut encore des chars, si bien que la semaine dernière, dans la ville de Choui-tcheou-fou, à deux lieues d'ici, pour le départ de trois cents soldats, il y avait mille hommes de corvée. Ce n'est pas tout : les prétendus défenseurs de la patrie sont presque autant de brigands qui pillent l'honnête citoyen jusque dans sa maison. Dites au marché que les troupes vont passer, en un clin-d'œil vous ne verrez plus de boutiques. Pour mettre le comble à la désaffection, il se dit que les mandarins veulent lever un impôt extraordinaire. Aussi les murmures commencent-ils à éclater en sédition; on ne se cache pas pour désirer la venue des insurgés; pas un village qui n'aspire à passer sous leur gouvernement. On prétend même que les mandarins chinois sont tout aussi impatiens que le peuple de se soustraire à la domination tartare... Les rebelles au contraire tiennent une conduite vraiment sage. Point de pillage parmi eux, point de troubles; des proclamations l'ont annoncé dès le principe. « Nous n'en voulons qu'aux Tartares, ont-ils dit, nous ne détruirons que les Tartares, » et les faits répondent aux paroles. A-t-on pris une ville, on tue les soldats tartares sans rémission, on ne fait aucun quartier aux mandarins mantchoux : les mandarins chinois, s'ils ne se sont point soumis d'avance, sont également massacrés; mais le peuple, on le respecte; mais le marchand est toujours à ses affaires, et le voyageur toujours tranquille sur sa route. »

Ce témoignage, si favorable aux rebelles, est confirmé par le vicaire apostolique du Hou-kouang, dans une lettre écrite de Hong-kong le 28 janvier 1853 (1) : « Les troupes révolutionnaires paraissent bien disciplinées et sont de beaucoup supérieures à l'armée tartare en fait de tactique militaire. Elles s'annoncent partout comme aspirant à délivrer la patrie du joug des Tartares, dont elles font ressortir les vices et la tyrannie dans leurs proclamations..... Les troupes impériales s'avilissent toujours davantage. Effrayées de la valeur et de l'audace des rebelles, il semble qu'elles s'étudient à éviter tout engagement avec eux, se contentant, au lieu de combattre, de leur céder leurs postes et de leur livrer l'entrée des villes. Elles ne se battent que dans des rencontres inévitables, ou quand elles voient la victoire bien assurée : mais le cas est rare. Il en résulte que les soldats de l'empereur désertent en masse et que les officiers inventent mille prétextes pour quitter le service. Même conduite de la part des mandarins civils. »

Ainsi la cause impériale était livrée sans défense à la merci des événemens. La cour de Pékin, qui ne cessait d'envoyer à ses troupes l'ordre de vaincre, ne recevait que des nouvelles désastreuses. L'ennemi avançait toujours. Il s'était emparé des barques du Yang-tse-kiang et descendait paisiblement le fleuve. Le 8 mars, il arriva sous les murs de Nankin, où les généraux de l'armée impériale avaient concentré depuis deux mois leurs dernières ressources. D'après les ordres de la cour, cette place devait être défendue jusqu'à la dernière extrémité. Le 19 mars, elle fut emportée au premier assaut! Les rebelles tuèrent impitoyablement tous les Tartares, hommes, femmes, enfans; on assure qu'ils massacrèrent vingt mille victimes. Dès

(1) Lettre de Mgr Rizzolati (*Annales de la Propagation de la Foi*, n° de juillet 1853).

qu'ils eurent établi leur quartier-général à Nankin, un détachement fut dirigé contre Chin-kiang-fou, garnison tartare, où les Anglais éprouvèrent en 1842 une résistance désespérée. Cette ville fut enlevée par les insurgés, qui y renouvelèrent leurs horribles massacres, et, dès ce moment, le cours entier du Yang-tse-Kiang appartint à la révolte, qui pouvait intercepter à son gré toute communication entre le nord et le sud de l'empire. En perdant Nankin, la dynastie mantchoue venait d'être frappée au cœur. L'effet produit par cet événement fut immense dans toute la Chine; l'on s'attendait à voir, d'un jour à l'autre, les chefs de l'insurrection sur la route de Pékin.

C'est à partir de ce moment que les divers incidens de la révolution chinoise commencent à nous être mieux connus. Le théâtre de la guerre se rapprochant de plus en plus du port de Shanghai, où les étrangers sont admis à faire le commerce, les représentans des gouvernemens européens durent se préoccuper très vivement de la sécurité et des intérêts de leurs nationaux; en outre, les mandarins eux-mêmes, après avoir épuisé tous les expédiens, se virent forcés de faire appel à l'intervention de l'Europe et de solliciter l'assistance de ces *barbares* qu'ils avaient jusqu'alors traités avec tant de mépris. De toutes les humiliations qu'infligeait depuis deux ans à l'orgueilleuse dydastie des Tsing la révolte triomphante, celle-là devait assurément lui paraître la plus cruelle et la plus dure. Déjà l'empereur avait perdu aux yeux de son peuple le caractère de force invincible et de majesté presque divine que les nations orientales vénèrent avec tant de respect dans le dépositaire de l'autorité suprême. Remplis d'épouvante et accablés de remords, les mandarins ne se distinguaient plus que par la précipitation de leur fuite : c'était un sauve-qui-peut général. Mais que durent penser les Chinois, lorsqu'ils virent leur souverain à genoux devant les étrangers, lorsqu'ils lurent la proclamation suppliante adressée aux consuls européens par le gouverneur de Shanghai! Comment les choses en étaient-elles venues à ce point qu'il fallût rompre tout d'un coup avec les traditions de la politique nationale, et se rattacher au bienveillant appui des barbares comme à une dernière branche de salut? Les Européens eux-mêmes ne furent pas moins surpris de cette démarche, qui ouvrait devant eux les portes d'un empire au seuil duquel ils avaient eu tant de peine à s'établir, après trois siècles de pourparlers et de tentatives vaines, après une guerre acharnée. La lettre du gouverneur de Shanghai doit être considérée comme le point de départ d'une situation nouvelle qui modifie profondément les relations établies entre l'Europe et le Céleste Empire; elle est datée du 15 mars. On ignorait encore à Shanghai que les rebelles étaient déjà sous les murs de Nankin et à la veille de livrer l'assaut. Le mandarin expose aux consuls qu'il a reçu de son supérieur, le gouverneur du Kiang-sou, l'ordre de se concerter avec eux pour l'extermination des rebelles, et il les prie en conséquence d'envoyer à la défense de Nankin tous les navires de guerre en station devant Shanghai (1). Il y avait alors dans ce port trois navires anglais, une corvette à vapeur française, *le Cassini*, une frégate à vapeur américaine, le *Susquehannah*, qui avait à bord le colonel

(1) L'*Annuaire des Deux Mondes* de 1852-53 contient la traduction complète de cette curieuse dépêche. Nous pouvons donc nous dispenser de la reproduire ici.

Marshall, ministre des États-Unis. On attendait en outre l'arrivée de la frégate française *la Capricieuse*, qui devait amener notre ministre plénipotentiaire, M. Bourboulon. Le plénipotentiaire anglais, sir George Bonham, venait d'arriver, le 21 mars, sur le steamer l'*Hermès*. Si les cinq bâtimens de guerre alors disponibles avaient remonté le Yang-tse-Kiang et paru devant Nankin, ils auraient pu très aisément décider la victoire au profit de la cause impériale; mais les représentans des nations européennes étaient d'accord sur la convenance d'observer, au milieu de cet étrange débat, une complète neutralité. Ils répondirent dans ce sens à la communication du gouverneur, et les documens placés sous les yeux de la chambre des communes attestent que, dès l'origine, le cabinet britannique approuva pleinement la détermination adoptée par sir George Bonham, « de n'intervenir d'aucune manière en faveur du gouvernement chinois. »

Cependant la prise de Nankin produisit à Shanghai une vive émotion. Le gouverneur s'adressa une seconde fois aux consuls et dans les termes les plus pressans, afin d'obtenir l'assistance des Européens. Voici la réponse qui lui fut transmise par le consul anglais, M. Alcock, au nom de sir George Bonham : « Le plénipotentiaire britannique ne saurait promettre son concours pour la défense de Shanghai, dans le cas où cette ville serait assiégée par les insurgés; il protégera la colonie anglaise contre toute attaque qui serait dirigée contre elle. Quant à la répression des actes de pillage qui pourraient être commis dans l'enceinte de la ville chinoise, le plénipotentiaire, tout en éprouvant le désir bien naturel de venir en aide aux autorités dans l'intérêt des citoyens paisibles, se réserve le droit de régler ultérieurement sa conduite d'après les circonstances (1). » Cette politique de neutralité, proclamée fermement au plus fort de la lutte, offrait pour l'avenir des avantages incontestables; mais, pour le présent, elle n'était point sans péril. En effet, les Européens établis à Shanghai occupent en dehors de l'enceinte chinoise un quartier qui leur a été concédé par les mandarins : leur nombre dépasse à peine trois cents. Que pouvait faire cette poignée d'hommes, si elle venait à être soudainement attaquée par les rebelles? Il ne fallait point compter sur l'assistance efficace des impériaux, et la présence même des navires de guerre ne mettait point la petite colonie à l'abri d'un coup de main. La conjoncture était d'autant plus grave que l'on ne connaissait point exactement les dispositions des insurgés à l'égard des étrangers. Le gouverneur de Shanghai se gardait bien de rassurer les consuls; il affirmait que les rebelles étaient animés d'une violente haine contre les Européens, et il faisait circuler de prétendues proclamations par lesquelles les généraux de Taï-ping promettaient solennellement à la nation chinoise que les humiliations de la guerre de 1840 allaient être vengées dans le sang des barbares. La petite colonie ne perdit point courage : les 8 et 9 avril, les résidens se réunirent en *meetings* sous la présidence de M. Alcock, et ils votèrent la formation d'un corps de volontaires, ainsi que la création d'un comité de salut public chargé de prendre toutes les mesures nécessaires pour la défense commune. Dans un troisième *meeting*, qui fut tenu le

(1) *Papers respecting the civil war in China*. Documens communiqués par le gouvernement anglais à la chambre des communes, 1853.

12 avril et auquel assistèrent les consuls de France, des États-Unis, de Hambourg et de Danemark, tous les habitans européens de Shanghai adhérèrent aux résolutions émanées de l'initiative anglaise, et se concertèrent pour l'érection d'une ligne de fortifications autour de leur ville. Ces points réglés, on se mit immédiatement à l'œuvre. La plupart des résidens s'enrôlèrent comme soldats, apprirent l'exercice et firent d'incessantes patrouilles. On voyait ces riches négocians quitter leurs comptoirs au premier signal, s'armer de leurs fusils de chasse et s'aligner docilement, comme des recrues à l'école du peloton. Jamais troupe ne se montra plus calme, plus décidée en face du péril. Toutes les nationalités étaient fraternellement confondues; Anglais, Américains, Allemands, Français, etc., se serraient dans les mêmes rangs. Ils étaient là, relégués sur un coin de terre, à l'extrémité du monde, au milieu d'un peuple inhospitalier. D'un moment à l'autre, ils s'attendaient à recevoir le choc de masses formidables, et cependant ils tinrent bon. Ils auraient pu s'embarquer sur leurs navires, se retirer à Hong-kong et laisser passer la bourrasque : ils ne songèrent qu'à combattre. L'imminence du danger soutenait leur courage, et le sentiment du devoir les attachait au sol de cette patrie d'adoption où ils avaient à garder, non-seulement les immenses intérêts de leur commerce, mais encore l'honneur du drapeau européen. Il y a de la grandeur dans ce tableau. Quelques hommes de cœur bravent froidement la plus puissante et la plus nombreuse des nations asiatiques. Fidèles aux instincts de leur race, ils savent qu'ils ne doivent point reculer, que les intérêts de l'Occident sont entre leurs mains, et qu'une nécessité impérieuse leur commande de défendre jusqu'au bout ces nouvelles Thermopyles. En combattant pour eux-mêmes, pour leurs magasins remplis de caisses de thé ou de balles de coton, ils combattent aussi pour l'Europe, pour la civilisation, pour la foi chrétienne. Hommage leur soit rendu!

Pendant que la petite colonie se mettait ainsi en mesure de repousser l'ennemi, les ministres des États-Unis et d'Angleterre pensèrent avec raison qu'il importait d'obtenir sans retard des informations précises sur la situation, les forces et les projets des rebelles. Le colonel Marshall, sans trop se préoccuper des commentaires que pourrait éveiller sa démarche, résolut de se rendre à Nankin, en remontant le Yang-tse-kiang sur la frégate à vapeur *Susquehannah;* mais les eaux du fleuve étaient trop basses pour ce navire, qui dut s'arrêter à moitié route et revenir à Shanghai. Sir George Bonham procéda avec plus de prudence : il se borna d'abord à envoyer l'interprète du consulat, M. Meadows, dans la direction de Sou-tchou et du Grand-Canal, d'où l'on pensait qu'il serait plus facile de gagner les districts occupés par les insurgés. Parti de Shanghai le 9 avril, M. Meadows arriva le 14 à la ville de Tanyang; le canal étant presque à sec, il ne put aller plus loin. Toutefois, pendant ce court voyage, il recueillit quelques renseignemens utiles sur l'objet de sa mission. Il rencontra plusieurs détachemens de Tartares échappés au massacre de Nankin et de Chin-kiang-fou, et apprit que l'on évaluait à cent trente mille hommes environ l'armée de Taï-ping. Il fut d'ailleurs complétement édifié sur les déroutes successives des troupes impériales et sur les progrès des rebelles; mais le résultat le plus important de son aventureuse expédition, ce fut la certitude acquise par lui que les mandarins se

vantaient, aux yeux de leurs administrés, d'avoir obtenu l'appui des Européens, et promettaient l'apparition prochaine des escadres alliées. Voici le texte d'une proclamation qu'il lut sur les murailles de la ville de Chang-chou : « Les navires des barbares sont solides; ils ont d'excellens canons, et ces barbares sont, comme nous, décidés à exterminer les rebelles. Ils ne tarderont pas à se montrer au-delà de Chin-kiang-fou, et ils auront vite raison de cette exécrable secte. Que le peuple soit sans crainte : on poursuivra avec la plus grande sévérité les colporteurs de fausses nouvelles qui auraient pour but d'inquiéter les esprits. » Ce mensonge officiel, garanti par la signature du mandarin Chang, était placardée dans les districts, et, en même temps qu'il rassurait les populations demeurées fidèles jusqu'alors à la cause impériale, il devait répandre parmi les rebelles de fausses impressions sur l'attitude des Européens. Cette manœuvre ne manquait pas d'habileté. A Shanghai, le gouverneur disait aux consuls que Taï-ping était l'ennemi déclaré des barbares, puis il annonçait indirectement aux insurgés que les navires anglais allaient marcher contre Nankin. En trompant ainsi les uns et les autres, il espérait qu'un malentendu les mettrait aux prises. La ruse était d'autant mieux imaginée que la tentative de la frégate américaine *Susquehannah* pour remonter le Yang-tse-kiang et surtout la présence de plusieurs bâtimens de forme européenne au milieu des jonques de la flotte impériale pouvaient aisément donner le change aux rebelles. Le gouverneur de Shanghai, qui ne se faisait pas la moindre illusion sur la valeur des jonques, avait eu l'excellente idée de fréter dans le port un certain nombre de *lorchas*, petits bâtimens qui naviguent sur les côtes de Chine, le plus souvent avec le pavillon portugais, puis il avait acheté ou loué des bricks et même des trois-mâts appartenant à des négocians américains. Le mandarin ne marchandait pas, il payait comptant; il y avait donc tout profit à traiter avec lui. Enfin, malgré l'accord qui existait au sein de la population européenne pour la défense commune, il s'était révélé, au début, des dissidences assez graves sur l'appréciation générale des événemens. Le principe de non-intervention proclamé par les représentans des puissances n'était point du goût de tout le monde. Plusieurs résidens voyaient avec impatience le ralentissement du commerce; ils étaient d'avis que l'on précipitât le dénoûment de la crise, en se prononçant soit pour Hien-foung, soit pour Taï-ping, et ils déclaraient que si les gouverneurs pensaient devoir s'abstenir de toute démarche officielle dans l'un ou l'autre sens, les particuliers n'étaient point liés par les mêmes scrupules. Après tout, les négocians qui vendaient leurs bâtimens au mandarin de Shanghai se croyaient fondés à soutenir la légitimité de la transaction. De quel droit leur aurait-on enlevé l'occasion d'une bonne affaire? Ils étaient d'ailleurs enrôlés, comme les autres, dans le bataillon des volontaires de Shanghai; ils montaient la garde et allaient en patrouille, et ils étaient prêts à tirer au besoin sur leurs anciens navires métamorphosés en navires chinois. Les consuls n'eurent rien à objecter contre la logique de ce raisonnement; mais il n'en était pas moins vrai que les mandarins, en achetant ces navires et en les expédiant sur le Yang-tse-kiang, voulaient convaincre les insurgés que les barbares s'étaient ralliés à la cause impériale. Ils firent mieux encore : pour compléter la décoration, ils s'avisèrent de confectionner

quelques centaines d'habits rouges et de les mettre sur le dos d'un régiment chinois. Pour le coup, les Anglais étaient en ligne. Malheureusement l'habit ne fait pas le soldat, et les *rouges* se débandèrent aussi vite que les autres devant les invincibles légions de Taï-ping. Ce joli tour a été raconté dans les journaux anglais. Il provoquera peut-être d'incrédules sourires; cependant, si l'on veut bien se rappeler les supercheries ou plutôt les enfantillages très authentiques auxquels les mandarins de première classe ont eu recours pendant la guerre anglaise, on conviendra qu'en pareille matière les Chinois sont capables de tout.

Lorsque sir George Bonham connut, par le rapport de M. Meadows, l'existence de la proclamation officielle à Chang-chou, il jugea qu'il y aurait péril à laisser les rebelles sous l'impression des mensonges imaginés par les mandarins. Il devait en effet prévoir le cas où Taï-ping assiégerait Shanghai et conjurer par une explication catégorique les conséquences redoutables d'une méprise. Il s'embarqua donc le 22 avril sur le steamer *Hermès*, commandé par le capitaine Fishbourne, et partit pour Nankin.

En 1842, la flotte britannique avait remonté le cours du Yang-tse-kiang; elle allait porter, au cœur même du Céleste Empire, le fléau de la guerre étrangère, et cette démonstration audacieuse arrachait aux mandarins le traité célèbre qui consacrait le triomphe des armes occidentales. Depuis cette époque, aucun navire européen n'avait reparu dans les eaux du fleuve. L'*Hermès*, lancé à toute vapeur dans la direction de Nankin, devait produire sur les rives une sensation profonde et réveiller dans l'esprit des Chinois d'amers souvenirs. En franchissant les limites qui avaient été fixées à l'Europe et que l'Europe avait acceptées, le plénipotentiaire anglais commettait un acte très grave : cette violation formelle des traités en vigueur venait jeter au travers des embarras de la guerre civile une complication inattendue. Il était d'ailleurs impossible de prévoir comment les impériaux et les rebelles accueilleraient la visite du pavillon britannique. Aussi la démarche de sir George Bonham fut-elle d'abord vivement critiquée par une portion assez notable des résidens européens. On craignait qu'elle n'eût pour résultat de compromettre le principe même de la neutralité et d'engager inconsidérément la politique anglaise dans une aventure très hasardeuse. Un coup de canon tiré sur l'*Hermès* et une riposte, tout était perdu; l'intervention devenait flagrante. Heureusement le voyage de l'*Hermès* à Nankin s'accomplit sans encombre. Les documens officiels communiqués à la chambre des communes nous permettent de raconter avec quelques détails cet épisode, qui ajoute une page curieuse, et du moins authentique, à l'histoire de l'insurrection chinoise.

En arrivant près de Chin-kiang-fou qui se trouvait au pouvoir des rebelles, sir George Bonham se disposa à envoyer un message au commandant des batteries pour le prévenir des intentions pacifiques de l'*Hermès;* mais quelques coups de canon furent tirés sur le steamer dès qu'il passa à portée des forts. On ne riposta pas à cette première attaque, et le feu cessa. Au même moment, les mandarins, qui assiégeaient la ville avec leur escadre de *lorchas* et de navires marchands achetés à Shanghai, jugèrent que l'occasion était favorable pour tenter de nouveau la fortune, espérant sans doute, selon

leur tactique habituelle, faire croire aux insurgés que l'*Hermès* combattait dans leurs rangs. Les Anglais assistèrent donc au spectacle très rare d'une lutte assez vive qui s'engagea entre l'escadre impériale et les batteries de terre. Le steamer continua sa route; il eut encore à essuyer au-delà de Chinkiang-fou quelques bordées inoffensives parties des jonques qui défendaient le fleuve, et le 27 au matin il jeta l'ancre sous les murs de Nankin. A la suite d'une correspondance échangée entre le capitaine du navire et le commandant de l'un des forts, l'interprète M. Meadows fut envoyé à terre afin de proposer aux chefs des rebelles une entrevue avec sir George Bonham.

M. Meadows était accompagné du lieutenant Spratt. Il demanda à être conduit devant le chef le plus élevé en grade, et quelques Chinois le menèrent dans une maison du faubourg du nord, où il fut reçu par deux personnages vêtus de longues robes jaunes. (En Chine, le jaune est la couleur impériale.) Les soldats enjoignirent à M. Meadows de s'agenouiller et à M. Spratt de déposer son sabre. Les visiteurs ne tinrent aucun compte de cette double invitation, et l'interprète, s'adressant aux deux chefs, expliqua en peu de mots le but de sa mission. Les chefs se retirèrent, sans répondre, dans l'intérieur de la maison; mais M. Meadows les suivit résolument, et il les força à lui accorder audience. Pendant qu'il leur exposait une seconde fois l'objet de sa visite, il entendit qu'on distribuait une correction de coups de bambou aux malheureux Chinois qui lui avaient servi de guides. Le début était peu engageant. Toutefois l'un des personnages à robe jaune (c'était le prince du Nord) se décida à ouvrir la bouche, et il commença par demander aux Anglais s'ils adoraient Dieu, le Père céleste. M. Meadows se hâta de répondre que les Anglais adoraient Dieu depuis huit à neuf cents ans. Le prince, après avoir consulté de l'œil son acolyte (le prince adjoint), fit alors apporter des siéges, et l'on se mit à causer. L'interprète provoqua des explications sur le nombre et le grade respectif des chefs, ainsi que sur les formes à observer dans le cas où ceux-ci auraient une conférence avec sir George Bonham. Il déclara que le gouvernement anglais entendait demeurer neutre, qu'il n'était pour rien dans l'envoi des *lorchas* et autres navires frétés par le gouverneur de Shanghai, et que l'on ne devait pas ajouter foi aux placards des mandarins. Il demanda enfin quels étaient les sentimens des vainqueurs de Nankin à l'égard de la population européenne. Le prince du Nord paraissait prendre très peu d'intérêt aux paroles de M. Meadows; ce qui le préoccupait, c'était la question religieuse. Dès qu'il eut appris que les Anglais connaissaient les *Règles célestes*, c'est-à-dire les dix commandemens, son visage s'illumina de joie. Il répéta à plusieurs reprises qu'il aimait les Anglais comme ses frères, qu'il voulait non-seulement vivre en paix avec eux, mais encore les accueillir comme d'intimes alliés. Il leur accorda par conséquent la liberté d'entrer à Nankin, de s'y promener partout où il leur plairait; puis, revenant sur les divers incidens de la guerre, il se montra plein de confiance dans la victoire assurée à son parti par la protection toute puissante du Père céleste. Cependant cet entretien mystique et ces élans enthousiastes avaient laissé dans le vague la proposition d'entrevue que l'interprète était chargé de traiter avec les chefs des rebelles. « Quand je ramenai la conversation sur ce terrain, dit M. Meadows dans le récit fort curieux qu'il adressa à sir George

Bonham, le prince du Nord me désigna l'un de ses officiers comme devant le lendemain conduire les chefs anglais qui désiraient obtenir une conférence. Je lui fis observer que ce mode de procéder serait bon pour moi et pour d'autres, mais que sir George Bonham était un officier de haut rang au service de sa majesté britannique, et qu'il ne pouvait se rendre à aucune réunion avant que l'on eût réglé le cérémonial et le lieu de l'entrevue, ainsi que la qualité des personnages qui devaient le recevoir. « Quelque élevé que soit son rang, me fut-il répondu, votre chef n'est point au niveau des personnages devant lesquels vous vous trouvez en ce moment. » Je dis que je rendrais compte de cet incident à son excellence, mais que je ne pouvais répondre de sa venue. Je demandai quelques renseignemens au sujet de Taï-ping-wang, le prince de la Paix. Le prince du Nord m'expliqua par écrit que Taï-ping était le « vrai maître » ou souverain, que le maître de la Chine est le maître du monde entier, qu'il est le second fils de Dieu, et que tous les peuples doivent lui obéir et le suivre. Comme je ne faisais aucune réflexion, me bornant à le regarder en face après avoir lu cette singulière réponse, il insista : « Le vrai maître n'est pas seulement le maître de la Chine; il n'est pas seulement notre souverain, il est aussi le vôtre. » Je continuai de le regarder fixement sans mot dire; il se décida alors à parler d'autre chose... »

Le lendemain, 28 avril, deux officiers chinois arrivèrent à bord de l'*Hermès*, porteurs d'un message très court enjoignant aux Anglais de décliner leur qualité et l'objet de leur visite, s'ils voulaient être admis à comparaître devant le « souverain de toutes les nations. » Ce message, sans signature et sans cachet, fut renvoyé par le plénipotentiaire qui dut en relever très vivement la forme impertinente. Enfin, le 29 avril, un chef nommé Lae vint présenter les excuses du prince, en alléguant que le message de la veille avait été rédigé par une personne ignorante des formules à employer à l'égard des « frères étrangers. » A la suite de cette apologie, qui fut jugée satisfaisante, il annonça à M. Meadows que le lendemain des palanquins et des chevaux seraient mis à la disposition de sir George Bonham, pour le conduire à la résidence des princes du Nord et de l'Est (1).

Jusqu'alors tous les pourparlers avec les rebelles avaient eu lieu par l'entremise de M. Meadows et de M. Frédérick Harvey, secrétaire du plénipotentiaire britannique. Sir George s'était tenu en quelque sorte derrière ce rideau; il ne se montrait pas plus que l'invisible Taï-ping, et il se souciait peu de compromettre sa dignité avec ces princes des quatre points cardinaux, dont l'origine et le caractère semblaient assez suspects. Toute réflexion faite, il se décida à ne point se rendre à l'entrevue qu'il avait le premier sollicitée; il s'excusa « sur le mauvais temps et sur d'autres causes, » et se borna à adresser aux chefs des insurgés une longue lettre dans laquelle, après avoir rappelé les termes du traité de Nankin, l'ouverture des cinq ports, la cession de Hong-kong, etc., il confirma les précédentes déclarations de M. Meadows sur la neutralité des Anglais. Cette dépêche se terminait ainsi : « Notre intention est de demeurer complétement neutres dans le con-

(1) Taï-ping a pour lieutenans quatre princes qui s'intitulent : prince du Nord, — du Sud, — de l'Est, — de l'Ouest, — et un prince adjoint.

flit qui s'est élevé entre vous et les Tartares; mais l'Angleterre possède à Shanghai de vastes établissemens, des églises, des magasins, etc., ce port est fréquenté par un grand nombre de nos navires : il importe donc que nous connaissions quelle serait votre conduite à l'égard des résidens anglais dans le cas où vous marcheriez sur Shanghai. Je compte remonter ce soir le fleuve à une courte distance. Demain c'est dimanche, jour de repos; nous ne pouvons donc traiter aucune affaire avant lundi. Je serai revenu dans la matinée de lundi et prêt à recevoir votre réponse. Si les quatre princes désiraient visiter le navire, je les verrais avec plaisir, et je leur promets un accueil convenable. »

Le 2 mai, la réponse suivante, écrite sur une pièce de soie jaune, fut apportée à sir George Bonham. Je cite ce document comme un spécimen authentique de la littérature politique et religieuse des rebelles :

« Nous, Yang, prince de l'Est, etc., et Seaou, prince de l'Ouest, etc., tous deux sujets de la dynastie céleste représentée aujourd'hui par Taï-ping, qui a reçu du ciel mission de gouverner, — aux Anglais qui depuis longtemps adorent la Divinité, et qui viennent se rallier à la cause de notre royal maître, nous adressons ce décret. Qu'ils se rassurent et ne conservent aucune inquiétude.

« Le Père céleste, le Maître suprême, le grand Dieu a créé, au commencement, le ciel, la terre, la mer, les hommes et les choses en six jours. Depuis cette époque, le monde n'a formé qu'une seule famille, et tous les hommes qui habitent entre les quatre mers sont frères. Comment dès lors pourrait-il y avoir la moindre différence entre les hommes? Comment existerait-il aucune distinction de naissance? — Mais, depuis que la race humaine a subi l'influence du diable, les hommes ont cessé de reconnaître les bienfaits de Dieu, notre Père céleste, et d'apprécier le mérite infini du sacrifice expiatoire accompli par Jésus, notre frère aîné. C'est pourquoi les hordes tartares et les Huns nous ont dépouillés de notre territoire. — Heureusement notre Père céleste et notre frère aîné ont déployé parmi vous, Anglais, les merveilles de leur puissance; vous avez continué d'adorer Dieu et Jésus, en sorte que la vérité est demeurée intacte et que les Écritures ont été conservées. Heureusement aussi, le Père céleste et Jésus notre frère ont envoyé un messager de leur miséricorde pour emmener au ciel notre royal maître, l'empereur céleste, auquel ils ont donné le pouvoir de chasser des trente-six cieux les influences diaboliques et de les reléguer dans ce bas monde. Et, par-dessus tout, il est heureux que le Père céleste, notre grand Dieu, manifeste sa miséricorde et sa compassion en descendant sur la terre le troisième mois de l'année *mowshin* (1848), et que Jésus, notre Frère aîné, le sauveur du monde, ait également daigné venir parmi nous le neuvième mois de la même année. Depuis six ans, ils ont admirablement dirigé les affaires humaines; ils ont déployé leur puissance, multiplié les miracles, en exterminant une foule de diables et en aidant notre céleste souverain à prendre le gouvernement de tout l'empire.

« Aujourd'hui que vous, Anglais, vous n'avez pas craint de franchir des myriades de *lis* pour reconnaître notre souveraineté, non-seulement les officiers et soldats de la céleste dynastie sont remplis de joie, mais encore, dans

le haut du ciel, notre Père céleste et notre Frère aîné contemplent avec admiration cette preuve de votre piété et de votre foi. Nous publions donc ce décret pour vous permettre, à vous chef anglais, de conduire vos frères partout où vous voudrez, soit pour exterminer de concert avec nous les infidèles, soit pour vous livrer à vos opérations de commerce, et nous espérons vivement que vous servirez notre royal maître, pour honorer, comme nous, la bonté du Père des Esprits.

« Que ce décret de Taï-ping soit porté à la connaissance des Anglais, et que tous les hommes apprennent à adorer notre Père céleste et notre Frère aîné; que tous sachent que là où se trouve notre royal maître, la foule des peuples accourt le féliciter d'avoir reçu mission pour régner.

« 26e jour du 3e mois de l'année *kweihaou* (1er mai 1853). »

Cet étrange décret n'était que la reproduction du langage tenu par le prince du Nord à M. Meadows lors de la première entrevue. Sir George Bonham ne fit pas grande attention au galimatias théologique des rebelles; mais il ne pouvait laisser passer les étranges prétentions de souveraineté universelle attribuée si libéralement à sa majesté Taï-ping, frère cadet de Jésus. Voici en quels termes il répondit aux chefs des insurgés :

« J'ai reçu votre communication. Il y en a une partie que je ne puis comprendre, c'est celle qui semble impliquer que les Anglais sont soumis à votre empereur. Je me vois donc obligé de vous rappeler qu'en vertu d'un traité conclu avec le gouvernement chinois, mon pays a obtenu le droit de trafiquer dans les cinq ports de Canton, Foochow, Amoy, Ning-po et Shanghai, — et que si vous ou tous autres vous prétendiez porter atteinte, en quoi que ce soit, aux personnes ou aux biens des sujets anglais, il serait pris immédiatement des mesures de représailles, ainsi que cela a eu lieu il y a dix ans, alors que Chin-kiang-fou, Nankin et les cités voisines ont été occupées par les Anglais, et que le traité, dont je vous ai envoyé copie avant-hier, a été signé. »

La réplique était simple et nette. Après avoir fait tomber sur la couronne de Taï-ping cette douche d'eau froide, sir George Bonham s'éloigna de Nankin. En repassant à Chin-kiang-fou, l'*Hermès* fut de nouveau canonné par les forts; mais cette fois le steamer riposta. Quand on en vint aux explications, il fut reconnu que l'attaque était le résultat d'une méprise, et les chefs s'engagèrent à transmettre partout des ordres pour que l'on respectât le pavillon anglais. Le 6 mai, l'*Hermès* était de retour à Shanghai, d'où sir George Bonham partit presque immédiatement pour Hong-kong.

Les résidens anglais se montrèrent peu satisfaits de ce départ; malgré les assurances qui leur furent données par le plénipotentiaire au sujet des intentions pacifiques et même bienveillantes des rebelles, ils voyaient avec inquiétude s'éloigner l'*Hermès* dans une conjoncture aussi critique. Il ne restait plus dans le port qu'un seul navire de guerre anglais, *la Salamandre*. Le comité de salut public, après avoir vainement insisté auprès de sir George Bonham sur la gravité de la situation, pria le ministre américain de retenir à Shanghai le *Plymouth*, qui devait joindre l'expédition dirigée contre le Japon sous les ordres du commodore Perry. Le colonel Marshall répondit qu'il ne lui appartenait pas de changer la destination d'un navire de guerre

qui ne relevait pas directement de son autorité. Le comité s'adressa enfin au consul français, M. de Montigny, et lui demanda de prolonger le séjour de la corvette à vapeur *Cassini*. Le commandant, M. de Plas, promit de se concerter avec le consul et de ne point quitter son mouillage tant que la sécurité des missionnaires catholiques et de la communauté européenne serait en péril. Ainsi c'était au pavillon français que l'on avait recours pour défendre tant d'intérêts menacés, et les représentans de notre pays répondirent sans hésiter à l'appel qui leur était fait.

Les prévisions de sir George Bonham furent d'ailleurs justifiées par l'événement : les rebelles de Nankin ne marchèrent point sur Shanghai et s'abstinrent de toute démonstration hostile contre les étrangers. Maîtres du Yang-tse-kiang et du Grand-Canal, ils déclarèrent qu'ils avaient l'intention de se diriger au nord, vers la capitale de l'empire, et on a répandu à diverses reprises la nouvelle qu'ils étaient en route. Évidemment c'est à Pékin qu'ils doivent achever leur victoire et consommer la ruine de la dynastie tartare. Jusqu'ici on n'a point reçu d'informations précises sur leurs mouvemens, et il convient d'attendre qu'un récit authentique (autant du moins qu'un récit chinois peut être authentique) remplace les nombreuses conjectures auxquelles la presse européenne se livre avec une complaisance vraiment trop facile. Je laisserai donc l'armée de Taï-ping à Nankin; mais, avant d'étudier les insurrections partielles qui ont éclaté sur d'autres points du Céleste Empire, je désirerais traiter en peu de mots une question très importante qui a soulevé en Europe de vives controverses. Quelle est la religion des rebelles? Serait-ce, comme on l'a prétendu, la foi chrétienne qui aurait entraîné les masses populaires sur les pas de Taï-ping, et doit-on attribuer aux manœuvres des missionnaires catholiques ou à une explosion soudaine de protestantisme la guerre civile qui désole aujourd'hui la Chine?

Dès l'origine de la révolte, alors qu'il ne s'agissait que de brigandages commis dans la province du Kwang-si, les journaux anglais de Hong-kong et de Canton insinuèrent que les missionnaires de l'église romaine, et en particulier les missionnaires français, avaient profité de l'état de désorganisation dans lequel se trouvait l'empire pour exciter les populations contre l'autorité des mandarins. Ce qui pouvait donner à cette insinuation quelque vraisemblance, c'étaient les rapports de plusieurs gouverneurs de districts, qui, jaloux de faire preuve de zèle, s'empressèrent de dénoncer les chrétiens et provoquèrent de nouvelles persécutions contre les catéchistes; mais cette accusation est de tous points calomnieuse. On sait que nos missionnaires ne vont point en Chine pour y prêcher le désordre : ils se livrent exclusivement aux pieux travaux de leur apostolat; ils rencontrent parfois le martyre, et en marchant au supplice, ils ne demandent pas à être vengés. Voici d'ailleurs un argument péremptoire que je puise dans une lettre de Mgr Rizzolati, vicaire apostolique du Hou-kouang (1) : « Rien n'est plus faux que ce qu'ont dit les gazettes de Hong-kong, savoir : que des missionnaires français sont à la tête des rebelles... Il est mille fois démontré que les chefs des rebelles sont tout autres que des catholiques romains, par ces trois mots qui

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, nº de juillet 1853.

se lisent sur leurs bannières : *Chang-ti-hoei* (religion du suprême empereur). Qui ne sait que Benoît XIV a défendu aux missionnaires et aux chrétiens chinois de se servir de ces deux premiers mots *Chang-ti* pour représenter le nom de Dieu, parce que ces mots, ne parlant que du grand et suprême empereur, étaient insuffisans par-là même à désigner le Dieu tout-puissant? Le même pape a ordonné d'employer l'expression *Tien-chou*, qui veut dire maître du ciel, et maintenant, en Chine, il n'est pas un catholique qui se serve de *Chang-ti* pour nommer Dieu, tandis que le terme de *Tien-chou* est devenu populaire dans tout l'empire. » Les catholiques doivent donc être mis complétement hors de cause.

Au commencement de 1853, quand on fut mieux édifié, sinon sur le caractère, du moins sur les progrès de l'insurrection, quand on reconnut dans le parti de la révolte un parti considérable avec lequel on pouvait être un jour amené à compter, les journaux de Canton et de Hong-kong changèrent de langage, l'insurrection victorieuse leur parut digne d'être adoptée en quelque sorte par le protestantisme. Déclarant que la foi catholique, à peine répandue en Chine, aurait été impuissante à produire un si grand mouvement, les missionnaires anglais et américains se montrèrent fort disposés à signaler dans les doctrines émises par Taï-ping un triomphe de la foi protestante. Ils citèrent à l'appui de cette opinion, flatteuse pour leur amour-propre, les nombreuses brochures qui circulaient dans le camp des rebelles, ainsi que les publications officielles émanées des lieutenans de Taï-ping. On retrouve, en effet, dans ces documens, des réminiscences évidentes empruntées aux livres saints, des prières calquées sur les prières chrétiennes, les dix commandemens de Dieu, accommodés au goût chinois et enrichis d'une interdiction contre l'opium, etc. Enfin il a été constaté que, parmi les chefs de l'armée de Nankin, il y avait plusieurs Chinois qui lisaient la Bible éditée par le docteur Gutzlaff, et qui avaient approché, soit comme élèves, soit comme domestiques, les missionnaires protestans établis à Hong-Kong et à Canton.

Tous ces faits sont incontestables : cependant, pour l'honneur du protestantisme, je ne saurais leur reconnaître la portée qu'on leur attribue. On a vu plus haut, dans la proclamation adressée à sir George Bonham par les princes Yang et Seaou, un échantillon de la théologie des rebelles. L'apparition de ce nouveau prophète qui s'intitule frère cadet de Jésus, cette descente du grand Dieu sur la terre en 1848, cet échange de messages entre le ciel et la terre, tout ce fatras de fables ridicules s'accorde-t-il avec les croyances de la foi protestante? Quel est le protestant qui endosserait la responsabilité des contes absurdes dont se compose la bibliothèque de l'insurrection? Que dire encore des trente-six femmes de sa majesté Taï-ping? — Non, je le répète, ce n'est point là le protestantisme : c'est un affreux galimatias, et rien de plus. Sir George Bonham a exprimé l'opinion que toutes ces doctrines ont été arrangées dans une intention politique, et que certains lambeaux de christianisme, arrachés des livres saints, se sont trouvés confondus dans cet étrange amalgame, grâce à l'imagination de quelques chefs qui avaient en d'autres temps fréquenté les missionnaires. Cela est très probable. Il fallait un nouveau culte à opposer aux idoles de Bouddha, adorées par les Tartares : les chefs ont donc inventé cette contrefaçon des cultes étrangers, en y introduisant quelques cha-

pitres destinés à consacrer, aux yeux de la foule ignorante, la mission providentielle de Taï-ping; peut-être aussi espéraient-ils que les Européens, abusés par les apparences d'une sorte de fraternité religieuse, viendraient à leur aide. Je crois que l'on ne doit point chercher ailleurs l'origine et le sens de la prétendue foi des rebelles; les protestans, dont la propagande a obtenu jusqu'ici très peu de succès en Chine (1), sont tout à fait étrangers, de même que les catholiques, aux niaiseries religieuses colportées par l'insurrection.

III.

Pendant que l'armée de Taï-ping triomphait sur les rives du Yang-tse-kiang, les contrées du littoral étaient parcourues par des bandes nombreuses qui, sous prétexte de combattre la dynastie tartare, y commettaient les plus affreux désordres. De leur côté, les pirates, qui ont de tout temps infesté les mers du Céleste Empire, se donnaient libre carrière.

La cour de Pékin avait concentré ses meilleurs soldats autour de Nankin et de Chin-kiang-fou pour tenir tête à la grande armée partie du Kwang-si; dans les autres provinces, les troupes étaient en pleine débandade, les mandarins n'avaient plus conservé aucune influence, les caisses publiques étaient à peu près vides, les communications interceptées, le commerce nul. Aussi apprit-on sans étonnement, dès les premiers jours de mai 1853, qu'une troupe d'insurgés s'approchait d'Amoy avec le projet d'attaquer ce port, défendu seulement par quelques jonques et par une garnison indisciplinée.

Amoy est le principal port de la province du Fokien. C'est une grande ville où se presse, dans des rues sales et étroites, une population misérable, périodiquement décimée par le choléra et par les fièvres; mais sa position géographique et les dispositions favorables de la rade, abritée contre tous les vents, y ont attiré le commerce. Aussi, lors de la conclusion du traité de Nankin, Amoy fut-il compris au nombre des cinq ports où les Européens pourraient s'établir. Les Anglais y ont un consulat et quelques maisons importantes qui se livrent au commerce du thé ou de l'opium et au transport des émigrans engagés pour les cultures des Antilles. Le sol de la province étant peu fertile, plusieurs milliers de Fokienois vont, chaque année, chercher aventure dans les colonies étrangères.

Le gouverneur d'Amoy avait été prévenu de l'approche des insurgés; il en avertit le consul anglais, et en même temps il l'engagea à tranquilliser ses nationaux, en promettant, selon l'usage, que les troupes impériales repousseraient l'ennemi. Le consul, M. Backhouse, n'en crut pas moins devoir conseiller aux négocians de pourvoir à leur sûreté, et de se retirer à bord des navires qui se trouvaient en rade. Il n'avait pas la moindre confiance dans les fanfaronnades des officiers chinois. En effet, le 18 mai, 3,000 hommes environ firent leur entrée dans le port. Leurs bateaux, ornés de drapeaux rouges, passèrent intrépidement devant les jonques de guerre : l'amiral tartare fit

(1) La plus ancienne mission protestante, *London Missionary Society*, a commencé ses travaux en 1807. Aujourd'hui 42 sociétés distinctes envoient des représentans dans les ports chinois. Depuis 1807, 150 missionnaires sont venus en Chine; il en restait 78 à la fin de 1851 (44 américains, 23 anglais, etc.). La statistique des missions catholiques est beaucoup plus considérable. (*Chinese Repository*, vol. XX, p. 513.)

appareiller son escadre, se plaça hors de portée et lança quelques boulets. Après cet exploit il disparut, et les insurgés opérèrent leur débarquement tout à leur aise. A peine entrés dans la ville, ceux-ci se virent accueillis par la population, qui les aida à saccager les bâtimens de la douane et les maisons des mandarins. La garnison s'était réfugiée dans la citadelle; des coups de fusil furent échangés pendant deux heures, puis les troupes fraternisèrent avec les assiégeans. Le combat avait été peu meurtrier, et les vainqueurs eurent soin de laisser complétement libre l'une des portes de la ville, pour que les mandarins et les mécontens pussent s'échapper. Dès le soir même, la révolution était accomplie, il ne restait aucun mandarin dans Amoy. Les insurgés, n'ayant plus d'ennemis à combattre, passaient leur temps en joyeuses patrouilles.

Les Anglais n'étaient point très rassurés à la vue de cette invasion soudaine. Pour la première fois, l'insurrection établissait son quartier-général dans une ville ouverte aux *barbares*. La prise d'Amoy était donc, sous ce rapport, un fait considérable, car on allait être fixé sur les dispositions réelles des insurgés à l'égard des Européens. La situation paraissait d'autant plus critique, qu'il n'y avait dans le port aucun navire de guerre, et que les navires marchands, chargés d'opium et de riches produits, pouvaient tenter la cupidité de la populace. Le pillage de la douane chinoise était d'ailleurs un fâcheux symptôme. Ces inquiétudes furent vite dissipées; les chefs des rebelles se montrèrent pleins de courtoisie envers les Européens, ils offrirent une garde pour les factoreries et publièrent des proclamations par lesquelles ils prêchaient à tous la confiance. Ils eurent même l'attention de faire décapiter quelques pillards.

Le 29 mai, les mandarins, honteux de leur déroute, tentèrent une attaque contre Amoy; mais ils furent battus et éprouvèrent de grandes pertes. Ils établirent alors, par terre et par mer, une sorte de blocus, et attendirent l'occasion favorable pour reprendre la ville. Les insurgés demeurèrent constamment sur le qui-vive, la division se mit dans leurs rangs. Comme les chefs n'avaient point d'argent, et que les munitions manquaient, on eut recours aux contributions forcées, sur les riches d'abord, puis sur tout le monde. Bref, après avoir été accueillie avec enthousiasme, la révolution devint impopulaire, et le 10 novembre les troupes impériales rentrèrent victorieusement dans Amoy. — La bande du Fokien ne se rattachait par aucun lien à la grande armée de Taï-ping : elle avait agi isolément, sous la conduite de quelques aventuriers qui s'étaient mis en campagne pour leur propre compte. Il n'en fallait pas davantage pour tenter un heureux coup de main sur l'une des villes les plus importantes du littoral, et pour défier pendant six mois la dynastie tartare!

Le cours des événemens nous ramène à Shanghai. Bien que les insurgés de Nankin n'eussent fait aucune démonstration contre cette ville, la population n'en était pas moins fort inquiète. On craignait avec raison que l'exemple d'Amoy ne devînt contagieux. Les autorités impériales et les Européens savaient que les sociétés secrètes commençaient à s'agiter, et qu'elles comptaient un grand nombre d'adhérens parmi les équipages des jonques de Canton et du Fokien mouillées dans le port. Vers la fin du mois d'août, le *tao-tai* ou gouverneur fit arrêter quelques meneurs; mais, se sentant trop faible, il

dut les relâcher. Ce mandarin, qui avait longtemps vécu à Canton, où il figurait aux premiers rangs dans l'opulente corporation des marchands hanistes, s'était jusqu'alors distingué par son activité. C'était lui qui avait frété, au nom de l'empereur, des navires européens, et, pour un Chinois, cette mesure, contraire aux lois antiques, était très audacieuse. C'était lui encore qui avait conseillé au gouverneur général de la province d'invoquer le concours des nations étrangères, grave hérésie qui, à toute autre époque, eût attiré sur la tête de son auteur les plus terribles châtimens. Bref, l'ancien haniste Sam-qua, devenu le mandarin Ou, n'avait reculé devant aucun moyen pour épargner à Shanghai la visite des rebelles. Malheureusement il s'était vu obligé d'envoyer dans le Yang-tse-kiang la majeure partie des troupes disponibles, et tandis qu'il essayait vainement de reprendre la place importante de Chin-kiang-fou, la révolte allait éclater dans l'intérieur même de la ville. Ce fut le 7 septembre, à l'occasion d'une fête célébrée en l'honneur de Confucius, que les gens de Canton et du Fokien se décidèrent à faire leur coup. Ils se précipitèrent en deux bandes à travers les rues étroites de Shanghai, mirent à mort l'un des principaux magistrats, et assiégèrent le *tao-tai*, qui n'avait pour se défendre qu'une petite troupe de soldats fort peu disposés à combattre. Après une courte fusillade, l'infortuné mandarin fut contraint à se rendre. Comme il comptait quelques amis parmi les chefs cantonnais, on lui fit grâce de la vie, on lui proposa même de reconnaître le gouvernement insurrectionnel et de conserver ses fonctions : il refusa courageusement, sollicita l'intervention du consul des Etats-Unis, et parvint, non sans peine, à s'échapper de son palais et à se réfugier dans la ville européenne, d'où il alla rejoindre son escadre, en croisière sur le Yang-tse-kiang.

La population de Shanghai se compose principalement de négocians riches et de boutiquiers. Depuis que les Européens ont obtenu la permission de trafiquer dans le port, le commerce y a pris un développement extraordinaire; aussi la grande majorité des habitans manifesta peu de goût pour les vainqueurs, dont l'audacieuse invasion venait jeter le trouble dans les affaires. Elle n'éprouvait pas la moindre sympathie pour les patriotes de Canton et du Fokien qui avaient dirigé le mouvement, et, dès le premier jour, les rues de la ville furent encombrées de citoyens qui se dirigeaient en toute hâte vers les portes et qui faisaient leur déménagement. C'était une émigration générale. Quant à la populace, elle passa naturellement du côté de l'insurrection, et son premier acte fut de démolir la douane. On procéda ensuite au pillage régulier des édifices publics et des maisons des mandarins; mais, le pillage terminé, les difficultés commencèrent : les Fokienois s'adjugèrent indûment la plus grosse part du butin malgré les réclamations des Cantonnais. La querelle, engagée sur un sujet aussi grave, s'envenima au point que les deux partis se tirèrent des coups de fusil. A la fin, les Fokienois abandonnèrent leurs prétentions, et, la paix conclue, on songea à constituer un gouvernement. Il est essentiel de remarquer que les résidens européens, demeurés neutres au milieu de ces étranges incidens, ne furent point inquiétés par les vainqueurs. Cependant ils redoublèrent de vigilance, et se tinrent prêts à défendre leur quartier.

Le commandement supérieur échut à un ancien marchand de sucre, nommé Liu, qui appartenait à la bande des Cantonnais. Ce grand généralis-

sime proclama immédiatement l'expulsion des Tartares et la restauration de la dynastie des Ming. Il promit de maintenir l'ordre, interdit le pillage et invita les négocians à approvisionner la ville; car « le riz devenait aussi rare que les perles, et le bois de chauffage aussi cher que la cannelle. » Dans un autre placard, il s'indignait contre la barbarie des Mantchoux, qui, en ordonnant aux Chinois de se coiffer d'une queue, les faisait ressembler à des chevaux. Dans toutes ses paroles et dans tous ses actes, il s'étudiait à imiter les chefs de l'armée de Taï-ping, il annonçait même qu'il entretenait de fréquens rapports avec Nankin. Cette assertion était complétement fausse, mais elle devait exercer une grande influence sur le peuple, en lui donnant à penser que Taï-ping enverrait des renforts aux patriotes de Shanghai, dans le cas où les troupes impériales, campées autour de la ville, deviendraient trop menaçantes. D'un autre côté, Liu cherchait à se concilier la bienveillance des Européens; il était presque en coquetterie avec les consuls. « Soyez avec nous, leur disait-il, et vous obtiendrez mille facilités pour votre commerce : plus de restrictions, plus de douane. » Les consuls ne répondirent à ses avances que par leur déclaration habituelle de neutralité.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, les impériaux dirigèrent plusieurs attaques contre la ville, mais ils n'obtinrent aucun succès. Le 10 novembre, le *tao-tai* vint de nouveau mettre le siége devant la place. Après avoir canonné les murailles avec l'artillerie de son escadre, il opéra un débarquement et monta à l'assaut. Malgré ce déploiement extraordinaire de forces et de bravoure, il se vit repoussé et fit sa retraite en incendiant un vaste faubourg. Jusqu'à ce moment, les insurgés n'avaient point commis d'acte de violence contre les particuliers; l'argent qu'ils avaient trouvé dans les caisses n'était pas complétement épuisé, et le généralissime Liu ne cessait de répéter que les Tartares étaient à jamais chassés de la Chine. Cependant la partie saine de la population ne s'était point encore franchement ralliée au nouvel ordre de choses; Taï-ping n'avait pas fraternisé avec Liu, les Européens se tenaient sur la réserve, en sorte que le mouvement de Shanghai pourrait bien aboutir au même résultat que celui d'Amoy, et ne serait plus dès lors qu'un incident, fort curieux sans doute, dans l'ensemble de l'insurrection.

Quel sera le dénouement de ce drame sanglant qui se déroule à l'intérieur du Céleste Empire et dont l'action se complique de tant de péripéties? La question est embarrassante : on ne sait pas comment ni pourquoi la révolte a éclaté; bien habile celui qui pourrait aujourd'hui nous dire quand et comment elle finira! Au point où en sont les choses, la dynastie tartare se trouve dans une situation bien critique; mais, quelles que soient ses destinées prochaines, que deviendra la Chine à la suite des luttes effroyables qui, pendant plusieurs années, auront bouleversé son territoire? Se montrera-t-elle plus favorable que par le passé au commerce des Européens, ou refermera-t-elle ses portes à peine entr'ouvertes? — Le champ des hypothèses est immense, et déjà les faiseurs de conjectures s'y sont lancés intrépidement. Les uns y voient l'émancipation immédiate de la nation chinoise, le retour de l'ancienne dynastie, des vieux costumes et des cheveux longs, le refoulement des Tartares dans les steppes de l'Asie centrale et le triomphe assuré

des idées européennes. En revanche, des esprits moins confians ne pressentent qu'une affreuse anarchie politique, religieuse, sociale, déchirant pendant de longues années le plus vaste empire de l'Asie. Il en est qui redoutent les persécutions pour les missionnaires protestans ou catholiques, une recrudescence de haine contre les idées étrangères. Que dire encore? Quelques écrivains anglais signalent dans l'avenir l'entrée de la Russie en Chine, les frontières du Thibet occupées par les troupes du tsar, l'Inde menacée! On s'est livré ainsi à des dissertations à perte de vue, et certes la matière est féconde, elle se prête avec une élasticité merveilleuse à toutes les licences de l'imagination. J'avoue qu'il me paraît très superflu de se mettre si libéralement en frais de prophéties. Il vaut mieux étudier avec attention les faits à mesure qu'ils se produisent, recueillir sans parti pris les renseignemens qui paraissent exacts (et quand il s'agit de renseignemens chinois, le choix est scabreux), les exposer simplement et laisser à la révolution elle-même le soin de révéler un jour ou l'autre le mot de son énigme. Alors que nous comprenons si peu les révolutions que nous faisons nous-mêmes, nous serions bien en peine d'expliquer celles des Chinois.

Du reste, quel que soit le dénoûment, nous pouvons dès à présent signaler les conséquences immédiates de la crise au point de vue des intérêts européens. Un grand résultat politique a déjà été obtenu : la cour de Pékin s'est décidée à invoquer, dans un moment suprême, l'appui des étrangers; à Nankin, à Amoy, à Shanghai, les chefs des insurgés ont gardé vis-à-vis des Européens une attitude toujours courtoise. Les deux partis recherchent également la protection et l'alliance d'une poignée de *barbares*. Ils reconnaissent donc la supériorité des armes occidentales, et s'inclinent devant l'Europe. C'est pour nous une éclatante victoire, qui a été remportée sans combat, et qui ne semblait pas nous être si tôt promise. — Ce triomphe moral est malheureusement acheté par d'immenses pertes matérielles. Jusqu'à présent l'exportation des produits de la Chine destinés à l'Europe n'a point éprouvé de diminution sensible; mais le commerce d'importation est gravement compromis. Les ports regorgent de marchandises qui ne se vendent plus, et, pour payer les thés et les soies, l'Angleterre est obligée d'envoyer en Asie de grandes quantités de numéraire. Si l'on considère que le commerce étranger s'élève à plusieurs centaines de millions, qu'il alimente en Angleterre et aux États-Unis de nombreuses manufactures, et que, par l'opium, il soutient les finances de la compagnie des Indes, on peut se figurer la perturbation profonde que les troubles du Céleste Empire doivent produire en Europe. Que la Chine demeure au pouvoir des Tartares, ou qu'elle adopte une dynastie nouvelle, elle ressentira longtemps encore l'inévitable contre-coup d'une si violente secousse; mais je ne saurais croire qu'une nation de trois cents millions d'âmes s'agite stérilement. Lorsque la crise sera passée, peut-être en verrons-nous sortir comme un rajeunissement du Céleste Empire; les antiques préjugés auront disparu; le vif courant des idées modernes se répandra sur ce vieux sol et y déposera de fécondes semences. La révolution ouvrirait donc en Chine une ère de civilisation et de progrès, et ce ne serait, chez ce peuple si original, qu'une originalité de plus.

C. LAVOLLÉE.

BEAUX-ARTS

L'Hémicycle du Palais des Beaux-Arts,
gravé d'après M. Delaroche, par M. Henriquel-Dupont.

A aucune époque peut-être, les œuvres de l'art français n'ont paru moins qu'aujourd'hui procéder de la méditation et des longs calculs. L'école du XVIIIe siècle elle-même, qui n'avait pas coutume, on le sait, de s'appesantir beaucoup sur ses travaux, semble presque patiente auprès de l'école moderne. Sauf quelques exceptions illustres et un certain nombre de talens pourvus au moins de loyauté à défaut d'autorité magistrale, les peintres et les sculpteurs contemporains sont avant tout des improvisateurs. Le temps est loin de nous où l'art national avait pour caractères essentiels la gravité et la conscience. Faut-il toutefois désespérer de l'avenir, et l'excès même du mal n'amènera-t-il pas une réaction prochaine et salutaire? Quand nous serons las enfin de la facilité matérielle, des jongleries de l'exécution, de toutes les contrefaçons du mérite qui nous abusent encore, ne reviendrons-nous pas au culte de nos vieux chefs-d'œuvre, au respect des vraies conditions et du génie même de l'art français? C'est une question qu'il est assurément permis de poser en présence de quelques œuvres nouvelles, et à propos surtout des derniers travaux de notre école de gravure. Déjà, en examinant les planches publiées dans le cours de l'année qui vient de finir, nous avons eu occasion de constater l'heureuse influence exercée sur plusieurs graveurs français par les exemples de nos anciens maîtres. Aujourd'hui c'est dans un travail beaucoup plus important à tous égards, c'est

dans l'œuvre même du chef de l'école que nous retrouvons les témoignages de cette conversion aux principes que les graveurs du XVIIe siècle ont si bien définis et pratiqués.

L'Hémicycle du palais des Beaux-Arts, gravé par M. Henriquel-Dupont, est à la fois un beau spécimen de l'art contemporain et une étude excellente où l'art ancien se perpétue et se renouvelle. M. Henriquel-Dupont, il est vrai, n'a pas toujours accepté avec la soumission dont il fait preuve aujourd'hui ce rôle d'élève, sinon de continuateur, des Audran et des Nanteuil, il lui est arrivé quelquefois de consulter d'autres modèles et d'abandonner un peu la vieille école française pour s'inspirer en moins bon lieu; mais a-t-on le droit de se rappeler ces erreurs passagères, quand celui qui les a commises se décide à les abjurer si ouvertement? Ne faut-il pas voir plutôt dans cette gravure de *l'Hémicycle* un signe éclatant de la renaissance de l'école? Les élèves que M. Henriquel-Dupont a formés, et dont quelques-uns n'hésitent plus à le suivre dans la route où il est rentré depuis quelques années, s'encourageront sans doute du nouveau succès obtenu par leur maître. Protestation éloquente contre les excès de l'ébauchoir et du pinceau, *l'Hémicycle* prend vis-à-vis du petit nombre d'artistes restés fidèles aux travaux du burin une signification particulière; il se présente à notre école de gravure avec l'autorité d'un noble exemple, et il aura pour elle, il faut l'espérer, toute l'efficacité d'un enseignement.

La planche de M. Henriquel-Dupont, bien qu'elle ne soit éditée que depuis quelques semaines, avait paru déjà au salon de 1853. Entrevue seulement alors et un peu perdue dans ces galeries où les regards se tournent de préférence vers les tableaux, elle n'entre à vrai dire que d'aujourd'hui dans le domaine de la publicité. C'est le moment de juger à la fois cet ouvrage et la longue série d'efforts qu'il résume; c'est le moment aussi de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des travaux de M. Henriquel-Dupont, en rappelant les plus récentes évolutions de l'école où il a pris place d'abord parmi les artistes d'élite, où il compte aujourd'hui parmi les maîtres.

Il arrive parfois qu'après s'être essayé quelques années dans la gravure, on quitte le burin pour le pinceau. De traducteur qu'on était, on devient auteur de compositions originales. Les frères Johannot ont ainsi transformé leur talent et suivi l'exemple qu'avaient donné dans le XVIIe siècle Pierre Daret, et dans le XVIIIe plusieurs graveurs classés aujourd'hui parmi les peintres de genre. Pour M. Henriquel-Dupont, la transformation a été toute contraire : il étudia d'abord la peinture, et entra, en 1811, dans l'atelier de Guérin, où il eut successivement pour condisciples Géricault, MM. Scheffer, Cogniet, Delacroix et Champmartin.

A en juger par le caractère de leur talent, les élèves de Guérin étaient loin d'accepter sans restriction l'influence du maître, et, M. Cogniet excepté, aucun des peintres que nous venons de nommer ne laisserait à coup sûr soupçonner son origine. M. Henriquel-Dupont se trouva donc initié, dans l'atelier même de Guérin, aux secrètes espérances d'un parti qui allait quelques années plus tard se produire au grand jour, se constituer en école, et commencer contre les priviléges académiques cette guerre à demi légitime, à demi injuste, qui a amené quelque bien et engendré beaucoup d'excès : guerre entreprise, comme bien d'autres, au nom d'une réforme et aboutissant à une révolution, où bon nombre des réformateurs devaient à leur insu devenir complices des anarchistes et regretter bientôt, en face de trop vastes ruines, leur ardeur d'émancipation première et leur zèle de destruction.

Des regrets de cette espèce n'étaient pas réservés à M. Henriquel-Dupont. Si, à un moment donné, il semble s'enrôler sous la bannière de l'école romantique, c'est en homme qui n'abdique pas son indépendance et qui prétend ne se compromettre qu'à bon escient. Il ne refuse pas de participer au mouvement dans la mesure de ses inclinations et de ses opinions personnelles; mais il n'admet pour cela ni le programme tout entier, ni toutes les prétentions des novateurs. Que si l'on veut absolument voir des gages donnés au parti dans le *Portrait d'Hussein-Pacha*, d'après M. Champmartin, et dans certaines planches où le mélange de l'aqua-tinte, de l'eau-forte et du burin trahit chez le graveur des tendances assez peu classiques, on conviendra du moins qu'un révolutionnaire si modéré appartient tout au plus à la classe des girondins de l'art, et qu'en essayant de propager quelques-unes des idées nouvelles, il ne s'associe à aucun abus.

Une fois entré dans l'école de Guérin, M. Henriquel-Dupont dut croire, d'après ce qui se passait sous ses yeux, qu'une obéissance absolue n'était pas au nombre des conditions imposées aux élèves, et que chacun pouvait chercher librement sa voie, fût-elle en sens contraire de la route indiquée par le maître. Les peintres formés par David, devenus chefs d'école à leur tour, ne réussissaient pas, tant s'en faut, à exercer l'autorité despotique qu'eux-mêmes avaient subie, et l'on peut dire que, dans l'intervalle qui sépare le règne du peintre des *Sabines* de l'époque où M. Ingres ressaisit le pouvoir, les jeunes artistes acceptèrent de leurs maîtres des conseils, mais qu'ils ne consentirent plus à recevoir des lois.

D'où provenait cette différence entre l'attitude des élèves vers la fin de l'empire et ce qu'elle avait été au temps du directoire? De l'immobilité du système d'éducation, opposée à des besoins nouveaux, à des goûts déjà profondément modifiés. Les élèves de David

n'avaient, pour la plupart, d'autre ambition que de savoir peindre des académies qu'il leur suffirait de grouper un jour pour en composer quelque bas-relief qualifié alors de tableau. Or, comme l'unique tâche à accomplir pendant les années d'étude était l'exécution de figures isolées d'après le modèle vivant, on conçoit que l'action du maître pût satisfaire à de si modestes désirs et s'exercer sans contrôle sur des œuvres appartenant à un ordre d'art purement matériel: mais plus tard, lorsqu'on s'aperçut que la peinture ne consistait pas tout entière dans l'imitation d'une réalité sans âme, et qu'on rêva quelque chose au-delà de cette fidélité textuelle, le mode d'enseignement accoutumé dut paraître et devint en effet insuffisant, parce qu'il n'y entrait rien qui eût trait à la partie morale de l'art.

Il semble que dans l'atelier de Guérin plus qu'en aucun autre lieu, on sentît le vice de cette éducation incomplète et les inconvéniens de ces habitudes traditionnelles. On respectait le talent et la parole, d'ailleurs assez peu impérieuse, du maître, mais à la condition de réviser à part soi les principes qu'il professait, et de demander des leçons aux anciens peintres italiens ou flamands aussi souvent pour le moins qu'au rival de Girodet et de Gérard. Géricault, dont le mâle génie s'annonçait alors dans des essais relativement extravagans, tourmentait par ses exemples l'imagination de ses condisciples, et les entraînait à la recherche d'un idéal que les peintres contemporains, à l'exception de Gros, n'avaient nullement songé à entrevoir. Les idées d'énergie, d'originalité, d'indépendance, qui n'avaient plus cours depuis longtemps, se substituaient dans l'esprit des élèves aux doctrines passives de la génération précédente. En un mot, tout se préparait pour l'espèce de sédition qui allait éclater dès les premières années de la restauration. Trop jeune encore pour jouer un rôle dans ce conflit élevé entre les représentans d'un art suranné et les impatiens apôtres d'une foi naissante, M. Henriquel-Dupont écoutait les théories de ses aînés, suivait d'un œil à demi séduit leurs tentatives d'affranchissement, et aspirait au moment où il aurait acquis assez d'expérience pour prendre rang, lui aussi, parmi les peintres de la nouvelle école. Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait commencé de fréquenter l'atelier de Guérin. Encouragé par les progrès accomplis durant cette période, il poursuivait des études au terme desquelles lui apparaissait le succès, lorsque des considérations de famille vinrent brusquement renverser ses projets et anéantir son plus cher espoir. M. Henriquel-Dupont accepta donc, non sans de vifs regrets, les nouvelles conditions qui lui étaient faites, et mis en demeure d'apprendre à manier le burin, il passa en 1814 de l'atelier de Guérin dans celui de Bervic.

La transition était de tous points antipathique aux dispositions

du jeune artiste. Non-seulement il lui avait fallu renoncer à des études de son choix, mais il s'agissait maintenant pour lui d'un pénible apprentissage technique, d'études arides que les graveurs de ce temps circonscrivaient dans les limites du procédé, et qui ne pouvaient inspirer qu'une répugnance profonde à un homme nourri, auprès des élèves de Guérin, dans l'horreur de la convention et de la manière. Ce qu'on appelait alors le *beau grain*, c'est-à-dire la prédominance du moyen matériel sur la forme même, — la *manœuvre facile*, c'est-à-dire l'ostentation de la dextérité, — était, aux yeux de tous, l'expression suprême de la science; on dédaignait l'art sain et les sévères exemples des graveurs français du XVIIe siècle pour l'habileté sans fond et les faux chefs-d'œuvre des graveurs italiens du XIXe. M. Desnoyers, il est vrai, et, avant lui, M. Tardieu, avaient entrepris de restituer à l'école sa vieille physionomie nationale, mais leurs savans efforts étaient demeurés presque sans influence sur les artistes de notre pays, tandis que Morghen rencontrait parmi eux des imitateurs sans nombre et de fervens admirateurs. Les élèves de Bervic n'avaient eu garde de se soustraire à ce détestable empire exercé en France par le graveur napolitain. Ils cherchaient de tout leur cœur dans les évolutions d'un outil ce qu'il faut demander au goût et aux calculs de la pensée; ils ne s'appliquaient qu'à assouplir leur faire en faisant bon marché du sentiment, du style, du dessin, — le tout, il faut le dire, en dépit des vives remontrances de leur maître, qui se repentait hautement de ses erreurs, et qui poussait l'abnégation personnelle jusqu'à recommander expressément à ses élèves de ne voir dans les œuvres qu'il avait produites que des fautes à éviter. On le voit, il était dans la destinée de M. Henriquel-Dupont d'avoir pour maîtres deux hommes qui n'agiraient sur son talent qu'en sens contraire de leurs propres exemples; seulement il ne s'agissait plus ici, comme dans l'atelier de Guérin, de faire cause commune avec des disciples insurgés : c'était le maître lui-même qui relevait ses élèves du serment de fidélité et leur prescrivait de s'écarter de la voie qu'il avait suivie. M. Henriquel-Dupont usa largement de la permission, si largement même qu'un autre que Bervic eût été tenté peut-être d'apporter quelque restriction à ses avis et de trouver un peu d'excès dans ce nouveau genre d'obéissance. Le digne artiste, au contraire, ne songea pas à se démentir. Il encouragea jusqu'au bout l'aversion de son élève pour les doctrines académiques, et lorsque, après quatre années d'apprentissage, le jeune graveur entreprit de produire son talent devant le public, il ne se trouva ni plus autorisé ni plus libre qu'il ne l'avait été dans l'atelier même de Bervic.

Les premiers travaux qu'ait signés M. Henriquel-Dupont sont

quelques petites planches gravées pour la librairie. On y remarque déjà un goût d'exécution sobre et une science de la forme plus sûre, un sentiment plus fin que dans les œuvres du même genre publiées au commencement de la restauration; toutefois, en dehors de ce mérite relatif et de la curiosité qui s'attache aux débuts d'un artiste éminent, elles ne sauraient avoir aujourd'hui qu'une importance médiocre et un intérêt assez limité. La première planche, à vrai dire, de M. Henriquel-Dupont, celle qui ouvre dignement la série de ses travaux et où toutes les qualités de sa manière s'annoncent clairement, est le *Portrait d'une Dame* d'après la toile de Van-Dyck que possède le musée du Louvre.

Tout le monde connaît ce beau tableau. Quelque insuffisant que paraisse le titre sous lequel il est d'usage de le désigner, on sait que le *Portrait d'une Dame* représente deux figures : celle d'une femme assise, entièrement vêtue de noir, et celle d'un enfant debout à ses côtés. Pour traduire l'œuvre de Van-Dyck, le graveur avait à se décider entre deux partis : ou il devait adopter pour les masses sombres une gamme de tons très forte et éclairer d'autant plus vivement les chairs, que la couleur des vêtemens, obscure dans l'original, aurait été plus résolument absorbée, ou bien il devait atténuer par des dégradations de coloris et l'emploi des demi-tons le rapport des ombres aux lumières, trouver, par exemple, un mode de transition entre le ton intense des étoffes et le ton clair des linges, des visages, des mains. Il fallait, en un mot, exagérer au profit des parties lumineuses la vigueur des autres parties, ou interpréter le tout en sens contraire et donner à l'ensemble un aspect calme par l'expression adoucie des détails. De ces deux systèmes de traduction, M. Henriquel-Dupont choisit le second. Son *Portrait* d'après Van-Dyck reproduit fidèlement le dessin et le style du modèle; l'effet seul est quelque peu modifié en vue de l'unité, mais ces modifications ne vont pas jusqu'à altérer le caractère essentiel de l'œuvre flamande. Transportée sur le cuivre, celle-ci n'en demeure pas moins une œuvre de coloriste; elle ne change pas de signification tout en se transformant à quelques égards; elle est ingénieusement commentée, mais non dénaturée par le graveur. Ajoutons que rien, dans le travail matériel, ne se ressent du goût, alors presque général, pour cette habileté de mauvais aloi qu'on qualifiait de pratique savante. M. Henriquel-Dupont renouait ainsi, dès son premier ouvrage, la belle tradition française, et, par la sobriété du faire aussi bien que par la pureté du sentiment, il se montrait déjà le digne descendant des savans fondateurs de notre école.

M. Henriquel-Dupont avait trouvé sa voie : il semble qu'il ne lui restât plus qu'à y marcher résolument et à poursuivre sans distrac-

tion, sans inquiétude d'aucune sorte, une entreprise si bien commencée. Malheureusement une injuste défiance de lui-même le fit hésiter en face d'un nouveau modèle. Lorsqu'il fut chargé de graver, d'après M. Hersent, l'*Abdication de Gustave Wasa,* il eut la regrettable pensée de négliger en partie les enseignemens de l'art ancien et de consulter plus particulièrement, pour l'exécution de ce travail, les exemples de l'école moderne.

Un artiste italien, d'un grand mérite d'ailleurs, M. Toschi, gravait à cette époque l'*Entrée d'Henri IV* d'après Gérard. Quelques épreuves d'essai envoyées à Paris circulèrent dans les ateliers et y produisirent une sensation très vive. La planche, pour nous servir d'un terme du métier, n'était encore que *préparée,* mais la préparation portait l'empreinte d'une verve si puissante, la masse de l'effet était indiquée avec tant de hardiesse, qu'il n'y avait qu'à s'incliner devant un talent de cette force et à voir dans cette ébauche le présage assuré d'un chef-d'œuvre. Rien de mieux. M. Henriquel-Dupont, en partageant l'enthousiasme de ses confrères, faisait sans doute acte de justice; ce n'était pas une raison pour pousser l'admiration si loin qu'elle dégénérât chez lui en zèle un peu inconsidéré d'imitation. Nulle analogie en effet entre le tableau de Gérard et celui qu'il s'agissait ici d'interpréter. L'*Entrée d'Henri IV* est un sujet de mouvement qui autorisait de la part du graveur la recherche de certaines qualités brillantes et une certaine fougue dans l'exécution. L'*Abdication de Gustave Wasa* au contraire n'est rien moins qu'une scène tumultueuse. L'entrain et la facilité du faire couraient risque d'introduire quelque incorrection là où une stricte précision était de mise et d'amoindrir par une apparence d'agitation le sens expressément calme du sujet. M. Henriquel-Dupont ne paraît pas avoir suffisamment approfondi, au moins au début, ces conditions particulières de sa tâche. Un peu trop séduit par l'exemple de M. Toschi, il voulut à son tour, dans la préparation de sa planche, faire preuve d'aisance et d'habileté de main. Lorsqu'il essaya, en terminant, de remédier aux inconvéniens de ce premier travail, il ne réussit qu'incomplétement à le modifier. Peut-être est-ce à la méthode adoptée pour l'ébauche qu'il faut attribuer le vide et la mollesse des premiers plans. Traités avec lourdeur, ils sont loin de rappeler le coloris ferme et fin à la fois du *Portrait d'une Dame;* ils ne ressemblent pas davantage aux morceaux exécutés ensuite par le graveur dans des cas analogues, et nous sommes d'autant plus à l'aise pour accuser le ton un peu pesant et le dessin un peu rond des premiers plans de *Gustave Wasa,* que M. HenriquelDupont s'est corrigé depuis longtemps de ce double défaut.

La préoccupation de la manière italienne qu'il est permis de re-

procher à la planche gravée d'après M. Hersent n'est pas au reste la seule que révèle ce travail. A l'époque où M. Henriquel-Dupont entreprit son *Gustave Wasa*, l'importation des estampes anglaises en France était encore un fait assez récent pour qu'on n'eût pas eu le temps de revenir du premier engouement et d'apprécier avec sang-froid la portée réelle de pareilles œuvres. Aujourd'hui nous sommes assez blasés sur le charme de cette manière invariablement futile, sur la coquetterie de cet art fardé, et ses séductions ont été trop souvent renouvelées pour paraître désormais irrésistibles; mais avant 1830 les graveurs, comme le public, se laissaient pleinement séduire. M. Henriquel-Dupont, sans avoir été entraîné aussi loin que beaucoup d'autres artistes contemporains, ne sut pas se défendre de quelques velléités d'imitation. Déjà, dans son *Portrait d'Hussein-Pacha*, — le plus *romantique* à coup sûr de ses ouvrages, — il avait assez franchement adopté la méthode de Cousins et des autres graveurs anglais. On trouverait dans le *Gustave Wasa* des indices plus soigneusement dissimulés, mais au fond non moins significatifs, de l'attention trop bienveillante que le graveur accordait aux vignettes venues de Londres. S'est-il reproché depuis cette infidélité aux principes de l'école française? On le croirait, à voir les œuvres mêmes qu'il a successivement produites. Ce qui est certain, c'est que personne, il y a vingt ans, n'aurait songé à la blâmer, et, loin de paraître répréhensible, le goût un peu anglais que décèlent certaines parties du *Gustave Wasa* ne contribua pas médiocrement à l'éclatant succès qu'obtint cette planche en 1831. Hâtons-nous d'ajouter qu'à tous autres égards un pareil succès était parfaitement légitime. Il fallait certes une extrême souplesse de burin, une rare intelligence des procédés, et, par-dessus tout, un sentiment très délicat du dessin et du coloris pour rendre, sans monotonie comme sans confusion, une multitude d'objets différens quant à l'espèce, mais placés à peu près dans le même milieu. Tant d'étoffes de toutes sortes par exemple, éclairées d'une manière presque uniforme, nécessitaient chacune un mode d'interprétation spécial qui cependant ne vînt pas troubler la limpidité de l'aspect, arrêter le regard et le distraire du spectacle de l'ensemble. Cette variété dans l'unité est sentie et rendue avec une remarquable finesse, et si le *Gustave Wasa* n'est pas tout à fait une œuvre de maître, c'est sans nul doute l'œuvre d'un talent très ingénieux et une estampe pleine de charme.

Le charme, telle est la qualité principale des travaux de M. Henriquel-Dupont; mais n'y eut-il pas dans la vie de l'habile artiste un moment où cette qualité fut bien près de dégénérer en défaut? Le *Portrait de Mme Pasta*, le *Cromwell* d'après M. Delaroche, le *Louis-Philippe Ier* d'après Gérard, d'autres estampes gravées soit au burin,

soit à l'aqua-tinte mélangée de divers procédés, permettaient de craindre qu'à force de rechercher la souplesse du faire et la *morbidezza*, M. Henriquel-Dupont ne tombât en définitive dans la mollesse et dans la langueur. Cette période de transition n'eut heureusement qu'une assez courte durée, et, au lieu de justifier par le résultat les craintes qu'on avait pu concevoir, elle aboutit à un progrès. Éclairé par l'expérience sur les dangers de la méthode anglaise, désabusé sur ses prétendus avantages, comme sur les ressources à tirer de la confusion des procédés, M. Henriquel-Dupont revint à sa première manière. Il renonça à l'aqua-tinte, reprit le burin, qu'il allait manier mieux que jamais, et ne voulut plus puiser ses exemples que dans les œuvres des maîtres français. Ainsi les illusions momentanées du graveur tournèrent au profit de son talent. Qui sait même? pour acquérir toute sa vigueur et se développer pleinement, ce talent avait besoin peut-être d'une pareille épreuve. Les croyans les plus fervens sont en général les convertis. Si M. Henriquel-Dupont n'avait pas par lui-même connu et expérimenté l'erreur, aurait-il aujourd'hui autant de zèle pour la vérité? Quoi qu'il en soit, les planches qu'il a publiées depuis une quinzaine d'années attestent une foi entière dans les sains principes de notre ancienne école et une pratique irrévocablement sûre. A peine un de ces ouvrages, *le Christ consolateur*, d'après M. Scheffer, laisserait-il entrevoir encore quelque indécision, explicable d'ailleurs par le dessin un peu vague et le style un peu flottant du modèle. Partout ailleurs on reconnaîtra un esprit guéri du doute et une main qui n'hésite plus.

Cette seconde phase du talent de M. Henriquel-Dupont date de la publication du *Strafford*, gravé d'après M. Delaroche. Jusque-là, M. Henriquel-Dupont avait mérité d'être mis au nombre des graveurs les plus distingués de la jeune école; à partir de ce moment, sa place fut marquée parmi les maîtres. MM. Tardieu et Desnoyers eurent enfin un rival, et ces deux artistes, qui avaient courageusement résisté aux entraînemens de la mode, ces disciples obstinés de la vieille et grande école, ne furent plus seuls à en perpétuer les mâles traditions. La planche de M. Henriquel-Dupont est une des plus belles qui aient été produites en France depuis le commencement du siècle. Toute proportion gardée entre les modèles, elle peut être rapprochée des *Vierges* de M. Desnoyers, et si l'on se rend compte des ressources restreintes qu'offrait, au point de vue du coloris, la traduction de l'œuvre originale, on admire d'autant plus la chaleur de ton que le graveur a su introduire dans son travail.

La toile de M. Delaroche se recommande, on le sait, par l'habileté de la mise en scène, par le goût et l'esprit avec lesquels chaque détail est traité; mais en dehors de l'intérêt dramatique inhérent au

sujet, ce tableau n'impressionne pas aussi vivement que plusieurs autres du célèbre peintre. La verve d'exécution qui distingue le *Cromwell* et le *Charles Ier à White-Hall*, la couleur solide et harmonieuse de la *Mort du duc de Guise*, ne se trouvent pas ou se retrouvent à un moindre degré dans le *Strafford*. Ces personnages vêtus, à l'exception d'un seul, de noir et de blanc, et se détachant sur un fond terne, donnent à l'aspect général une sorte de dureté. En face des conditions qui lui étaient faites, M. Henriquel-Dupont avait donc une tâche difficile. Certes il ne lui appartenait pas de changer absolument les teintes locales choisies par le peintre, mais il était dans son droit, en essayant de les modifier, de les enrichir, et de suppléer par la variété des tons partiels à l'uniformité un peu aride de l'ensemble. Ce que Gérard Audran avait fait quelquefois pour les tableaux de Lebrun, M. Henriquel-Dupont le fit pour le tableau de M. Delaroche : il sut le traduire fidèlement, tout en le complétant au fond, et y ajouter quelque qualité nouvelle sans pour cela le transformer. Le *Strafford* gravé a tous les genres de mérite qui distinguent la peinture originale. Même conscience dans le dessin, même habileté patiente dans l'imitation des détails d'ajustement, même sentiment du relief et de la vérité palpable; en outre, l'effet est devenu plus souple, le coloris a acquis une transparence qui n'ôte rien à la fermeté de l'aspect, et les parties dans l'ombre sont vigoureuses sans âpreté ou reliées entre elles sans mollesse. Quant à la manœuvre même, elle a ici, selon le cas, tantôt une sobriété sévère, tantôt une finesse qui atteste l'extrême docilité du burin. A côté de morceaux largement exécutés, certains autres, — comme les chairs, les cheveux, les pièces d'armure, — sont traités si délicatement, que le procédé ne se laisse pas deviner, et qu'on reconnaît seulement l'apparence d'un corps souple, soyeux ou inflexible, là où il n'y a que des tailles diversement entrecroisées, des sillons plus ou moins profonds.

Le *Strafford* révélait dans le talent de M. Henriquel-Dupont un progrès considérable : le *Portrait de M. Bertin*, d'après M. Ingres, vint prouver, quelques années plus tard, que ce progrès ne s'était pas accompli uniquement dans la gravure d'histoire. On sait que la gravure de portrait a ses lois particulières, que l'étalage du moyen matériel serait déplacé là plus que partout ailleurs, et qu'il convient de subordonner à la vérité de l'aspect, au caractère formel de la physionomie, des accessoires qui, dans d'autres cas, peuvent avoir une importance beaucoup plus grande. Voyez les admirables morceaux en ce genre qu'ont laissés les maîtres du XVIIe siècle et même les portraits gravés en France au commencement du XVIIIe : quelle science discrète, quel sentiment puissant, et en même temps quelle réserve dans les moyens employés pour le traduire! M. Henriquel-Dupont

se rappelait sans doute ces beaux modèles lorsqu'il gravait son *Portrait de M. Bertin*, et l'on doit avouer que s'il n'a pu égaler tout à fait les maîtres de notre vieille école, il a réussi du moins à s'assimiler en partie leur sage et noble manière. La planche de M. Henriquel-Dupont a d'ailleurs une grande supériorité sur les autres portraits modernes. Elle se soutient, au Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale, même à côté des chefs-d'œuvre de l'art ancien : que ne gagnerait-elle pas à être mise en regard du *Portrait de M. Guizot*, par M. Calamatta, — estampe où la fermeté du dessin ne rachète qu'à demi la bizarrerie du faire, — du *Portrait du duc d'Orléans*, par le même graveur, ou de celui de *Pierre le Grand*, gravé d'après M. Delaroche par M. Henriquel-Dupont lui-même! Dans les travaux de l'école moderne, nous ne voyons à opposer au *Portrait de M. Bertin* que le *Portrait du prince de Talleyrand*, par M. Desnoyers; encore la comparaison ne devrait-elle s'établir qu'entre les deux têtes, la planche de M. Desnoyers étant, pour tout le reste, fort inférieure à l'œuvre de M. Henriquel-Dupont. La seule imperfection sérieuse qu'il soit permis de reprocher à celle-ci est une certaine exagération dans l'intensité du coloris, une apparence un peu dure et quelque chose de chargé dans l'expression des tons solides. Le dessin et le modelé ont d'ailleurs la vigueur et la finesse de la peinture originale; les traits du visage, comme la physionomie qui les anime, sont accentués avec une intelligence singulière et une très remarquable précision.

En analysant ici les travaux de M. Henriquel-Dupont, nous avons indiqué ceux qui résument le mieux ses premières tendances, puis ses hésitations, enfin ses progrès définitifs. On courrait risque toutefois de connaître ce talent incomplétement, on n'asseoirait pas son jugement sur des preuves suffisantes, si l'on négligeait de rapprocher des estampes déjà mentionnées d'autres productions d'un genre plus humble, mais où le sentiment n'a pas moins de distinction, où la main n'est pas moins habile. L'œuvre de M. Henriquel-Dupont contient, à côté de sujets d'histoire et de portraits, — dont quelques-uns d'après des originaux dessinés par le graveur lui-même, — une multitude de petites pièces à l'eau-forte, à la pointe sèche et au burin. Depuis le *Duc d'Orléans*, d'après M. Eugène Lami, jusqu'au *Mirabeau*, d'après M. Delaroche, — vignette que les amateurs à venir rechercheront sans doute comme nous recherchons aujourd'hui les petits chefs-d'œuvre de Saint-Aubin et de Ficquet, — depuis le *Mansard* et le *Perrault*, gravés d'après Rigaud d'une pointe si spirituelle et si fine, jusqu'aux *fac-simile* de plusieurs dessins de M. Delaroche, jusqu'au *Portrait de Mlle Rachel*, d'après M. Lehmann, toute la partie secondaire de l'œuvre de M. Henriquel-Dupont

montre ce qu'un pareil talent a en soi de séduisant, de délicat et d'expressément aimable. Jamais d'ailleurs, et sous quelque forme qu'elle se manifeste, l'habileté de M. Henriquel-Dupont ne prend le caractère de la prétention : il semble que le désir de se mettre à la portée de tout le monde l'emporte chez lui sur le désir de se faire admirer, et, si ferme en certains cas que soit sa manière, si sévères que puissent être son sentiment et son goût, le tout a je ne sais quel extérieur de simplicité, on dirait presque de bonhomie, qui plaît au regard plus qu'il ne l'étonne et qui persuade sans s'imposer.

L'Hémicycle du palais des Beaux-Arts possède plus qu'aucun autre ouvrage de M. Henriquel-Dupont cette force secrète d'expansion sous une apparence modeste; mieux qu'aucun autre il révèle la science profonde qui cherche à se dérober ainsi. Lorsqu'on jette les yeux sur la belle planche qui vient d'être publiée, on dirait qu'elle est le fruit d'un travail simple, ingénu, facile; lorsqu'on l'étudie de près, on devine ce qu'il a fallu d'observations, de comparaisons et d'efforts successifs pour donner à l'aspect général cette unité, à chaque détail cette correction et cette finesse. Rien de moins absolu au premier abord que la forme de cette traduction; rien au fond de moins équivoque ni de plus résolument senti. Essayons, en rapprochant l'œuvre de M. Henriquel-Dupont de l'œuvre peinte par M. Delaroche, de constater dans l'estampe le genre de mérite qui lui est propre et certains points d'originalité.

Il serait hors de propos de chercher à apprécier, en tant qu'ouvrage de peinture, la composition qui orne les murs de la salle des prix au Palais des Beaux-Arts (1): qu'il nous soit permis seulement de rappeler en quelques mots le caractère général de ce travail pour indiquer les conditions de la tâche imposée à M. Henriquel-Dupont et les difficultés de plus d'une sorte que le graveur avait à surmonter.

L'Hémicycle, on le sait, est un résumé quelque peu allégorique, mais avant tout historique, des progrès de l'art à toutes les époques et dans tous les pays. Il ne nous ouvre pas un olympe peuplé d'artistes à l'état ordinaire des immortels; il nous montre cependant quelque chose de plus qu'une série de portraits des grands maîtres. Placés dans l'atmosphère d'une demi-apothéose et sous la surveillance de cinq génies dont la gravité s'accommoderait assez mal du laisser-aller de la vie familière, environ soixante peintres, sculpteurs et architectes devisent entre eux, mais avec dignité pour la plupart, avec calme, et de meilleure amitié à coup sûr qu'ils n'eussent fait s'ils s'étaient rencontrés ici-bas. Deux graveurs seulement figurent

(1) L'important travail de M. Delaroche a été examiné ici même par un juge dont personne plus que nous ne respecte l'autorité, M. Vitet. Voyez la livraison du 15 décembre 1841.

dans ce congrès des maîtres illustres : encore se tiennent-ils à l'arrière-plan, comme s'ils craignaient de se fourvoyer en si haute compagnie, et n'ont-ils d'autres interlocuteurs qu'eux-mêmes. Avec quel regret, soit dit en passant, M. Henriquel-Dupont a-t-il dû contre-signer en quelque sorte l'espèce d'ostracisme décrété par M. Delaroche, et combien lui en aura-t-il coûté pour laisser à cette humble place des hommes tels que Marc-Antoine et Édelinck, alors qu'il voyait se prélasser à des places d'honneur certains peintres ou statuaires moins inspirés peut-être, moins inventeurs que de pareils copistes!

La composition de M. Delaroche a donc une physionomie complexe. Toute la partie centrale est traitée dans un style héroïque : elle n'implique que des idées de majesté absolue et n'exprime qu'une immobilité solennelle au-dessus du fait humain et de la vie. Partout ailleurs la vie circule, les figures se meuvent. Il n'y a pas là sans doute les lignes désordonnées et l'agitation de la foule; mais il y a dans la distribution de ces groupes, dans le geste et l'attitude de ces personnages un souvenir très formel de la réalité. Or, lors même qu'on n'admettrait pas sans réserve le programme de M. Delaroche, lorsqu'on ne souscrirait pas complétement à l'intention qu'a eue le peintre de mélanger ainsi deux élémens contraires, on avouerait du moins que les inconvéniens de ce système sont atténués en raison même des dimensions de la peinture et de sa forme circulaire. Comme le regard impuissant à saisir tout l'ensemble est forcé de s'arrêter tour à tour sur chaque fragment, il passe sans trop de secousse du spectacle de la grandeur épique au spectacle de la vérité pure; il se promène du centre aux extrémités de ce vaste panorama, et, chemin faisant, il a le temps d'oublier la diversité des expressions, des costumes, en un mot l'apparence contradictoire des objets représentés. Mais dans une estampe, c'est-à-dire sur une surface dont l'œil embrassera l'étendue d'un seul coup, ces divergences de style ne manqueront pas de se produire avec plus d'évidence, et le graveur devra nécessairement en modifier l'effet, sous peine de morceler le sens de son œuvre et de nous faire voir une suite de sujets de différens genres là où il avait à nous montrer une seule scène.

Un autre écueil non moins dangereux pour le graveur était la froideur de coloris où il pouvait tomber. Si l'œuvre originale procède à beaucoup d'égards des exemples de la réalité, elle a cependant dans l'aspect général quelque chose d'abstrait et de sagement monotone qui convient à une peinture murale, mais qui, en dehors de la forme, offre peu de ressources aux travaux du burin. Les figures se détachent sur un fond d'architecture en marbre blanc ou sur un ciel lumineux. Éclairées de face et placées presque au même plan, elles se présentent toutes, ou peu s'en faut, dans les mêmes conditions d'ef-

fet. Point de grandes masses obscures, point de ces partis-pris violens qui sont de mise dans les tableaux, et que n'autorise pas un genre de peinture où la puissance du relief deviendrait un grave défaut. Les seuls contrastes dont l'emploi ne fût pas interdit au peintre étaient les oppositions résultant de l'espèce même des tons. Pour rendre ces nuances diverses uniformément éclairées, la gravure, qui ne dispose que de deux tons, avait donc ici plus à faire que dans les cas où la variété des teintes est soutenue par la variété de l'effet. Enfin, si l'on se rappelle avec quelle fermeté la silhouette de chaque figure se dessine dans *l'Hémicycle* peint par M. Delaroche, on comprendra le nouveau danger auquel cette précision rigoureuse exposait le graveur. Le burin pouvait aisément la faire tourner en sécheresse ou l'interpréter à contre-sens. En insistant un peu trop sur les contours, il découpait en formes isolées des formes qu'il importait de laisser reliées entre elles. En creusant au contraire ces contours avec trop de réserve, il ôtait au dessin la vigueur nécessaire, il diminuait à la fois la signification du modèle et l'impression qu'il s'agissait de produire; il devenait en même temps infidèle à l'esprit du texte et à l'esprit essentiel de l'interprétation.

La traduction de l'œuvre de M. Delaroche était, on le voit, une des tâches les plus difficiles que la gravure pût accepter. Et d'abord quel mode d'exécution matérielle convenait-il de choisir? Suffisait-il, à l'exemple de Marc-Antoine dans son *Parnasse* d'après Raphaël, de tracer un dessin sur cuivre, de soutenir ce trait au moyen de quelques masses de tailles, et d'indiquer l'effet en en formulant seulement le principe? ou bien fallait-il, comme Gérard Audran dans ses grandes planches d'après Lebrun, accuser toutes les conséquences de l'effet, tout le relief du modelé, et ne rien omettre de ce que la réalité nous donne? Mais de ces illustres exemples ni l'un ni l'autre ne pouvait être littéralement suivi. L'estampe du *Parnasse*, et en général les estampes de Marc-Antoine, sont gravées d'après les originaux au crayon ou à la plume. Admirablement appropriée au caractère spécial de pareils modèles, la méthode du maître bolonais deviendrait insuffisante, si on l'appliquait à la traduction des œuvres du pinceau. Le maître français, au contraire, n'a interprété que des tableaux; sa manière énergique, si opportune là où il s'agirait de rendre le fait dans toute sa puissance, ne saurait être imitée avec à-propos en face d'une peinture murale dont l'aspect et le sens intime doivent demeurer un peu abstraits. Le meilleur parti à prendre sans doute était une sorte de *mezzo-termine* entre ces deux systèmes de gravure. Cette méthode intermédiaire entre la recherche exclusive du dessin et le libre emploi de tous les moyens pittoresques, M. Henriquel-Dupont l'a mise en pratique avec une sûreté de goût et un art

infinis. La planche qu'il a gravée reproduit évidemment non une œuvre au crayon, mais une peinture, et d'un autre côté la sobriété du ton, la modération dans les travaux, donnent à cette reproduction une physionomie plus austère, un aspect plus immatériel qu'il n'appartient à l'imitation d'un tableau.

Toutefois, si solennel que soit ce style, si sérieuses que puissent être les formes de ce travail, rien dans la planche de M. Henriquel-Dupont n'effarouche le regard par une affectation de gravité. Tout au contraire le séduit et l'attire, parce que cette gravité même est empreinte d'élégance et que l'élévation du sentiment ne revêt nulle part une apparence ambitieuse. Que l'on essaie cependant de se rendre compte des moyens employés pour arriver à cette simplicité sans maigreur, à cette noblesse sans faste : on découvrira les hautes qualités qui se dérobent sous un extérieur si peu arrogant, et l'on comprendra qu'il y a au fond d'une pareille œuvre autant d'intentions sévères, de fortes combinaisons et de savans calculs, qu'il y a de charme et de science modeste à la surface.

Une des difficultés principales pour le graveur était, nous l'avons dit, la concordance à établir entre les diverses parties de la composition. Il fallait montrer côte à côte des figures nues et des hommes vêtus suivant la mode des époques modernes, des êtres imaginaires et des personnages parfaitement réels, sans pouvoir espérer, comme le peintre, que chaque groupe serait vu isolément; il fallait enfin donner à des objets de signification différente un aspect à peu près analogue et créer entre eux une sorte de conformité pittoresque. Pour obtenir ce résultat, M. Henriquel-Dupont a procédé surtout par voie d'élimination, en supprimant ici certains détails d'une vérité un peu trop expressément matérielle, en simplifiant là certaines formes un peu trop compliquées. D'ailleurs rien d'ouvertement sacrifié à cette largeur de l'aspect, point d'expression inerte et monotone, ni d'exagération dans un sens idéal. Ici, comme sous le pinceau de M. Delaroche, chaque peintre, architecte ou sculpteur garde la physionomie de son temps, chaque détail d'ajustement a son relief propre et son apparence essentielle; seulement, tout en diversifiant les procédés, le burin du graveur a su conserver partout une égale sérénité pour ainsi dire, et grâce à cette réserve constante dans la manœuvre, à ce sentiment de mesure dans l'interprétation des effets partiels, aucune dissonance ne vient troubler l'harmonie générale. Ainsi, les deux groupes qui terminent la composition à droite et à gauche, et qui devaient s'isoler quelque peu du reste en raison même de la place où ils se trouvent, se relient cependant aux autres parties par la fermeté dégradée du travail. La figure de Poussin et, à l'extrémité opposée, celles d'Antoine de Messine et de Van-Eyck sont ac-

cusées avec une rigueur qui s'atténue dans le modelé des figures voisines. A mesure que celles-ci se rapprochent du centre, le cuivre est moins énergiquement fouillé, les tailles ont plus de légèreté et de souplesse, et en se modifiant ainsi, les travaux arrivent insensiblement à la délicatesse et à la douceur dans les figures placées au milieu.

L'intensité du coloris et de l'effet est proportionnée partout à cette vigueur décroissante du procédé. Les tons, à partir des côtés jusqu'à la partie centrale, passent successivement de l'apparence solide à la limpidité absolue et se déduisent les uns des autres comme les modulations consécutives d'une série d'accords. Afin que rien n'interrompît cette marche de l'effet, M. Henriquel-Dupont, dans l'impuissance où il était d'user des mêmes ressources que le peintre, a dû changer çà et là quelque chose aux partis de couleur adoptés par M. Delaroche. Pour ne citer qu'un exemple, la figure de femme qui lance des couronnes se détache du fond par le vif accent des lumières, au lieu d'être, comme dans la peinture, plus fortement teintée que les marches qui s'élèvent derrière elle. Une pareille modification, si radicale qu'elle soit, n'a rien que de louable, parce qu'en élargissant ainsi la lueur répandue sur la partie centrale de la composition, M. Henriquel-Dupont a achevé de déterminer l'effet clair auquel devait se subordonner et aboutir le ton progressivement adouci des deux parties latérales. Néanmoins, tout en applaudissant au succès de la tentative, nous nous garderons bien d'admettre en général la légitimité de ces infidélités au modèle. De nos jours, où dans les questions d'art comme ailleurs on recule si volontiers la limite des droits, quitte à oublier quelque peu de définir les devoirs, il serait moins à propos que jamais d'approuver à titre de principe ce qui n'est tout au plus qu'une licence permise en quelques rares occasions. Le strict rôle des graveurs est et doit rester un rôle de traducteurs. Il ne leur appartient pas de se substituer aux peintres et de transformer à leur gré l'œuvre qu'ils ont à reproduire. Ils peuvent seulement, à l'exemple de M. Henriquel-Dupont, essayer de compléter le texte et quelquefois en rendre le sens par une expression détournée, faute d'équivalent dans leur propre idiome, mais ils ne sauraient recourir à ce moyen extrême que dans les cas de nécessité absolue et oublier jamais que leur émancipation même doit avoir l'apparence de la soumission.

L'estampe de *l'Hémicycle* résume à merveille ces lois et en même temps ces franchises de l'art. Exactement conforme, quant au dessin et au style, à la peinture qui lui a servi de modèle, elle n'a nullement le caractère servile d'une copie; d'autre part, la liberté avec laquelle certains détails sont interprétés ne dégénère pas en écarts de sentiment ou en ostentation d'originalité. S'ensuit-il que l'œuvre de M. Henriquel-Dupont soit irréprochable de tous points? C'est ce que nous n'oserions prétendre. Quelque large que soit la part d'é-

loges due à ce savant ouvrage, il ne serait pas impossible peut-être de noter çà et là quelques imperfections. Peut-être aurait-on le droit d'accuser le modelé un peu rond de certains morceaux, de trouver un peu vague ou un peu vulgaire dans les têtes de Van-Dyck et de Lesueur l'expression si précise, si distinguée partout ailleurs. Enfin ce burin, ordinairement si ménager de ses ressources, se laisse aller parfois à quelque abus dans l'emploi des moyens. Plusieurs mains, — la main gauche de Léonard de Vinci entre autres, — sont chargées de demi-teintes et ne prennent qu'un empire douteux sur la valeur des tons environnans. Mais à quoi bon de pareilles chicanes? A quoi servirait d'arrêter de loin en loin la loupe sur des taches imperceptibles? Le juge le plus difficile, trouvât-il à reprendre dans l'exécution de quelques détails, ne pourrait marchander la louange à l'ensemble d'un travail si supérieur aux autres productions de M. Henriquel-Dupont et traité avec une intelligence si magistrale.

La publication de l'estampe gravée par M. Henriquel-Dupont est donc un fait considérable à tous égards, et ce fait peut avoir plus d'un résultat heureux. En ajoutant beaucoup aux titres de l'éminent artiste, il servira puissamment la cause de la gravure elle-même auprès des indifférens et des incrédules; car il ne s'agit pas seulement d'avoir raison de notre insouciance pour les louables efforts et les travaux accomplis de nos jours par les graveurs : ce sont nos préventions contre le procédé même qu'il faut vaincre, c'est l'existence de l'art qui est maintenant mise en question, c'est elle qu'il faut défendre et assurer. De notre temps, où la gravure semble presque un anachronisme, tant nous sommes habitués à voir se substituer partout les jeux de la mécanique aux spéculations du talent, les raisonnemens de la critique ne sauraient suffire pour ramener l'opinion. En dépit de la plus judicieuse dissertation sur l'excellence de la gravure, une épreuve héliographique gardera aux yeux de beaucoup de gens toute son autorité et son prestige : mise en regard d'une estampe comme *l'Hémicycle*, elle laissera voir clairement ce qu'il y a d'insuffisant et de faux pour ainsi dire au fond des vérités brutes que formule le daguerréotype. Il en est ainsi dans tous les arts; c'est aux praticiens surtout qu'il appartient de nous convertir. Le beau travail de M. Henriquel-Dupont permet d'apprécier nettement quelle différence sépare l'interprétation volontaire et raisonnée de la fidélité passive. Il nous rappelle ce que nous avions, sinon complétement oublié, au moins à moitié désappris, et mieux que toutes les théories, il terminera, nous l'espérons, l'injuste procès intenté à l'art par les apôtres de la mécanique.

Ce premier point une fois éclairci, qu'on rapproche *l'Hémicycle* et les autres planches gravées par le maître ou par ses élèves des estampes publiées depuis quelques années dans d'autres pays : on

sentira que, malgré tant de circonstances contraires, notre école est encore sans rivale, et que, sauf un petit nombre d'artistes italiens, les graveurs français représentent à peu près seuls l'art dans son acception sérieuse et complète. Chose étrange en effet! en Allemagne et en Angleterre, où les produits de la gravure n'ont pas cessé d'être accueillis avec faveur, on ne trouverait guère à opposer aux planches d'histoire éditées en France que des estampes d'une importance médiocre, des vignettes pour les missels ou des vignettes pour les *keepsake*, et, parmi les pièces de grand format, des scènes gravées au trait avec une précision aride, ou des sujets de chasse gravés à l'aqua-tinte dans un goût trop éloigné, en revanche, de l'aridité et même de la correction. Ici, au contraire, l'espèce de discrédit qui s'attache aux travaux du burin refroidit si peu le zèle des graveurs, qu'ils semblent s'exciter de notre indifférence et travailler à ressusciter le passé pour l'honneur même de l'art national, sans arrière-pensée personnelle. Un pareil désintéressement doit à la fin nous toucher. Que les graveurs persistent donc à démentir par le caractère de leurs œuvres les doctrines et l'habileté futiles auxquelles nous applaudissons aujourd'hui, mais que nous dédaignerons à bon droit demain. Le succès de *l'Hémicycle*, d'ailleurs si légitime, est aussi propre à encourager les vrais artistes qu'à ébranler la confiance de ceux qui se font de l'art un jeu ou une industrie, et la vie même de M. Henriquel-Dupont est un exemple dont chacun peut avoir à profiter. Elle nous montre un grand talent qui, après avoir donné sa mesure et établi nettement sa filiation, se compromet un jour dans des essais qui le dénaturalisent en partie, essais un peu confus, où le mélange des procédés matériels se complique de préoccupations d'un autre ordre; puis ce talent, en dépit des éloges accordés même à ses erreurs, condamne spontanément ces tentatives d'assimilation de la méthode étrangère; il revient, pour n'y plus renoncer, aux principes qui l'avaient inspiré d'abord, à cette sage et noble manière française, expression suprême de la raison dans l'art, et, de progrès en progrès, il arrive à produire non-seulement le *Strafford*, mais cette estampe de *l'Hémicycle*, qui est en même temps un des chefs-d'œuvre de la gravure moderne et le chef-d'œuvre du graveur. N'y a-t-il pas là un enseignement, et les travaux consécutifs de M. Henriquel-Dupont ne prouvent-ils pas une fois de plus que si, dans l'art du burin comme ailleurs, l'adresse ou le caprice peuvent rencontrer un succès éphémère, les succès durables n'appartiennent qu'au savoir, aux efforts patiens, et, — nous l'oublions trop, — à la conscience?

HENRI DELABORDE.

LA

BOUTEILLE A LA MER

CONSEIL A UN JEUNE HOMME INCONNU.[1]

I.

Courage, ô faible enfant, de qui ma solitude
Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude.
Oubliez les enfans par la mort arrêtés;
Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre;
De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
Enfin oubliez l'homme en vous-même. — Écoutez :

II.

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et partant sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

III.

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,

(1) Ce poème est détaché du volume inédit des poèmes philosophiques de M. Alfred de Vigny, dont la *Revue des Deux Mondes* a déjà publié successivement : *la Maison du Berger*, — *le Mont des Oliviers*, — *la Sauvage*, — *la Flûte*, — *la Mort du Loup*.

Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains momens l'âme est sans résistance;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV.

Dans les heures du soir, le jeune capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens.
— Il se résigne, il prie; il se recueille, il pense
A celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

V.

Son sacrifice est fait; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
Aux voyageurs futurs sublime testament.

VI.

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu.
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu! »

VII.

Puis immobile et froid, comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes (1),
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

(1) Les pics San-Diego, San-Ildefonso.

VIII.

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste au pavillon béni.

IX.

On avait mis en panne, et c'était grande fête;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourrah soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X.

Après le cri de tous, chacun rêve en silence.
Dans la mousse d'Aï luit l'éclair d'un bonheur;
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :
L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence; à la table du pâtre,
Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur.

XI.

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec le compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
Un autre y voit Marseille. Une femme se lève,
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII.

O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
Calculs de la science, ô décevantes fables!
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des piéges?

Espérances roulant comme roulent les neiges;
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts!

XIII.

Où sont-ils à présent? Où sont ces trois cents braves?
Renversés par le vent dans les courans maudits,
Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savans officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture :
Ainsi de ces trois cents il n'en reste que dix!

XIV.

Le capitaine encor jette un regard au pôle,
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV.

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort,
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées,
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI.

Tout est dit. A présent que Dieu lui soit en aide!
Sur le brick englouti, l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère;
— Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

XVII.

Les courans l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.

Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente elle monte en roulant.

XVIII.

Un jour, tout était calme, et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire y passait majestueusement.
Il a vu la bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX.

Mais on entend au loin le canon des corsaires;
Le négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
Alerte! et coulez bas ces sombres adversaires!
Noyez or et bourreaux du couchant au levant!
La frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

XX.

Seule dans l'Océan, seule toujours! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

XXI.

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

XXII.

Quel est cet élixir! Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience;

Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamans de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII.

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse!
Une gloire de plus luit sur la nation.
Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblans bondir l'émotion.
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.
Lis ce mot sur les murs : « Commémoration! »

XXIV.

Souvenir éternel! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature égaux en profondeur,
Dans le juste et le bien, source à peine entr'ouverte,
Dans l'art inépuisable, abîme de splendeur!
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV.

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, penseurs laborieux!
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine.
Dites en souriant, comme ce capitaine :
« Qu'il aborde, si c'est la volonté des Dieux! »

XXVI.

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le savoir en fécondes ondées;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Cte ALFRED DE VIGNY.

Au Maine-Giraud, octobre 1853.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1854.

On ne saurait en vérité trop scrupuleusement sonder la situation de l'Europe à mesure qu'elle se déroule et prend un caractère plus tranché. A travers la confusion de récits et de nouvelles qui se contredisent parfois et qui parfois se complètent, ce qu'on peut distinguer clairement, c'est que cette situation est arrivée à un degré où entre la paix et la guerre, — la première guerre sérieuse allumée depuis quarante ans dans l'Occident, — il n'y a plus que l'épaisseur d'un dernier mot, d'une dernière résolution. Après avoir désiré la paix de toute la puissance d'un sentiment hautement conservateur, après avoir épuisé tous les moyens pour la sauvegarder, intéressée d'ailleurs à la maintenir, l'Europe se trouve en ce moment conduite à une sorte d'attente inquiète, à un état d'expectative armée qui n'exclut pas sans doute toute espérance ultérieure, mais qui par malheur peut passer d'une heure à l'autre à une action plus décidée. Les communications diplomatiques suivent leur cours, les courriers se succèdent, les relations officielles ont subsisté jusqu'ici. A quoi tient cette dernière apparence de paix, cet ensemble de rapports réguliers? Tout cela tient à un fil à demi rompu déjà. C'est depuis quelques jours surtout, on peut le dire, que les événemens se précipitent. Il y a peu de temps encore, sans prêter une foi absolue à l'efficacité immédiate des propositions nouvelles émanées de la conférence de Vienne, on pouvait se demander si elles n'auraient point pour effet de rouvrir une ère de négociations pacifiques. Le lendemain, les flottes combinées de l'Angleterre et de a France entrant dans la Mer-Noire, on se demandait de quel poids allait être cet acte décisif devenu nécessaire; aujourd'hui on se demande si une interruption de rapports diplomatiques entre la Russie d'une part, l'Angleterre et la France de l'autre, ne va point se manifester par le rappel des ambassadeurs. Comme on voit, la question va en se simplifiant. Ainsi aura marché cette terrible affaire, conduite par une sorte de fatalité invisible qui

aura rendu vains tous les efforts de la sagesse, tous les conseils de la modération.

La politique de la Russie, dans les complications qui durent depuis un an, pourrait peut-être se résumer facilement en deux mots : elle a voulu ne rien céder en Orient et atermoyer avec l'Europe. — La Russie trouvait dans cette politique un double avantage. En n'abandonnant rien de ses prétentions premières, en les confirmant au contraire par l'occupation des principautés danubiennes, elle contraignait la Turquie à des dépenses ruineuses, elle la réduisait à cette extrémité singulière de paraître ouvrir une guerre agressive pour reconquérir son propre territoire; attendant les forces ottomanes à l'abri du Danube comme derrière un rempart, on eût dit qu'elle comptait les user dans cette offensive périlleuse pour en avoir plus aisement raison en un jour, lorsque rien ne s'opposerait à ses desseins. En atermoyant avec l'Europe, la Russie gagnait surtout du temps, et, en gagnant du temps, elle avait pour elle la chance des crises nouvelles possibles sur le continent, la suspension de tous les intérêts, l'éventualité des divergences qui pouvaient se produire entre les puissances occidentales. Tout n'a point tourné heureusement selon les vues de la politique russe. D'abord, si depuis la déclaration de guerre faite par la Turquie les armées du tsar ont eu des avantages en Asie, elles sont loin d'avoir obtenu les mêmes succès sur le Danube. En réalité, l'avantage est bien plutôt jusqu'ici du côté de l'armée du sultan. Non-seulement les troupes russes n'ont point franchi le Danube et ne pouvaient pas le franchir dans l'état actuel du fleuve, — après l'engagement, pris d'ailleurs, assure-t-on, avec l'Autriche, de ne point le franchir, — mais encore elles ont eu à essuyer des échecs répétés dans les premières journées de ce mois. Ces actions réitérées, vigoureusement soutenues par les Turcs, avaient d'autant plus d'importance, qu'elles semblent avoir eu pour but de prévenir les opérations qu'une concentration prochaine des forces russes pouvait faire pressentir contre Kalafat. En définitive, les soldats d'Omer-Pacha sont restés maîtres du terrain, et, selon toutes les apparences, la journée de Citaté est une véritable victoire pour les armes turques. Tout n'a donc pas souri sur ce point à la fortune de la Russie. Quant à la politique du gouvernement de Saint-Pétersbourg avec l'Europe, l'entrée des flottes dans la Mer-Noire est venue mettre un terme à une incertitude qui n'était onéreuse que pour l'Occident, et poser nettement la question en manifestant sous la forme la plus décisive l'entente complète des grandes puissances. Sous ce double aspect, la Russie a trouvé une résistance qu'elle n'attendait pas et un accord qui n'était peut-être pas dans ses prévisions. Ce qui caractérise essentiellement l'intervention active des forces navales de la France et de l'Angleterre, c'est qu'elle marque le point jusqu'où a pu aller la temporisation diplomatique de l'Occident, c'est-à-dire qu'elle précise l'instant où l'Europe et la Russie se trouvent directement en présence pour débattre, soit encore dans la paix, si cela est possible, soit par la guerre, une des plus grandes questions qui puissent s'élever. Le Bosphore franchi, il n'y a plus eu de question turque, il n'est plus resté qu'une question européenne, soutenue par des forces européennes, et qui ne peut être résolue désormais que par l'action européenne.

C'était là évidemment le sens net et explicite de l'opération commandée aux flottes combinées au moment où elle s'exécutait; c'est là encore son caractère. On ne saurait se dissimuler d'ailleurs que la nouvelle de cette opération, parvenant à Saint-Pétersbourg à peu près en même temps que les propositions de Vienne, pouvait influer sur l'accueil réservé à l'œuvre de la diplomatie, et c'est justement ce qui est arrivé. Au lieu de répondre aux propositions de la diplomatie européenne, le cabinet du tsar a posé à son tour une question; il a demandé aux cabinets de Paris et de Londres des explications sur le caractère et la portée de l'entrée des flottes dans la Mer-Noire, ne laissant point ignorer que de la réponse dépendrait l'attitude ultérieure de la Russie. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, dit-on, renouvelle ses protestations en faveur de l'indépendance de la Turquie. Véritablement il n'y aurait qu'à se mettre d'accord sur ce point, car, puisque les vaisseaux anglais et français ne sont dans le Pont-Euxin que pour maintenir cette indépendance, ce ne serait pas visiblement un cas de guerre; mais la réalité est que la Russie entend respecter l'intégrité de la Turquie en l'attaquant à coups de canon, et que l'Europe entend préserver cette intégrité, fût-ce par les mêmes moyens : là est toute la question. Si, rapprochée de la mission que remplit en ce moment en Allemagne le comte Orloff, la dernière communication de Saint-Pétersbourg cachait quelque velléité pacifique, le cabinet du tsar pouvait plus simplement et plus naturellement reporter ces dispositions conciliantes sur les propositions de paix de la conférence de Vienne. Si c'était un atermoiement nouveau, c'est là une politique probablement arrivée à son terme. D'ailleurs la question adressée par l'empereur de Russie aux deux cabinets de l'Occident ne trouvait-elle pas d'avance sa réponse dans toutes les circonstances qui ont accompagné l'entrée des flottes combinées, — dans les déclarations du gouvernement anglais, dans la circulaire de M. le ministre des affaires étrangères de France, dans les instructions des amiraux, dans le fait même du ravitaillement de l'armée turque d'Asie protégé par les vaisseaux anglais et français? La présence des deux escadres dans la Mer-Noire constitue-t-elle un acte de pure et stricte neutralité, comme le demande, à ce qu'il semble, le cabinet de Saint-Pétersbourg? Elle est un acte de neutralité, si l'on veut, en ce sens que les vaisseaux turcs n'iront point, sous notre protection, attaquer le territoire russe. Elle n'est point un acte de neutralité en ce sens qu'elle n'a nullement le même caractère vis-à-vis de la Russie et vis-à-vis de la Turquie. A l'égard de la Turquie, elle est un acte de secours et de protection; elle a pour but de défendre le territoire ottoman et d'aider les Turcs à le défendre. Lorsque la Russie prenait possession des principautés par une violation du droit public, elle assurait qu'elle voulait se borner à une attitude défensive. C'est justement l'Europe qui a ce rôle aujourd'hui. Par ses actes, elle dit à la Russie : « Vous avez pris un gage territorial; à notre tour, nous prenons un gage maritime; nos vaisseaux n'ont point une mission agressive, ils sont là pour préserver l'intégrité de l'empire ottoman considérée par nous comme une des conditions de l'équilibre occidental, consacrée par les traités, — et si quelque conflit s'élève, la responsabilité de l'agression devra peser tout entière sur celui qui ne se sera point arrêté devant cet intérêt universel. » C'est là le sens de la réponse qui

va être faite aux dernières demandes d'explications du cabinet de Saint-Pétersbourg. En ce moment même, la reine d'Angleterre, ouvrant le parlement à Londres, sans s'expliquer particulièrement sur cette réponse, achève de mettre en pleine lumière la situation commune de la France et de la Grande-Bretagne, réunies par un même intérêt. Le point le plus significatif du discours de la reine Victoria, c'est la demande de subsides pour l'augmentation de l'armée de terre et de mer.

Si quelque chose peut démontrer de quel poids doit être dans cette crise redoutable l'union de la France et de l'Angleterre, c'est le soin avec lequel tout le monde a l'œil fixé sur les rapports des deux pays, sur la conduite respective de leurs gouvernemens, sur leurs tendances. Cette situation, aujourd'hui commune, de la France et de l'Angleterre a-t-elle toujours été dans les phases diverses des affaires d'Orient complétement identique? N'y a-t-il même encore en ce moment aucune différence dans leurs relations avec le continent? D'un côté, on s'est plu à dire que les communications du cabinet de Saint-Pétersbourg avec les deux gouvernemens n'avaient pas tout à fait le même caractère, et c'eût été peut-être une habileté trop visible pour être bien efficace. D'un autre côté, il y a peu de jours encore, une portion de la presse anglaise se soulevait contre le prince Albert en l'accusant d'intervenir dans la direction des affaires, et d'avoir, en certains momens, communiqué par des voies extra-diplomatiques avec quelques souverains allemands, peut-être avec l'empereur de Russie lui-même. Le nom du prince Albert est évidemment ici à la place de celui de la reine. Au point de vue intérieur, il est permis de croire que ces accusations n'auront aucunes conséquences bien graves, et qu'elles n'iront pas jusqu'au parlement, si elles ne sont même déjà oubliées. Au point de vue de la question extérieure actuelle, que peut-il y avoir de vrai dans ces assertions? Il ne serait point certes extraordinaire que la reine eût fait savoir à quelques souverains du continent l'extrême répugnance qu'elle aurait à une guerre. Eût-elle fait adresser quelque appel à la sagesse et à la modération de l'empereur Nicolas lui-même, rien ne serait bien surprenant encore. Tant qu'on a espéré que le tsar finirait par céder et par accepter la paix, l'opinion publique n'a rien dit. Puis sont venues les preuves réitérées des intentions de la Russie, le désastre de Sinope a été connu, l'action de la politique russe s'est fait sentir en Perse et dans tout l'Orient : alors le cabinet de Londres a dû imprimer à sa politique un caractère plus décidé; l'opinion publique s'est émue et s'est dessinée avec une netteté singulière. Le prince Albert s'est trouvé là et a payé sans nul doute pour les déceptions de tous. C'est ainsi que pourraient s'expliquer peut-être ces brusques revirements de l'opinion en Angleterre. Qu'en résulte-t-il pour le moment? C'est que si depuis l'origine de la question d'Orient la France a pu avoir en certaines occasions à presser l'Angleterre, il se peut qu'aujourd'hui elle ait à la modérer; mais en définitive ce sont là des nuances qui ne portent nulle atteinte à l'action commune des deux nations. La meilleure preuve, c'est qu'en présence des communications récentes de Saint-Pétersbourg, la première pensée des deux gouvernemens a été de faire une réponse identique, et c'est ainsi qu'après avoir suivi au fond une même conduite dans les diverses périodes de cette grave question, après avoir marché pas à pas, ne cessant de pro-

tester en faveur de la paix, après avoir indiqué un même but à leurs escadres, l'Angleterre et la France se trouvent amenées à affirmer de nouveau leur résolution de sauvegarder un grand intérêt continental dans les circonstances les plus décisives peut-être où l'Europe se soit rencontrée depuis quarante ans.

Placées au premier rang dans cette longue crise par leurs intérêts et par une sorte de position traditionnelle, la France et l'Angleterre devaient naturellement être les premières à sanctionner par des actes leur politique en Orient : elles l'ont fait. Quant à la Prusse et à l'Autriche, qui ont été jusqu'ici diplomatiquement d'accord avec les deux états de l'Occident, peut-on croire que, dans l'hypothèse d'éventualités plus graves, leur situation n'aura point à se dessiner d'une manière plus tranchée? Il est bien clair qu'une simple neutralité ne saurait être une politique suffisante. Comment admettre en effet que l'Allemagne, représentée par ses deux plus grands états, se désintéressât d'une question semblable au point de n'intervenir que sous la forme timide de négociations reconnues impuissantes? Et si elle intervient, comment ses actes ne seraient-ils pas du côté où ont été ses paroles jusqu'ici? Du reste, rien n'indique que l'Autriche méconnaisse ses intérêts à ce point de laisser se débattre sans elle les questions qui se rattachent à l'état actuel de l'Orient. S'il est une chance de ramener la paix, de la conquérir promptement, qu'on nous passe ce terme, cette chance est dans l'action commune des quatre grandes puissances jointe aux efforts communs de leur diplomatie. Pour l'Autriche aujourd'hui, se tourner vers la Russie, ce serait ajouter à la crise orientale la suspension des traités sur lesquels repose l'état territorial actuel de l'Europe; rester avec l'Angleterre et la France au contraire, agir avec elles, c'est, en poursuivant le maintien des traités en Orient, assurer leur intégrité dans l'Occident. Au fond, l'Autriche le sent bien, et depuis l'origine, dans la mesure compatible avec les égards dus à un allié tel que l'empereur Nicolas, elle n'a cessé de laisser éclater l'indépendance de sa politique. Certes son nom inscrit sur le protocole de Vienne signé après l'entrée des flottes dans la Mer-Noire démontre assez qu'elle n'entend point identifier sa conduite politique à celle de la Russie; ses intérêts sont avec l'Europe; ses efforts et sa parole ont été jusqu'ici du côté de l'Europe; elle ne ferait qu'être fidèle à elle-même, à ses intérêts et à ses premiers efforts en restant l'alliée de l'Angleterre et de la France. Son intervention active aurait d'autant plus d'importance que, mieux que tout autre état, par sa proximité du théâtre des événemens, elle peut arrêter la Russie au moment d'opérations plus décisives sur le Danube. Il est donc peu probable que l'Autriche reste neutre, et, malgré l'intimité d'anciens rapports, il est encore moins probable qu'elle se laisse aller aux séductions de la Russie. Quelque signification que puisse avoir en ce moment la mission du comte Orloff à Berlin et à Vienne, elle ne peut rien changer aux vrais intérêts de la Prusse et de l'Autriche. La réalité est que l'opinion générale en Allemagne est ouvertement prononcée contre la politique du tsar, et la Russie ne semble pas trouver plus de concours dans les états secondaires.

La déclaration de neutralité de la Suède et du Danemark est une sorte de protestation contre l'influence russe. Ce qu'il y a d'assez remarquable, c'est l'empressement qu'ont mis les états scandinaves à se déclarer neutres avant

même d'y être sérieusement contraints par les circonstances, et dans l'état actuel cette déclaration n'est point sans importance. Le passage du Sund a pour la navigation dans les mers du nord de l'Europe la même importance qu'ont les Dardanelles au sud, et l'empereur Alexandre le comprenait si bien, qu'il appelait les deux détroits les clés de sa maison. Qu'on suppose le Danemark fermant en cas de guerre le passage du Sund aux flottes des puissances occidentales; ne serait-il pas comme un avant-poste de la Russie? La déclaration de neutralité des états scandinaves, leurs armemens pour soutenir cette neutralité, ne sauraient donc être considérés que comme des actes de réelle indépendance vis-à-vis du tsar. — Ainsi quel est le résumé de la situation actuelle du continent? La question orientale est arrivée à un degré de gravité où elle ne semble plus pouvoir être tranchée que par la guerre. D'un moment à l'autre, des incidens nouveaux peuvent surgir; mais, cette extrémité terrible acceptée dans l'intérêt et l'honneur de l'Occident, c'est aux quatre grandes puissances de l'Europe à songer que par leur accord elles peuvent ramener promptement la paix, comme aussi par leurs divergences et leurs antagonismes elles peuvent ouvrir la porte à une guerre longue et sanglante, épreuve nouvelle pour l'humanité et la civilisation.

Lorsque des questions semblables éclatent en quelque façon dans la politique, comme elles s'agitent sur un théâtre lointain et qu'elles n'ont point pour but un intérêt immédiatement saisissable, il est rare que dès l'origine elles passionnent l'opinion dans les pays mêmes dont les gouvernemens ont à exercer quelque action. On les voit d'abord avec une certaine indifférence, on les considère un peu comme une occupation de luxe que se donnent les gouvernemens et les peuples. Bientôt cependant l'opinion s'émeut par degrés, l'intérêt passe du cabinet des politiques dans toutes les autres sphères sociales. Il y a un moment où l'esprit public finit par s'échauffer et s'exalter. La masse n'a point sans doute une intelligence précise de ces complications qui tiennent tout en suspens; mais l'instinct du patriotisme lui révèle l'existence d'une lutte sérieuse entre un intérêt national et un intérêt étranger, et cela suffit. C'est ainsi que la question d'Orient a son retentissement intérieur. Depuis quelque temps, on peut remarquer un certain degré d'animation qui a grandi à mesure que les conjonctures s'aggravaient. S'il fallait résumer l'état de l'opinion, on pourrait dire que la question orientale et les considérations d'équilibre politique qui s'y rattachent ne sont point sans doute plus près d'être comprises dans leurs détails; mais de tous côtés il y a eu contre la Russie ce grief universel de la sécurité trompée, des intérêts atteints, des transactions interrompues. La Russie, il y a quelque temps encore, jouissait du plus grand ascendant sur le continent, elle était arrivée au plus haut point de considération : elle n'aboutit aujourd'hui qu'à soulever contre elle le patriotisme européen. Ce n'est pas seulement par ce côté moral du patriotisme mis en éveil que la question d'Orient fait sentir son action dans notre mouvement intérieur, elle y a sa place aussi sans nul doute par l'influence qu'elle exerce sur la situation matérielle et sur tous les intérêts. Ici chaque phase nouvelle, chaque aggravation des complications présentes se traduit en chiffres, en entreprises suspendues, et rouvre la perspective de dépenses considérables pour l'état. De là les vives préoccupations qui s'at

tachent naturellement à notre situation financière. Une récente publication officielle faisait connaître cette situation au point de vue du budget, et sous ce rapport elle n'aurait rien que de rassurant. En 1853 encore, les recettes ont augmenté de 74 millions. Les revenus indirects seuls ont donné 42 millions de plus que dans l'année précédente. Le budget de 1851 avait laissé un déficit de 101 millions, le déficit de 1852 ne s'est élevé qu'à 26 millions, celui de 1853 ne paraît devoir être que de 4 millions environ. Il y aurait donc une progression décroissante qui tendrait à ramener le budget à l'équilibre. Reste seulement l'imprévu, qui peut imposer des charges nouvelles sous la forme de dépenses extraordinaires, et ces dépenses extraordinaires elles-mêmes, comment y pourvoirait-on, si ce n'est par des moyens extraordinaires? C'est sans doute pour répondre aux premières nécessités de cette situation que le gouvernement élevait récemment à 5 1/2 pour 100 l'intérêt annuel des bons du trésor. Dans ces derniers temps, comme on sait, cet intérêt avait été singulièrement réduit, dans la pensée d'éloigner l'argent du trésor, qui n'en avait pas besoin, et de le faire refluer vers toutes les entreprises d'utilité publique. Les circonstances sont changées aujourd'hui. A ce point de vue, comme au point de vue des intérêts plus élevés de la civilisation morale et de la sécurité de l'Occident, il y a donc une nécessité évidente de ne point laisser se prolonger une incertitude qui paralyse tout sans compensation, et qui n'aurait en définitive ni les avantages de la paix ni les avantages de la guerre.

Quelles que soient cependant les préoccupations actuelles, c'est le propre d'un peuple qui sent la vie palpiter en lui de ne point se laisser absorber dans une pensée unique, de mener encore de front les affaires de l'intelligence et les affaires de la politique. Que la politique active suive la carrière que les événemens lui tracent, soit, — et en même temps que le génie de la littérature et des arts ne cesse d'accomplir son œuvre, interrogeant le passé, éclairant l'histoire, jugeant les hommes et les choses, représentant la vie humaine dans des fictions émouvantes, ou peignant dans quelque récit les contrées visitées par le voyageur. Mais ce travail régulier et fécond, c'est là justement ce qui est le plus difficile dans une société où les crises intellectuelles se mêlent depuis si longtemps aux crises morales et politiques accumulées. Quand un peuple a trempé son esprit dans toutes sortes d'inventions malsaines et d'habitudes équivoques, il ne s'arrache pas en un jour à ce chaos et à cette anarchie; il ne se retrouve pas subitement avec ses facultés libres, rajeunies et toutes prêtes à entreprendre des œuvres nouvelles. Il en résulte que la vie littéraire, elle aussi, a ses périodes où, à côté des efforts les plus méritoires et les plus justes, se révèlent nous ne savons quelles mœurs violentes et sans scrupule. Ce sont toutes les vanités irritées qui se redressent, les rancunes aigries, les grandes et les petites impuissances acharnées à simuler la vie, les petites vengeances longuement préméditées, et qui au besoin vont faire le tour du monde. Comment ne point remarquer le faible le plus actuel de beaucoup de ces esprits pour qui l'âge ne vient pas, à qui aucune leçon ne profite? Pour le moment, ils ont l'ambition d'être jeunes : ce sont en vérité d'agréables Céladons littéraires, qui accableraient volontiers tout ce qui n'est point eux de leur jeunesse d'un demi-siècle. Ils

sont, vous disons-nous, la séve, la vie, l'éclat, l'intelligence, l'éloquence de ce siècle! — et ils le prouvent en se le disant à eux-mêmes, puisque personne n'est tenté de le leur dire. Ils gesticulent devant le public, ils font le compte du nombre de mots que leur machine est susceptible de coucher sur le papier d'un jour à l'autre, et ils imaginent qu'ils font ainsi de la littérature! Il ne s'aperçoivent pas que la littérature est une autre chose qu'ils sont très excusables de ne pas comprendre, vu leur jeunesse sans doute, — qu'ils représentent une mode qui a eu cours il y a quelque vingt ans, et qui est passée comme toutes les modes passent, qu'ils ne sont plus ni gais ni amusans, et que le public, assez ébahi et très indifférent, les considère un peu comme des revenans d'un autre monde. Ces esprits-là et d'autres encore sont de très diverse sorte : ils peuvent se faire la guerre; il faut toutefois leur rendre cette justice, qu'ils s'accordent en un point, — dans la haine commune qu'ils nourrissent contre cette *Revue*. Oh! pour cela, les fantasques et les nébuleux prêtent la main aux inventeurs épuisés. A vrai dire, les hommes de la *Revue*, comme on se plaît à les nommer quelquefois, — le directeur, qui a le premier honneur de ces attaques aussi bien que ses collaborateurs, sont certainement d'esprit à ne point s'inquiéter outre mesure de ce déchaînement, tant qu'il n'excède pas, bien entendu, les limites littéraires. Dans le fait, ils l'ont bien mérité, et ils tâcheront de le mériter encore. Ils ont l'humeur bizarre et rebelle aux adulations vulgaires. Ils ont eu l'étrange prétention de garder toujours la liberté et l'indépendance de leur esprit. Ils ne s'emploient pas à broyer un encens équivoque pour les idoles si bien disposées cependant à le recevoir. Ces idoles, ils ont voulu souvent les voir et les toucher de près, en analysant leurs œuvres, pour savoir si elles sonnaient creux ou si elles ne sonnaient pas du tout, et si elles n'étaient pas par hasard de la plus humble argile. Voilà leur grand et suprême crime! Il auraient pu contester Dieu, travailler, eux aussi, à mettre la société à mal, c'était chose permise; mais porter atteinte aux idoles, mais discuter! à quoi ont-ils songé? Après cela, même en fait d'idoles, on leur rendra bien cette justice, qu'ils ne s'occupent pas de toutes, et, s'il leur venait à l'esprit une fois d'invoquer à leur tour la muse de l'ironie pour peindre au naturel ces personnages littéraires si bien remplis d'eux-mêmes, ils n'auraient qu'une crainte, c'est qu'on vînt leur dire que le silence est aussi une justice, et que c'est bien assez de s'arrêter, dans la littérature actuelle, aux œuvres et aux esprits chez qui éclate ou se maintient cette distinction que communique un instinct véritable de l'art.

Il est en effet un terrain naturel, c'est celui de l'art, où se retrouvent sans effort tous les esprits sincères. Là ils se rencontrent, loin des atmosphères malsaines, comme en un lieu connu et préféré. Ils peuvent différer sans doute, et ils diffèrent effectivement; ils n'ont ni les mêmes goûts, ni les mêmes répugnances, ni les mêmes tendances. Ils envisageraient peut-être bien des choses sous des aspects opposés; mais il est du moins des talens qui, au milieu de leurs inégalités et de leurs faiblesses passagères, savent garder leur relief. Ils ne s'occupent pas à attrouper les passans. S'ils racontent les inventions de leur esprit, ils tâchent de le faire avec la bonne grâce d'une imagination juste; si c'est l'histoire qu'ils évoquent, ils s'efforcent de l'interroger

en toute sincérité; s'ils font le récit de quelque excursion dans une contrée étrangère, ils racontent leurs souvenirs et leurs impressions de façon à faire sentir l'attrait auquel ils ont cédé eux-mêmes. Certes M. Théophile Gautier a semé sur sa route d'écrivain et de fantaisiste plus d'un paradoxe. Ce qu'on ne peut lui contester cependant, c'est un rare instinct de toutes les choses de l'art. Dans l'excès même de son adoration de la forme, il y a un souffle de poésie que n'ont jamais recueilli ses vulgaires imitateurs. C'est un observateur paradoxal, mais piquant, très pittoresque et très poétique dans les descriptions qu'il fait des pays qu'il visite. Tel qu'il est dans ses bons jours, M. Gautier se retrouve dans un récit publié récemment sur *Constantinople*. M. Gautier a horreur des voies battues et des lieux communs; aussi ne craignez pas qu'il se livre à une élucidation nouvelle de la question d'Orient. Non certes, il ne raconte ni la visite du prince Menchikoff, ni les changemens de ministère; il ne nous parle pas même de la réforme turque. Si M. Gautier s'écoutait, il serait trop bon Turc pour être du parti de la réforme; mais ce qu'il raconte, ce qu'il peint, ce qu'il décrit, c'est l'attrait de cette mer enchantée du Bosphore, c'est l'éclat taciturne des nuits semées d'étoiles, tandis qu'on se laisse aller sur son caïque, c'est en un mot l'originalité des lieux, des choses et des hommes de l'Orient. Constantinople a assurément un peintre comme elle en a eu peu souvent. Si bien qu'on fasse cependant pour écarter la politique importune et maussade, ne renaît-elle pas par momens du détail le plus futile? Cette originalité même de la vie orientale, que M. Gautier décrit parfois avec une nouveauté singulière, elle est en train de disparaître, au grand détriment de la couleur pittoresque, et il faut voir dans quelle indignation entre le spirituel voyageur en voyant le costume européen se substituer au vêtement turc, et les draps anglais remplacer les étoffes de l'Orient. C'est ainsi qu'un détail de mœurs, un costume, des bottes vernies aux pieds du chef des croyans, ramènent sans cesse au grand problème, celui du travail de la civilisation en Orient et de la transformation de ces contrées. La seule chose impérissable, c'est ce que la nature a fait, c'est l'admirable situation de cette ville de Constantinople, disputée par toutes les influences, c'est la sérénité de ce ciel que les révolutions ne changent pas, qui a éclairé tant d'événemens mémorables, et qui brille sur l'obscur batelier du Bosphore comme sur le sultan, comme sur le voyageur d'un jour qui s'enivre en courant de ses splendeurs.

Décrire les beautés naturelles d'une contrée privilégiée, ressaisir les nuances de son originalité locale, c'est l'œuvre de l'observation pittoresque, c'est l'œuvre de cette éloquence de l'imagination qui sait faire revivre un paysage et trouver des traits saisissans pour peindre le ciel et la mer. Décrire les hommes, leurs passions, leurs luttes, leurs révolutions même, c'est l'œuvre de l'observation morale, historique ou politique, soit qu'on cherche autour de soi quelque image rajeunie de la vie humaine, soit qu'on recompose une époque dans sa variété, soit qu'on cherche à faire jaillir une idée d'une combinaison nouvelle de personnages et de caractères. Le roman historique a parfois le mérite de réunir ces traits divers. Ce double procédé d'observation et de reproduction semi-historique, semi-romanesque, un écrivain suisse, M. Félix Bungener, dans un livre intitulé *Julien ou la Fin d'un Siècle*, vient de l'ap-

pliquer à une époque qui ne prête guère pourtant au roman et à la fiction. Cette époque que peint M. Bungener, c'est la fin du XVIIIe siècle, avec ses ivresses, ses corruptions et ses catastrophes. C'est vers 1780 que se reporte l'auteur, et il a ainsi le prologue du drame, le mouvement de toute cette société qui va périr, puis les scènes tragiques de la révolution, tout cela se groupant autour d'un personnage dont la destinée forme en quelque sorte l'unité de ce tableau. Il y a certes dans ces pages un remarquable talent et une connaissance familière du XVIIIe siècle dans ces années déclinantes. Mille détails s'enchâssent dans le récit, de manière à reproduire la physionomie de cette pauvre société française si menacée. L'idée même du livre avait sa puissance. Elle consiste à faire du héros, de Julien, un fils de Rousseau, un de ces enfans abandonnés par l'auteur d'*Émile*, et à le conduire pas à pas jusqu'aux scènes sanglantes du 2 septembre, où au spectacle des égorgemens il est presque tenté de maudire son père, en qui il voit l'un des premiers auteurs de la révolution. Mais où donc était la nécessité, pour développer cette idée, de faire de ce fils de Jean-Jacques un prêtre, et de mêler à ces tableaux la querelle mal déguisée du catholicisme et du protestantisme? D'abord il est toujours d'un effet assez douteux de chercher l'intérêt d'une fiction romanesque dans les luttes intimes de la conscience d'un prêtre, et en outre la révolution française est un événement qui moins que tout autre comporte ces peintures d'antagonismes d'église. Par ce qu'elle avait de bon dans son principe, la révolution française ne faisait que réaliser dans les lois des idées consacrées par le christianisme; par ce qu'elle avait de violent et de détestable, elle était également hostile à toutes les religions, de même qu'elle a créé une menace permanente pour toutes les sociétés modernes.

Tous, plus ou moins, les différens pays de l'Europe portent encore la marque des événemens qui ont rempli la première moitié de ce siècle, et dont le point de départ est la révolution française. C'est là ce qu'ils ont de commun. Les embarras et les crises de leur vie intérieure tiennent le plus souvent à des causes identiques. Il ne faudrait pas cependant se fier à de trop illusoires analogies. S'il y a des lois générales qui semblent dominer le développement des divers peuples de l'Europe et qui expliquent leurs révolutions, il y a dans le détail de leur histoire une infinité d'élémens locaux, nationaux, qui laissent à leur existence tout ce qu'elle a de profondément distinct. Ils peuvent marcher au même but mystérieux, ils y marchent souvent en vérité par des voies qui ne se ressemblent pas. Quelque habitude qu'on ait eue de chercher au-delà des Pyrénées un reflet des autres peuples engagés dans la même voie de tentatives constitutionnelles, il n'est point d'analogie certainement qui pût suffire à expliquer l'état actuel de l'Espagne. A considérer la Péninsule dans son ensemble, dans l'apparence, tout est calme, tout semble vivre de la vie ordinaire. Depuis dix ans, aucune insurrection sérieuse n'est venue troubler le pays. L'Espagne a même traversé avec une sorte de gloire les révolutions dernières; les passions politiques se sont amorties dans les masses. Et cependant on ne saurait méconnaître aujourd'hui au-delà des Pyrénées tous les symptômes d'une crise imminente. La dynastie elle-même se sent peut-être menacée. Les scissions entre les hommes et les partis deviennent de jour en jour plus graves. Les oppositions coalisées deviennent de plus en plus implacables. C'est à tel point qu'on a pu voir ré-

cemment les journaux de l'opposition garder un silence affecté au sujet de la naissance d'une infante et de sa mort, qui a suivi de près. De nouveaux manifestes sont adressés à la reine. Il y a peu de jours encore, un certain nombre d'hommes considérables, MM. Olozaga, Infante, Rios-y-Rosas, Gonzalès Bravo, Pacheco, Madoz, Ros de Olano, le duc de Rivas, etc., assez singulièrement associés à beaucoup d'autres écrivains plus obscurs, adressaient une communication à la presse opposante pour offrir leurs plumes comme au moment du plus extrême péril. Quant au ministère, dont le devoir est de couvrir l'autorité royale, et qui s'était proposé de désarmer l'opposition, — après avoir essayé de réunir les cortès, il se trouve plus que jamais placé aujourd'hui dans l'alternative d'une retraite ou de quelque chose qui doit fort ressembler à un coup d'état; mais quelle sera la nature de ce coup d'état, et d'un autre côté, quel est le dernier mot des oppositions coalisées? Là est la question aujourd'hui, là est la gravité de la situation de la Péninsule.

Le mot de cette situation, pourquoi ne le dirait-on pas, puisque c'est à peu près le secret de tout le monde? La vérité est que, pour une cause ou pour l'autre et par une série d'évolutions singulières, l'opposition en Espagne en est arrivée, dit-on, dans ces derniers temps, à caresser un projet des plus inattendus. Il ne s'agirait de rien moins que d'un plan qui tendrait à réunir de nouveau l'Espagne et le Portugal; à Lisbonne comme à Madrid, on s'en préoccupe, assure-t-on. Conçu à loisir, avec maturité, de manière à ne porter atteinte à aucune situation, au moyen, par exemple, de quelque alliance entre les deux familles royales, certes ce projet soulèverait encore des difficultés sérieuses de plus d'un genre. Si ce n'était que le fait d'un esprit de changement qui y verrait l'occasion indirecte de poser une question de souveraineté et de mettre en doute la permanence de la dynastie de Bourbon au-delà des Pyrénées, on ne s'est point dissimulé sans doute que c'est là le programme d'une révolution et de guerres civiles qui peuvent durer cinquante ans, pour ramener, au bout du compte, l'Espagne et le Portugal également épuisés au point où ils en sont aujourd'hui politiquement. Indépendamment des complications plus délicates qui surgiraient aussitôt, imagine-t-on en effet ce qui arriverait le jour où se poserait cette simple question de savoir où serait le siége du gouvernement? Faudrait-il aller de Barcelone à Lisbonne ou d'Oporto à Madrid? L'Espagne et le Portugal sont deux pays qui semblent faits pour vivre ensemble, et entre lesquels malheureusement il existe une véritable incompatibilité d'humeur. On a de tout temps parlé de leur union, et cette union n'a pu subsister que soixante ans dans leur histoire. Quoi qu'il en soit, l'idée existe, à ce qu'il paraît. Seulement ce serait trop dire que d'attribuer à cette idée l'importance d'un plan arrêté et de supposer même qu'elle existe à un égal degré chez tous les hommes qui passent pour faire de l'opposition. N'eût-elle eu pour quelques imaginations ardentes que la valeur d'une tentation, cela suffit pour laisser pressentir la situation des esprits. Un des plus curieux problèmes serait de savoir comment on en est venu là. Nous savons tout ce que peut dire l'opposition espagnole. C'est un malheur lorsque les hommes les plus éminens, dont l'opinion est en grande majorité dans le pays, sont hors des conseils; mais qui a contribué à ce résultat plus que le parti constitutionnel lui-même par un travail permanent de dislocation et de dissolution? Parmi ceux qui considéreraient aujourd'hui

comme un bienfait et une garantie la présence du général Narvaez au pouvoir, beaucoup n'ont-ils pas été des premiers à hâter sa chute? Qu'en est-il résulté? Il s'en est suivi cet état où il n'existe aucune force d'opinion et où il ne reste debout que l'autorité royale. L'autorité de la reine est la seule force, disons-nous, et c'est aussi le point où se dirigent toutes les attaques, quelque déguisées qu'elles soient.

C'est en présence de cette situation que se trouve le gouvernement espagnol, aujourd'hui, comme on sait, entre les mains du comte de San-Luis et de ses collègues. Quelle sera la conduite du cabinet de Madrid? Bien des hommes modérés et sages croient que la plus grande force serait dans l'emploi décidé et énergique des moyens strictement légaux. Il n'est point surprenant que d'autres considèrent comme le plus urgent de faire face à un danger qu'on redoute et qu'on s'exagère peut-être. Aussi est-il très présumable que le ministère espagnol a aussi ses projets, qui tendraient à modifier la situation politique actuelle de la Péninsule. Du reste ces projets, assure-t-on, ne seraient point dans le même sens que les plans de réforme de M. Bravo Murillo; ils seraient au contraire une extension libérale de la constitution, qui ferait notamment disparaître le sénat. En un mot, le but du cabinet espagnol serait, selon les apparences, de faire une trouée à travers les partis actuels pour aller chercher un appui dans la masse du pays, où subsiste toujours le sentiment monarchique; mais c'est là une expérience grave à coup sûr : elle pourrait avoir un premier succès; en serait-il toujours de même? Dans tous les cas, ce n'est probablement qu'une extrémité tenue en réserve. En attendant, le cabinet de Madrid, faute d'avoir pu ramener à lui l'opposition, essaie de la dissoudre d'autorité. Il a envoyé plusieurs généraux sur divers points : le général Manuel de la Concha et le général O'Donnell aux Canaries, le général Jose de la Concha et le général Infante aux Baléares, le général Armero dans une ville continentale d'Espagne : presque tous ont obéi. Jusqu'ici le général O'Donnell a seul résisté à l'ordre qu'il avait reçu, et si l'on songe que, d'après une récente circulaire du ministre de la guerre, le général O'Donnell est exposé à être rayé des cadres de l'armée, il est à craindre que la résolution de se soustraire à toute recherche jusqu'ici ne cache quelque résolution plus grave. L'armée en effet, c'est là aujourd'hui que sont tentés de se tourner tous les regards. L'armée peut être la force du gouvernement, comme elle peut être un instrument puissant contre lui, si elle venait à lui manquer. Ce qu'il y a de plus singulier au milieu de ces conjonctures, c'est l'attitude du pays lui-même. La masse de l'Espagne semble indifférente à ces agitations sourdes des sphères politiques. Elle reste calme, n'ayant qu'un désir, celui de la paix, ne ressentant qu'un besoin, celui de voir ses intérêts et sa fortune se développer, son agriculture s'améliorer, ses chemins de fer se construire. C'est là un spectacle qui devrait exercer une influence salutaire sur l'esprit du gouvernement et de tous les hommes politiques de la Péninsule. La reine Isabelle elle-même ne saurait méconnaître ce qu'il peut y avoir de danger pour elle dans l'éloignement de tous ceux qui ont le plus contribué à l'affermissement de son trône, et si, comme nous n'en doutons pas, il est en son pouvoir d'écarter bien des causes qui expliquent et aggravent cet éloignement, il y aurait certes peu de prévoyance à aller jusqu'au bout de

cette situation. Quant aux hommes politiques de l'Espagne qui ont joué jusqu'ici, et à juste titre, un grand rôle dans leur pays, et qui sont maintenant hors des affaires, c'est à eux peut-être qu'il appartient plus particulièrement d'user de prudence et de circonspection, de ne point laisser dégénérer les oppositions permises et naturelles en perturbations publiques ou en scissions irréparables, et par là ils peuvent rendre encore le plus signalé service à la monarchie constitutionnelle espagnole dans des épreuves dont on la croyait affranchie.

Un des plus tristes exemples de l'incurable anarchie où puisse tomber un peuple, et dont devraient bien travailler à se préserver ceux qui en sont sortis, c'est bien certainement la république mexicaine. Ce n'est point que le Mexique soit en ce moment en proie à quelque nouvelle révolution intérieure; la révolution qui s'accomplit s'opère du moins pacifiquement; elle a pour but de fortifier l'autorité, comme on dit, et pour cela, il y a quelque temps, la ville de Guadalaxara a pris l'initiative d'une résolution qui confère des pouvoirs dictatoriaux au général Santa-Anna. Cette délégation ne saurait être plus large, elle donne la dictature au président actuel pour le temps qu'il jugera nécessaire. En cas de décès ou d'incapacité physique, il a la faculté de choisir son successeur; en outre le général Santa-Anna a le titre d'altesse sérénissime. Ce n'est point le rétablissement de l'empire éphémère d'Iturbide, c'est un acheminement peut-être, peut-être aussi une halte entre deux révolutions. Le Mexique a pris le moyen le plus court pour se préserver des crises électorales; mais ce n'était pas là son plus grand danger : son mal, c'est la dissolution qui travaille les provinces, rend tout gouvernement impuissant et ouvre son territoire à toutes les entreprises. Il y a peu de temps encore, on a eu ce spectacle singulier : une bande d'aventuriers recrutés à San-Francisco s'est abattue sur un port du Mexique; les autorités mexicaines ont été expulsées, quelques habitans ont été tués, et l'indépendance de la Basse-Californie a été solennellement proclamée. Le héros principal de cette aventure est un Américain, M. Walker, qui s'est institué président de la république nouvelle et a nommé ses ministres. Une proclamation de Walker est venue du reste expliquer l'événement. Ce qui en résulte de plus positif, c'est que, le Mexique ne faisant rien pour la prospérité de ses provinces, ne pouvant pas même les défendre, Walker et ses compagnons, en tentant de le déposséder, ne font qu'accomplir un décret de la Providence. Ce n'est là en définitive qu'une brutalité d'aventuriers américains qui peut être repoussée par les armes, déjà même les bandes de Walker paraissent avoir été battues et dispersées. Ce qui serait plus grave, ce serait un traité entre les gouvernemens de l'Union et du Mexique dont il a été question, traité qui aurait été signé par le général Gadsden, et qui aurait pour effet de céder aux États-Unis les provinces de la Basse-Californie et de Sonora, moyennant une somme de 50 millions de dollars payée au gouvernement mexicain. S'il en était ainsi, ce serait un épisode nouveau du démembrement du Mexique, démembrement que les Américains poursuivent d'abord par les assauts répétés de leur ambition, et qu'ils font consacrer ensuite par des traités. Voilà les deux ennemis entre lesquels vit le Mexique, toujours renvoyé de l'un à l'autre, — l'anarchie et le démembrement.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Malgré les difficultés survenues dans les hautes régions de la politique extérieure, la saison musicale poursuit son cours, et les fêtes de l'esprit se succèdent, comme si la question d'Orient n'était pas venue compliquer les relations des gouvernemens de l'Europe. Le plaisir est un grand diplomate, il dénoue bien des nœuds que l'épée d'Alexandre ne trancherait pas aussi facilement, et il n'est pas impossible qu'après quelques dissonances mal préparées, il ne finisse par rétablir l'harmonie dans le concert européen. En attendant, l'Opéra fait de louables efforts pour fixer l'attention publique et se maintenir au rang qu'il occupe parmi les institutions libérales de la nation. S'il ne réussit pas toujours à toucher le but qu'il se propose, si l'administration est trop souvent livrée à l'incertitude, n'ayant ni un plan bien arrêté, ni assez d'indépendance pour réaliser lentement des réformes nécessaires qui porteraient de bons fruits, elle essaie au moins d'exciter la curiosité par des représentations extraordinaires et des apparitions successives d'artistes éminens. Sans doute on pourrait se demander s'il est de l'intérêt et de la dignité de l'art qu'on sacrifie l'ensemble d'un grand établissement lyrique à quelques talens surfaits par une publicité peu scrupuleuse. L'exemple de la Comédie-Française n'est-il pas là pour nous apprendre qu'un artiste, admirable d'ailleurs par certaines qualités saillantes, peut rompre l'équilibre d'une administration bien ordonnée et mettre en péril le théâtre qui a fait son éducation et sa fortune? Or, si tel est le résultat qu'a produit la domination de Mlle Rachel à la Comédie-Française, que sera-ce dans un théâtre lyrique, où les grands effets dépendent de l'homogénéité des parties concertantes? A Dieu ne plaise que nous soyons hostiles à ces belles et puissantes natures qui surgissent de temps en temps et qui viennent nous consoler du règne de la médiocrité; mais si les Pasta, les Malibran, les Rachel, sont des êtres privilégiés, à qui il faut beaucoup pardonner parce qu'ils nous font beaucoup aimer, on ne doit pas la même indulgence à ces ambitions désordonnées qui mêlent à beaucoup de plomb quelques parcelles d'or.

Il y a environ une dizaine d'années, en 1844, qu'une jeune Allemande des environs de Berlin vint à Paris pour s'y perfectionner dans l'art du chant. Sur la recommandation de M. Meyerbeer, elle s'adressa à M. Bordogni, professeur habile et bien connu, qui lui donna d'excellens conseils. Ses études étaient à peine ébauchées, que la famille de la jeune élève voulait déjà la rappeler, lorsque M. Bordogni insista pour qu'on la laissât encore quelque temps sous sa direction, promettant à ce prix un succès complet. Après deux ans d'études assez bien employés, Mlle Cruvelli fit un voyage en Italie et débuta à Venise en 1846 dans la *Norma* de Bellini, avec un très grand éclat. Elle fut engagée successivement à Milan, à Trieste, à Gênes, et partout elle reçut un accueil favorable. Quelques épisodes qui échappent à la juridiction de la critique, des actes trop fréquens d'insubordination aliénèrent bientôt à Mlle Cruvelli les sympathies du public italien, qui n'est pourtant pas bien évère pour ceux qui l'amusent un instant. C'est alors que Mlle Cruvelli eut

l'idée de revenir à Paris, où elle débuta au Théâtre-Italien en 1850, par le rôle d'Elvira, dans l'*Ernani* de M. Verdi. Nous fûmes des premiers à saluer l'avénement d'une jeune cantatrice qui, sans protecteurs et sans bruit, venait se soumettre au jugement de la critique et à celui du public impartial. Son succès fut spontané et général, et, sans nous faire illusion sur les nombreux défauts qu'on pouvait lui reprocher, nous eûmes le plaisir de lui annoncer une brillante carrière, si elle était assez sage pour résister aux pernicieux conseils qu'on ne manquerait pas de lui donner bientôt.

Malheureusement Mlle Cruvelli ne tarda pas à succomber aux piéges que l'industrie présente à tous ceux qui arrivent de nos jours à la renommée. Comme tant d'autres artistes que nous pourrions citer, Mlle Cruvelli a pris au sérieux les énormités qui s'impriment chaque jour à Paris sur la musique, et, dédaignant les bons avis de ceux qui l'avaient si bien guidée jusqu'alors, elle s'est cru un de ces talens supérieurs qui veulent des hommages et non pas des conseils. Les avertissemens salutaires ne lui furent pourtant pas épargnés. Elle dut s'en apercevoir à l'accueil qu'on lui fit dans *il Barbiere di Siviglia*, dans *la Figlia del Regimento*, dans la *Luisa Miller* et jusque dans la *Norma*, où elle était fort inégale et bien loin de Mlle Grisi, qui avait imprimé à ce rôle l'empreinte de sa beauté majestueuse et celle de son talent, plus énergique que délicat. Des prétentions inadmissibles et des mécomptes de tout genre avaient rendu Mlle Cruvelli impossible au Théâtre-Italien, lorsque l'administration de l'Opéra, qui aurait pu avoir Mlle Cruvelli trois ans plus tôt et sans d'aussi grands sacrifices, a eu l'idée de se l'attacher pour deux ans. Mlle Cruvelli vient de débuter dans le rôle de Valentine des *Huguenots* avec un succès que nous allons apprécier.

Mlle Sophie Cruvelli, qui est maintenant dans toute la plénitude de la jeunesse, est une grande et belle personne, à la taille élancée, dont les ondulations et les tressaillemens indiquent la vigueur et l'impressionnabilité. Une physionomie originale, qui a quelque chose d'étrange et même d'un peu sauvage, des yeux enfoncés sous la voûte frontale, d'où ils lancent des éclairs confus et menaçans, — une bouche dédaigneuse, plus faite pour exprimer la colère que les sentimens affectueux, — une poitrine osseuse et large, qui frémit à la moindre secousse comme une table d'harmonie, tout cela forme un ensemble de qualités précieuses pour une cantatrice dramatique. Sa voix est un *mezzo soprano* d'une étendue presque de deux octaves. Fatiguée et déjà ternie dans les notes extrêmes du registre aigu, cette voix, qui ne manque ni de charme ni d'une certaine flexibilité, est puissante et très sonore dans la partie vraiment caractéristique de son échelle, qui est renfermée entre le *fa* du milieu et celui de l'octave supérieure. A ces huit cordes vibrantes, qui forment le corps de la voix, Mlle Cruvelli peut ajouter, dans les momens suprêmes, quelques notes de luxe et s'élancer victorieusement depuis l'*ut* au-dessous de la portée jusqu'à sa double octave supérieure. Tels sont les avantages et pour ainsi dire les élémens matériels que la nature a mis à la disposition de la jeune cantatrice pour atteindre le but de l'art du chant, qui est de charmer les cœurs par les inflexions de la voix humaine.

On sait que le rôle de Valentine dans *les Huguenots* a été créé dans l'origine par Mlle Falcon avec un succès qui a laissé une vive impression dans les sou-

venirs des amateurs. Depuis que Mlle Falcon a été forcée de quitter un théâtre où elle n'a pas été remplacée, un grand nombre de cantatrices se sont essayées avec plus ou moins de bonheur dans ce rôle, qui, pour n'être pas très long, n'en est pas moins l'un des plus difficiles qu'il y ait dans le répertoire moderne. Nous ne sommes pas de ceux qui refusent au virtuose le droit d'ajouter sa propre inspiration à celle du compositeur dont il interprète la pensée : quoi qu'il fasse, l'homme a besoin de liberté, et il ne peut rien résulter de grand dans les arts de la coopération d'instrumens passifs qui n'auraient pas conscience de leur activité intérieure; mais si nous refusons de souscrire à la théorie exclusive propagée par Gluck dans un temps où ce grand homme avait besoin de réagir contre la toute-puissance des sopranistes italiens, nous exigeons avec le sens commun que le virtuose respecte la conception du maître dont il est l'organe, et qu'il ne la modifie, dans les parties accessoires, que pour mieux s'en assimiler l'esprit. Cette part d'initiative réservée au virtuose dans l'exécution d'une œuvre musicale a été fort bien définie par Hegel dans son *Esthétique*, et c'est dans l'usage que fait le chanteur dramatique de cette part de liberté qu'on ne peut lui refuser qu'on reconnaît s'il est un véritable artiste. On voit qu'il n'y a pas de petite question où l'esprit humain n'ait à résoudre ce grand problème de la conciliation de l'ordre et de la liberté.

Le caractère de Valentine, tel qu'il a été dessiné par M. Scribe et peint par M. Meyerbeer, est tout à la fois énergique et tendre. Fille soumise, ayant dans le cœur une passion chaste et profonde, elle succombe dans une lutte sanglante en proférant le nom de son père et celui de son amant. Ce caractère de femme, qui reflète quelques lueurs de celui de Pauline dans le *Polyeucte* de Corneille, avait été admirablement saisi par Mlle Falcon. Elle en avait fondu les nuances dans une savante composition où sa propre inspiration s'ajoutait à celle du maître, sans en altérer l'économie. Mlle Cruvelli, au contraire, a fait jaillir du caractère de Valentine toute la partie énergique, qu'elle exprime parfois avec une crudité d'accens qui a surpris même le public de l'Opéra. Ainsi, dans le duo du troisième acte qu'elle chante avec Marcel, lorsqu'elle dit à ce vieux serviteur : *Je suis une femme qui l'adore et qui mourra... mais en sauvant ses jours*, Mlle Cruvelli fait un point d'orgue où du *la* supérieur elle descend précipitamment jusqu'au *re* en bas, et, dans un *portamento* violent, elle réalise un de ces contrastes vulgaires que dédaignent les grands artistes. Ce *hiatus* énorme que Mme Tedesco emploie si fréquemment, et que Mme Alboni elle-même, hélas! place quelquefois au nombre de ses séductions, Mlle Cruvelli le reproduit sans cesse et sans mesure. Dans la belle phrase du *cantabile* de ce même duo avec Marcel : *Ah! l'ingrat... d'une offense mortelle*, la voix pleine et sonore de la jeune et belle cantatrice vibre sans efforts, et remplit la salle d'une émotion qu'on voudrait éprouver plus souvent. Dans la grande et magnifique scène du quatrième acte entre Raoul et Valentine, Mlle Cruvelli trouve quelques élans pathétiques qui désarmeraient les juges les plus difficiles, si la virtuose savait mieux en préparer l'explosion. C'est là en effet le grand reproche qu'on peut faire à Mlle Cruvelli, de manquer de prévision, et de se livrer tout entière à l'inspiration du moment. Si elle comptait moins sur son courage que sur son intelligence, peut-

être parviendrait-elle à mériter les éloges qu'on lui prodigue pour plaire à ses beaux yeux.

Que manque-t-il donc à Mlle Sophie Cruvelli pour atteindre au rang suprême, pour franchir ce degré qui, dans toutes les carrières, sépare les Parménion d'Alexandre, les Antoine de César, les Donizetti de Rossini, les Giulia Grisi de la Malibran? Elle est belle, jeune, douée d'une voix magnifique qui peut braver impunément les plus grands périls; elle a de l'ardeur comme un cheval de bataille qui tressaille au son de la trompette; cantatrice suffisante pour le genre qu'elle vient d'adopter, elle prononce très bien, et sa pantomime a souvent de la noblesse. Il ne lui manque qu'une toute petite chose, un rien, un souffle imperceptible qu'on nomme l'idéal, et qui faisait dire à Raphaël ces mots si connus : *Essendo carestia di belle donne, io mi servo di certa idea, che mi viene alla mente.* L'idéal, dont se moquent les gens vulgaires comme on se rit de l'amour qu'on n'a jamais éprouvé, est cette dernière goutte de lumière qui s'ajoute à la lumière naturelle, et sans laquelle, quoi qu'on fasse, on n'est pas du petit nombre des élus. Sans exiger de Mlle Cruvelli ce don des miracles, qui est rare dans tous les temps, qu'elle se montre seulement docile aux bons conseils qu'on peut lui donner, et elle pourra encore fournir une assez belle carrière.

Ces réserves de la critique faites, nous n'avons plus qu'à féliciter la direction de l'Opéra de s'être attaché Mlle Cruvelli, qui convient parfaitement à ce genre de drame lyrique qui, depuis Lulli jusqu'à l'auteur des *Huguenots*, est le partage de l'école française. Nous sommes d'autant plus autorisé à conclure ainsi nos observations, que nous-mêmes avons été des premiers à éveiller l'attention de M. Meyerbeer sur les belles qualités de la jeune cantatrice allemande. — *Les Huguenots* sont exécutés avec assez de soin. M. Gueymard a de bonnes intentions, et, dans le grand duo du quatrième acte, il dit fort bien la phrase capitale qui résume toute la situation. M. Obin, dans le personnage de Marcel, fait preuve d'un véritable talent. C'est le seul artiste qui comprenne à l'Opéra ce que c'est que composer la physionomie d'un rôle, et qui, en restant fidèle à la lettre de la partition, sache y ajouter sa propre inspiration.

Le théâtre de l'Opéra-Comique est toujours dans la situation d'un amant transi qui attend sa bien-aimée, c'est-à-dire le nouvel ouvrage de M. Meyerbeer. Pour l'instant, nous n'avons qu'à signaler l'apparition d'un petit opéra en un acte de M. Reber, *les Papillottes de M. Benoist*. Sous ce titre, MM. Jules Barbier et Michel Carré ont mis en couplets une fort jolie petite comédie de Goethe, *Frère et Sœur*, qui avait déjà passé par le laminoir de M. Scribe. La musique de M. Reber, sans avoir rien de bien nouveau et de bien piquant, est écrite avec soin; on y remarque de charmans couplets, — *Suzanne n'est plus un enfant*, — que M. Couderc dit avec goût.

Le Théâtre-Italien a décidément repris le rang qui lui appartient dans les plaisirs de la haute société parisienne; il est devenu le vrai rendez-vous de la bonne compagnie et de tous ceux qui ne mettent rien au-dessus d'une voix naturelle assouplie par l'étude, pour exprimer sans efforts les sentimens de l'âme dans les régions tempérées de la passion. Fidèle à cette règle suprême du goût qui repousse les extrêmes, et qui n'admet pas que l'organe vocal de

l'homme puisse être chargé de rendre les mouvemens impétueux de la colère, l'école italienne sera toujours la première du monde tant qu'elle restera docile au génie qui l'a fondée. On ne chante pas en Allemagne, on y accompagne la symphonie; on ne chante pas à l'Opéra, on y déclame de la tragédie lyrique; on ne chante pas à l'Opéra-Comique, on y débite de l'esprit : on ne chante vraiment qu'au Théâtre-Italien. Qu'y a-t-il au monde de plus exquis à entendre que l'Alboni dans la Rosina du *Barbiere di Siviglia?* Quelle voix, quelle facilité, quel *brio* et quel enchantement de l'oreille! Voyez comme M. Mario lui-même s'efface à côté d'elle dans ce rôle d'Almaviva, dont il n'a plus la tradition! Il écourte toutes les phrases et chante la *cavatina* de l'introduction, *ecco ridente il cielo,* avec le laisser-aller d'un grand virtuose qui aurait acquis le droit de ne plus rien apprendre. M. Rossi, dans le rôle de Bartholo, fait aussi trop de grimaces, et malgré son entrain et sa bonne humeur, il serait à désirer qu'il chantât l'air de Rossini : *A un dottor della mia sorte,* au lieu d'en intercaler un autre d'un compositeur obscur. Nous ne cesserons encore de nous élever contre l'excessive rapidité de mouvemens qu'il plaît à M. le chef d'orchestre d'imprimer à presque tous les morceaux un peu vifs. Le quintetto du second acte du *Barbiere*, le duo de *l'Italiana in Algieri : Se inclinassi a prender moglie,* sont complétement défigurés par l'espèce de *furia* qui s'empare tout à coup de M. Benetti, et dont il exprime la trépidation par des gestes de possédé. Un peu plus de calme et de bon sens feraient bien mieux notre affaire et celle du public, qui veut entendre la musique de Rossini telle qu'elle est écrite. Le Théâtre-Italien a fait une excellente conquête dans un jeune baryton, M. Graziani, dont la belle voix *tenorizante* n'est pas moins remarquable que le bon sentiment musical dont il est pénétré. Lorsque M. Graziani aura perdu la timidité qui le gêne sur la scène, et que sa voix sonore aura acquis la souplesse qui lui manque par des études de vocalisation qu'on ne fait plus en Italie, il ne lui sera pas difficile d'arriver à une grande renommée. Le Théâtre-Italien, qui est en pleine prospérité, nous prépare des nouveautés qui ajouteront un attrait de plus aux belles représentations qu'il nous donne depuis le commencement de la saison.

L'ombre de Donizetti doit être bien contristée, s'il lui est donné de voir, par-delà le fleuve qu'on ne repasse plus, ce qui se fait sur cette terre. L'auteur de *la Favorite,* des *Martyrs* et de *la Fille du régiment* méritait-il l'outrage qu'on vient de lui faire à l'Opéra et au troisième théâtre lyrique, en exhumant deux partitions, *Betly* et *Élisabeth*, qui auraient dû rester enfouies où on les a trouvées? Les prétendus admirateurs du compositeur charmant dont nous déplorons la mort prématurée ont été cette fois bien mal inspirés.

Les concerts sont en pleine floraison; ceux du Conservatoire ont commencé le 8 janvier, et le programme de cette première séance était fort heureusement combiné. Il se composait de l'ouverture et de l'introduction de *Don Juan,* sublime inspiration qu'on ne se lassera jamais d'entendre et qui a produit un très grand effet. M. Bataille, qui chantait la partie de Leporello, a laissé désirer un peu plus de *brio* et de gaieté. Une fantaisie pour deux flûtes, de la composition de M. Léon Magnier, remplissait le second numéro, et ce morceau agréable, qui sort des lieux communs connus sous le

nom d'airs variés, a été fort bien exécuté par MM. Dorus et Brunot. La marche religieuse de l'opéra d'*Olympie*, de Spontini, a précédé la *Symphonie pastorale* de Beethoven, dont l'exécution n'a pas été, cette année, aussi irréprochable que les années précédentes. La séance s'est terminée par la deuxième partie de *la Création*, d'Haydn, dont la fugue qui sert de conclusion a quelque peu vieilli.

Le second concert, qui a été donné le 22 janvier, se composait de la symphonie en *si bémol*, de Beethoven, qui est la *quatrième* dans l'ordre de succession, et qui remonte à l'année 1806. Pourquoi donc le programme de la Société des concerts est-il si laconique dans ses indications et dédaigne-t-il de nous éclairer sur une foule de particularités historiques qui ne sont point un luxe inutile pour apprécier une œuvre musicale? Après un charmant chœur d'*Idoménée*, de Mozart, qui a été chanté un peu trop lentement, est venu un air de danse d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, fort original et plein de caractère. Un trio d'une *Armida* fort inconnue d'Haydn a été ensuite médiocrement chanté par Mlle Chambard, MM. Boulo et Bonheur. Ici encore on pouvait désirer que le programme de la Société des concerts fût plus explicite, car l'opéra d'*Armida* n'est qu'une curiosité dans l'œuvre immense du père de la symphonie. Le public, même éclairé, ne connaît guère que l'*Armide* de Gluck et tout au plus celle de Lulli. Ce deuxième concert s'est terminé par *le Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn, composition ingénieuse, remplie de charmans détails, et dont l'*allegro appassionato* et le *scherzo* sont les parties saillantes.

La société de Sainte-Cécile, fille aînée et très légitime de la Société des concerts, marche hardiment sur ses traces et augmente tous les ans le nombre de ses auditeurs. Dans le concert qu'elle a donné le 11 décembre, on a entendu une ouverture de M. Th. Gouvy, qui renferme plusieurs parties intéressantes. D'un cadre un peu trop ambitieux pour une préface qui doit présenter le tableau concis d'une action dramatique, la composition de M. Gouvy débute avec un peu trop de pompe et semble promettre plus qu'elle ne tient. Malgré les détails piquans qui développent le thème présenté et malgré la vigueur de la péroraison, on trouve que c'est moins là une ouverture proprement dite que le fragment d'une symphonie.

La Fuite en Égypte, fragment d'un mystère dans le style ancien, de la composition de M. Berlioz, remplissait le second numéro du programme. Ce morceau, où M. Berlioz a voulu prouver évidemment qu'il n'y avait rien de plus facile que de faire de la musique comme l'admiraient nos pères, prouve exactement le contraire. Ce pastiche, où l'on remarque des lambeaux de *la Passion* de Sébastien Bach, entremêlés de quelques ressouvenirs de Haendel et même de Beethoven, est un échantillon de la manière de M. Berlioz, qui, lorsque le bon Dieu lui envoie par hasard une idée, l'étouffe dans ses mains. L'ouverture de ce mystère est un assemblage de petites imitations qui visent à la naïveté, comme ces peintures monochromes où l'on essaie de nos jours à imiter la naïveté de Giotto et de Cimabuë. Le second épisode, intitulé *les Adieux des Bergers*, est mieux réussi; mais nous lui préférons le troisième épisode, *le Repos de la Sainte Famille*, composé d'un air de ténor dont la cadence finale est répercutée par un chœur d'anges invisibles, qui exhalent dans l'espace

un *hosanna* glorieux. Ce morceau est d'un très bon sentiment, et, quoiqu'il ne soit pas bien original, si M. Berlioz en composait souvent dans ce style, il verrait que nous n'avons de parti pris que celui de la vérité et de la pureté de l'art. Un morceau de musique instrumentale de M. George Mathias, qui n'est pas sans mérite, une scène de M. Gounod, intitulée *Pierre l'Ermite*, ont précédé l'exécution d'une symphonie nouvelle qui a été l'événement du concert.

Cette symphonie, qui s'est produite avec un peu trop de mise en scène, est la première œuvre d'un jeune homme de vingt ans, M. Saint-Saëns, connu depuis longtemps dans le monde musical et dans les concerts pour un pianiste de bonne école. Le premier morceau n'a pas une grande signification; le thème manque de relief et de caractère. Le second épisode ou *scherzo* est infiniment supérieur aussi bien par l'idée mélodique que par les déductions qu'en tire le jeune *maestro*. L'*andante* qui suit est au contraire tout à fait remarquable, il annonce une imagination heureusement douée et des connaissances solides dans la partie matérielle de l'art. Le finale nous a paru faiblement conçu, et le thème trop fragile pour supporter ce double orchestre d'instrumens de cuivre dont l'a surchargé M. Saint-Saëns. Ce double orchestre, assure-t-on, était imposé au compositeur par un programme officiel dont il fallait remplir les conditions. Quoi qu'il en soit de cette explication, notre critique conserve sa valeur. En rendant justice à ce début remarquable de M. Saint-Saëns, il n'est pas inutile d'ajouter que trois ou quatre morceaux de musique instrumentale qui se succèdent sans autre lien que l'ordre numérique ne constituent pas plus une symphonie que trois ou quatre épisodes détachés ne forment un poème. C'est par l'unité de conception qu'on reconnaît une œuvre sortie, comme Minerve, tout armée des entrailles du poète ou du musicien, et cette unité est si rare, si difficile à obtenir, que Mendelssohn lui-même ne la trouve pas toujours. C'est par ce défaut de cohésion que l'œuvre de ce maître laisse souvent à désirer.

Le premier et le deuxième concert de la société de Sainte-Cécile ont eu lieu le 15 et le 29 janvier. Dans le premier, on a exécuté l'admirable scène de l'*Idoménée* de Mozart, composée d'un récitatif, d'un chœur, d'une marche et d'un air de ténor, qu'on peut mettre au-dessus des plus grandes pages de musique dramatique qui existent. L'ouverture de *Mélusine* de Mendelssohn et la quatrième ouverture de *Léonore* de Beethoven ont complété le programme de cette belle fête. Le deuxième concert a été rempli par l'ouverture d'*Eurianthe* de Weber, par une charmante sérénade pour instrumens à cordes de M. Gouvy, par le joli finale d'*Eurianthe* et la symphonie en *la* de Beethoven, qui a été exécutée avec un ensemble et une verve dignes d'éloge. Quand la société de Sainte-Cécile, que M. Seghers a fondée et qu'il dirige avec tant de zèle et d'ardeur, n'aurait servi qu'à mettre en évidence M. Th. Gouvy et M. Saint-Saëns, elle aurait bien mérité des amis de l'art et de la bienveillance de l'autorité.

MM. Maurin et Chevillard continuent cette année leurs séances de musique instrumentale qui ont eu tant de succès les années précédentes. Secondés par une pianiste distinguée, Mme Mattmann, ils ont donné leur première séance le 13 janvier dans la salle Pleyel, où ils ont exécuté un trio en *ut* mineur de Mendelssohn, d'un mérite très inégal, le quatuor en *re* de Mo-

zart, la sonate en *mi* mineur pour piano et violoncelle de Beethoven, et le grand quatuor en *la* mineur du même auteur, qui est le *quinzième* parmi les dix-huit quatuors pour instrumens à cordes qu'on doit à ce prodigieux génie. Nous l'avons déjà dit, les derniers quatuors de Beethoven sont des compositions colossales, que nous n'acceptons pas sans réserve et sans protester au nom de la raison humaine contre les caprices et les allures de ce génie audacieux. Cependant la preuve que les choses vraiment belles sont immédiatement comprises, c'est l'admirable *andante religioso* de ce quinzième quatuor, qui excite toujours des transports d'enthousiasme. Dans la seconde séance, qui a été donnée le 27 janvier, après un quatuor de Weber pour piano, violons et violoncelle, après le neuvième quatuor en *ut* de Beethoven, Mme Mattmann a exécuté sur le piano l'*adagio* et le finale de la sonate *vingt-deuxième*, qui occupe le rang de cinquante-septième dans l'œuvre entière du maître. Cette sonate prodigieuse, qui exige autant de mécanisme que d'inspiration pour être bien rendue, Mme Mattmann l'a interprétée avec une force, une fougue et une profondeur de sentiment qui l'ont élevée au premier rang des virtuoses. — Un biographe de Beethoven, Ries, raconte que, se promenant un jour à la campagne avec son ami et son maître, celui-ci ne disait mot et murmurait tout bas en lui-même un motif qui le préoccupait. Quand ils arrivèrent à la maison, Beethoven se mit au piano, et le chapeau sur la tête, il trouva sous ses doigts l'admirable finale de cette vingt-deuxième sonate que Mme Mattmann a exécutée dans la perfection. P. SCUDO.

REVUE DRAMATIQUE.

Si nous avions besoin d'un nouvel indice pour prouver que le mouvement et la vie du théâtre ne se rencontrent pas précisément à la Comédie-Française, nous le trouverions dans le contraste de la parfaite indifférence qui a accueilli le petit acte de *Romulus* avec la curiosité presque passionnée qu'avait soulevée le drame de *Louise de Nanteuil :* non pas, à Dieu ne plaise, que ce drame nous ait paru justifier ces empressemens et ce bruit! Il marque au contraire un pas de plus et comme une nouvelle récidive dans ce désastreux abus qui livre, depuis quelque temps, la scène à des mœurs tarées, à des personnages équivoques; mais enfin, grâce à l'importance de l'œuvre, au nom de l'auteur, à la hardiesse du sujet, il y avait là, sinon la certitude d'un succès, au moins l'espérance de quelque chose de paradoxal, de piquant et d'imprévu. Que dire de *Romulus,* cette production chétive dont la destinée ressemble un peu à celle du héros de la pièce, enfant trouvé que l'on attribue tour à tour à trois ou quatre paternités différentes, sans que le public s'inquiète beaucoup de savoir quel en est le véritable père? Parmi les spectacles lamentables ou grotesques que nous donne en ce moment certaine littérature, nous en connaissons peu de plus significatifs que cette traduction libre du *parturiunt montes.* Il y a des situations extrêmes où l'on ne peut se sauver du ridicule que par un chef-d'œuvre. Lorsque l'on s'est posé comme une manière de Bonaparte

littéraire, revenant d'une campagne d'Égypte pour proclamer sa dictature en faisant sauter les critiques par les fenêtres, ne serait-ce pas le moment d'avoir du génie, de rassembler ses forces, de se révéler tout entier dans un de ces ouvrages qui ferment la bouche aux mauvais plaisans? *Hamlet* ou *le Cid, Phèdre* ou *Wallenstein*, ce n'était pas trop pour la circonstance. Hélas! que nous sommes loin de Shakspeare et de Corneille, de Racine et de Schiller! Un opuscule qui trouve moyen de paraître long en durant trois quarts d'heure, une légende imitée d'Auguste Lafontaine, le Paul de Kock sentimental du germanisme bourgeois, abandonnée par les auteurs primitifs, oubliée dans les cartons, retrouvée par hasard, remaniée par un comédien et tombant enfin, on ne sait comment, entre les mains de l'auteur nommé de la pièce pour être jouée devant une salle assoupie et à moitié vide, — la belle conclusion après tant de fanfares et de bruit! Le père officiel de *Romulus* annonçait par avance que son œuvre était très gaie, trop gaie peut-être; il semblait même craindre que cet excès ne lui nuisît auprès d'un public à qui Molière et Regnard ont appris à se méfier des gens qui le font rire. Nous avouons que, sous ce rapport du moins, ses craintes n'ont pas été réalisées. Les facéties un peu prolongées à propos d'Orion et de Leibnitz, les distractions un peu monotones du philosophe Wolf et de l'astronome Célestus, les alternatives de paternité, de séduction, d'enfant naturel, promenant l'imagination sur des idées fâcheuses, tout, jusqu'à la douleur de ce pauvre bourgmestre découvrant la faute de sa fille, a paru d'une hilarité douteuse, nous allions dire lugubre, parfaitement d'accord avec l'air de somnolente tristesse qui planait sur l'auditoire. Une scène plus romanesque que comique, où l'on a cru reconnaître une main fine et délicate qui n'est pas celle de l'auteur nommé, a seule sauvé la pièce des conséquences probables de cette gaieté exagérée. Il faut s'y résigner, *Romulus* n'est pas drôle, ou plutôt il y a quelque chose ou quelqu'un de très bouffon dans tout cela, mais ce n'est pas *Romulus*.

Nous serons plus sérieux en parlant de *Louise de Nanteuil*, qui soulève, selon nous, quelques réflexions applicables à la fois à l'état actuel du théâtre et aux allures de la critique. A chaque nouvel ouvrage de M. Léon Gozlan, on dirait que ses juges se donnent le mot, d'abord pour l'abuser sur son succès, ensuite pour le maintenir dans une voie déplorable, en exaltant son aptitude à faire réussir les données paradoxales et à se tirer des situations impossibles. Cette espèce de complot à l'amiable a le double inconvénient de discréditer la critique, dont les jugemens peuvent ainsi se pressentir et se formuler d'avance, et d'égarer de plus en plus un honorable écrivain qui a souvent donné des preuves d'un talent vraiment original et d'une verve de bon aloi. Il semble qu'on prenne plaisir à le piquer au jeu, à l'intéresser dans une gageure contre la vraisemblance, le naturel et le bon sens, de façon à ce que chacune de ses pièces renchérisse sur la pièce précédente. Si c'est là le but qu'on se propose, *Louise de Nanteuil* paraît l'avoir atteint, et même un peu dépassé. Cette œuvre étrange n'est que trop fidèle à la loi de progression que les vrais amis de M. Gozlan ont le chagrin de constater dans son répertoire dramatique : elle ressemble en effet à une gageure; reste à savoir si l'auteur l'a gagnée.

Trois personnages se disputent, nous ne dirons pas l'intérêt, mais la répulsion du spectateur. Louise de Nanteuil est une jeune fille noble et pauvre, que sa mère, en mourant, a laissée complétement sans ressources après lui avoir donné une éducation brillante, et avoir gaspillé dans les agitations d'une vie mondaine les derniers restes de sa fortune. On a soin de nous dire que Louise a été élevée à Saint-Denis et sa mère à Écouen. Ajoutez-y quelques années passées à Florence et à Naples, dans la société la plus dissipée de toute l'aristocratie européenne, et vous vous demanderez sans doute comment, avec de pareils précédens, Louise de Nanteuil est assez naïve, assez innocente pour permettre à un jeune et bel-Anglais, Henri de Somerville, de la loger dans un charmant hôtel, au milieu de volières et de fleurs rares, pour accepter de lui, chaque matin, toutes les primeurs du luxe le plus raffiné, de l'élégance la plus dispendieuse, et pour s'étonner de bonne foi que le monde qualifie d'un nom brutal la situation que lui fait cette amitié, plus prodigue et aussi compromettante que l'amour. Voilà pourtant ce que l'auteur veut nous faire croire, sauf à en douter lui-même. Le personnage de Henri de Somerville n'est pas beaucoup plus logique que celui de Louise : on ne sait pas s'il l'aime comme un amant ou comme un frère. Rien d'abord, dans sa conduite, ne prouve qu'il soit auprès d'elle un bienfaiteur intéressé. Pourtant, lorsque son père vient le conjurer, au nom de son vieil honneur britannique, de faire cesser ce scandale et d'épouser sa cousine Élisa, Henri résiste, et pour qu'il obéisse, il faut qu'il entende la plus monstrueuse menace qui soit jamais sortie d'une bouche paternelle : il faut que ce duc, qui nous est représenté comme un type des traditions et des vertus de famille, annonce à son fils qu'il va se venger de sa résistance par le suicide. En ce moment même, — et c'est la meilleure scène de l'ouvrage, — Louise paraît, apportant à Henri, pour le jour de sa fête, un portrait de Mme de Somerville, sa mère, la femme du duc, que celui-ci pleure avec une persévérance de désespoir qui le mine et parfois le frappe de vertige. Le duc, en voyant cette précieuse peinture offerte à son fils par la femme qu'il croit sa maîtresse, est attendri, ému, désarmé, et il pardonne à tous deux ; il finit même par les bénir, à la condition que Louise, richement dotée, se mariera, que Henri se séparera d'elle pour épouser sa cousine, et ne remettra le pied à Paris que quand Louise sera mariée. Telle est la première partie du drame. Nous ne sommes qu'à la fin du second acte, et déjà tous les sentimens qui méritent le respect sont, non pas attaqués, mais, ce qui est bien pire, falsifiés et frelatés. L'innocence, la candeur d'une jeune fille nous est montrée dans une position suspecte, flétrissante, s'appuyant d'un côté sur le souvenir d'une mère plus que mondaine, de l'autre sur les bienfaits déshonorans d'un jeune débauché. La dignité paternelle, l'esprit de famille, les saintes images du foyer domestique, aboutissent à une menace de suicide. Enfin ces deux affections pures et sacrées, la tendresse d'un époux pour sa femme, celle d'un fils pour sa mère, sont forcées, pour ainsi dire, de respirer le même air qu'une liaison coupable d'intention, sinon de fait. Elles acceptent pour intermédiaire, pour interprète, pour consolatrice, une femme que le père méprise et que le fils ne peut pas estimer.

La seconde partie de *Louise de Nanteuil* tient toutes les promesses de la

première. Henri de Somerville ne veut ni désobéir au duc ni renoncer à Louise. Pour tout concilier, il avise un certain Gaston de Lombardy, aventurier napolitain, à moitié homme du monde, à moitié bandit, qui, pour cinquante mille francs par an, souscrit le plus ignominieux de tous les pactes : il consent à épouser Louise et à la quitter le jour même de ses noces, de manière à laisser Henri souverain maître de cette femme, qui continuera de recevoir ses bienfaits. Il est facile de prévoir les scènes qui vont jaillir de cette donnée. Louise est seule, à Paris, fort étonnée de la disparition de son mari, car il est dans la destinée de cette singulière héroïne de tout accepter et de s'étonner de tout avec la même ingénuité. Henri, marié dans l'intervalle et déjà ennuyé de son bonheur conjugal, vient frapper à la porte de Louise, pendant que Gaston y revient de son côté, — Gaston, infidèle à son engagement parce qu'il a autrefois connu Louise à Naples, parce qu'il l'a aimée avant Henri, parce qu'il l'a demandée en mariage au temps où il était honnête et pauvre, qu'on la lui a refusée alors, et que son amour s'est rallumé au milieu des péripéties où l'a jeté sa soif d'aventures et de richesses. Les deux derniers actes nous montrent dans toute sa crudité la lutte de ces deux hommes, dont l'un a donné à Louise son nom, l'autre son or, dont l'un a des droits légaux, l'autre des droits occultes. Aucun mot ne saurait rendre l'impression causée par cette rivalité que rien n'ennoblit, n'adoucit ni ne déguise, et qui ne se termine que grâce à un épisode romanesque, aussi inadmissible que tout le reste. Gaston, lorsqu'on lui a refusé la main de Louise, s'en est consolé en séduisant une belle Génoise nommée Bianca. Bianca a deviné qu'il en aimait une autre; elle est morte en lui laissant un fils. C'est pour ce fils que Gaston a voulu être riche, c'est pour lui qu'il s'est voué à l'opprobre. Louise a pénétré ce secret; elle a vu l'enfant de Bianca, elle l'a adopté, elle lui a fait croire qu'elle était sa mère, et, au dénoûment, transfigurée par cette maternité factice, elle fait à Henri de Somerville une restitution un peu tardive, lui déclare qu'elle aime définitivement son mari, et part avec Gaston pour aller se consacrer avec lui à l'éducation du fils de la Génoise.

Avons-nous besoin d'insister de nouveau sur cette falsification des sentimens honnêtes que nous avons déjà signalée, et qui est le trait distinctif de toute la pièce? Louise se relève de sa déchéance involontaire ou consentie par un simulacre d'amour maternel qui n'est pas même la maternité; Gaston se réhabilite aux yeux de sa femme en faisant profiter son fils de l'ignominie dont il s'est couvert. Dans ces deux âmes, toutes deux vendues et souillées par un honteux marché, l'auteur fait fleurir un amour qui les purifie, retombant une centième fois dans cette antithèse, qu'on appelle encore paradoxale par politesse, mais qui ressemble de plus en plus à un lieu commun. Peut-on du moins lui accorder la triste gloire d'avoir sauvé, à force d'habileté ou d'audace, les situations scabreuses qu'il s'était créées à plaisir, d'avoir dénoué ou coupé d'une main ferme le fil qu'il avait embrouillé? Nous ne le croyons pas. M. Gozlan n'a rien coupé, rien dénoué, rien sauvé. Avec une donnée impossible, il a fait une pièce inacceptable; avec des mœurs tarées, il a fait des personnages équivoques. Y a-t-il donc là un si grand mérite de difficulté vaincue, et sied-il de crier au tour de force? Je compren-

drais ces louanges, si l'auteur avait su rester convenable en côtoyant des inconvenances, moral en effleurant des immoralités, spécieux en prodiguant des paradoxes : alors on pourrait parler de pari gagné, de gageure soutenue. M. Scribe, dont il est de bon goût de médire, a eu dans ce genre des merveilles de dextérité et de souplesse, et, sans aller plus loin, sa pièce de *la Protégée sans le savoir* renfermait en germe l'idée première de *Louise de Nanteuil*, mais mitigée et adoucie de manière à ne blesser aucune délicatesse, à n'éveiller aucun scrupule. La hardiesse, dans le drame de M. Gozlan, n'y met pas tant de façons; elle va droit son chemin, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré l'écueil inévitable, et c'est seulement lorsqu'elle s'y heurte et s'y brise, qu'elle semble songer aux moyens de le vaincre sans le tourner.

Il est si triste d'avoir à reprocher à un talent honnête une pièce qui ne l'est pas, et à formuler un blâme absolu à propos d'un écrivain distingué, que nous n'aurions peut-être pas parlé de ce drame, si nos critiques ne se rattachaient à un point de vue plus général. Ce *crescendo* bizarre et affligeant que *Louise de Nanteuil* révèle dans la manière de M. Gozlan, elle le révèle aussi dans les tendances du théâtre actuel, ou du moins de cette partie du théâtre qui est seule en possession, depuis quelques années, d'attirer et de passionner la foule. *La Dame aux Camélias* n'était après tout que la mise en scène d'une idée exceptionnelle, mais possible, et ce n'est pas la première fois, nous l'avons dit, que ce personnage de la courtisane amoureuse tentait les artistes et les poètes. Marguerite Gautier et Armand Duval ne nous étaient pas donnés pour ce qu'ils n'étaient pas, et, sauf quelques banalités sentimentales à l'usage du public spécial destiné à applaudir la pièce, nous ne trouvions là qu'une peinture vieille comme le monde, vraie comme le cœur humain : un jeune homme amoureux d'une femme perdue qui se régénère en l'aimant. Nous lisions récemment dans le livre d'un moraliste ingénieux, M. de Latena, cette pensée que l'auteur de *la Dame aux Camélias* aurait pu prendre pour épigraphe : « L'amour, qui corrompt *souvent* les cœurs purs, purifie *quelquefois* les cœurs corrompus. »

Diane de Lys renchérissait sur *la Dame aux Camélias*, en ce sens que les mœurs et les passions étaient évidemment du même monde, et que les personnages nous étaient présentés comme appartenant à un monde différent. L'héroïne portait un titre; elle avait le costume et l'étiquette aristocratiques; son salon et son boudoir étaient peuplés de ducs et de diplomates. L'auteur annonçait l'intention de changer de cadre et d'atmosphère; mais soit effet de l'habitude, soit qu'il eût manqué de modèles, il suffisait d'un moment d'attention pour reconnaître que nous avions perdu plutôt que gagné au change : ce contraste perpétuel entre la qualité officielle des personnages, leurs actions et leur langage, nous faisait regretter le tableau embelli, mais acceptable, d'une vie de désordre avoué rachetée par un amour sincère. Et pourtant ce contraste, s'il froissait et choquait davantage les honnêtes gens, pouvait encore être vrai; ce monde bigarré de broderies et de scandales pouvait exister. Il n'était pas impossible, à tout prendre, d'admettre qu'une civilisation excessive et blasée, un assemblage d'existences déclassées, une organisation ardente se débattant contre l'ennui et le joug des lois ou des conventions mondaines, eussent produit cette société mixte, compliquée, complexe, ayant des

affinités avec la meilleure et des familiarités avec la pire, composée de ce que l'une rejette et de ce que l'autre recrute, et offrant, dans ses étranges disparates, un lambeau de toutes les noblesses cousu à un échantillon de toutes les ignominies. Dans *Louise de Nanteuil*, le contraste et le mensonge ne résident plus seulement entre la qualité apparente des personnages et leur conduite, mais entre leur situation et leurs sentimens. Ce n'est plus une courtisane purifiée par l'amour, ce n'est plus une patricienne agissant comme une courtisane; c'est mieux que cela : c'est une ingénuité réelle conservée avec tout l'appareil de la corruption, une innocence maintenue dans toutes les conditions de l'impudeur; c'est, pour tout dire, la courtisane-vierge, création dont il sied de faire honneur à l'auteur de *Louise de Nanteuil*, et qui, nous le croyons, n'avait pas de précédens dans les témérités du théâtre moderne. C'est un progrès visible dans cette voie où les dépravations du goût touchent à celles de la conscience : le paradoxe, au lieu d'être social, devient intime; au lieu de rester dans le salon et dans le boudoir, il entre dans le cœur, s'y empare des fibres les plus chatouilleuses, y intervertit les notions les plus délicates, donnant au bien l'allure du mal, au mal l'apparence du bien. La vertu et le vice, l'honneur et la honte, la candeur et l'effronterie, ne changent plus seulement de place, mais de sens. Arrivé à ce point, que peut-on dire ou augurer du théâtre? Ce qui était autrefois la récréation exquise des esprits cultivés, le reflet de mœurs, sinon pures et vraies, au moins vraisemblables et admissibles, devient quelque chose de comparable à l'alcool ou au piment, chargé de réveiller des palais émoussés. Si de pareilles pièces obtenaient plus qu'un succès de convention ou de curiosité, que faudrait-il penser d'un public qui ne trouve plus de saveur que dans ces somnambulismes de l'imagination, dans ces cauchemars du paradoxe? — « L'art s'en va, » disait-on il y a vingt ans, en présence des déviations grossières du théâtre moderne : — « La société s'en va, » dirions-nous aujourd'hui en face des dépravations raffinées du théâtre actuel.

Voilà le seul succès auquel puisse prétendre l'auteur de *Louise de Nanteuil*. Il méritait, il obtiendra mieux, le jour où, se méfiant enfin des complaisances ou des malices de la critique, il comprendra que la meilleure originalité n'est pas celle qui fait accepter le faux, mais celle qui fait aimer le vrai.

Est-ce trop, après avoir respiré cette chaude et étouffante atmosphère où se plaisent nos drames à la mode, que de courir se retremper aux sources vives et fécondes du vieux Shakspeare? On sourirait assurément si nous disions que M. Dugué a ressuscité le génie du maître, que son *Juif de Venise* est bien ce Shylock, l'incarnation du Juif au moyen âge, l'héritier d'une race maudite, maudit lui-même, abreuvé d'outrages, et se vengeant des chrétiens par une haine qui n'est plus un sentiment ou une passion, mais un caractère. Pourtant tel est le prestige de ces créations immortelles, qu'il a suffi d'y avoir touché pour qu'un drame de boulevard ait pris une certaine allure littéraire, pour qu'il se soit presque illuminé d'un reflet de ces clartés et de ces flammes. Et puis, c'est un curieux sujet d'étude que ce rapprochement d'un esprit vulgaire, habitué aux combinaisons et aux enchevêtremens mélodramatiques, avec ces blocs de granit, tels que les fouille et les sculpte le

génie. Ne demandez pas à l'auteur de ce nouveau *Juif de Venise* les gracieuses figures de Portia, de Jessica, de Lorenzo, toute cette partie poétique et fantasque de l'œuvre de Shakspeare, ces dialogues étincelans comme des perles de rosée sous les premiers feux du matin, ces lutineries amoureuses et charmantes, arabesques enroulées autour de la face blême et livide du Juif, fraiches bouffées de poésie et de jeunesse pénétrant dans l'antre de l'usure et de la haine! Ne lui demandez pas surtout cette intelligence profonde des ressources et de la vie même du sujet, qui se garde bien de prêter au Juif un seul sentiment humain, ni de rien changer au cadre dont le moyen âge l'environne, afin que l'étrange pacte de la livre de chair et le procès d'où dépend l'exécution de ce pacte restent terribles en paraissant possibles! Au lieu de cela, M. Dugué a fait de son Shylock une sorte de pendant à la Sachette de *Notre-Dame de Paris*, un juif qui abhorre les chrétiens, non pas parce qu'ils sont chrétiens et qu'il est juif, mais parce qu'ils lui ont volé son fils au berceau. Sa haine a une cause et rentre dès lors dans les conditions communes au lieu d'être, comme dans Shakspeare, la personnification d'un peuple, d'une religion, d'un temps. En expliquant cette haine, l'auteur en a fait un sentiment moderne; en nous montrant, chez Shylock, le père avant l'usurier et le Juif, il l'a rapproché de nous, et il en résulte forcément que, lorsqu'arrive le fameux marché de la livre de chair, personne ne peut plus ni s'en effrayer ni y croire. Avons-nous besoin de détailler davantage les ressemblances et les différences, et quiconque est un peu au fait de la poétique des boulevards ne devine-t-il pas tout le parti que l'auteur a dû tirer de ce fils perdu, retrouvé, et reparaissant au dernier acte dans une de ces reconnaissances paternelles et filiales qui sont au mélodrame ce que le couplet final est au vaudeville? Ce trait seul suffit pour indiquer comment M. Dugué comprend l'imitation des maîtres : n'importe! S'il ne nous a rien rendu de Shakspeare, il en a réveillé en nous le souvenir, et c'est encore quelque chose. Grâce à lui, nous avons pu relire l'œuvre originale, retrouver cette page sublime où le vieux Shylock revendique pour sa race persécutée, avilie, foulée aux pieds, couverte de crachats et d'opprobres, les imprescriptibles droits de l'humanité, cette scène délicieuse où Lorenzo et Jessica jettent aux brises et aux étoiles le chant alterné de leur amour qui se mêle aux préludes de l'orchestre et aux parfums de la nuit. Nous avons pu, dans l'intimité d'un divin génie, oublier que toutes nos richesses dramatiques se bornaient, pour le moment, à l'œuvre débile et vieillotte d'un talent essoufflé, redoublant ses effets de tamtam et de grosse caisse pour ramener le public à son estrade et accoucher de *Romulus;* à l'œuvre malsaine et fébrile d'un talent honorable, mais persévérant dans une voie mauvaise, dédaignant le raisonnable pour l'impossible, et écrivant *Louise de Nanteuil.*

ARMAND DE PONTMARTIN.

V. DE MARS.